

Fievre intermittente brucée par Hermann pag. 235
Symptomatologie supplémentaire pour le B.D. fol. 314

Sur la Répétition des doses par Hahn. p. 437

Artemisia Indica. (Glenette Barbotine) Cina,
Siccantia, Semen cinnae, Semen contra, Semen Santonici,
Semen anetum, Semen zedoariae, Cortex ipeca.
p. 203 Symptomes extraits de la méthode médicale d'Hahn
p. 206

Arnica montana fol 449

Table des matières p. 85



Fievre intermittente brucée par Hermann pag. 235
Symptomatologie supplémentaire pour le B.D. fol. 314

Sur la Répétition des doses par Hahn. p. 437

Artemisia Indica. (Glenette Barbotine) Cina,
Siccantia, Semen cinnae, Semen contra, Semen Santonici,
Semen anetum, Semen zedoariae, Cortex ipeca.
p. 203 Symptomes extraits de la méthode médicale d'Hahn
p. 206

Arnica montana fol 449

Table des matières p 485



Artanupa Induica

p. 203

Belladone

p. 319



200725 M

BIBLIOTHÈQUE

HOMŒOPATHIQUE,

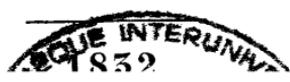
Publiée à Genève

PAR UNE SOCIÉTÉ DE MÉDECINS.

TOME PREMIER.

PARIS,
BAILLIÈRE, LIBRAIRE, RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE.

GENÈVE,
ABRAHAM CHERBULIEZ, LIBRAIRE.



GENÈVE. — DE L'IMPRIMERIE CH. GRUAZ,

Rue du Puits-Saint-Pierre.

COUP-D'ŒIL HISTORIQUE

SUR

L'HOMŒOPATHIE,

CONSIDÉRÉE

DANS SA NAISSANCE ET SES DÉVELOPPEMENS.



Nous ne saurions débiter plus convenablement dans la publication de la *Bibliothèque homœopathique*, que par une esquisse historique de la nouvelle doctrine. Il y a un intérêt tout particulier à suivre, dès son origine, une découverte destinée à opérer une révolution complète dans l'une des branches les plus importantes de nos connaissances; et d'ailleurs, pour bien comprendre, et l'état actuel de la science, et les développemens futurs qui lui sont réservés, il est indispensable d'avoir une idée, au

moins générale , des antécédens qui l'ont amenée au point où elle se trouve aujourd'hui.

Peu de personnes se doutent assurément que la première idée qui a conduit à la découverte de l'homœopathie , remonte à plus de quarante années. On se figure assez généralement en France que cette nouvelle médecine n'est qu'un système bizarre, né subitement de l'imagination fantastique de quelque docteur allemand, et destiné à s'évanouir en fumée du moment qu'il se trouvera en présence des faits; et, il faut le dire, les notions trop inexactes, et souvent absurdes, qui se sont répandues sur l'homœopathie, ne sont guère propres à en donner une autre idée aux esprits judicieux. Nous espérons que cette notice contribuera à rectifier à cet égard les jugemens erronés, en montrant que l'homœopathie a dû son origine à l'observation des faits, que son développement, toujours guidé par l'expérience, a été lent et progressif, que si la doctrine a pris de plus en plus un caractère de singularité et de paradoxe, c'est que les faits eux-mêmes, dans leur complète nouveauté, sont singuliers, surprenans, et bien propres à étonner la routine du sens commun, sans avoir toutefois rien de contradictoire, rien d'impossible, rien d'opposé aux lois de la raison.

Parler des premiers commencemens de l'homœopathie, c'est faire l'histoire de son fondateur, du vénérable Hahnemann, dont la vie presque entière a été consacrée au développement d'une découverte qu'il n'a due qu'à son génie, et à la singulière saga-

cité d'observation dont il a donné tant de preuves.

Hahnemann, né à Meissen, petite ville de la Saxe, en 1755, se distingua dès son enfance par une grande aptitude au travail, et par l'esprit solide et judicieux qu'il porta dans ses premières études. En 1775, il se rendit à l'université de Leipzig, avec vingt ducats dans sa poche, pour y suivre les cours de médecine, et il chercha à augmenter ces faibles ressources, en traduisant de l'anglais plusieurs ouvrages médicaux. Après deux années de travaux, il alla à Vienne, afin d'y suivre les hôpitaux, et sut si bien mériter la confiance et l'amitié du médecin directeur de l'hôpital de Léopold, le Dr de Quarin, que celui-ci se faisait souvent remplacer par le jeune Hahnemann auprès de ses malades.

Le manque d'argent le força cependant bientôt à quitter Vienne, et il alla passer deux ans à Hermannstadt, où il fut attaché comme médecin et comme bibliothécaire à la maison du gouverneur de la Transylvanie. Au bout de ce temps, il se rendit à l'université d'Erlangen, dans l'intention d'y prendre le grade de docteur, et il y soutint publiquement une thèse intitulée : *Conspectus adfectuum spasmodicorum aetiologicus et therapeuticus*. Revenu en Saxe, il changea plusieurs fois de séjour jusqu'en 1789, qu'il se fixa à Leipzig. Il est à remarquer que pendant tout cet espace de temps, il se livra principalement à des études de chimie et de minéralogie. Convaincu qu'il était de l'imperfection de la médecine ordinaire, dégoûté de ses contradictions sans nombre,

du vide de ses théories, de l'aveugle empirisme de sa pratique, il renonça presque entièrement à exercer la profession qui devait être son gagne-pain, aimant mieux vivre pauvre que transiger avec sa conscience. Il publia un grand nombre de traductions de l'anglais, du français et de l'italien, et beaucoup d'articles de médecine et de chimie dans les journaux scientifiques de l'Allemagne. Ce qui est resté de ces premiers travaux, et ce qui avait contribué déjà à lui faire un nom avant la découverte des faits homœopathiques, ce sont principalement ses recherches sur l'empoisonnement par l'arsenic, et les preuves judiciaires pour le constater, et le mode de préparation, trouvé par lui, du *mercure soluble* qui a conservé son nom. L'ensemble de ces travaux prouve que si Hahnemann avait alors renoncé à la pratique de son art, il n'avait point abandonné pour cela ses études médicales; mais la direction tout expérimentale qu'il leur donna, fait voir que, déjà alors, il n'entrevoit de salut pour la médecine, que dans un examen plus attentif des faits. Déjà à cette époque, on voit naître chez lui cette idée, devenue plus tard si féconde, que la première condition d'un emploi sûr des substances médicales, c'est l'étude approfondie de leurs effets vrais sur l'organisation humaine, et que la seule manière d'observer ces effets d'une manière concluante, c'est de les suivre attentivement chez l'homme sain, et non chez le malade, où mille influences perturbatrices inappréciables contribuent à les dénaturer.

Dans l'année 1790, en traduisant la *Matière médicale* de Cullen, Hahnemann fut si mécontent des hypothèses gratuites par lesquelles on tentait d'expliquer la puissance fébrifuge du quina, qu'il résolut d'éclaircir enfin cette question, en faisant sur lui-même quelques essais avec cette substance. Ce fut alors qu'il découvrit avec étonnement le premier fait, qui donna naissance plus tard à la doctrine homœopathique. Il observa que le quina, par son action propre, produisait chez l'homme sain une fièvre intermittente très-analogue à celle que ce médicament guérit le mieux, et qu'en outre, il faisait naître une foule d'autres symptômes très-variés, dont il n'avait jamais été question dans les matières médicales. Frappé de cette observation, Hahnemann se demanda si la propriété fébrifuge du quina ne viendrait point précisément de cette faculté de produire dans l'organisme une affection toute semblable, et si ce fait, une fois bien avéré, ne se répèterait point pour d'autres substances pathogénétiques. L'expérience seule pouvait en décider; il n'hésita pas à l'interroger, avec un zèle et une patience que la perspective d'un grand but à atteindre pouvait seule soutenir à un si haut degré.

La première chose à faire était évidemment d'étudier avec le plus grand soin les symptômes propres à chaque agent thérapeutique. Hahnemann commença dans ce but une série d'expériences sur lui-même, et sur quelques amis disposés à coopérer à ses travaux. Rien ne lui coûta pour arriver à ses

fin : privations de tout genre, régime sévère pendant les essais, souffrances journalières, et souvent très-pénibles, causées par l'ingestion répétée de petites doses des poisons les plus actifs, il se soumit à tout pendant des années entières pour arriver à la connaissance de cette loi qu'il cherchait avec tant d'ardeur. Les découvertes curieuses qui furent la suite de ces travaux opiniâtres, le récompensèrent, il est vrai, richement. Il reconnut avec évidence à quel incroyable degré d'imperfection se trouvait encore l'étude des propriétés pathogénétiques des médicamens. Tout était à créer dans cette branche de la science. On ne connaissait des principaux agens médicaux que les symptômes les plus saillans; et sans même s'embarrasser de rechercher si ces effets tumultueux appartenaient réellement à l'action directe de chaque substance, ou s'ils n'étaient pas plutôt causés par une réaction violente de l'organisme, s'efforçant de rejeter au-dehors la force ennemie qui l'attaquait, on avait classé les agens thérapeutiques suivant ces symptômes saillans, en vomitifs, purgatifs, sudorifiques, diurétiques, etc. Tout ce vain échafaudage s'écroula devant les observations répétées et fidèles de Hahnemann. Il étudia chaque substance jusque dans les moindres nuances de ses effets, et il vit que ces nuances seules peuvent servir, dans bien des cas, à caractériser l'action des médicamens, dont les symptômes violens se ressemblent presque tous plus ou moins.

— 8 —
Tout en se livrant à ce travail laborieux qui de-

vait fournir les matériaux d'une matière médicale; Hahnemann, ramené à la pratique par le désir d'explorer la nouvelle voie qui s'ouvrait devant lui, répéta avec d'autres substances le fait si curieux qu'il avait observé dans le mode d'action du quina. Il s'assura d'abord que le principe homœopathique se vérifiait également pour les divers médicamens, distingués jusqu'alors par l'épithète de *spécifiques*. Comment, en effet, ne pas être frappé de l'analogie singulière qui existe, par exemple, entre l'action mercurielle et les symptômes syphilitiques, ou bien entre la gale et les éruptions cutanées produites par le soufre? N'est-il pas surprenant que l'on ait songé si tard à chercher dans cette analogie même la cause de la vertu spécifique de ces substances contre les maladies qu'elles guérissaient?

Ce ne fut d'abord qu'avec la plus grande circonspection que Hahnemann tenta sur ses malades l'application du principe nouveau qu'il avait entrevu. Renonçant entièrement à rechercher, pour chaque cas donné, la cause essentielle et cachée de la maladie, recherche toujours hypothétique et souvent dangereuse par les aberrations où elle peut entraîner, il ne s'attacha qu'à l'observation des élémens morbides appréciables comme faits, des symptômes en un mot; et essaya de les combattre en leur substituant en quelque sorte l'action de celle des substances déjà éprouvées, qui offrait avec eux le plus d'analogie. Le succès couronna ses premières tentatives; il obtint des guérisons tout à la fois plus sûres, plus complètes

et plus faciles. L'évidence de faits mille fois répétés, et dans lesquels le principe se vérifiait toujours, le conduisit enfin à proclamer dans toute sa généralité la loi homœopathique.

Cependant, l'expérience pratique amena bientôt Hahnemann à une découverte nouvelle et très-importante relativement au mode d'action des médicaments. On conçoit que la nature même de la méthode homœopathique, qui entraîne nécessairement une aggravation momentanée des symptômes morbides, devait imposer la plus grande réserve dans la quotité des doses à administrer; aussi Hahnemann commença-t-il tout d'abord par réduire de beaucoup les doses usitées dans la médecine ordinaire. Il resta cependant, à son début, bien au-dessous de ces atténuations presque infinitésimales, dont l'action a été, et est encore, l'objet de tant de doutes. Il commença par des fractions de grains, telles à peu près qu'on les emploie pour les remèdes les plus actifs, l'arsenic, les alcaloïdes, etc. Le besoin d'une exactitude rigoureuse dans l'appréciation de quantités aussi exiguës, lui suggéra des procédés particuliers pour fractionner les doses; il imagina de mélanger les suc actifs des plantes dans des proportions déterminées avec l'alcool, qui leur sert de principe conservateur, ou les substances sèches pulvérisées, avec le sucre de lait en poudre, matière éminemment neutre, et propre à servir d'excipient. Ainsi, une goutte de suc de plante, mélangée intimément avec 99 gouttes d'alcool, donnait une pré-

paration dont chaque goutte contenait $\frac{1}{100}$ de goutte du médicament. Une de ces gouttes mélangée de nouveau avec 99 gouttes d'alcool, portait la division jusqu'au $\frac{1}{10,000}$, et ainsi de suite. Il en était de même des substances en poudre broyées très-intimement avec les mêmes quantités proportionnelles de sucre de lait, en prenant le grain pour unité.

Or ce mode de préparation conduisit Hahnemann à cette singulière observation, que l'acte de broyer les substances, ou de secouer les liquides qu'il mélangeait, développait à un haut degré l'énergie de leurs propriétés pathogénétiques, de sorte que la diminution de leur force active ne s'opérait pas à beaucoup près d'une manière proportionnelle à leur réduction quantitative. $\frac{1}{10,000}$ de grain avait une action peu inférieure à celle de $\frac{1}{100}$ de grain : bien plus, le $\frac{1}{10,000}$ de grain, fortement et longuement trituré, agissait d'une manière bien plus pénétrante que le $\frac{1}{100}$ de grain soumis à une manipulation moins prolongée. Il en était de même du $\frac{1}{1,000,000}$ comparé au $\frac{1}{10,000}$, et ainsi de suite. Ce ne fut que guidé par l'expérience, seul oracle auquel il eût foi, que Hahnemann arriva, par des réductions successives, aux doses infinitésimales qu'il prescrit actuellement. Il observa des effets pernicieux produits, dans beaucoup de cas, par des atténuations trop peu élevées, suivant la nature de la maladie ou l'idiosyncrasie du malade. L'exacerbation causée par la substance homœopathique, était souvent trop forte, et pouvait

être dangereuse ; dans tous les cas , elle tourmentait inutilement le malade , puisque , avec une atténuation plus élevée , l'effet salulaire était également produit. Ces doses infiniment petites , sur lesquelles on a tant plaisanté , parce que la plaisanterie était singulièrement facile , sont donc un résultat de l'expérience , et d'une expérience prolongée. La réalité de leur action a été reconnue de tous ceux qui ont bien voulu prendre la peine de vérifier le fait ; et le nombre en est grand à l'époque actuelle.

Ce fut à Georgenthal , dans un hospice d'aliénés fondé par le duc Ernest de Gotha , que Hahnemann obtint les premiers succès qui firent quelque sensation dans le public ; il y guérit un homme de lettres , Klockenbring , auquel une épigramme de Kotzebue avait fait perdre la raison. Il pratiqua ensuite , à Brunswick , en 1794 , et à Koenigslutter , où ses succès devinrent si décisifs , si brillans , qu'il vit dès-lors commencer contre lui les persécutions dont il a eu à souffrir pendant si long-temps. La jalousie de quelques confrères , peu dignes assurément du nom de médecins , et les intérêts des pharmaciens , menacés par le succès de la nouvelle doctrine , s'élevèrent contre l'audacieux réformateur , et lui suscitèrent mille obstacles. Il y avait , en effet , de quoi faire trembler la pharmacie , dans l'apparition d'une méthode qui s'annonçait comme traitant les malades avec des millièmes de grains de médicamens. Il est évident que Hahnemann , surtout à son début , ne pouvait s'en rapporter qu'à lui-même pour le

choix et la préparation des substances qu'il employait; nécessité qui résulte de la nature même de la médication homœopathique. On en appela contre lui à d'anciens réglemens non abrogés, qui défendaient aux médecins de donner eux-mêmes les médicamens, et qui assuraient aux pharmaciens un monopole exclusif à cet égard. En conséquence, Hahnemann se vit obligé de quitter le pays, ne voulant pas consentir à confier la préparation de ses instrumens de guérison aux mains d'adversaires évidemment intéressés à traverser ses succès. Il se retira donc d'abord à Hambourg, ensuite à Eilenbourg et à Torgau, où il continua ses travaux.

Bien plus désireux de faire tourner au profit de la science et de l'humanité la belle découverte due à sa persévérance, que de la faire servir à ses intérêts pécuniaires, Hahnemann ne songea point à en conserver le secret, chose qui lui eût été bien facile. Dès qu'il se fut assuré de la réalité des faits, il publia ses observations dans plusieurs articles du journal de Hufeland, où il rapporta aussi quelques-unes des guérisons obtenues par la nouvelle méthode (1). Il ne se laissa point décourager par les attaques violentes qui surgirent alors de toutes parts contre lui.

(1) Voyez *Versuch über ein neues Princip*, etc. Essai sur un nouveau principe pour la recherche des vertus des substances médicales (Journal de Hufeland, tome II, p. 391, etc.). — *Sind die Hindernisse*, etc. Les obstacles qui s'opposent à la certitude et à la simplicité de la médecine pratique sont-ils insurmontables? (*Ibid.*, tome IV, p. 106.) — *Guérison subite*

Assuré désormais de la bonté de sa cause, il répondit à ses adversaires avec cette chaleur qui est l'effet d'une conviction profonde, et cette indignation de l'homme d'honneur qui repousse des imputations calomnieuses. Ce fut sans doute un malheur, pour l'homœopathie elle-même, que le ton d'extrême acrimonie qui a régné pendant si long-temps dans la polémique de Hahnemann et de ses adversaires, mais on ne saurait, certes, en faire un reproche au premier. Il a dû proportionner la vigueur de la défense à la violence de l'attaque.

Dans l'année 1800, une épidémie meurtrière de scarlatine, qui ravagea une partie de l'Allemagne, devint pour Hahnemann l'occasion d'une nouvelle découverte aussi curieuse qu'importante. Appliquant au traitement de cette maladie le principe homœopathique, il trouva d'abord dans la *bella-donne* un remède spécifique pour la combattre. La belladonne, en effet, dans son action puissante sur l'organisme, produit des éruptions de plaques d'un rouge foncé, accompagnées des principaux symptômes morbides qui caractérisent la scarlatine. Mais après avoir trouvé le remède efficace, Hahnemann se demanda si cette même analogie d'action ne le rendrait point propre à préserver aussi de la contagion, par une

d'une colicodynie (*Ibid.*, tome III, p. 138). — *Antidotes de quelques substances héroïques* (*Ibid.*, tome V, p. 3). — *Sur quelques espèces de fièvres continues et intermittentes* (*Ibid.*, p. 19). — *Observations sur les trois méthodes curatives en usage* (*Ibid.*, tome II, p. 3), etc., etc.

influence semblable à celle de la vaccine à l'égard de la petite vérole. Le parallèle, en effet, s'offrait tout naturellement à l'esprit. Aucun fait homœopathique n'est plus singulier, plus surprenant, moins explicable que l'action préservatrice, prolongée pendant toute la vie d'un homme, d'une quantité inappréciable en poids de virus vaccin; et pourtant ce fait, si fort contesté dans l'origine, est maintenant reconnu comme indubitable. Hahnemann entrevit, dans ce fait isolé, une loi générale qu'il était réservé à l'homœopathie de proclamer comme telle. Comment le virus vaccin détruit-il la réceptivité de l'organisme pour le contagium de la petite vérole, si ce n'est en y substituant d'avance une action très-analogue, et propre, par cela même, à exclure toute influence de même nature? Or, pourquoi le médicament homœopathique et spécifique d'une maladie contagieuse, s'il était pris à l'avance, ne préserverait-il pas de cette même maladie par un procédé tout semblable? Hahnemann essaya donc de faire prendre à un grand nombre d'enfans de très-petites doses de belladonne (un décillionième de grain tous les six ou sept jours), pour les préserver de la scarlatine. L'expérience vérifia complètement ses conjectures, et la vertu prophylactique de cette substance contre la fièvre rouge, niée d'abord, et rejetée comme une vaine hypothèse, a été constatée dès-lors, dans des milliers de cas, par des médecins de toutes les opinions et de tous les pays. Le petit nombre de contradicteurs, qui prétendaient s'appuyer de leurs ob-

servations pour repousser ce fait important, n'avaient point suivi, pour la plupart, les recommandations de Hahnemann sur la préparation et la petitesse des doses, et d'autres avaient confondu la vraie scarlatine avec une maladie toute différente, le *Roodvonk* des Belges, la pourpre miliaire, importée en Allemagne depuis l'année 1801 seulement, et pour laquelle, au lieu de la belladonne, il faut avoir recours à l'aconit, comme principal spécifique et prophylactique.

Le principe de la vertu préservatrice des agens pathogénétiques contre les maladies dont ils sont en même temps les spécifiques, s'est vérifié dès-lors pour plusieurs substances. On sait que Hahnemann recommande actuellement, comme préservatif du choléra, le *cuiore* et le *veratrum album*. Les faits qui serviront à constater le principe à l'égard de la contagion cholérique sont déjà nombreux, quoique peu connus; ils seront bientôt recueillis et publiés.

Ce ne fut qu'en 1805 que Hahnemann fit connaître avec quelque détail les résultats de ses expériences sur l'action vraie des médicamens, dans un ouvrage intitulé : *Fragmenta de viribus medicamentorum positivis, sive in sano corpore humano observatis*. On trouve dans ce livre les premiers rudimens de la matière médicale homœopathique, publiée plus tard avec beaucoup plus de développement.

Cependant, des observations répétées, et l'expérience pratique du nouveau principe médical pen-

dant plusieurs années, avaient produit une masse de faits suffisans pour permettre de s'élever à une théorie plus complète. Hahnemann y travailla pendant quatre années, et, en 1810, il fit paraître son *Organon de l'art de guérir*, où la doctrine homœopathique se trouve exposée avec détail. Cet ouvrage, qui a été depuis revu plusieurs fois et fort augmenté, en est maintenant à sa 4^{me} édition; il a été traduit en français et en italien.

Revenu à Leipzig en 1811, dans le but d'y pratiquer et d'y enseigner l'homœopathie, Hahnemann y défendit publiquement une thèse intitulée : *De helleborismo veterum*. L'influence que ses doctrines commencèrent dès-lors à exercer, et les succès brillans de sa pratique médicale, réveillèrent de nouveau contre lui la jalousie et la haine. Les calomnies les plus contradictoires furent répandues sur son compte. On l'accusait, tantôt de ne donner à ses malades que des poudres sans aucune propriété quelconque, en laissant croire qu'elles étaient douées de toute sorte de vertus, tantôt de mettre dans tous ses remèdes de l'arsenic et d'autres poisons très-violens. On lui reprochait du charlatanisme, tandis qu'il avait loyalement exposé au public les fruits de ses pénibles recherches, et rendu compte d'une manière toute scientifique de sa méthode et de ses procédés. Mais, en dépit de l'opposition la plus violente, ses enseignemens trouvaient des disciples, et les malades affluaient autour de lui. Chose bien remarquable, c'est en guérissant plusieurs médeccins de maladies contre

lesquelles les méthodes anciennes les avaient laissés sans secours, qu'il se fit les disciples à la fois les plus chauds et les plus éclairés. Ce fut ainsi qu'il guérit d'une maladie de poitrine le Dr Necher, médecin distingué qui, plus tard, porta et répandit à Naples les doctrines de l'homœopathie. Il rétablit aussi les Drs Aegidi et Petersen (1). Le premier a rendu un compte détaillé de sa guérison, dont il en était venu à désespérer complètement. Il en sera question dans un autre article de ce journal.

En 1811, aidé de quelques amis et de plusieurs de ses disciples les plus zélés, Hahnemann commença la publication de sa *Matière médicale pure*, dont six volumes ont paru depuis successivement, et ont reçu déjà les honneurs d'une 2^e édition. Le premier volume, corrigé et beaucoup augmenté, vient même d'être publié pour la troisième fois (2). Ce n'est pas ici le moment d'apprécier tout ce qu'offre d'intéressant, pour les hommes de toutes les opinions en fait de médecine, un recueil aussi riche de faits thérapeutiques, observés avec autant de soin; nous aurons souvent l'occasion de revenir sur ce sujet. Ce dont on doit assurément s'étonner, c'est

(1) Voyez *Archiv für homœopathische Heilkunst*, t. VII, 2^e cah., p. 77, et t. XI, 1^{er} cahier.

(2) *Reine Arzneimittellehre. Matière médicale pure*, par le Dr S. Hahnemann; 1^{er} vol. Dresde 1811; 2^e édit., 1822; 3^e édit., 1831. — Tome II, 1816; 2^e édit., 1824. — Tome III, 1817; 2^e édit., 1825. — Tome IV, 1818; 2^e édit., 1825. — Tome V, 1819; 2^e édit., 1826. — Tome VI, 1821; 2^e édit., 1827.

qu'un ouvrage pareil, tout fondé sur l'expérience, soit aussi peu connu au-dehors de l'Allemagne. Plus de soixante substances, au nombre desquelles se trouvent les principaux médicamens connus, et dont plusieurs n'avaient jamais été employées en médecine, y sont étudiées avec le plus grand soin sous le rapport de leur action pathogénétique sur l'organisme dans l'état de santé. A ses propres observations, Hahnemann a ajouté partout celles des autres médecins, qui lui ont paru dégagées de toute influence étrangère à l'action pure du médicament. Cette matière médicale, augmentée et même plus que doublée par les travaux successifs de Hahnemann et de ses disciples, forme maintenant le riche arsenal où l'homœopathie va chercher des armes contre toutes les maladies connues. Près de quatre-vingt mille observations de symptômes, variées à l'infini, laissent rarement l'homœopathe dans l'embarras, lorsqu'il s'agit de trouver les analogues d'une affection quelconque. Cet arsenal, cependant, s'enrichit chaque jour, et il serait difficile d'assigner, sous ce rapport, des limites aux développemens futurs de l'homœopathie.

Cependant, jusque vers l'année 1816, la méthode homœopathique n'avait obtenu de succès bien décidés que dans son application aux maladies aiguës. La classe si nombreuse, et si rebelle aux traitemens ordinaires, des affections chroniques, avait présenté à l'homœopathie même des difficultés inattendues. Convaincu, par sa longue expérience, de la généralité du principe de sa doctrine, Hahnemann vit

dans ces obstacles même, l'indice d'un problème non résolu encore sur la nature des maladies chroniques. Il appliqua à la recherche de ce problème tout son talent d'observation et son infatigable ardeur de travail; et c'est ainsi qu'il fut amené, après plusieurs années, à établir le principe de la nature miasmatique des affections chroniques, et à découvrir les substances propres à les combattre efficacement.

L'expérience lui avait démontré qu'en traitant les maladies chroniques avec les médicaments homœopathiques ordinaires, on obtenait presque toujours au début une amélioration notable, que quelquefois même on voyait disparaître, comme par enchantement, les symptômes les plus graves, mais que ces symptômes, accompagnés souvent d'accidens nouveaux, se reproduisaient après un temps plus ou moins long, et par l'effet des moindres causes occasionnelles. Si alors on leur opposait derechef les mêmes substances déjà employées, celles-ci n'exerçaient plus qu'une action faible et incomplète, et finissaient même par n'avoir plus aucun effet quelconque. La ténacité de ces affections, et leur renaissance constante sous des formes diversifiées et de plus en plus graves, firent soupçonner à Hahnemann que, dans les maladies chroniques en général, le médecin avait à faire à quelque principe morbide profondément inhérent à tout l'organisme, et dont les accidens particuliers, pour chaque moment donné, ne constituaient en quelque sorte que des embranchemens. Dans cette supposition, il deve-

nait impossible, en effet, d'obtenir une guérison radicale en traitant chaque cas spécial comme une maladie complète en elle-même; en procédant ainsi, on n'agissait que palliativement, sans jamais atteindre le principe du mal. Le seul moyen d'arriver à la guérison radicale, c'était donc de connaître d'abord l'ensemble des symptômes et des accidens propres à l'affection primitive, et ensuite de découvrir quelques substances dont les effets pathogénétiques offriraient un ensemble analogue. L'action homœopathique de ces substances attaquerait alors le mal dans son centre comme dans ses embranchemens, dans son essence comme dans ses phénomènes spéciaux. Voilà comment Hahnemann se posa le problème à résoudre.

Sans entrer ici dans des détails qui trouveront leur place ailleurs avec tous les développemens nécessaires, nous nous bornerons à dire que Hahnemann, par des rapprochemens laborieux et pleins d'intérêt, a cherché à établir que ce principe générateur de la plupart des maladies chroniques, est le *virus psorique*, dont la *gale* est la plus simple expression. Cette doctrine de la *psora*, fondée en grande partie sur des analogies, est nécessairement hypothétique par sa nature même, et il faudra peut-être un siècle d'observations suivies pour l'élever au rang de fait incontestable. Mais ce qui n'est point hypothétique, ce qui est actuellement démontré par des milliers de faits déjà recueillis, c'est la puissante efficacité des remèdes découverts par Hahnemann.

contre les affections chroniques qu'il fait dériver de la *psora*, et qu'il a distingués du nom de remèdes *antipsoriques*. C'est là, il faut le reconnaître, sa découverte la plus belle et la plus étonnante, d'autant plus qu'il a su trouver ces substances, dont l'action est à la fois si énergique et si prolongée, dans des corps regardés jusqu'à ce jour comme complètement inertes, médicalement parlant, la silice, la chaux, le charbon, la sepia, la poudre de lycopode, etc., etc.; substances chez lesquelles la préparation homœopathique développe des forces ignorées jusqu'à présent.

Ce ne fut qu'après douze années d'expériences et d'observations que Hahnemann publia les fruits de ses nouvelles recherches, dans son ouvrage *sur les maladies chroniques*, imprimé en 1828 (1).

Cependant, en 1820, de nouvelles persécutions, suscitées principalement par les pharmaciens de Leipzig, forcèrent encore Hahnemann à quitter cette ville. Mais cette fois, le duc régnant d'Anhalt-Coethen, Ferdinand, offrit à l'illustre proscrit un asile assuré dans sa résidence, et l'accueillit avec toute sorte de distinctions. Dès-lors il a toujours résidé à Coethen, où il s'est voué entièrement à la

(1) *Die chronischen Krankheiten, ihre eigenthümliche Natur und homœopathische Heilung*. Les maladies chroniques, leur nature propre et leur traitement homœopathique; par Samuel Hahnemann. Dresde, 1828 — 1830, 4 vol. in-8. — Le 1^{er} volume contient l'exposé de la doctrine; les 3 volumes suivans la symptomatologie des remèdes antipsoriques.

pratique étendue que sa célébrité lui a procurée, et à l'achèvement des travaux de toute sa vie.

Cette faible et rapide esquisse de la belle carrière parcourue par Hahnemann, suffira pour montrer combien est peu fondée l'accusation de charlatanisme si souvent portée contre lui par ses adversaires. On le voit suivre dès l'origine une marche toute rationnelle et expérimentale, ne s'appuyer que sur les faits, donner connaissance de toutes ses découvertes à mesure qu'il se croit assuré de leur certitude, et chercher à les rattacher par le raisonnement aux lois générales de la nature. On lui a reproché d'avoir *imaginé* les doses infinitésimales pour donner à sa doctrine un air de singularité; mais comment ne songe-t-on pas que c'eût été là un bien mauvais moyen de succès? Qui peut douter que le *principe homœopathique* n'eût trouvé bien plus facilement accès dans le monde médical, sans cette excessive exiguité des doses qui heurte de front toutes les notions du sens commun? Singulier calcul que celui de faire naître de prime abord l'incrédulité pour attirer la confiance! Tout ce que l'homœopathie a de paradoxal découle réellement de la nouveauté complète des faits, et *l'intérêt personnel* du fondateur eût exigé que ces faits singuliers fussent tenus secrets, ou suffisamment modifiés pour les réconcilier avec nos notions habituelles.

Il nous reste à dire quelques mots des progrès de l'homœopathie, soit en Allemagne, soit dans d'autres pays. En dépit de l'opposition furibonde des

adversaires de Hahnemann, et des persécutions qui lui furent intentées au nom d'anciens réglemens tombés en désuétude, en dépit du déluge d'écrits polémiques qui prédisaient chaque jour la chute de la nouvelle école (1), l'homœopathie prit bientôt racine, et se développa lentement d'abord, pour pousser bientôt au loin des jets de plus en plus vigoureux. En 1822, commença à Leipzig la publication d'un journal destiné spécialement à propager et à faire mieux connaître la nouvelle doctrine et ses applications. Les *Archives de la médecine homœopathique* du Dr Stapf, arrivées maintenant à leur dixième année, sont le répertoire le plus riche des faits homœopathiques. Près de quarante médecins homœopathes de toutes les parties de l'Allemagne, y ont déposé leurs observations, et ce journal a maintenant des abonnés dans tous les pays. En 1827, le Dr Bigel, médecin du grand-duc Constantin, signala sa conversion à la réforme médicale par la publication d'un ouvrage français, en trois volumes (2), et pratiqua dès-lors l'homœopathie à Versovie. — Déjà en 1826, le Dr Necher, dont il a

(1) On ferait un petit volume en rassemblant les titres des ouvrages qui ont paru en Allemagne pour ou contre l'homœopathie. Ce qui frappe le plus dans cette polémique, c'est que la nouvelle doctrine n'a été, en général, combattue que par des raisonnemens, et jamais par des faits bien observés, tandis qu'elle n'en appelle qu'aux faits pour prouver sa validité.

(2) Examen théorique et pratique de la méthode curative du Dr Hahnemann, nommée homœopathie, par le Dr Bigel,

été question plus haut, avait importé à Naples les doctrines de Hahnemann ; ses brillans succès de pratique firent plusieurs prosélytes parmi les gens de l'art, et il gagna entre autres à la cause de l'homœopathie le médecin du roi, le Dr de Horatüs, qui en est devenu depuis un des soutiens les plus zélés. Une clinique homœopathique fut aussi établie à Naples par les ordres du souverain, quelques-uns des ouvrages de Hahnemann furent traduits, et il parut bientôt un nouveau journal homœopathique italien, dont la publication s'est continuée pendant deux années. A Pétersbourg, le Dr Herrmann attira, par ses nombreux succès, l'attention de la cour et du gouvernement, et fut envoyé en 1828, à Tultschin, dans la Podolie, pour y établir et y diriger un hôpital militaire homœopathique. — Dans la même année, le gouvernement autrichien fit faire à Vienne des expériences officielles sur l'homœopathie, qui furent malheureusement trop courtes et trop peu nombreuses ; cependant, sur quarante-trois malades traités, dans la clinique établie à cet effet, trente-deux furent guéris par la méthode homœopathique. Le rapport officiel de huit professeurs de l'académie de Joseph, déclare que les observations faites ne sont pas assez complètes pour démontrer l'efficacité de la nouvelle méthode, mais qu'elles n'en prouvent pas non plus la fausseté ; déclaration négative déjà bien

médecin de l'école de Strasbourg, de l'académie de St.-Pétersbourg, etc., etc. 3 vol. in-8. Varsovie 1827.

remarquable, si l'on tient compte de l'esprit d'opposition qui régnait, là comme ailleurs, parmi les médecins en place, contre la nouvelle doctrine. Nous reviendrons avec plus de détail sur ces expériences dans un prochain numéro.

En Angleterre, l'homœopathie commence aussi à fixer l'attention, et la *Revue d'Edimbourg* en a porté un jugement qui est loin d'être défavorable. Il en est de même dans les Etats-Unis d'Amérique, où plusieurs médecins la pratiquent avec succès.

En France, M. le Dr de Guidi, médecin de Lyon, est le premier qui ait appliqué la doctrine de Hahnemann; déjà ses succès ont été proclamés avec quelque éclat, et n'ont pas manqué de lui susciter l'inévitable opposition que toute grande innovation rencontre dans sa marche.

En résumé, l'homœopathie marche et grandit de plus en plus. Pour qui veut suivre avec quelque attention le développement progressif qu'elle a suivi, ses destinées futures ne sauraient être douteuses. Une opposition plus ou moins intéressée, plus ou moins éclairée, peut en retarder les progrès, mais ne saurait désormais l'arrêter dans son essor. Que faire en effet contre une doctrine toute d'expérience, qui n'en appelle qu'aux faits, qui ne demande qu'un examen impartial et consciencieux, et qui, dans chaque malade qu'elle guérit ou soulage, trouve un prosélyte, et souvent un disciple?

Contribuer à ce progrès en répandant la connaissance des faits, tel est le but de ce journal; et

la notice historique que nous terminons ici, ne sera pas inutile, nous l'espérons, à l'accomplissement de cette tâche.

X.

•

SUR LA

NOUVELLE THÉRAPEUTIQUE MÉDICALE

APPELLÉE

HOMŒOPATHIE ⁽¹⁾,

PAR M. P. DUFRESNE, D. M.

AVANT-PROPOS.

Après vingt-cinq ans d'étude et de pratique médicale faites avec quelques succès, verra-t-on sans surprise que j'abjure la doctrine qui m'a été enseignée et qui est encore généralement pratiquée, pour suivre et prêcher l'homœopathie? Croira-t-on à ma bonne foi? Se persuadera-t-on que la conviction et la force de la vérité m'ont seules entraîné, qu'elles sont seules le motif de ma conduite?

(1) Ce Mémoire, fait avant que l'existence de notre journal fût arrêtée, était destiné à la *Bibliothèque Universelle*, où il a paru dans le numéro de janvier dernier. Nous le reproduisons ici avec quelques additions, parce que, contenant les dogmes fondamentaux de la thérapeutique homœopathique, il peut être utile, et même nécessaire, à bien des lecteurs pour l'intelligence des raisonnemens et développemens qui suivront.

Je le crois de mes amis ; je l'attends des personnes qui me connaissent un peu , si elles sont étrangères à la science médicale.

Il n'est pas de réforme qui n'ait eu ses opposans ; c'est dans l'ordre des choses , c'est dans la nature de l'homme. Il ne soumet qu'avec peine ses opinions à celles d'autrui ; il le fait avec plus de peine encore , ou plutôt , il ne le fait pas , si ses intérêts ou son amour-propre sont compromis. Je dois donc attendre que cet écrit sera l'objet de la critique , peut-être même de la satire.

La critique est utile , elle est nécessaire , je ne la crains pas.

Critiquer mon style serait peine perdue ; je suis sans prétention à se sujet. Je désire être clair , je désire être compris ; c'est là toute mon ambition.

Critiquer l'ensemble de mon travail , c'est m'obliger ; car mon but unique étant la vérité , elle sortira peut-être plus belle des objections qu'on me fera , qu'elle ne paraît par mes raisonnemens.

Si l'amour de la vérité , le plaisir de voir diminuer , disparaître ce qu'il y a de conjectural en médecine , ont été le motif de ma conduite , la raison pour laquelle j'ai embrassé la doctrine thérapeutique du savant Hahnemann , il ne sera peut-être pas hors de propos de dire comment je suis arrivé à l'étudier.

On a pu voir par les observations que j'ai publiées *sur la variole et la vaccine* , en mars 1825 , dans la *Bibliothèque Universelle* , et par la note que j'ai insérée dans le même recueil en mai dernier , *sur la*

cinchonine considérée comme médicament, etc., que je n'ai pas toujours marché en routinier aveugle dans la voie médicale, et que j'ai toujours cherché à me rendre compte de ma conduite, à apprécier l'action des venins (1) divers que le médecin est dans le cas d'appliquer à l'économie animale, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur.

On a lu, à la fin du dernier de ces opuscules, que mon intention était de reprendre des expériences en vue de saisir quelque sel formé de toutes pièces dans l'estomac par l'acide hydrochlorique que sécrète cet organe, uni à une base salifiable qu'on y aurait introduite, et confirmer ainsi la série des raisonnemens que j'ai faits sur la médication et l'action des médicamens insolubles.

J'ai donc dû recommencer des expériences; mais pour ne pas travailler inutilement, j'ai dû m'assurer si les médicamens préparés et administrés selon la méthode et les procédés de Hahnemann, ont, sur l'économie animale, l'action que leur assigne ce savant; car dans ce cas je devais renoncer à mes raisonnemens, abandonner mes recherches et suivre la nouvelle route qui serait ouverte à mon obser-

(1) On me pardonnera cette expression, mais on conviendra que la partie active d'un médicament, celle qui constitue sa force, celle qui fait qu'il n'est, ni substance alimentaire, ni substance inerte ou neutre, est un *venenum* particulier, aussi positif que le venin de la vipère, que celui de la guêpe, un être *sui generis*, autant que le sont les virus vaccin et variolique.

vation, regarder le venin du médicament comme une puissance agissant d'une manière dynamique, et chercher à reconnaître le meilleur moyen de convertir ce venin en agent de guérison. C'est ce qui est arrivé.

Voilà comment j'ai été porté à étudier la doctrine thérapeutique fondée sur l'axiome, *Similia similibus curantur*, à laquelle on a donné le nom d'*homœopathie*. J'ai été puissamment aidé des lumières d'un de nos savans, M. Adolphe Pictet, dont les connaissances variées, surtout celle de la langue allemande dans sa perfection, m'ont été d'une grande utilité. Qu'il me soit permis de lui en témoigner ici ma vive gratitude.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

Il y a huit ans environ que l'Allemagne est le théâtre d'une révolution médicale tellement prononcée, qu'elle bouleverse toutes les idées reçues jusqu'à ce jour, en matière médicale, thérapeutique et pharmacie, et cependant la Suisse, la France, l'Angleterre, et presque toute l'Italie connaissent à peine le nom donné à ce nouveau mode de traiter les maladies, l'homœopathie (1).

Quelques journaux s'en sont occupés, presque tous pour en faire la critique plus ou moins raisonnée,

(1) De deux mots grecs, ὁμοίον πάθος, *souffrance semblable, affection analogue.*

mais d'autant moins raisonnable qu'elle n'a été fondée que sur des inductions, des assertions, des argumentations sans examen pratique, sans expériences, sans faits, en un mot.

On peut ne pas croire un homme sur sa parole, quoiqu'on soit sans motif de suspecter sa bonne foi, ne pas donner confiance à un fait qui est ou paraît extraordinaire, rien de plus naturel, rien de plus juste; on est dans son droit tout entier; mais donner un démenti sans preuves directes, c'est sortir de son droit, c'est être impertinent.

Un fait, s'il a été bien observé, est un être saisissable qui peut et doit se reproduire à volonté, sans autre difficulté que de se replacer rigoureusement dans les mêmes conditions que celui qui l'a le premier vu et avancé. Il est ou il n'est pas, il n'y a point de milieu, et dans le doute, l'expérience seule doit être appelée en preuve; toute argumentation doit disparaître.

Tels sont les raisonnemens que j'ai faits, les circonstances dans lesquelles je me suis placé, pour étudier la doctrine thérapeutique du célèbre Hahnemann, homme remarquable autant que savant, et doué d'une sagacité qui ne le cède qu'à sa persévérance (1) : mais de plus, pour expérimenter, j'ai cherché, autant qu'il est humainement possible de

(1) N'est-il pas bien remarquable et persévérant, l'homme qui, par amour pour la science et dans des vues de bien, a passé trente ans de sa vie à s'empoisonner chaque matin?

le faire, à me mettre dans un état d'abstraction, à m'isoler de moi-même et à me placer seul en présence des faits, dépouillé de tout préjugé, de toute connaissance acquise et de toute influence étrangère. Recevoir les sensations et les apprécier sont les deux seules facultés qui m'ont paru devoir être employées, les seules dont j'ai usé.

Dans les expériences que j'ai faites, comme pour ma pratique, je n'ai rien voulu confier à personne; je me suis rendu et je me rends responsable de tout. J'ai fait toutes mes préparations; chaque substance a été prise dans l'état le plus pur et le plus primitif possible, et toutes les manipulations ont été faites par moi ou sous mes yeux.

Ceci a été pour moi, en principe, un besoin de curiosité, une satisfaction à obtenir; puis, lorsque j'ai fait de l'homœopathie ma pratique, un devoir, une véritable affaire de conscience; plus je vais, plus j'observe les effets des médicamens, plus je suis convaincu que le médecin consciencieux ne peut, ni ne doit se confier qu'à lui-même.

Je vais exposer d'une manière succincte les dogmes fondamentaux de l'homœopathie; puis je jetterai sur l'ensemble un coup-d'œil comparatif avec la méthode allopathique, ce qui me conduira à exposer quelques faits qui me sont propres. Puisse le tout n'être pas indigne de l'attention du lecteur!

Dogmes fondamentaux de l'homœopathie.

I. La tâche du médecin, le but de ses efforts, doit être la guérison des maladies et la conservation de la sante.

II. Trois choses sont nécessaires pour atteindre ce but :

1^o Faire une investigation exacte de la maladie, objet de la guérison.

2^o Déterminer les agens qui doivent être employés.

3^o Apporter dans leur emploi assez de tact pour que du développement de leur action résulte le rétablissement de la santé.

III. Parmi les agens, la préférence doit être donnée à ceux qui sont à la fois les plus doux, les plus prompts et les plus durables dans leurs effets.

IV. L'objet qui doit fixer l'attention du médecin et contre lequel il doit diriger son traitement, ne consiste pas dans les mutations occultes et imperceptibles que la maladie apporte à l'organisme, mais dans l'ensemble des changemens perceptibles et appréciables, dans la totalité des symptômes.

V. Les mutations occultes et les changemens perceptibles de l'organisme, hors l'état de santé, sont les parties constitutives et intimes du tout que nous nommons maladie, et un traitement curatif qui fait disparaître ceux-ci, détruit nécessairement celles-là.

VI. La nature et l'essence des médicamens, les rapports qui existent entre eux et les maladies, ne

peuvent être déterminés que par les changemens perceptibles que produit le développement de leur action sur l'économie animale et nullement par leurs qualités physiques ou chimiques.

VII. De l'emploi des médicamens contre les maladies est résulté, par fois, le rétablissement de la santé d'une manière si évidente, qu'il a été impossible d'en chercher ailleurs la cause, et c'est tout naturellement que l'homme est parti de là pour apprécier leurs vertus curatives, et qu'il a été tenté de les employer dans des cas analogues ; mais cette marche est incertaine.

VIII. Excepté quelques affections à miasmes ou virus stables, chaque maladie est une individualité qui doit être envisagée comme nouvelle et particulière ; et tel médicament trouvé salutaire dans telle maladie, ne saurait être appliqué dans telle autre qui lui ressemble par un certain nombre de symptômes ; l'unique moyen d'apprécier leur vertu curative, est d'observer le développement de leur action sur le corps sain.

IX. Toute substance médicamenteuse, appliquée à l'économie animale, y produit des mutations organiques ; elle altère la santé et fait naître des maladies artificielles variées à l'infini.

X. Le développement de la force active d'un médicament a deux effets ou vertus différentes, selon qu'il est appliqué à l'homme malade ou à l'homme sain ; chez le premier, elle est curative, si l'indication a été bien remplie ; chez le second, elle est pathogé-

nétique, et le médicament ne devient remède que parce qu'il a la faculté de produire des maladies.

XI. Comme les maladies ne sont appréciables que par leurs symptômes, et la valeur des médicamens par leur force pathogénétique, soit l'ensemble des mutations perceptibles qu'ils apportent à un corps sain, c'est dans les rapports entre les symptômes et les effets purs de médicamens, que doit se trouver le principe général du traitement des maladies.

XII. Trois rapports sont seuls possibles : l'*hétérogénéité*, l'*opposition* et la *ressemblance*; de là la méthode *allopathique*, la méthode *antipathique*, et la méthode *homœopathique*. C'est à l'expérience à déterminer leur mérite respectif.

XIII. Dans la méthode allopathique, méthode généralement pratiquée jusqu'à ce jour, trois chances sont seules possibles :

1° Les maux artificiels produits par le médicament sont moins forts que les souffrances qu'occasionne la maladie; il n'y a rien alors de changé.

2° Les effets morbifiques du médicament sont également forts ou plus forts que la maladie; celle-ci est alors suspendue aussi long-temps que dure la médication; puis elle reparait, à moins que, pendant le temps qui s'est écoulé, elle n'ait achevé son cours naturel.

3° Enfin, les remèdes violens, long-temps administrés dans les maladies chroniques, produisent des complications de maux résultant de leurs effets purs et des souffrances primitives; de là, deux ou

plusieurs maladies, qui occupent chacune une place distincte dans l'organisme.

XIV. Les remèdes allopathiques ne sauraient guérir en aucun cas. N'ayant rien d'analogue, ni d'opposé, dans leurs effets, aux symptômes de la maladie, ils n'atteignent jamais les parties affectées. Ils peuvent suspendre momentanément les symptômes par des souffrances hétérogènes, mais non les anéantir.

XV. Le procédé antipathique n'est qu'un procédé palliatif. Si d'abord l'action du remède opposé semble opérer une neutralisation des maux naturels et guérir, l'inverse a lieu dès que son action a cessé. Non-seulement le mal primitif reparaît, mais il s'aggrave, et cela en raison de la grandeur des doses administrées.

XVI. L'aggravation est le résultat de l'action de l'organisme qui tend toujours à opposer un état exactement contraire à l'influence qu'on a exercée sur lui, par conséquent à réagir dans le sens de la maladie, à en développer et aggraver les symptômes.

Comme palliatif, le procédé antipathique est cependant quelquefois utile et même nécessaire.

XVII. La méthode homœopathique est la seule que l'expérience montre toujours salutaire. Les effets purs et spécifiques des médicamens étant tout-à-fait semblables aux souffrances naturelles, ils vont juste aux parties affectées, et comme deux maladies semblables ne sauraient exister en même temps dans le

même organe, les souffrances naturelles cèdent, pourvu que les symptômes artificiels les surpassent un peu en force.

XVIII. La maladie médicinale, ou artificielle, n'ayant qu'une durée déterminée par la durée de l'action du médicament, lorsque celle-ci disparaît, le corps reste parfaitement sain, et cela d'autant mieux que la réaction de l'organisme contre le remède l'est aussi contre la maladie et contribue autant au rétablissement de la santé, qu'elle lui est opposée dans le procédé antipathique.

XIX. L'expérience et la raison établissent que les rapports homœopathiques entre les maladies et les médicamens, sont les seuls qui conduisent à une prompte et solide guérison; nous en déduirons le corollaire suivant. « Guérissez les maladies par » des remèdes capables de produire, dans l'homme » sain, des effets aussi semblables que possible à la » totalité des symptômes du mal à traiter. »

XX. L'action des médicamens homœopathiques s'exerçant tout entière sur des parties déjà affectées par la maladie, leurs doses doivent être petites, infiniment petites. Il ne faut qu'une petite action pour surpasser l'intensité de la maladie; une grande serait nuisible et même dangereuse.

XXI. Il ne faut jamais employer qu'un seul médicament à la fois; tout mélange est inadmissible, car il est impossible de déterminer comment, en pareil cas, les divers ingrédients se modifient entre eux, et plus difficile encore de déterminer les rap-

ports des symptômes spécifiques du médicament avec ceux de la maladie.

Les médicamens homœopathiques doivent être tirés des substances les plus pures et douées de toute leur force naturelle.

XXII. C'est une affaire de conscience pour le médecin, que le malade reçoive les remèdes de bonne qualité et en juste quantité; il doit les préparer et administrer lui-même.

Tels sont, en vingt-deux corollaires, les dogmes principaux de la doctrine thérapeutique du vénérable Samuel Hahnemann (1). Voyons en quoi elle diffère essentiellement de notre thérapeutique ordinaire, l'allopathie.

Un coup-d'œil analytique sur l'ensemble nous montre :

1^o Que le médecin qui suit les règles de l'homœopathie, néglige les causes des maladies et toutes les mutations occultes qui précèdent dans l'organisme les changemens perceptibles; pour lui, l'ensemble des symptômes est toute la maladie : ce n'est là qu'une seule et même chose.

2^o Qu'en dépit des nosologistes et des nosographes, quelques maladies à miasmes ou virus fixes exceptées, chaque maladie est une individualité, un cas nouveau.

3^o Que, contrairement à tout ce qui a été fait jus-

(1) Extraits de l'*Organon de l'art de guérir*, du D^r Samuel Hahnemann, traduit par E.-G. de Brunnow.

qu'à ce jour, Hahnemann et ses disciples apprécient les vertus des médicamens d'après leur action sur l'homme sain, et non par leurs effets dans les maladies.

4° Que le seul rapport homœopathique entre les médicamens et les maladies peut-être bon et salubre, et qu'en conséquence de ce rapport, les doses doivent toujours être infinitésimales.

Arrêtons-nous un instant sur ces différences.

La première est infiniment moindre qu'elle ne paraît d'abord; si la théorie semble par fois la faire ressortir, la pratique la voit disparaître à chaque pas.

Aux yeux du pathologiste qui fait de la maladie une entité, qui voit en elle un tout et des parties; aux yeux même de celui qui, sans la personnifier ainsi, en raisonne comme d'un état positif, l'assertion de Hahnemann que, la maladie et l'ensemble des symptômes ne sont qu'une seule et même chose, est une hérésie médicale; c'est le bouleversement de la science.

Cependant, lorsqu'on se demande ce que c'est qu'une maladie, la réponse la plus naturelle comme la plus prompte, est de dire qu'elle est tout ce qui n'est pas la santé; c'est-à-dire qu'elle est l'état négatif de la santé, comme le froid est l'état négatif de la chaleur, ou, en d'autres termes, que *maladie* et *moins de santé* sont synonymes, comme *froid* et *moins de chaleur* le sont pour tout homme qui a les notions les plus communes de la physique.

Or la santé, n'étant que l'ensemble des phéno-

mènes vitaux s'exerçant avec accord et harmonie, la maladie ne peut être, à son tour, que l'ensemble de ces mêmes phénomènes s'exerçant avec défaut d'accord et d'harmonie; et ce défaut d'accord n'étant appréciable que par l'ensemble des mutations organiques que nous nommons symptômes, il est exact, et rigoureusement exact, de dire que la maladie et l'ensemble des symptômes qui la constituent ne sont qu'une seule et même chose.

Le praticien, qui a chaque jour l'occasion de vérifier combien peu les plus belles théories de l'école sont confirmées par la pratique, se contente toujours de cet ensemble, trop heureux même quand il peut le saisir et se faire un tableau bien exact de toutes les aberrations de la santé de son malade.

Cette opinion est aussi celle de l'auteur de l'article, *Médecine agissante* (*Dict. des Sc. Méd.*). Voici ses propres paroles :

« Quoi qu'il en soit, nous proclamons hautement
» maintenant, que toute recherche du principe mor-
» bifique dans sa propre nature, est aussi impossible
» qu'elle serait vaine, et nous renfermant dans la
» philosophie du siècle, dans le domaine des choses
» appréciables par nos sens, nous prenons la mani-
» festation de la maladie pour la maladie elle-même. »

Passons aux causes.

La maladie, avons-nous dit, est le désaccord, le défaut d'harmonie dans l'ensemble des phénomènes vitaux? Or, je demande, connaissons-nous la cause des phénomènes vitaux? Savons-nous pourquoi, lorsqu'il

y a accord entre eux, il y a santé? Non; et nous voudrions savoir pourquoi, comment, lorsqu'il y a désaccord, il y a maladie!

« L'homme ne connaît l'essence de rien, dit Cabanis (1), ni celle de la nature qu'il a sans cesse sous les yeux, ni celle du principe secret qui la vivifie.

« Il parle des causes qu'il se flatte d'avoir découvertes et de celles qu'il se plaint de ne pouvoir découvrir; mais les vraies causes, les causes premières, il n'en connaît aucune, elles sont tout aussi cachées pour lui que l'essence des choses. Il voit des effets, ou plutôt il reçoit des sensations. »

Il faut cependant convenir qu'il est quelques cas de maladies, où la cause peut et doit être connue; telles sont la présence des corps étrangers dans l'économie animale, d'un venin, d'un virus stable et bien déterminé; mais dans ces cas même nous connaissons la cause et nous ne pouvons apprécier son mode d'action. Nous ne pouvons apprécier, apercevoir même, les changemens occultes qu'elle apporte dans l'organisme, avant le développement des changemens perceptibles, et, comme dans les cas ordinaires, nous ne pouvons saisir que l'ensemble des symptômes.

Par analogie à ces cas spéciaux, on a présenté la bile et toutes les excrétions, comme causes de maladies; on en a fait autant de l'irritation, de l'inflammation, etc.

(1) Rapport du physique au moral de l'homme.

Dans le premier cas, on a donné pour causes de véritables effets ; car il ne saurait y avoir vice dans la bile, dans son mode de sécrétion, sans désaccord dans les fonctions du foie, peut-être de tout l'organisme. Dans le second, on indique pour causes ce qui est la maladie elle-même, ou une partie de la maladie.

La seconde différence, qui n'est qu'une conséquence de celle-ci, renverse tout le système nosologique : elle est, dit-on, la destruction de la science, le retour au chaos dans lequel on était avant Sauvages, et duquel on n'est sorti qu'à l'aide des classifications. Elle nous reporte même plus loin ; chaque cas de maladie est une individualité ; il doit être envisagé comme nouveau.

Pour répondre à ces objections, je ne répèterai pas ce que j'ai dit de la maladie, en quoi elle consiste, ce qu'on doit entendre par ce mot.

Elle est un pur phénomène et non un être ; elle ne saurait avoir des caractères de genre, ni d'espèce (1) ; et par cela même qu'elle n'est qu'une aberration de la santé d'un individu, un état négatif de cette santé, elle doit varier autant qu'il y a de sântés différentes. Mais de plus, comme la santé d'un individu varie selon son âge et selon les circonstances phy-

(1) Je soutins cette opinion en 1811, à Montpellier, dans mon cinquième examen de médecine, contre le savant mais fougueux Baumes, nosologiste chez lequel on peut apprendre à quel égarement peut entraîner l'étude des causes. Il m'importait de faire écouler le temps en traitant une question aussi générale.

siques et morales dans lesquelles il peut se trouver, les aberrations de cette santé sont aussi influencées par ces agens ; de telle sorte qu'on peut hardiment dire qu'il est impossible de rencontrer deux cas de maladie dont les symptômes soient rigoureusement les mêmes.

Cette vérité, qu'on peut d'ailleurs dire une vérité de fait, étant une fois établie, doit-elle inspirer des regrets, parce qu'elle renverse quelques échafaudages et froisse quelques amours-propres ?

A-t-on repoussé la démonstration du mouvement de la terre et de la fixité du soleil, parce qu'elle renversait toute la science de l'astronome ? Non, sans doute.

La vérité, sous quelque forme qu'elle se présente, doit toujours être admise, sauf aux savans de s'en arranger.

Si d'un côté l'homœopathie renverse tous les systèmes nosologiques, si elle réduit au néant la pathologie, proclamant que chaque cas de maladie doit être envisagé par le médecin, comme nouveau, et traité comme tel, sans tenir compte des belles observations et descriptions péniblement élaborées depuis l'antiquité jusqu'à nous, de l'autre, elle jette les fondemens d'une science nouvelle, la *pathogénésie*.

Plus rationnelle et plus logique que l'allopathie, elle ne s'adresse point à l'homme malade pour connaître la vertu curative des médicamens ; cette marche serait fautive et les résultats variables, autant que peut l'être l'état négatif de la santé ; elle s'adresse au positif, elle les applique à l'homme sain.

C'est sur lui qu'elle étudie l'action de leur venin et qu'elle en apprécie les effets. Elle tient un compte exact de toutes les mutations organiques qui paraissent, et elle forme ainsi un tableau vrai des maladies artificielles qui en résultent. En un mot, elle étudie comment le médicament rend malade, pour apprendre comment il guérit.

L'ensemble des tableaux ainsi formés constitue la pathogénésie; l'augmentation de leur nombre et leur perfectionnement en sont le but.

C'est ici que les pathologistes pourront porter leur activité et déployer leur sagacité; ils n'auront à décrire et à classer que des affections dont la cause sera toujours connue, des maladies résultant de l'action d'un venin déterminé.

Les classificateurs auront de plus des bases stables, des repaires assurés, les caractères naturels, physiques et chimiques, anatomiques et botaniques, des divers agens pathogénétiques.

Après avoir ainsi étudié et enregistré les effets du venin des médicamens, il restait, pour convertir ce venin en remède, pour en faire un agent curatif, à déterminer quand et comment il doit être administré, ou, ce qui revient au même, quel est le meilleur de tous les rapports qu'il peut avoir avec la maladie.

Ce rapport est le rapport homœopathique. C'est ce qu'établit Hahnemann par le raisonnement, et c'est ce qu'il assure être confirmé par l'expérience, de même que l'effet des doses infinitésimales (1).

(1) Voir les Corollaires 17, 18, 19 et 20.

L'expérience ! C'est la pierre angulaire de la science médicale ; devant elle , tout cède ; mais pour qu'elle atteigne ce degré de suprématie , il faut qu'elle présente des faits nombreux , soigneusement observés , et rapportés avec une telle exactitude , une telle clarté , que tout homme doué des qualités de l'expérimentateur , puisse les reproduire et se convaincre.

Rien de cela ne manque à l'homœopathie , qui , quoique jeune encore , possède déjà un nombre immense de faits. Ils s'accroissent d'ailleurs chaque jour , et celui qui veut en reproduire , ou en contrôler , n'a que l'embarras du choix.

Un embarras de ce genre , loin d'être pour nous un obstacle , a été un motif de curiosité , un véritable encouragement. Nous avons eu recours à l'expérience pour former notre conviction. Et d'abord nous avons cherché à vérifier si des doses petites , plus petites de beaucoup que celles employées communément , peuvent avoir une action sur l'économie animale. A cet effet nous avons fait sur nous-mêmes , le 20 mai dernier , l'essai dont voici les détails.

Premier fait.

Après avoir trituré , pendant une heure , dans un mortier de verre , un grain d'opium cru en poudre , uni à cent grains de sucre de lait , je pris un grain de ce mélange , que je triturai de nouveau , avec cent autres grains du même sucre ; puis j'avalai un grain

de ce dernier mélange ($\frac{1}{10000}$ de grain d'opium), le lendemain matin, à jeûn, en me le versant sur la langue, sec et sans mélange. Je me levai peu après et je fus à mes affaires, comme si je n'eusse rien pris.

Je m'étais astreint dès la veille, et je m'astreignis pendant quelques jours, à ne vivre que de viandes, de bouillons, de lait, de substances farineuses, sans aromates ni épiceries, et à ne boire que de l'eau.

La journée se passa sans effets bien sensibles; cependant je ressentis presque continuellement un sentiment de mal de tête frontal, que j'attribuai à la chaleur du jour et non à l'opium. La nuit fut plus remarquable; je dormis mal et peu, beaucoup moins qu'à mon ordinaire, mais sans rien éprouver de douloureux, ni même de désagréable.

Le lendemain matin 22, regardant comme nulle, ou à peu près, l'action qu'avait eue sur moi le médicament, j'en pris une nouvelle dose cent fois plus forte ($\frac{1}{100}$ gr.), et je suivis le même régime et la même manière d'être que la veille. Le malaise frontal augmenta, la tête était lourde, et sans propension au sommeil, je manquais d'énergie. Le temps était beau, la journée chaude; j'attribuai mon état à cette circonstance plus qu'à l'opium; mais lorsque la nuit fut venue, je ne pus plus méconnaître son action. Je la passai tout entière sans sommeil, sans y avoir le moindre penchant, mais sans rien éprouver de désagréable. Je fus au lit, pouvant penser et réfléchir, mais nullement dormir, quelque désir que j'en eusse et quelque position que je prisse.

Déjà l'expérience m'avait appris précédemment, que $\frac{1}{5}$ ou $\frac{1}{6}$ de grain d'opium me privait du sommeil; mais je n'aurais osé attribuer une semblable action à $\frac{1}{1000}$ de grain. Pendant tout le temps que je fus au lit, je n'éprouvai rien à la tête; mais aussitôt que je fus levé le 23, le malaise de la veille recommença. Je vaquai à mes affaires sans m'écarter de mon régime.

Vers les onze heures, étant à la ville où je m'étais rendu à pied, de mon domicile, je fus saisi d'un vertige qui m'était fort connu, précurseur d'une migraine à laquelle j'étais (1) sujet depuis plus de vingt ans. Il disparut pour faire place à la douleur de tête, et tout, pendant près de trois quarts d'heure, se passa sans que je dusse rien attribuer au médicament pris.

Dans cet état, je me rendis au Jardin Botanique, et j'étais à peine à l'entrée que je sentis reparaître des angoisses précordiales et des maux d'estomac auxquels j'avais autrefois été sujet avec la migraine, ou avec le vertige presque seul, mais que quelques années d'un régime doux et d'abstinence de vin, m'avaient fait oublier. Ces maux, tout-à-fait hors de proportion avec le mal de tête, qui était peu violent, allèrent en s'augmentant à tel point, qu'arrivé dans l'intérieur du Jardin, je fus obligé de m'appuyer contre un arbre et de m'y cramponner pour éviter de tomber. J'étais couvert d'une sueur froide et hor-

(1) On verra plus loin pourquoi je dis *j'étais* au lieu de *je suis*.

riblement fatigué par des nausées auxquelles succéda un pressant besoin d'aller du ventre.

Rien de ceci n'était nouveau pour moi, j'avais éprouvé tout cela autrefois, mais jamais avec autant de force depuis plus de quinze ans, et jamais dans une telle disproportion avec le mal de tête.

Ces pénibles momens ne furent pas longs, et dès que je le pus, je regagnai mon appartement de la ville, où je me couchai pendant quarante à quarante-cinq minutes, temps qui fut suffisant pour me remettre.

A une heure, je retournai à la campagne à pied, à l'ardeur du soleil, sans beaucoup de peine, ni d'incommodité.

Aussitôt arrivé, je dînai avec plaisir et grand appétit, sans en être nullement incommodé : au contraire, le peu de malaise qui me restait, disparut totalement, et peu de temps après je fus tout aussi exempt de migraine que si j'eusse passé la nuit, ce qui était toujours nécessaire, quelque légers que fussent les accès.

Cet essai, fait dans le seul but de savoir à quelle dose *l'opium* aurait une action sur moi (j'étais bien résolu d'aller chaque jour en l'augmentant jusqu'à production d'effet), et nullement dans celui d'agir homœopathiquement contre des maux, autrefois violens, mais considérablement adoucis depuis quelques années, me montra :

1° Que $\frac{1}{10000}$ de grain de cette substance, dose énorme pour Hahnemann, qui n'en administre plus

qu'un décillionième de goutte de la teinture alcoolique, pour agir homœopathiquement, eut sur moi une action marquée par un léger mal de tête pendant le jour et une mauvaise nuit.

2° Que $\frac{1}{100}$ de grain a augmenté le mal de tête de la veille, m'a totalement privé du sommeil, et a reproduit toute l'intensité des malaises d'estomac et de ventre que me donnait autrefois la migraine.

Ici déjà ma curiosité était satisfaite, elle était convertie en étonnement. $\frac{1}{100000}$ de grain d'opium avait eu sur moi une action marquée; $\frac{1}{100}$ en avait eu une très-forte. Mais ce n'était pas là le tout. Je n'avais pas expérimenté sur un corps sain; j'avais agi sur un homme sujet à des paroxismes de migraine, avec malaises d'estomac et angoisses précordiales, et sans m'en douter (1) je m'étais administré un remède homœopathique à ces maux.

C'est ce que montre la reproduction d'anciens maux, et c'est ce qui est établi jusqu'à l'évidence par le résultat. A mon grand étonnement, autant qu'à ma grande satisfaction, je n'ai plus ressenti depuis, il y a dix mois, aucun malaise d'estomac, ni mal de tête. Avant, je n'étais jamais plus de quinze à vingt jours sans en souffrir plus ou moins.

Ce dernier résultat ne pouvait être présumé d'abord; je n'en avais, ni l'espoir, ni la pensée; mais je restai convaincu que des doses petites de médi-

(1) Je ne connaissais, à cette époque, l'homœopathie que de nom, et la valeur seule de ce nom.

cament, infiniment plus petites que toutes celles que nous employons dans notre pratique ordinaire, peuvent avoir une action sensible sur l'économie animale, et déjà j'apercevais que cette action doit être d'autant plus marquée qu'elle est plus homœopathique. Il m'était impossible de ne pas attribuer à l'opium tout ce que j'avais éprouvé au Jardin botanique, et toutes les autres modifications de mon accès de migraine.

Second fait.

Le 4 juin, je fus consulté par la fille L., personne âgée de 55 à 60 ans, atteinte de fièvre intermittente, qui présentait les symptômes suivans.

La maladie durait depuis dix jours; les accès étaient quotidiens et irréguliers, arrivant, tantôt à une heure, tantôt à l'autre. Il y avait frisson, mais peu de tremblement, violente douleur de tête, beaucoup d'angoisses et fortes douleurs dans les membres et le dos, de la soif pendant le frisson, puis chaleur et transpiration fort abondante, hors de proportion avec le frisson et la chaleur.

J'administrai $\frac{1}{10000}$ de grain de sulfate de quinine (il était huit heures du matin, et selon toutes les probabilités le frisson ne devait reparaître qu'à environ midi), préparé comme je l'ai indiqué pour l'opium. L'accès arriva effectivement vers les onze heures, mais avec une aggravation (1) très-notable

(1) Je pouvais guérir avec une dose moindre et ne pas

dans tous les symptômes (il y eut délire pendant plus de quatre heures), excepté dans la sueur qui fut la même que par le passé. Les 5, 6 et 7, plus de fièvre, la malade est faible et fatiguée toutes les nuits par la transpiration qui arrive avec abondance dès qu'elle s'endort et qui dure jusqu'au matin.

Presqu'encore sans connaissance de la matière médicale homœopathique, j'étais embarrassé pour supprimer cette sueur, lorsque je pensai que le suc de sureau devrait remplir cette indication. J'en fis donc piler des feuilles, exprimer le jus, et j'en administrai $\frac{1}{200}$ de goutte, le 8, le matin à jeûn.

Il n'y eut rien de remarquable pendant la journée; la nuit, il y eut de la sueur comme de coutume, mais plus de sommeil et de calme, et au réveil des dispositions physiques et morales meilleures. La nuit suivante fut sans sueur, et il n'en fut plus question.

fatiguer la malade. Une dose plus petite que celle-ci dans le rapport de un à l'unité suivie de 30 zéros, aurait été suffisante. C'est ce que m'a appris l'étude de la matière médicale et ce que m'a confirmé l'expérience; mais une semblable dose ne guérit pas toutes les fièvres intermittentes; elle passe inaperçue dans toutes celles où le quina n'est pas homœopathique. Le hasard m'avait servi dans ce premier essai, et plus tard la comparaison des autres variétés de ces maladies entre elles, et celle de leurs symptômes avec ceux que produisent les divers agens pathogénétiques, m'ont fait connaître leurs spécifiques.

Troisième fait.

Peu de jours après l'observation du fait qui précède, le 20 du même mois, je fus appelé à donner des soins à M^{me} B., femme vigoureuse et bien constituée, fort active et irritable, âgée d'environ quarante ans. Elle était atteinte d'une névralgie faciale, intermittente, qui, depuis huit jours, lui occasionnait les plus vives douleurs.

Voici les symptômes qu'elle présentait.

Chaque soir, environ les 5 ou 6 heures, le paroxysme s'annonçait par une espèce de chatouillement ou prurit qui partait de la région frontale, descendait le long du nez et autour des yeux, puis gagnait le pourtour de la bouche et le menton. Ce prurit devenait picotement désagréable, puis élancées douloureuses, enfin se transformait en douleurs aiguës qui occupaient plus spécialement les mâchoires, la joue et la tempe gauche. La lumière était insupportable; il s'écoulait de l'œil une telle quantité de larmes que la joue en était presque continuellement baignée. Lorsque, par momens fort courts, la violence des douleurs se calmait, les picotemens et élancées reparaissaient.

Cet état durait la nuit entière (8 à 9 heures), et le matin il y avait un peu de sommeil agité et souvent accompagné de tressauts et d'angoisses. Pendant la journée la tête était lourde, et une douleur sourde se faisait sentir dans sa totalité. La lumière, moins

insupportable que pendant l'accès, était cependant fatigante. La malade était fort irritable et impatiente.

La maladie que je viens de décrire était la troisième de cette nature que supportait M^{me} B.

La première, qui avait eu lieu en 1827, était moins intense. Ses accès ne duraient que 3 à 4 heures, et ils n'étaient point précédés des prurits et picotemens dont nous avons parlé. Elle consistait en un violent mal de dent qui gagnait la tempe gauche, et qui disparut facilement au moyen d'une dose de 15 grains de sulfate de quinine, donnés dans l'un des intervalles apyrectiques.

La seconde, dont les accès duraient de 6 à 8 heures, avait la plus grande ressemblance avec celle que j'avais à traiter; et le souvenir de son opiniâtreté, de la longueur du traitement qui lui fut opposé, m'était désagréable.

Je vais le rapporter en entier, afin de donner au lecteur allopathe les moyens d'apprécier s'il était rationnel, et pour l'opposer au traitement homœopathique qui fut appliqué à la troisième.

Comme dans le premier cas, j'eus recours au sulfate de quinine, et j'ordonnai sans aucun préalable, à la dose de 18 grains en 39 prises dans l'intervalle apyrectique.

L'accès qui suivit son administration fut sensiblement plus intense et plus long que ceux qui avaient eu lieu auparavant; il fut précédé d'un sentiment de froid général fort pénible, et accompagné d'une

douleur à la tête qui fatigua beaucoup la malade. Ce dernier symptôme me détermina à faire appliquer 12 sangsues derrière l'oreille du côté douloureux, et le lendemain je prescrivis une nouvelle et plus forte dose du même sulfate; 24 grains.

Comme la première, elle ne produisit rien de bon, et je me trouvai vis-à-vis d'un état pire qu'avant. Les journées étaient de beaucoup plus pénibles.

Je laissai s'écouler deux jours sans administrer de médicamens, puis j'unis un grain d'opium à 32 de sulfate de quinine, qui furent divisés en 8 prises.

Ils cédèrent enfin ces accès terribles, après 10 jours de traitement, et 18 à 20 de maladie; mais la malade fut loin encore de l'état de santé.

Elle restait sans forces, et d'une paresse tout-à-fait hors de son caractère. Le moindre mouvement, le plus léger effort de la pensée lui étaient désagréables, et ils causaient souvent des vertiges et un mal de tête accompagné de pesanteur au front et aux tempes.

Elle avait perdu toute sa fraîcheur, sa face avait un aspect terreux, et ses lèvres s'étaient couvertes de gerçures et de boutons douloureux et brûlans. La bouche était mauvaise, l'appétit souvent nul et toujours irrégulier. Il y avait des nausées fréquentes, de fortes crampes d'estomac, et toujours un gonflement de ventre incommode ou douloureux, accompagné d'une constipation qui fut suivie de dévoie-

ment avec tenesme et sensation de brûlure à l'anus.

Une toux sèche et fréquente fatiguait la malade jour et nuit, et provoquait par fois le vomissement. Des frissons pénibles venaient la saisir chaque soir, et aggraver son état; ils étaient accompagnés et suivis de tiraillemens douloureux dans toute la tête, et surtout dans les mâchoires. Les nuits étaient mauvaises; il y avait peu de sommeil, de l'agitation et des angoisses; et le matin n'arrivait que pour commencer une journée semblable à la précédente.

Cinq jours s'étaient écoulés dans cet état, qui ne paraissait qu'un reste dégénéré de la maladie primitive. Il y avait encore une intermittence marquée, des frissons, et une augmentation des malaises chaque soir; état qui indiquait encore le sulfate de quinine, auquel j'eus recours, pour la quatrième fois, le douzième jour du traitement à la dose de 10 grains à prendre le lendemain.

La nuit qui suivit fut plus mauvaise que les précédentes, et ce fut là tout ce que parut avoir produit le médicament.

Je pris de nouveau la résolution d'attendre, et 6 jours plus tard seulement, pour satisfaire aux exigences de la malade, et vu l'état de nausée, d'irrégularité d'appétit et de dérangement du ventre, je prescrivis 15 grains d'ipécacuanha.

Il y eut des nausées, peu de vomissemens, et cependant un soulagement marqué dès le moment de son administration. Un véritable état de convalescence en fut la suite, 28 à 30 jours après l'invasion de

la maladie, et 20 jours après le commencement du traitement.

Tout ceci, dont j'avais la mémoire fraîche et des notes exactes, était fait pour donner l'envie d'essayer un mode de faire plus expéditif et plus satisfaisant pour la malade autant que pour le médecin.

La noix-vomique, *strychnos nux-vomica*, dont j'avais plusieurs fois employé l'extrait résineux dans des affections intermittentes, me parut, d'après le tableau fort abrégé de ses effets pathogénétiques, présenté par le *Journal des progrès des sciences et institutions médicales*, vol. 1^{er} 1827, qui renferme tout ce que je possédais alors de matière médicale homœopathique, me parut, dis-je, contenir l'agent qui devait, si l'homœopathie n'était pas un rêve, emporter la maladie que j'avais à traiter du coup, et ramener M^{me} B. à la santé parfaite, en moins de jours que n'avait exigé de semaines le traitement de l'année précédente.

Il ne s'agissait plus que de la préparation.

La teinture alcoolique, que j'aurais dû employer, était longue à se procurer, elle eût exigé une macération de 6 à 8 jours; je ne pouvais attendre aussi long-temps.

Je pris donc de la strychnine non purifiée, et j'en triturai 1 grain avec 100 de sucre de lait, puis 1 grain de ce mélange avec 100 autres du même sucre, et successivement jusqu'à la quatrième atténuation, dont chaque grain contenait $\frac{1}{100,000,000}$ de strychnine, dose que j'administrai à la malade, fort dis-

posé à croire qu'elle serait trop faible plutôt que trop forte (1).

Elle fut prise vers les 4 heures après midi, 1 heure au moins avant le retour ordinaire de l'accès; 25 à 30 minutes après, les prurits, picotemens et élancées commencèrent à se faire sentir, mais d'une manière inverse à leur marche ordinaire; les lèvres et les ailes du nez furent prises avant la région frontale.

L'action homœopathique fut trop forte; M^{me} B. fut comme enragée toute la nuit; elle la passa à courir croyant perdre la raison. Les douleurs, quoiqu'ayant leur siège au côté gauche, gagnèrent la tête entière et la totalité des mâchoires; chaque dent paraissait être tirillée et arrachée, et toute la face était brûlante.

Je fus appelé dès le matin, le 21, et lorsque j'arrivai auprès de Madame, à 5 heures, elle venait de se mettre au lit. Je ne fus pas moins surpris, à son aspect, que je ne l'avais été au récit que venait de me faire son mari des événemens de la nuit.

La face était gonflée à tel point, que les yeux, surtout le gauche, en étaient à moitié cachés. Je ne saurais mieux décrire cette espèce de gonflement, qu'en le disant un *turgor vitalis*; mot souvent employé par les Italiens pour indiquer l'état d'érectilité de cer-

(1) La fraction que j'administrai est une fraction de grain, ayant l'unité pour numérateur, et pour dénominateur le même nombre suivi de huit zéros. Celle que je donnerais maintenant serait une fraction de goutte, ayant le même numérateur que la précédente, et l'unité suivie de soixante zéros pour dénominateur.

tains organes. Je le peindrais aussi en disant que la malade semblait avoir été piquée la veille par une abeille.

Quoique M^{me} B. n'eut jamais entendu parler d'homœopathie, quoiqu'elle n'eut aucune idée de mon essai, de mon inexpérience et surtout de mon incrédulité aux doses infinitésimales dont elle était victime, la nuit qu'elle venait de passer était trop différente des précédentes, quoique mauvaises, pour qu'elle ne dût pas accuser le médicament et le médecin.

Ma position n'était donc point sans embarras, et je dus, pour m'en tirer, franchement convenir de tout ce qu'on attribuait à la poudre de la veille, promettre que tout serait fini par là, et que la nuit suivante serait courte,

A ma visite du soir, vers les 7 heures, le gonflement avait diminué; il y avait de la douleur, mais moins que dans les accès ordinaires. J'engageai M^{me} B. à se mettre au lit.

La nuit fut bonne, le sommeil calme et réparateur, et à son réveil, le lendemain 22, M^{me} B. était gaie et satisfaite. Le gonflement avait disparu.

Le soir, il y eut un léger retour de malaise, qui disparut dès que M^{me} B. fut au lit. Elle dormit profondément, et le 23, il n'y eut plus de trace de la maladie.

La comparaison du traitement fait, en 1830, à M^{me} B., avec celui fait en 1831, dans deux affections tellement semblables, qu'il faut un grand res-

pect pour l'individualité, pour ne pas les dire identiques*, ne nous paraît pas sans intérêt : nous nous y arrêterons un instant.

1^o Le traitement de 1830, rationnel, autant qu'on peut le dire, en allopathie, dura 20 jours. Celui de 1831 en a duré 2.

2^o Celui de 1830 a exigé 74 grains de sulfate de quinine et 1 grain d'opium, qui ont constitué 25 doses désagrables à avaler; une application de 12 sangsues, et l'administration de 15 grains d'ipécacuanha. Celui de 1831 n'a consisté qu'en une seule prise de sucre de lait auquel était uni $\frac{1}{1,000,000,000}$ de grain de strychnine, quantité inappréciable au goût autant qu'à l'odorat.

3^o En 1830, la quinine n'a point guéri; elle a supprimé les accès, et leur a substitué une maladie qui n'a été emportée que par l'ipécacuanha. En 1831, la strychnine a guéri radicalement.

4^o Après le traitement de 1830, depuis la disparition de toute maladie réelle, jusqu'à la santé parfaite, il y a eu une convalescence d'une huitaine de jours. En 1831, il ne s'est pas écoulé 8 heures.

Déjà le lecteur a vu le résultat de cette comparaison.

Il a vu, en 1830, un traitement de 20 jours, remplacé, en 1831, par un de 2, dans deux accès d'une même maladie, malgré la différence d'intensité qui était moindre dans le premier cas que dans le second.

Il a vu, d'une part, 25 grosses prises d'un mé-

dicament désagréable par son amertume, rendu plus désagréable encore par son mélange avec de l'opium, agir allopathiquement, et substituer une maladie à une autre au lieu de guérir. De l'autre, il a vu une seule petite prise homœopathique, totalement insipide, guérir subitement et radicalement.

Enfin, il a vu, en 1830, la maladie produite par le sulfate de quinine céder à celle de l'ipécacuanha, et la santé revenir graduellement. Mais ce que tout lecteur n'a point vu, ce que n'enseigné point l'allopathie, c'est que l'ipécacuanha est l'un des meilleurs antidotes du quina, c'est que la maladie substituée par l'action des grandes doses du sulfate de quinine à la maladie première, a été, à notre insu, guérie homœopathiquement.

Quatrième fait.

Le 10 juillet dernier, je fus appelé à voir M^{lle} B., femme âgée de 47 à 48 ans, à laquelle j'avais donné des soins pendant l'été de 1830, pour des hémorrhagies utérines qui l'épuisaient totalement, et contre lesquelles j'employai en vain tous les médicamens usités en pareil cas et recommandés par les meilleurs praticiens, astringens de toute espèce, toniques, réfrigérans à l'intérieur et en applications. Je calmai momentanément leur violence, j'empêchai peut-être la malade de succomber, mais je ne la guéris pas. L'arrivée de l'automne, la cessation des

chaleurs furent les seuls agens dont l'action fût un peu durable.

L'hiver s'était passé d'une manière supportable, de même que le printemps, cependant toujours avec des pertes plus ou moins abondantes, et plus longues que dans l'état normal. Dès l'arrivée des chaleurs, elles avaient redoublé de force et étaient devenues une hémorrhagie dangereuse.

A ma visite, la malade présentait l'état suivant : Faiblesse générale, sentiment de défaillance, vertiges légers dès que M^{lle} B. voulait marcher, un peu plus forts, lorsqu'elle s'inclinait ou qu'elle tournait un peu brusquement la tête ; vue trouble par intervalles, selon les mouvemens ; léger bourdonnement d'oreilles ; sentiment d'amertume à la bouche et appétit faible, quoique la langue fût nette et ne présentât rien de particulier ; ventre en bon état, nullement douloureux au toucher, excepté à la région pelvienne, au-dessus du pubis, où la pression était sensiblement désagréable ; les évacuations étaient rares, dures et presque toujours accompagnées de douleurs hémorrhoidales. Il y avait une petite toux par intervalles. La perte utérine durait depuis onze jours, et parfois il y avait évacuation de caillots assez volumineux. Le mois précédent, elle en avait duré vingt, mais avec moins d'abondance ; elle n'avait été suspendue que pendant dix jours.

De prime - abord, je fus effrayé de voir reparaître dès la fin du printemps, une maladie qui avait mis M^{lle} B. aux portes du tombeau pendant les mois

d'août et de septembre précédens, et je me demandai quels remèdes je lui opposerais.

Parcourant la série de ceux que j'avais employés l'année précédente, presque sans résultat satisfaisant, je fus tenté de faire un essai homœopathique. Le cas me paraissait favorable et l'occasion bonne. Vingt-quatre heures pouvaient être perdues sans danger, ni aucune chance mauvaise.

Je me bornai donc à relever le courage de la malade et à lui prescrire un régime. Je lui promis une visite pour le soir (il était dix heures du matin) et une petite poudre qui devait la soulager promptement. Je la quittai, peu confiant dans le remède que je venais de promettre, et je fus le préparer.

Je pris quelques rameaux de sabine (*Juniperus sabina*) (1); je les fis soigneusement piler dans un mortier de marbre avec un pilon de bois; j'aspergeai la pâte qui en résulta avec un peu d'alcool; je fis piler encore; puis exprimer.

La quantité du jus obtenu étant plus que double de celle de l'alcool versé dans le mortier, j'ajoutai de ce dernier, de manière à avoir un mélange à parties égales.

Je pris une goutte de ce mélange, je la triturai une heure avec 100 grains de sucre de lait; puis un grain

(1) A cette époque, j'avais beaucoup médité la doctrine thérapeutique de Hahnemann; mais je ne connaissais encore que fort peu sa matière médicale. Je jugeais la sabine par ce que j'en connaissais d'ailleurs et non par ce qu'il en dit.

de ce produit fut trituré de nouveau , pendant une heure, avec 100 autres grains du même sucre, et enfin un grain de ceci fut porté à la malade, c'est-à-dire la $\frac{1}{100000}$ partie d'une demi-goutte du suc pur de sabbine. Il était environ six heures après-midi.

Le lendemain, à quatre heures après-midi, je fus la visiter et je restai stupéfait de tout ce qui me fut dit et de tout ce que j'observai (1).

La malade avait passé une mauvaise nuit, une toux sèche et fréquente avait été presque continuelle; elle était accompagnée d'oppression et d'un sentiment d'astiction, de poussière à la gorge, fort désagréable. L'hémorrhagie avait continué, le ventre était devenu douloureux par l'effet de la toux et par des tranchées qui s'étaient manifestées dès le commencement de la seconde moitié de la nuit. Ces tranchées avaient été plus fortes pendant la matinée et accompagnées d'augmentation de l'hémorrhagie et de la chute de quelques caillots.

De huit à neuf heures, tout s'était calmé, et depuis environ les dix heures il n'y avait plus de perte. Il restait un peu de toux, moins peut-être qu'avant l'administration du remède. Du reste, la malade était assez bien disposée, et son état, malgré des inquiétudes morales assez fortes auxquelles elle fut exposée pendant plusieurs jours, alla en s'améliorant d'une

(1) Il n'est point hors de propos de noter que M^{lle} B. n'avait jamais entendu parler d'homœopathie, et qu'elle ne se doutait point d'avoir pris un remède particulier.

manière graduelle, sans qu'il reparût aucune perte sanguine avant la quatrième semaine, ce qui n'était pas arrivé depuis plus de deux ans.

Je pourrais multiplier ces faits ; déjà j'en possède par centaines ; mais je sortirais de mon plan sans véritable but.

Pour établir que de petites doses de médicamens , doses qui peuvent devenir infinitésimales, ont une action que la médecine allopathique leur refuse, j'ai montré, 1° que $\frac{1}{100}$ et $\frac{1}{10000}$ de grain d'opium ont eu une action sur moi ; que cette action, d'abord légère, est devenue forte, parce qu'elle s'est trouvée homœopathique à ma migraine et à mes malaises de l'appareil digestif ; 2° que $\frac{1}{10000}$ de grain de sulfate de quinine est une trop forte dose pour supprimer une fièvre d'accès, s'il lui est bien homœopathique ; 3° que $\frac{1}{100000000}$ de grain de strychnine a emporté subitement une névralgie faciale, sans qu'il soit resté trace ni de la maladie, ni des effets homœopathiques trop forts produits par l'énormité de la dose ; 4° que $\frac{1}{200}$ de goutte de suc de sureau (*sambucus nigra*), et $\frac{1}{10000}$ de goutte de suc de sabine (*juniperus sabina*), ont supprimé, l'un des sueurs, l'autre une hémorrhagie utérine.

Ici le pourquoi est trop populaire pour ne pas être évident.

Voilà des faits dont je ne crains point le contrôle. Qu'on le fasse ; je le désire, je le demande ; mais qu'on le fasse de bonne foi.

La nature est une, elle est constante dans sa mar-

che, quelquefois ténébreuse, mais toujours simple. Elle répond toujours d'une manière exacte à quiconque l'interroge avec précision et persévérance, et à celui surtout qui n'a pour but que la vérité.

APPLICATION DE L'HOMŒOPATHIE

AU TRAITEMENT

DU CHOLÉRA SPASMODIQUE OU ASIATIQUE.

L'état d'anxiété dans lequel le choléra a jeté l'Europe entière, et, en particulier, la France, m'autorise à penser qu'il existe une sorte d'opportunité à commencer l'exposition des symptômes morbides produits par les médicamens, et qui les rendent adaptables aux maladies où ces symptômes s'observent, à la commencer, dis-je, par ceux des médicamens que le père de l'homœopathie conseille d'opposer au choléra, conduit par la comparaison exacte des symptômes de cette cruelle maladie et de ceux des remèdes qui peuvent en anéantir les effets.

Avant d'aller plus loin, je dois dire que les rédacteurs de la *Bibliothèque homœopathique* ayant appris que les conseils d'Hahnemann ont été suivis du plus entier succès dans plusieurs provinces et royaumes de l'Allemagne et de l'Autriche, font, en ce moment, leurs efforts pour se procurer des extraits authentiques des rapports officiels où sont

consignés ces succès, et ils se feront un devoir de les publier dès que ces extraits leur seront parvenus. En attendant, je vais laisser parler Hahnemann lui-même; puis j'exposerai en regard, les symptômes du choléra et ceux des remèdes qu'il conseille.

« On a fait connaître une recette contre le choléra asiatique, qui a été si secourable, à Dunabourg, qu'il n'est mort qu'un cholérique sur dix. Le remède principal qui y entre est le CAMPHRE; il y est en proportion décuple de tous les autres ingrédients. Mais il ne serait pas mort un dixième, un centième même des malades auxquels on a appliqué cette recette, si on avait laissé tout-à-fait de côté les médicamens accessoires et les saignées qui ne pouvaient que nuire au traitement, et si on n'avait eu recours qu'au camphre, appliqué, il est vrai, dès le commencement de la maladie; car ce n'est qu'avec cette dernière condition que le camphre seul est d'un secours si incroyable.

» Si le médecin arrive trop tard vers le malade, lorsque le moment le plus favorable à l'action du camphre est déjà passé, et que la seconde période de la maladie est déjà venue, où le camphre n'est plus indiqué; alors, si le médecin a néanmoins recours à ce remède, son emploi laisse mourir le malade.

» C'est pourquoi il est important que chacun, à la première atteinte du choléra, traite ses proches avec

le camphre, sans attendre l'arrivée du médecin et ses remèdes; lesquels, si excellens qu'ils soient, pourront être administrés tardivement. C'est ainsi que j'ai reçu une multitude de rapports, de Gallicie et de Hongrie, de personnes qui ne sont pas médecins et qui ont rétabli leurs gens, comme par miracle, en les traitant par le camphre, au moment de l'invasion de la maladie.

» Lorsque le choléra survient pour la première fois, il commence toujours par sa première période, caractérisée par des crampes toniques; il y a prostration subite des forces du malade; il ne peut plus se tenir debout; son visage est décomposé; les yeux sont cassés; la face devient bleue et froide, aussi bien que les mains; tout le corps aussi devient froid: le découragement, l'angoisse, le désespoir s'emparent du malade et se peignent dans tous ses traits; à moitié étourdi et privé de sentiment, il se lamente ou bien il crie d'une voix creuse et rauque, sans pouvoir exprimer clairement les douleurs, les brûlemens qu'il ressent dans l'estomac, l'ésophage, et les crampes qui le tourmentent aux mollets et dans les autres muscles; il crie dès qu'on lui touche le creux de l'estomac; il n'a ni soif, ni mal de cœur, ni vomissemens, ni diarrhée.

» C'est dans cette première période qu'on peut apporter un prompt secours en administrant le camphre; mais il faut que les proches du malade en prennent eux-mêmes le soin; car cette période passe rapidement ou à la mort, ou à la seconde période,

qui devient beaucoup plus grave, et que le camphre ne guérit point. Dans ce premier intervalle donc de la maladie, on doit administrer au malade, aussi souvent que possible, et au moins toutes les cinq minutes, une ou deux gouttes d'esprit-de-vin camphré (composé d'une partie de camphre dissout dans douze parties d'alcool) sur un morceau de sucre, ou dans une cuillerée d'eau.

» Avec la main pleine du même alcool camphré, on fera des frictions sur la peau des bras, de la poitrine et des jambes; on pourra aussi administrer un lavement avec une demi-livre d'eau chaude et deux cuillerées à café, au moins, du même médicament. De temps en temps, on pratiquera des fumigations avec du camphre placé sur une plaque métallique chauffée, afin que, si le malade ne peut pas avaler, à cause des crampes de la mâchoire, il éprouve encore le bénéfice du camphre, qui s'introduira dans ses pcumons par la respiration. Plus vite on emploie ces moyens, à la première atteinte de l'infection, plus vite aussi et plus certainement on guérit le malade; cela peut avoir lieu dans l'espace de deux heures (1). Alors reviennent la chaleur, les forces, la connaissance, le repos, le sommeil; et le malade est sauvé.

» Si l'on a laissé passer ce moment si précieux pour

(1) Il s'est présenté des cas où le malade, n'ayant pas pris de camphre dans la première période, et ayant été mis de côté comme mort, remuait encore les doigts; alors un peu d'esprit camphré mêlé d'huile, placé dans sa bouche, l'a fait passer d'une mort apparente à la vie.

l'utilité du camphre, le cas est plus grave; le camphre a perdu son pouvoir salutaire.

» On voit, surtout dans les contrées septentrionales, survenir des attaques de choléra, dans lesquelles on remarque à peine la première période, caractérisée par les crampes toniques que je viens de décrire; et où la maladie passe presque immédiatement à sa seconde période, celle des crampes cloniques, selles copieuses, aqueuses, mêlées de flocons blanchâtres, jaunâtres, et même rougeâtres; soif inextinguible, coliques abdominales violentes, vomissemens abondans de grande quantité de liquide, avec angoisses toujours croissantes, soupirs, bâillemens; froid glacial de tout le corps, même de la langue; bleu marbré des bras, des mains et du visage; yeux fixes, abattus; affaiblissement de tous les sens, pouls lent, convulsions très-douloureuses des mollets, et crampes des membres.

» Dans ces cas, l'alcool camphré donné par gouttes, toutes les cinq minutes, ne doit être continué que jusqu'au moment où se manifeste une amélioration frappante, laquelle, avec un moyen aussi prompt et aussi actif que le camphre, doit se montrer au bout d'un quart d'heure. Si l'amélioration n'est pas aussi promptement visible, il ne faut pas hésiter à employer les remèdes propres à la seconde période.

» On donne alors au malade une ou deux dragées de cuivre (*Cupr* : $\frac{\dots}{X}$) délayées dans une cuillerée d'eau, toutes les heures, ou toutes les demi-heures, jusqu'à ce que le vomissement ou la diarrhée cesse,

et que la chaleur et le calme reparaissent (1). Mais il ne faut employer aucun autre moyen, aucun autre remède; ni thé aromatique, ni bain, ni vésicatoire, ni saignée; sans cela le cuivre n'agira pas.

» On rencontrera des avantages pareils dans l'action d'une petite quantité d'ellébore blanc (*veratrum album* $\frac{2}{X}$); néanmoins la préparation de cuivre est plus excellente et plus curative, et une seule dose en est suffisante, lorsqu'on la laisse agir assez longtemps pour que le malade se sente soulagé; à ce moment seul on doit satisfaire à ses demandes avec modération.

» Dans des cas semblables, résultat d'une réplétion immodérée de l'estomac avec des alimens de digestion difficile, on se trouvera bien de quelques tasses de bon café.

» Quelquefois, lorsqu'on a laissé écouler plusieurs heures avant d'apporter le secours, ou qu'on a employé des moyens peu rationnels, l'état du malade

(1) Si l'huile de Caieput, si chère et si rarement pure, est si utile contre le choléra asiatique, qu'à peine un cholérique sur cent, traités par cette huile, succombe, elle doit cette propriété à ses rapports singuliers avec le camphre, qui font qu'on peut la considérer comme une sorte de camphre liquide; et à la circonstance qu'elle nous est apportée des Indes dans des vases de cuivre; elle contient alors des particules de ce métal; aussi, lorsqu'elle n'a pas été rectifiée, elle a une teinte bleu-verdâtre. On a aussi éprouvé en Hongrie que de porter sur soi une lame de cuivre qui touche la peau, préserve de l'infection; c'est ce qui m'a été assuré par plusieurs rapports authentiques de ce pays.

passé à une sorte de fièvre nerveuse, avec délire. Alors la racine de Bryone (*Bryon* : $\frac{\ddot{\cdot}}{\ddot{\cdot}} \frac{\cdot}{\ddot{\cdot}}$) donnée alternativement avec celle de Sumach (*Rhus tox* : $\frac{\ddot{\cdot}}{\ddot{\cdot}} \frac{\cdot}{\ddot{\cdot}}$) peut rendre les plus grands services.

» Cette préparation de cuivre, jointe à un régime doux et régulier, et à une propreté convenable, offre le préservatif le plus efficace et le plus sûr, si le malade en prend chaque semaine, le matin à jeûn, une dragée (*Cupr* : $\frac{\ddot{\cdot}}{\ddot{\cdot}} \frac{\cdot}{\ddot{\cdot}}$), sans boire immédiatement après; il ne devra commencer cette pratique que lorsque le choléra aura paru dans le lieu qu'il habite, ou dans son voisinage. Le bien-être d'un homme sain n'en recevra néanmoins pas la moindre atteinte.

Le camphre administré avant le choléra n'en préserve pas; la préparation de cuivre a sur lui ce grand avantage. »

Köthen, 28 août 1831.

Dr Sam. HAHNEMANN, Cons. Aul.

Les conseils précieux qu'on vient de lire, et auxquels l'auteur n'a fait, dès cette époque, aucune modification importante, ont été imprimés et répandus en Allemagne, en grande abondance, dans les journaux homœopathiques, politiques, etc., et sous une multitude d'autres formes; ils ont donc acquis une haute importance; et c'est sous le double titre de la science de leur auteur et de l'expérience que les pra-

ticiens ont acquis de leur justesse, que nous n'hésitons point à les recommander à nos lecteurs; grace à Dieu, nous n'avons point encore été à même de les apprécier par notre pratique; mais Hahnemann lui-même nous a communiqué l'extrait suivant d'une lettre écrite par un médecin.

« Tandis que le choléra sévissait à Magdebourg, il s'est aussi répandu dans les villages de la banlieue, et en particulier à Osterwettingen, distance d'une lieue et demie de la ville, et comptant 800 habitans. Là il a attaqué 80 personnes, qui n'ont réclamé les secours d'aucun médecin, mais se sont traitées et fait traiter d'après les écrits du conseiller Hahnemann, uniquement avec le camphre et l'eau froide. Sur ce nombre, plus de 60 ont été sauvées. » Cet extrait est signé par Hahnemann, en date du 25 janvier 1832.

Avant de présenter l'exposition systématique et comparée des symptômes, je crois convenable de produire encore l'extrait suivant d'une lettre, bien propre, ce me semble, à rendre favorable au traitement homœopathique du choléra, l'esprit des lecteurs de ce journal; cette exposition, faute d'espace, sera renvoyée au N^o prochain.

CH. PESCHIER, D^r.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DU D^r SEIDER ,

Médecin de district et de la ville de Wisney-Wolotschok , dans le
Gouvernement de Twer ,

ADRESSÉE AU RÉDACTEUR DES ARCHIVES HOMŒOPATHIQUES.

Ayant reconnu les grandes vérités de l'homœopathie , je suis devenu , et je demeure un fidèle et zélé sectateur de Hahnemann. Voici quatre années que je m'applique à l'étude de sa doctrine. La lecture que j'en ai faite , ainsi que celle des autres ouvrages *pour* et *contre* , ont fait sur mon esprit une impression que je me sens hors d'état de vous peindre. — Chaque jour je reconnais clairement dans quelle obscurité je suis demeuré pendant dix ans....

Il en est de l'homœopathie en Russie comme ailleurs ; d'abord doute et mépris ; puis surprise et confiance entière.....

Moi-même , j'ai été guéri par les *antipsoriques* d'une maladie très-grave , qui m'a conduit bien près de la tombe.

Le sujet capital de cette lettre est le choléra , qui depuis plus d'un an ravage la Russie. Dans notre ville , où il sévit depuis deux mois , ses victimes ont été nombreuses dès le début. Pendant ce temps , j'ai visité chaque jour 25 malades cholériques , j'ai fait des observations que je regarde comme étant de mon devoir de vous communiquer.....

Ici l'auteur de la lettre se déclare décidément contre la doctrine de la contagiosité du choléra, et cite entre autres faits à l'appui de son opinion, celui d'une femme qu'il a vue se jeter sur le cadavre de son mari, au moment même de la mort, et essayer avec ses propres lèvres l'écume qui recouvrait celle du décédé, s'écriant qu'elle voulait mourir avec et comme lui; cette fidèle épouse n'est point tombée malade. Lui-même, dit-il, a touché le pouls de tous ses malades, a promené ses mains sur leur corps, pour s'assurer de l'état de leur peau, en a cathétérisé plusieurs, a été recouvert des matières du vomissement, et a ouvert plusieurs cadavres sans être atteint de la maladie. Il ne portait sur lui aucun préservatif, et avait défendu l'introduction dans sa maison du chlorure de chaux ou de tout autre fumigation; tous les siens sont restés sains et saufs.

Il se déclare aussi contre les établissemens de quarantaine et contre l'isolement, qui ont été complètement abandonnés en Russie.

J'ai eu, dit-il ensuite, jusqu'à présent 209 cholériques à traiter. Sur ce nombre, 93 n'ont pas voulu se soumettre au traitement homœopathique, et j'ai dû, contre ma volonté, les traiter allopathiquement. De ces 93, j'en ai perdu 69. Des 109 traités homœopathiquement, je n'ai perdu que 23, dont 9 ont commis de grosses erreurs de régime, 4 ont ajouté aux remèdes homœopathiques d'autres moyens à leur goût, 3 étaient âgés de plus de soixante ans, et 7 bravaient toute espèce de secours. Un autre médecin

d'ici, qui a traité tous ses cholériques allopathiquement, en a perdu 70 sur 106. De 49 qui n'ont appelé aucun médecin, 33 sont morts.

J'ai employé *l'arsenic* contre le choléra avec le plus grand succès. J'en donnais 8, 10, 12 dragées humectées de la 30^e dilution; après l'une de ces doses, le malade vomissait encore quelquefois avec violence, et avait quelques selles. Mais bientôt il tombait dans le sommeil, et il se recouvrait d'une abondante sueur. Cette sueur était toujours un signe aussi sûr que bon, et je pouvais alors prédire avec sécurité la guérison. Après le sommeil, qui durait plusieurs heures, le malade se trouvait fort allégé, la violence des douleurs autour de l'estomac était apaisée, les fortes évacuations diminuaient, et il ne restait au plus qu'une diarrhée légère; l'appétit reparaissait bientôt, et le malade pouvait quitter son lit le troisième jour. Alors même qu'il y avait des crampes aiguës et suppression d'urines, les malades étaient sauvés.

Plus tard, j'ai aussi employé *l'ipécacuahna* et le *veratrum*. Le premier m'a surtout été utile lorsque le vomissement durait long-temps, et se montrait comme le symptôme principal de la maladie; je le donnais à la troisième dilution. Le *veratrum*, de deux à quatre dragées de la douzième dilution, m'a rendu beaucoup de services lorsque la maladie avait commencé par la diarrhée, que les crampes étaient très-violentes. Quelquefois après *l'ipécacuahna*, je donnais avec succès une dose d'*arsenic*.

(Le rédacteur des *Archives* remarque que la distance considérable où le docteur SEIDER se trouvait de l'Allemagne ne lui a pas permis de connaître la publication qu'a faite Hahnemann concernant l'efficacité curative du *camphre* et du *cuivre*.)

EXTRAIT DES OBSERVATIONS

DU D^r A. GERSTEL,

SUR LE TRAITEMENT HOMŒOPATHIQUE DU CHOLÉRA A VIENNE.

(*Archiv. f. homœop. Heilk.* T. XI, cah. 2^e.)

L'auteur pense qu'on doit distinguer le *choléra* de la *cholérine*. Les symptômes du premier sont suffisamment connus. La *cholérine*, qui se change ordinairement soit en choléra, soit en fièvre nerveuse, se distingue par les symptômes suivans : Borborygmes dans l'abdomen, partant de la région des basses-côtes, et suivis toujours de diarrhée, stercorale d'abord, puis bientôt aqueuse, blanchâtre, floconneuse et verdâtre. Ce qui la distingue éminemment du *choléra*, c'est la chaleur générale de la peau, et même la sueur, la plénitude du pouls, la chaleur de la langue, l'absence des crampes et des spasmes, etc. Les premiers jours, il y a de l'appétit, et on ne remarque aucune disposition au vomissement; mais bientôt on voit paraître de la

lienterie. — La *cholérine* exige un traitement prompt pour prévenir son passage au véritable *choléra*. Le remède spécifique qui s'est montré efficace dans tous les cas, est le *phosphore* donné à la dose de $\frac{\dots\dots\dots}{X}$ (un, deux ou trois globules de la dilution au décillionième), qu'il convient souvent de répéter après 18 ou 24 h. En même temps on donnait toutes les 3, 5, 7 heures, un lavement d'eau glacée, et on en faisait boire au malade 1, 2, 3 cuillerées à café, et en tenant le malade modérément couvert, la maladie cédait en 12, 24, 30 heures, sans être suivie de rechute.

Lorsque le *choléra* s'est déclaré tout d'abord, aucun remède n'a été plus efficace que le *veratrum album*, à la dose de $\frac{\dots\dots}{IV}$ (deux ou trois globules de la dilution au quadrillionième). On peut donner à boire de l'eau glacée, un quart d'heure après l'ingestion du remède, si la soif l'exige. Peu à peu la chaleur revient aux joues et à la langue. La soif et le vomissement disparaissent souvent déjà au bout de $\frac{1}{2}$, 1, 2, 4 heures, suivant que le remède a été donné au début de la maladie ou plus tard. Quand la chaleur revient au bout de 3 à 6 heures, le malade est souvent entièrement rétabli le jour suivant. On a vu le *veratrum* se montrer efficace, même après une durée de 24 à 36 heures de la maladie, et après avoir employé déjà l'opium, les lavemens, les sinapismes, etc. — Il ne faut point redouter l'eau glacée; elle offre au malade le seul soulagement qu'il désire,

et se montre spécialement salutaire dans ses effets. Toutes boissons chaudes sont nuisibles. Il ne faut couvrir le malade que modérément.

Si au lieu d'un état de roideur spasmodique des muscles, on voit survenir des mouvemens convulsifs, qui commencent ordinairement dans les doigts des pieds et des mains, alors il faut donner la préférence au *cuivre* (*cuprum* $\frac{''''''}{\text{X}}$). Quelquefois une seule dose suffit; d'autrefois il convient de la répéter d'heure en heure. — L'*esprit de camphre* est surtout indiqué, quand il y a des crampes toniques, avec beaucoup de froid et un pouls très-petit. Il peut aussi guérir entièrement le choléra, quand on l'administre dans les premières heures de la maladie; mais alors il faut en répéter fréquemment les doses, et le donner d'abord toutes les 3, 4, 5 minutes, et plus tard toutes les 7, 10, 15 minutes, *avec une poudre de sucre, dans une cuiller à café d'eau froide*. Le traitement par le *camphre* est surtout à préférer chez les malades pour lesquels on ne peut compter sur beaucoup d'exactitude dans les doses données; car tout remède intermédiaire, ou toute infusion quelconque, détruit l'effet de la petite dose de *veratrum*. — Dans un cas, où il y avait à la fois vomissement, diarrhée, tranchées abdominales, pesanteur dans l'abdomen, l'*arsenic* $\frac{''}{\text{X}}$ fit merveille. — Si, après la guérison, il reste un peu de diarrhée avec des borborygmes, on la traite par le *phosphore*, comme la cholérine, et par un lavement d'eau froide.

Dès que le malade peut supporter quelque chose,

on lui fait prendre un peu de bouillon très-chaud et clair, et tout de suite après, deux ou trois cuillers à café d'eau glacée, pour prévenir la lienterie. Plus tard, on lui permet des alimens légers et avec modération.

Le D^r STAPF ajoute au rapport du D^r GERSTEL, que dans la cholérine on a trouvé l'*acide phosphorique* (au millionième), préférable au phosphore, surtout lorsque les symptômes suivans prédominent : mauvais teint du visage, embarras frontal, *empâtement de la langue (par une matière gluante) à laquelle le doigt s'attache* (caractéristique), borborygmes dans les entrailles, diarrhée aqueuse, muqueuse, d'un blanc verdâtre, sécrétion des urines diminuée.

Dans une fièvre nerveuse (*nervosa versatilis*), à la suite du choléra, le *Rhus toxicodendron* ($\frac{\cdot}{\text{VIII}}$), donné deux ou trois fois, s'est montré très-salutaire. Il a été reconnu, en général, que dans le choléra, il est indispensable de répéter les doses des remèdes spécifiques. — Dans un cas de choléra, avec trismus des mâchoires, et ténésme, le *veratrum album* ($\frac{\cdot\cdot}{\text{VI}}$) ingéré sous forme liquide au travers des dents fortement serrées, amena en un quart d'heure la cessation des spasmes, et le retour de la connaissance.

EXTRAIT D'UNE LETTRE

ADRESSÉE A L'AMIRAL MORDVINOFF, PAR SA FILLE M^{me} LVOFF,

Du gouvernement de Saratoff, du 6 Août 1831.

(*Bull. de Férussac.*)

« Le choléra a régné chez nous le mois passé, ainsi que dans tous les environs, et avec une très-grande force. Mon mari a eu quelques symptômes de ce mal; il a été un des premiers qui en aient été atteints; grâce à l'homœopathie, dans quelques jours il s'est trouvé bien. Il a eu le courage d'aller dans tous les villages voisins, où la maladie était la plus forte, et la mortalité très-grande. Il a donné lui-même les remèdes aux malades, et il a montré aux prêtres et aux chefs des villages à traiter le choléra; c'est ainsi qu'il a passé quatre semaines, en allant tous les jours secourir les pauvres malades, et moi, en attendant, seule à la maison, je préparais les poudres homœopathiques. Grâce à cette divine méthode et aux soins de mon mari, près de quatre cents personnes atteints du choléra se trouvent guéries. Tous nos voisins, même ceux que nous ne connaissons pas, sont venus nous demander des remèdes homœopathiques. Nous avons vu ce que c'est que l'homœopathie, et nous avons pitié de ceux qui s'obstinent à ne pas la connaître. Le choléra, ce fléau qui paraissait si terrible, se trouve à présent une maladie plus facile à guérir qu'une fièvre chaude, et nous ne le craignons plus; nous avons déjà trop de preuves de l'efficacité des remèdes homœopathiques dans ce mal. Nous avons eu chez nous, dans notre village, plus de cinquante malades du choléra; pas un seul n'est mort. La maladie a paru aussi chez ma belle-sœur, dans le temps que je suis venue chercher mes enfans; mais tous les

malades se trouvaient déjà convalescens quand je suis partie ; et , s'il y a eu quelques morts dans les villages voisins , nous sommes persuadés que ce n'était que par manque de soins , ou par l'imprudence des malades , qui souvent ne voulaient pas se soigner. Il n'y en a pas un qui ne se soit trouvé mieux aussitôt après avoir pris le remède. Un grand nombre étaient déjà dans un tel état , qu'il n'y avait presque plus d'espoir ; on voyait en eux tous les signes de la mort , et les dents si serrées par les convulsions , qu'on était obligé , pour leur faire prendre le remède , de les déserrer avec un morceau de bois ; et cependant ces malades , le lendemain , étaient mieux , et se portent à présent tout-à-fait bien. Je vous avoue toutefois que quoique l'homœopathie nous donnât du courage , il m'était difficile de ne pas craindre pour mon mari , qui s'exposait beaucoup , jusqu'à même sentir plusieurs fois qu'il avait gagné la maladie , et qui se trouvait obligé de se traiter. Mais pouvais-je l'empêcher de sauver de pauvres gens qui mourraient sans secours ?

M. Copniste , gentilhomme du gouvernement de Pultava , a eu dans son village cent trente-un malades du choléra ; et de ce nombre sont morts deux vieilles femmes , un enfant et un homme de 45 ans. La maladie , dans les environs , était très-mortelle.

(L'amiral Mordwinoff attend des renseignemens détaillés des autres personnes qui se sont servies des remèdes homœopathiques).

MELANGES.

Nous avons reçu dernièrement deux lettres de Lyon qui montrent combien les brillans succès obtenus par M. le comte de Guidi dans le traitement des maladies par la méthode homœopatique , ceux du docteur Gueyrard , récemment venu d'Allemagne , où il s'était rendu pour y étudier sous les meilleurs

maitres, ont ébranlé la Faculté lyonnaise, piqué la curiosité, et donné à un grand nombre de praticiens de cette populeuse cité, le désir de connaître et d'employer ce mode précieux de pratique médicale.

La première de ces lettres s'exprime en ces termes :

« Lyon, le 8 mars 1831.

« Nous allons ici bien lentement en homœopathie; cependant la glace est rompue. Une trentaine de médecins ont été appelés à la chose; plusieurs expérimentent et d'autres ont été obligés d'articuler, de préciser leurs objections à priori; elles sont jusqu'ici de peu de valeur.

« DESSAIX, doct.-méd. »

Le seconde contient la phrase suivante sur le même sujet :

« Lyon, le 10 mars 1832.

« J'ai organisé une société hebdomadaire où se réunissent tous les lundis, une vingtaine de médecins distingués prêts à s'éclairer; malheureusement nous ne pouvons leur fournir que des lumières lentes et faibles, jusqu'à ce que les nombreux ouvrages des Allemands sur l'homœopathie soient traduits en notre langue.

« GUEYRARD, doct -méd. »

M. Gueyrard annonce de plus qu'il a fait à l'hôpital un essai de clinique homœopathique qui lui promettait les plus heureux résultats, mais qu'il a cru prudent de suspendre à cause des intrigues et machinations qui s'étaient ourdies sous ses yeux mêmes, les malades étant abreuvés de tisanes diverses.

CORRESPONDANCE.

La Tour, en Faucigny (Savoie), 1^{er} mars 1832.

« Messieurs les Rédacteurs,

« J'apprends avec plaisir que vous allez donner au public
« parlant la langue française, un journal ayant pour but de
« propager la thérapeutique homœopathique; j'applaudis à
« cette entreprise éminemment utile, dont j'ai vivement senti
« la nécessité. Dès le mois de juin dernier, je m'occupe de cette
« méthode, et en juillet j'en fis sur moi-même une heureuse
« application; depuis, j'ai tâché d'en faire jouir mes compa-
« triotes, en l'employant pour les malades qui m'ont consulté;
« et le plus grand nombre, s'il m'est permis de le dire, en a
« été satisfait.

« Je continuerai donc mes travaux; je ferai des recherches,
« et je pourrai, si vous les acceptez, vous communiquer quel-
« ques articles ou observations de pratique.

« Agrééz, etc.

« L. C. DUFRESNE, doct.-méd. »

ANNONCE.

Exposition de la doctrine médicale homœopathique, ou OR-
GAÏON de l'art de guérir; par S. HAHNEMANN, accompagnée
de fragmens des autres ouvrages de l'auteur, et suivie d'une
PHARMACOPÉE HOMŒOPATHIQUE; nouvelle traduction sur la qua-
trième édition, par A. J. L. JOURDAN, membre de l'Académie
royale de Médecine. — Paris, chez J. B. BAILLIÈRE; et Genève,
chez Ab. CHERBULIEZ; prix: 7 fr. 50 c.

N. B. Nous rendrons compte de cet ouvrage.

BIBLIOTHÈQUE
HOMŒOPATHIQUE.

PRÉPARATION,
CONSERVATION ET DISPENSATION
DES REMÈDES HOMŒOPATHIQUES.

LE premier numéro de la *Bibliothèque homœopathique* contient des expressions et des signes usités parmi les médecins homœopathistes, qui, n'étant point expliqués, ont pu arrêter un moment ceux de nos lecteurs pour qui l'homœopathie est une chose absolument nouvelle. Comme nous ne voulons rien laisser d'inconnu ou de douteux dans une science toute de faits, comme nous désirons fortement que les expérimentations soient faites et répétées par nos estimables confrères, tant sur l'homme sain que sur le malade, nous croyons devoir placer ici, comme salle d'entrée de notre bibliothèque, tout ce qui concerne la préparation et la conservation des remèdes. La pharmacie homœopathique n'exige pas une

science vaste ; elle suppose quelques connaissances exactes en botanique pour déterminer les espèces, et en droguerie pour ne s'adresser qu'à des substances pures ; mais elle exige beaucoup de soin , d'attention, de patience , et, nous ne craignons pas de le dire , de conscience, pour manipuler chaque médicament *exactement* comme le prescrit Hahnemann.

Nous extrairons ce qui suit de l'*Exposition de la doctrine homœopathique*, traduite par M. Jourdan , que nous avons annoncée dans notre premier numéro. Nous serons souvent appelés à faire des emprunts à cet excellent livre, dont aucun homœopathe ne peut se passer, et qui est comme la clef interprétative de toutes les merveilles qu'on voit journallement opérer à l'homœopathie, tandis qu'il sera le guide le plus sûr de la doctrine de tout médecin qui voudra échapper à la simple routine et se rendre compte de ce qu'il fait.

Les remèdes dont se compose l'arsenal médical du médecin homœopathe sont identiquement les mêmes que ceux de l'allopathiste ; seulement ils sont pris dans leur plus grand état de pureté, et employés dans leur plus parfaite simplicité, sans aucun mélange ; ainsi, les plantes indigènes sont prises fraîches, et on en exprime le suc ; les plantes exotiques et leurs produits, que le commerce nous livre à l'état sec, sont préparés sous forme de teinture spiritueuse ; les substances animales sèches, et les minérales sont

triturerées et conservées en poudre ou dissoutes dans l'alcool.

Un nombre considérable d'expériences ayant fait connaître que les médicamens infiniment atténués perdent une partie ou la totalité de leur action par le mélange avec d'autres substances ténues, ou par l'approche des émanations aromatiques ou subtiles, on ne saurait apporter trop de précautions dans le choix et l'usage des locaux et des ustensiles dont on se servira pour préparer les médicamens usuels. Ainsi, on adoptera pour cela une chambre spéciale, d'une température égale et pas trop élevée, soit en été, soit en hiver, où les préparations ne reçoivent jamais les rayons du soleil et où ne pénètre aucune odeur forte, aucun parfum, aucun gaz. Les médicamens préparés seront de même conservés dans des lieux à l'abri de la lumière, de la chaleur et des aromes.

Les vases destinés à la préparation seront d'une propreté minutieuse, très-exactement lavés à grande eau, frottés, essuyés avec un linge très-propre, au moment même de s'en servir. Il en sera de même des vases de conservation ; autant qu'il sera possible, ils seront neufs, et si certaines convenances exigent de les faire servir deux ou plusieurs fois, pour des substances différentes, on aura soin de les laver préalablement, soit avec de l'eau de diverses températures, soit avec de l'esprit-de-vin, afin de ne point s'exposer à donner à un remède les propriétés d'un autre ; l'étonnante subtilité que la préparation homœopathique développe ou démontre dans les substances naturel-

les, rend plus que probable le soupçon du mélange des propriétés, par la présence de la moindre parcelle d'une substance médicale avec une autre; le lavage peut, à la rigueur, purifier un vase de verre; il n'aurait jamais cet effet sur un bouchon de liège; donc un bouchon ne servira qu'à un seul flacon contenant une seule et même préparation; il sera jeté si le flacon change de destination.

Les mortiers et pilons destinés à la trituration seront, autant que possible, de porcelaine dure; c'est la matière qui risque le moins de s'écailler, de se gercer, de garder dans les gerçures des parcelles médicamenteuses, et de fournir des molécules qui, triturées, deviendraient des remèdes ayant des propriétés très-différentes que celles de la préparation voulue.

Les linges destinés à l'expression des végétaux doivent être très-propres, et neufs, autant que possible, il est même à désirer qu'on ne se contente pas de les laver, mais qu'on les change aussi souvent que les substances même; il ne faut pas s'effrayer de la quantité que cette précaution paraît comporter et requérir; les préparations homœopathiques ne s'usent guères; une fois faites et bien faites, elles durent très-long-temps; il serait aisé, dans le courant d'une année, d'établir une pharmacie qui durât la vie entière d'un pharmacien.

Les quantités, en poids ou en gouttes, doivent être minutieusement exactes, pour ne pas s'exposer à de graves erreurs; un grain de plus ou de moins, au

commencement d'une préparation, produit une différence *énorme* si celle-ci est portée, par exemple, au décillionième.

Le travail de la préparation ne doit point être interrompu; et si l'on est forcé par un cas urgent et fortuit de le suspendre, la substance en trituration doit être soigneusement couverte et enfermée, pour n'être altérée ni par l'air, ni par les matières étrangères qui voltigent dans les appartemens. Les dilutions, ou atténuations, dans l'esprit de vin, doivent être, de même, faites avec une scrupuleuse exactitude; le préparateur ne doit pas courir le risque d'être incertain s'il a mis ou n'a pas mis une goutte de remède dans un flacon d'alcool; et s'il est incertain, il doit jeter au loin son alcool et recommencer l'opération.

Les dissolutions aqueuses seront toujours faites dans l'eau distillée, afin qu'elle ne contienne aucun métal, aucun sel capable de décomposer le remède, ou d'en changer les propriétés. Cette eau elle-même devra être distillée dans un vase neuf, à ce destiné, afin qu'il ne conserve aucune molécule d'huile ou d'eau aromatique antécédente.

L'alcool sera aussi pur que possible, puis affaibli, si cela est nécessaire, avec de l'eau distillée.

Pour éviter que la distillation de l'eau ou de l'alcool n'y introduise des parcelles métalliques détachées de l'alambic, il est à désirer qu'on n'emploie pour cette opération que des vases de verre, conservés uniquement pour cet usage.

L'alcool devra toujours être au même degré de concentration et de rectification, et, s'il est possible, au plus haut degré, afin d'obtenir des résultats uniformes et identiques.

Le véhicule de trituration et de conservation des substances sèches doit être pur et sans action médicamenteuse. On prendra pour cela du *sucré de lait*, reconnu pur, bien desséché et préalablement pulvérisé; cette pulvérisation doit être récente, parce que la pulvérulence donne à ce sel de l'aptitude à s'imprégner des odeurs dont peut être entouré le bocal qui le contient.

Les spatules servant au mélange de la substance en trituration doivent être de corne ou d'os; toutes celles de métal seront sévèrement proscrites.

Les atténuations ou dilutions, soit sèches, soit humides, seront faites graduellement et progressivement, d'une manière uniforme et constante, en sorte qu'en tout temps, en tout lieu, en tout pays, elles soient exactement les mêmes. Pour cela, on a choisi pour *dénominateur* constant le nombre *cent*; ainsi, la première atténuation d'une poudre est d'*un grain* avec *cent grains* de sucre de lait; la seconde, d'*un grain* de ce mélange avec *cent grains* de sucre de lait, etc.; de même, la première dilution d'*une goutte* de suc préparé avec *cent gouttes* d'alcool; la seconde, d'*une goutte* du mélange avec *cent gouttes* d'alcool, etc.; nous allons revenir sur ce point.

L'opération de compter cent gouttes est longue, minutieuse et incertaine, vu l'inégalité des gouttes;

elle ne saurait être répétée une multitude de fois sans donner lieu à des erreurs plus ou moins grandes ; afin donc de les éviter, on comptera exactement et avec soin cent gouttes d'alcool dans un tube gradué, ou dans un flacon ; on marquera d'une manière indélébile la ligne de surface des cent gouttes, et on aura ainsi une mesure positive et constante. On en fera de même, avec un autre tube, pour l'eau distillée ; de manière à conserver, pour chacun de ces liquides, une mesure identique.

Lorsqu'on se disposera à faire les dilutions requises d'une substance, on préparera et on placera en ordre successif le nombre requis de flacons, de manière à ne point s'exposer à commettre d'erreur ; chaque flacon portera d'avance le nom de la substance et le numéro de la dilution.

Les plantes indigènes doivent être récoltées lorsqu'elles sont en fleurs ; les herbacées seront cueillies entières, lavées, pilées et exprimées toutes fraîches ; la *matière médicale* indique les exceptions à cette règle. Le suc obtenu au moyen d'une presse en bois, préalablement bien lavée, sera immédiatement mêlé à partie exactement égale d'alcool pur, et enfermé dans un flacon bouché. Au bout de vingt-quatre heures, on le décante, et la portion limpide est seule conservée pour l'usage ; la présence de l'alcool empêche toute altération subséquente, et la conservation peut être de très-longue durée, si les flacons sont placés à l'abri du soleil. Lorsque le suc est, de sa nature, très-mucilagineux ou albumineux, on le

mêle à une quantité double d'alcool. Si le végétal contient très-peu de suc, après l'avoir hâché et pilé, on humecte la pâte avec le double d'alcool, on les laisse un peu de temps en contact, puis on place la pâte humectée dans la presse.

Les matières végétales sèches, du commerce, seront prises entières, pulvérisées au moment de la préparation, et jetées immédiatement dans la quantité prescrite d'alcool, où elles doivent rester en digestion pendant un nombre aussi prescrit de jours.

Un très-petit nombre de substances ne se dissolvent que dans l'éther.

La dissolution des métaux dans les acides ne demande point de préparation particulière.

Quant à la trituration des substances minérales, ou simplement sèches, voici comment elle doit avoir exactement lieu :

Prenez un grain de la poudre, et cent grains de sucre de lait; broyez et mélangez, dans un mortier de porcelaine et avec une certaine force, le premier avec un tiers environ du sucre, pendant quinze minutes, remuant de temps en temps le mélange avec la spatule, et le rapprochant, le serrant au milieu du mortier avec le pilon; ajoutez le second tiers du sucre, broyez, mélangez, pressez pendant vingt minutes; ajoutez le troisième tiers du sucre; broyez, mélangez, pressez pendant au moins vingt-cinq minutes. La poudre ainsi obtenue est conservée dans un flacon bouché, portant une étiquette où est écrit le nom de la substance avec l'indication ∞ , qui désigne

que le remède est à la centième puissance. Prenant alors un grain de cette poudre, et cent grains de sucre de lait, on répète la même opération, exactement de la même manière, pendant une heure au moins; ce nouveau mélange est déposé immédiatement dans un flacon bouché, portant pour indication le nom du remède, suivi de $\overline{0,000}$, qui signifie qu'il a été amené à la dix-millième puissance, ou à la dix-millième atténuation.

En répétant une troisième fois la même opération, on porte la substance à la millionième puissance qui s'indique ainsi : $\bar{1}$, c'est-à-dire un million.

Toute substance sèche doit donc être triturée pendant près de quatre heures de temps; le millionième est le premier degré de préparation pour l'emploi thérapeutique; il est aussi le dernier d'opération manuelle; car pour obtenir des atténuations plus élevées, toutes les substances, sans exception, sont ensuite préparées à l'alcool; il est à remarquer que toutes, à partir de la trituration atténuante au millionième, sont dissolubles dans l'eau et dans l'alcool.

Pour obtenir la première dilution alcoolique, on mélange, dans un flacon, cent gouttes d'eau et cent gouttes d'alcool; on bouche le flacon, qui doit être d'un tiers environ plus grand que la capacité de deux cents gouttes, puis on lui imprime dix secousses, en plaçant le pouce de la main sur le bouchon et le doigt *medius* sur le fond du flacon. Cela fait, on met un grain de la poudre à diluer dans un flacon sec, et on y verse cent gouttes de l'alcool aqueux ci-des-

sus; au bout d'un peu de temps, l'eau a dissout le sucre de lait, et la substance médicamenteuse s'est dissoute dans l'alcool; lorsque le liquide est devenu clair, on imprime au flacon deux secousses de bras; il porte alors sur une étiquette le nom du médicament avec le chiffre $\overline{001}$, qui signifie *centième de million*; de ce flacon on verse une goutte sur cent gouttes d'alcool pur; on donne deux secousses à ce second flacon, qui porte le signe $\overline{0,0001}$, c'est-à-dire, *dix-millième de million*. Une goutte de ce flacon qu'on mélange avec cent gouttes d'alcool pur, et qu'on secoue deux fois, fait donner au troisième flacon le signe $\overline{11}$, qui signifie *billion*. On continue la dilution, de cette manière, aussi loin qu'on veut; et l'on obtient toujours trois dilutions successives, ou trois flacons, pour chaque million. De là viennent les expressions suivantes: Telle substance portée à la trentième dilution, par exemple, ou au trentième flacon, ou au décillionième; elles sont synonymes, et les homœopathistes s'en servent indistinctement.

Les teintures spiritueuses des substances végétales exotiques sèches s'atténuent exactement de la même manière; on peut aussi triturer les poudres (de kina, d'ipécacuanha, etc.), jusqu'au millionième, et faire ensuite les dilutions alcooliques; celles-ci jouissent d'autant d'action que les dilutions des teintures.

On voit maintenant qu'une fois les préparations primordiales d'une certaine quantité de remèdes bien faites, on a une provision difficile à épuiser, puis-

que on aura besoin de répéter cent fois le dernier flacon, avant que l'avant-dernier soit tari ; que celui-ci pourra être vidé cent fois avant que l'antépénultième le soit ; et ainsi de suite en remontant. Il faut supposer un médecin singulièrement occupé, ou une pharmacie étonnamment achalandée, pour atteindre la possibilité de la préparation réitérée de l'atténuation première d'une matière quelconque. Il n'y a guère que la longue durée, et la crainte de l'altération qui en résulte, qui pourra faire recourir à ce moyen.

Dénomination des préparations.

Pour ne point confondre entre elles les diverses préparations homœopathiques, il est nécessaire de convenir de dénominations qui représentent exactement le degré d'atténuation ou de dilution auquel on les a amenées, ou auquel le médecin désire qu'elles aient été amenées, s'il ne les prépare pas lui-même, sur quoi j'observe, en passant, que, dans une grande ville, il sera presque toujours impossible aux médecins de les préparer eux-mêmes, et qu'ils devront faire choix de pharmaciens instruits, consciencieux, qui comprennent bien l'importance de l'exactitude de ces préparations. Dans de petites villes, au contraire, et dans les campagnes, rien ne sera plus facile et plus commode pour les médecins que de se livrer à la formation d'une pharmacie complète, dont ils pourront toujours porter dans leur poche toute la portion usuelle et pratique.

On peut donner aux préparations primordiales de tous les végétaux indigènes, le nom de *teintures*; moi je préfère les désigner par celui de *sucs*, bien que ceux-ci y soient mélangés d'alcool; mais comme il est reconnu en pharmacutique homœopathique qu'*aucun* suc n'est préparé sans ce mélange préalable, on ne risque de tomber dans aucune erreur ou méprise à ce sujet. Je réserve le nom de *teintures* pour le produit des digestions alcooliques des substances sèches non diluées. Ainsi je dis *suc de belladone*, *teinture de kina*. Je donne le nom de *solutions* ou de *dilutions* à ces sucS et à ces teintures indistinctement, dès qu'ils ont subi un degré quelconque d'atténuation.

Quant aux substances sèches, comme terres, métaux, sels, alcaloïdes, etc.; je leur conserve leur nom propre, et j'y ajoute l'épithète de *préparé*, tant qu'ils ne sont que triturés et non dissous; ainsi: *mercure préparé*, *hydrargirum præparatum*, ou *hydrarg. pp.*; *succin pp.* Dès que ces mêmes substances sont dissoutes dans l'esprit-de-vin, je leur donne aussi le nom de *solutions*; ainsi *solution de mercure*, *sol. hydrarg.*

Le degré d'atténuation est indiqué en se servant des signes qu'on a vus dans les pages précédentes; ainsi: *sol: bellad: $\overline{00}$* , $\overline{0,000}$, \overline{I} , signifie, suc alcoolisé de belladone au centième, au dix-millième, au millionième degré; ce sont le premier, le second, le troisième flacon; la suite des désignations pour les flacons subséquens serait $\overline{00I}$, $\overline{0,000I}$, \overline{II} ; et indéfiniment

de la même manière, le chiffre romain représentant toujours I million, II billion, III trillion, etc. La même désignation est applicable aux substances sèches.

Conservation des médicamens.

Toutes les substances homœopathiques, sans exception, doivent être conservées dans des flacons de verre fermés avec des bouchons de liège; des solutions acides, métalliques, etc., capables d'altérer le liège exigent que celui-ci soit changé aussi fréquemment que le démontre la trace de l'altération; on ne doit se permettre là-dessus aucune négligence.

Ces flacons seront toujours placés dans un lieu clos, à l'abri de la chaleur et de la lumière. Ils ne resteront jamais ouverts; et lorsqu'on sera appelé à s'en servir pour l'usage, on se hâtera de replacer le bouchon aussi-tôt qu'on aura pris la substance dont on aura besoin.

Toutes les substances sèches qui attirent l'humidité de l'air et sont altérées par elle, doivent être placées dans leurs flacons par un temps sec; ou si le temps est humide, on aura soin de dessécher l'intérieur du flacon préalablement par la chaleur; on choisira pour elles des flacons de moindre grandeur; afin de ne pas être appelé à les ouvrir fréquemment; enfin, on préparera de nouveau les substances, dès qu'on s'apercevra que l'humidité les a pénétrées.

Les acides qui détruisent le liège devront être conservés dans des flacons fermés avec du verre ajusté à l'émeri ; les bouchons seront ensuite enduits de cire molle.

Dispensation des médicamens.

Les remèdes homœopathiques sont ordinairement donnés aux malades sous la forme de poudres d'un très-petit volume, résultant du mélange d'un peu de sucre de lait avec la quantité prescrite du médicament ; le tout ensemble ne doit pas peser plus d'un grain par dose. Si l'on a à faire à un malade qui ne consente point à prendre une poudre, on peut mélanger la solution avec une très-petite quantité d'eau, par exemple, dix gouttes de celle-ci pour une goutte de la première. Si l'on est obligé de satisfaire la fantaisie d'un malade qui s'ennuie de prendre des poudres blanches, on peut y ajouter une minime quantité de poudre de cacao, ou de suc de réglisse.

Le médecin doit clairement désigner, et le pharmacien exactement donner le degré de dilution que le premier désire ; il est assez inutile, pour les dissolutions d'un degré assez élevé, de recourir aux intermédiaires entre un million, un billion, un trillion, etc. La prescription écrite prend un degré de précision précieux pour la pratique, en ne la chargeant que du chiffre romain, qui représente l'un des nombres ci-dessus.

Le mélange doit être fait rapidement, et le plus

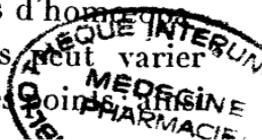
près que possible du moment où le malade doit en faire usage.

Il est fort difficile, dans la pratique, de diviser une goutte en fractions ; il est impossible d'obtenir exactement un 20^e, un 50^e, un 100^e de goutte ; il existe pourtant des médicamens doués d'une telle activité que, dans certains cas de maladie où ils conviennent, on ne peut, on ne doit même en administrer qu'une fraction très-élevée de goutte. Pour obtenir cette fraction, voici le moyen qu'on emploie. On verse une goutte du médicament sur de petites dragées de sucre, nommées *nompareilles*, dont une centaine environ, peuvent être humectées par elle ; on les laisse sécher, ce qui s'opère assez promptement, et on les enferme dans un flacon bien bouché. Ce mode de conservation est d'un emploi très-commode pour le transport. Le médecin peut alors donner ou prescrire une ou plusieurs de ces dragées, pour son malade, soit en nature, soit mêlées et broyées avec une petite quantité de sucre de lait. On exprime par un seul chiffre, la quantité de dragées que le malade doit prendre, et le degré de dilution auquel doit être porté le médicament dont elles sont imbibées. Exemple :

Exh. Glob. camph. $\frac{2}{X}$

Signifie, *donnez deux dragées de la solution de camphre au décillionième*, c'est-à-dire, du trentième flacon.

Ce signe est employé dans les livres d'homeopathie ; et lorsque la quantité de dragées
cela est indiqué par une virgule entre les
doigts.



$\frac{\dots\dots\dots}{X}$ signifie, *une, ou deux, ou trois dragées au décillionième.*

Les données qui précèdent suffiront probablement à tout lecteur ou praticien intelligent ; quelques autres procédés de détail trouveront leur place à l'occasion des substances ou des remèdes auxquels ils se rapportent ; dans une science pratique, où l'exactitude est de rigueur, rien ne doit être abandonné au hasard où à la négligence.

Ch. G. PESCHIER, *docteur.*

DE L'ÉTUDE
DES EFFETS PATHOGÉNÉTIQUES DES MÉDICAMENS

Sur l'homme sain,

ET DE LA MÉTHODE SUIVIE A CET ÉGARD

DANS LES TRAVAUX DE L'HOMŒOPATHIE.

L'homœopathie a donné naissance à une nouvelle branche des sciences médicales, que l'on pourrait appeler *pathogénésie*, en soumettant à une investigation détaillée et approfondie l'action spécifique des médicaments sur l'organisme humain. Toute cette portion de ses travaux n'est presque point encore connue en France, et ne le sera que lorsque la matière médicale

homœopathique aura trouvé un traducteur, c'est-à-dire, quand la nouvelle doctrine commencera à se répandre parmi les médecins. Il entre dans le plan de notre journal de suppléer, en attendant, à cette importante lacune par des analyses et des extraits des ouvrages thérapeutiques allemands, en donnant d'abord la préférence aux substances les plus fréquemment employées. Mais, pour bien faire apprécier toute la valeur de ces travaux, il est indispensable de présenter quelques indications sur la méthode suivie dans l'observation des symptômes, sur les précautions prises pour que les expériences n'offrent que des résultats parfaitement purs, et dégagés de toute influence hétérogène. Ces remarques préliminaires sont d'autant plus nécessaires, que si l'on peut reprocher quelque chose à la matière médicale de Hahnemann, c'est d'être trop sobre de détails sur ce chapitre. On aimerait à trouver, avant l'énumération des symptômes produits par chaque substance, l'indication détaillée des doses qui ont été prises par les divers expérimentateurs, de la durée relative de leur action, de la gradation de leurs effets suivant leur quantité, etc. Hahnemann s'en est tenu, une fois pour toutes, aux règles générales qu'il a données à cet égard dans son *Organon de l'art de guérir*; mais plusieurs de ses collaborateurs et de ses disciples sont entrés dans des détails plus circonstanciés. Nous réunirons ces indications éparses, pour en former un ensemble aussi complet que possible.

Ce qui nous importe surtout ici, c'est, d'une part,

de légitimer les résultats consignés dans les thérapeutiques de l'homœopathie; d'autre part, de fournir des règles, déjà éprouvées par une longue expérience, à ceux qui auraient le désir de répéter les essais ou d'en entreprendre de nouveaux.

Il va sans dire que la première condition d'une expérimentation sûre et fructueuse, c'est d'avoir les substances que l'on veut soumettre à l'observation, dans toute leur pureté, et sous une forme qui permette d'en attendre des résultats constans. On se gardera donc bien de se servir des divers extraits de plantes que fournissent les pharmacies, parce que ces extraits, suivant le mode et la date de leur préparation, varient singulièrement en force. Les sucs frais des plantes, des écorces, des fruits, des racines indigènes, mélangés avec un peu d'alcool au moment où on les exprime, les teintures alcooliques faites à froid des végétaux étrangers que l'on ne peut avoir que secs, les infusions à l'eau bouillante, et prises au moment même de leur préparation, des plantes sèches dont les vertus sont peu énergiques, voilà les formes à la fois les plus simples et les plus sûres sous lesquelles il faut éprouver les substances médicinales. Quant aux sels et aux gommes, on ne doit les dissoudre qu'au moment d'en faire usage. Nous nous référons pour plus de détails à ce sujet, à l'article inséré dans ce cahier sur la préparation des médicamens homœopathiques. Les mêmes règles sont de rigueur, soit qu'on veuille étudier les agens thérapeutiques, soit qu'on veuille les appliquer comme instrumens de guérison.

Le choix des sujets, sur lesquels on expérimente, n'est pas moins important que celui des substances. Il faut d'abord que la personne qui se soumet à l'épreuve soit aussi saine que possible d'esprit et de corps ; et comme il serait fort difficile, pour ne pas dire impossible, de trouver toujours un état de santé parfaitement normal, il faut au moins que l'expérimentateur n'ait que des affections peu importantes qu'il connaisse bien, qui lui soient devenues habituelles, afin qu'il puisse en toute occasion faire leur part d'influence. Il aura soin en tout cas d'en tenir compte, et de signaler tous les symptômes qui lui paraîtront être un produit commun de l'action propre du médicament et de l'affection morbide.

Il a été observé dans les expériences déjà faites, que l'action d'une même substance présente de grandes variations suivant l'âge, le sexe, l'idiosyncrasie des individus soumis à l'épreuve. Les effets produits ne sont point dans un rapport constant, soit avec les doses, soit avec l'âge, la force, la santé de la personne qui les éprouve. Des médicamens énergiques affectent quelquefois très-peu des sujets délicats, tandis que l'on voit des hommes robustes ressentir des symptômes morbides très-intenses d'agens médicinaux auxquels on attribue peu de vertu. Certaines personnes observent une grande variété d'effets, là où d'autres n'éprouvent qu'un petit nombre de dérangemens. Certains symptômes ne se montrent que chez tel ou tel individu, et jamais chez les autres. En un mot, l'action des agens pathogénétiques sur l'homme sain,

est soumise à toute la diversité qu'entraîne nécessairement l'ensemble si complexe de toutes les conditions qui concourent à son développement. Il résulte de là, que pour se flatter de connaître cette action dans toute son étendue, il ne suffit pas d'expérimenter sur un ou deux sujets, mais qu'il faut observer à la fois sur un grand nombre d'individus de constitution, d'âge, de sexes différens, placés dans des circonstances diverses, soumis à l'influence de doses variées, afin d'obtenir ainsi des résultats moyens fondés sur un grand nombre d'éléments. C'est là l'unique voie qui puisse conduire à la connaissance approfondie de l'action complète de chaque substance, de la spécialité et de la durée de ses symptômes, ainsi que des conditions favorables à son emploi homœopathique.

Ces remarques suffiront pour expliquer ce que peut avoir d'étrange, au premier abord, l'immense quantité de symptômes d'une même substance, réunis dans la matière médicale homœopathique. La noix-vomique en offre 1300, la belladone 1440, le mercure 1264, les antipsoriques, presque tous de 1000 à 12 ou 1500. Il va sans dire que dans ce nombre il y a beaucoup de répétitions, beaucoup de variantes, que par la suite peut-être, quand on saura mieux distinguer les symptômes *essentiels* des *accidentels*, ces nombres pourront être considérablement réduits. Mais on reconnaîtra que, sous peine d'agir d'une manière arbitraire, il fallait consigner d'abord tous les résultats observés, et qu'il faudra continuer à en agir ainsi pour toutes les substances nouvelles qui seront mises à l'épreuve.

Les meilleures expériences , ainsi que l'observe Hahnemann , seront toujours celles que fera sur lui-même un médecin consciencieux , habitué à bien s'observer , et à exprimer ses sensations avec toute la clarté et la précision nécessaires ; et c'est là , en effet , ce qui donne une si grande valeur aux observations nombreuses dont Hahnemann a enrichi la matière médicale.

Je passe à ce qui concerne les doses qu'il est convenable de prendre. Il y a ici une juste mesure à observer , soit pour ménager l'individu qui se soumet à l'épreuve , soit pour obtenir des effets bien précis , bien clairs , et qui représentent réellement l'action *primitive* de la substance sur l'organisme , et non pas la réaction plus ou moins violente de celui-ci , contre la force ennemie qui l'attaque. Il est évident qu'il est impossible de donner une règle générale à cet égard , vu la prodigieuse diversité de puissance active des agens pathogénétiques. C'est ici que l'on peut , avec quelque raison , reprocher à Hahnemann , de n'avoir pas donné quelques détails sur cet élément si important de ses expériences. Il dit bien dans son *Organon* (§ CXX de la 4^e édition) , que *la dose doit être celle que les praticiens ont coutume de prescrire dans leurs formules ; et qu'il faut la prendre en dissolution , dans dix parties d'eau qui ne soit pas tout-à-fait froide*. Mais outre qu'une telle indication est infiniment trop vague , elle nous laisse complètement dans l'obscurité , relativement aux substances assez nombreuses que Hahnemann , le premier , a introduites dans la médecine.

cine, et qui, avant lui, étaient considérées, ou comme d'un emploi trop dangereux, ou comme totalement inertes. De ce nombre, sont, par exemple : le *Menispermum Cocculus*, le *Delphinium Staphysagria*, le *Nerium Oleander*, la Fève de St.-Ignace, la Pulsatille, le *Thuja occidentalis*, la *Drosera rotundifolia*, l'ambre gris, plusieurs métaux à l'état métallique, tels que l'or, l'argent, l'étain, le platine, le manganèse, et beaucoup d'autres substances encore, sans compter les *antipsoriques*.

Il est évident aussi que Hahnemann n'a pas toujours employé les mêmes doses des mêmes agens, et il serait souvent essentiel de savoir si tel ou tel symptôme est le résultat d'une dose faible ou forte, s'il s'est montré dès la première ingestion ou à la suite de plusieurs prises consécutives, etc., etc. Il y a là certainement une lacune qu'il serait essentiel de combler, pour le bien même de l'homœopathie. En attendant que des données plus complètes permettent de le faire, je tâcherai de réunir ici les faits disséminés que j'ai pu recueillir à cet égard.

Les disciples de Hahnemann ont malheureusement trop suivi l'exemple du maître, sous ce rapport, et n'ont souvent donné aucune indication, sur les doses employées dans leurs essais. Il y a néanmoins quelques exceptions, dans les épreuves rapportées par les *Archives de l'homœopathie*.

Le docteur Franz, à qui on doit principalement les observations de symptômes sur l'*Asa foetida*, le *Ranunculus bulbosus*, et le *Zinc*, a eu soin d'indiquer

avec quelque détail, les doses qui ont servi à ses expériences. Il observe, par exemple, que quatre gouttes de la teinture d'*Assa foetida*, ont fait naître des symptômes qui ont duré pendant plus de six jours. Dans l'avant-propos du *Ranunculus bulbosus*, il indique exactement les doses prises par les divers expérimentateurs ; de sorte que l'on peut distinguer les effets produits par des quantités différentes. Ainsi, lui-même en prit le premier jour, le matin à jeûn, huit gouttes du suc frais mélangé en proportions égales avec l'alcool, dans *une livre* d'eau ; et douze gouttes préparées de même, les 2^{me}, 3^{me} et 5^{me} jours. Une autre personne ne but qu'une once de la livre d'eau contenant huit gouttes de la teinture ; une troisième en prit d'abord cinq gouttes, quinze jours plus tard quinze gouttes, neuf jours ensuite vingt gouttes ; et enfin, soixante gouttes en douze heures. Le docteur Franz a indiqué de même l'âge, le sexe, l'état de santé, le tempérament des expérimentateurs, la date des essais, avec les circonstances accessoires de saison et de température. On ne saurait trop louer une semblable exactitude, dût-elle paraître minutieuse. La sûreté d'application de la matière médicale homœopathique, dépend entièrement de la pureté et de la vérité des observations symptomatologiques, et on ne saurait assez entourer celles-ci de tout ce qui peut constater leur valeur réelle.

Nous devons adresser les mêmes éloges au docteur Seidel, qui a fourni les symptômes du *Polygala Senega* et du *Rhododendron Chrysanthum*. Tous les

éléments des expériences, indiqués plus haut, y sont énumérés avec une grande précision. Il a employé, pour le *Senega*, depuis *une* goutte jusqu'à soixante gouttes, et pour le *Chrysanthum*, de six à soixante gouttes de la teinture alcoolique.

Il y a une haute importance à distinguer les observations recueillies à la suite de l'ingestion d'une dose faible, modérée ou forte. En général, plus la dose est petite, et mieux les effets *primitifs* se montrent dans toute leur pureté, parce qu'il ne s'y mêle presque aucun effet produit par la réaction organique, presque aucun symptôme secondaire ou *consécutif*. Au contraire, quand la dose est forte, et ceci est vrai surtout pour les substances énergiques, elle excite un orage de sensations et d'effets tumultueux, au milieu duquel disparaissent toutes les nuances, et où les symptômes primitifs et ceux de réaction sont entièrement confondus. Or, comme les premiers seuls ont quelque valeur pour la médication homœopathique, de semblables observations sont de peu de profit pour la science.

L'importance de ces considérations a conduit plus récemment Hahnemann à préférer pour les épreuves de médicamens, les atténuations ou dilutions plus ou moins élevées, et préparées suivant la méthode homœopathique; et il conviendra dorénavant, de combiner toujours ces deux modes d'expérimentation. Les effets très-variés et très-énergiques, produits par de si petites doses de substances qui ont subi la préparation indiquée ci-dessus, ces effets, dis-je, sont la preuve la plus évidente, la plus incontestable du dé-

veloppement singulier des vertus pathogénétiques de ces substances, par l'acte du broiement. Quoi de plus facile, pour tout observateur désireux de s'éclairer sur la réalité de ce fait, que de répéter sur lui-même quelques-unes de ces expériences? De là à l'efficacité des doses infinitésimales, administrées dans les maladies, il n'y a qu'un pas.

Voici les faits principaux observés à ce sujet, et communiqués par Hahnemann et ses disciples.

L'or, à l'état métallique, a été considéré par la médecine moderne comme entièrement inerte médicalement parlant, bien que les Arabes lui eussent attribué un assez grand nombre de vertus. Hahnemann a pris de l'or en feuilles, très-pur (de 23 carats et 6 grains), et en a broyé *un grain*, pendant une heure de temps, avec cent grains de sucre de lait. Ces cent grains, dissous dans de l'eau et pris par plusieurs personnes robustes et dans la vigueur de l'âge, ont suffi pour faire naître des symptômes très-énergiques. Il en a été exactement de même pour l'argent (1).

Le *platine* n'avait jamais été employé en médecine. Les docteurs Gross et Stapf, après lui avoir fait subir la préparation indiquée ci-dessus, en ont observé des effets très-marqués, à la dose de deux ou trois grains. Un grand nombre de symptômes furent recueillis chez une jeune femme bien portante, à la suite de l'ingestion d'un seul grain de platine, divisé en cinq prises (2).

(1) *Reine Arzneimittellehre*, t. IV, 2^e édit., p. 103 et 338.

(2) *Archiv. f. homœop. Heilk.*, t. I, cah. 1, p. 123.

Le docteur Franz a préparé, de la même manière, le zinc métallique, et a ressenti sur lui-même des dérangemens notables, après avoir pris en un jour 8 grains de la poudre triturée, et par conséquent $\frac{8}{100}$ de grain seulement de zinc. D'autres expérimentateurs, les docteurs Hauboldt et Rückert, en observèrent des symptômes nombreux, de dix à douze grains en trois doses, dans un jour. Deux grains ($\frac{2}{100}$ de grain de zinc) suffirent pour affecter assez fortement une jeune femme. Enfin, le docteur de Gersdorf, se servit pour ses essais de la troisième trituration, dont il prit en tout 31 grains en trois jours (c'est-à-dire, $\frac{31}{1000000}$ de zinc métallique), et l'action de cette petite dose se prolongea pendant quinze jours (1).

Toutes les observations de symptômes de l'*Antimoine cru*, recueillis par les docteurs Trinks et Hartlaub, sont provenues de personnes saines, dont aucune n'a pris plus d'un grain de ce métal, broyé comme les autres, avec du sucre de lait (2).

La plupart de ces substances n'avaient été employées jusqu'ici qu'à l'état d'oxides, et on les regardait comme inertes sous leur forme purement métallique. Mais voici que la trituration développe en elles une telle énergie, que des centièmes de grain de ces métaux convenablement préparés, produisent des effets plus intenses et plus variés que des grains en-

(1) Archiv. f. homœop. Heilk., t. VI, 2^e cah., p. 161.

(2) Reine Arzneimittellehre von Trinks und Hartlaub, t. I, page 257.

tiers de leurs oxides, considérés jusqu'à présent comme des poisons. Voilà certes le fait, à la fois le plus curieux, le plus fécond, et le plus facile à vérifier. Si quelqu'un se refuse à le faire, c'est qu'il veut fermer les yeux à la lumière, de propos délibéré.

Il est évident, bien que Hahnemann ne le dise nulle part expressément, que presque tous les *antipsoriques* ont été éprouvés d'après cette méthode. La plupart, en effet, sont des substances qui, prises à l'état brut, n'exerceraient probablement aucune action pathogénétique. Quels symptômes attendra-t-on, par exemple, du *lycopode*, de la *silice*, du *charbon*, de l'*alumine*, etc.? Un fait bien remarquable, c'est que celles de ces substances qui ont le moins d'action à l'état brut, sont aussi celles qui veulent être prises à des degrés plus élevés de trituration, pour exercer quelque effet sur l'organisme. Ainsi, les docteurs Trinks et Hartlaub ont observé que les premières triturations de l'*alumine* (argile pure, au $\frac{1}{100}$, $\frac{1}{10000}$, $\frac{1}{1000000}$ de grain), ne font naître que des symptômes légers et fugitifs, même en les prenant en doses croissantes et répétées. Ce n'est qu'au sixième degré d'atténuation, au billionième de grain, que cette substance commence à développer quelque énergie dans son action morbifique (1). Hahnemann lui-même a été plus loin encore, car il assure que des effets morbides très-prononcés ont été observés sur des per-

(1) Reine Arzneimittellehre von Trinks und Hartlaub, t. II, page 81.

sonnes robustes , à la suite de l'ingestion répétée de six globules saccharins humectés avec la trentième atténuation (au décillionième de grain) du *Muriate de soude* (sel de cuisine). Il ajoute en même temps , qu'il se sert maintenant avec le plus grand succès , pour les observations de symptômes sur l'homme sain , des atténuations les plus élevées de tous les autres médicamens (1).

Je crois que ces indications sur les doses suffiront pour fournir les moyens de répéter les essais à quiconque entreprendrait de vérifier les résultats de Hahnemann , ou de s'occuper de recherches sur des substances nouvelles. Il faut espérer que les homœopathes allemands comprendront dorénavant l'importance de donner , d'une manière complète , tous les élémens de leurs expérimentations.

J'en viens à la méthode suivie pour observer , recueillir et classer les symptômes produits par l'action morbifique des médicamens. Les règles données à cet égard par Hahnemann sont excellentes , et nous ne pouvons mieux faire que d'en présenter ici le résumé.

Les personnes qui se soumettent aux épreuves , doivent observer avant tout un régime très-modéré ; l'alimentation doit être , autant que possible , purement nutritive ; il faut donc s'abstenir des épices , des boissons alcooliques , des acides , des légumes verts , des racines , etc. (2) Le régime moral n'est pas moins

(1) Die chron. Krankh., t. IV. Symptom. du Natrum muriat.

(2) Hahnemann permet cependant les petits pois , les hari-

important, et il convient d'éviter les contentions d'esprit, les passions trop vives, et tout ce qui pourrait troubler le calme nécessaire au développement et à l'observation précise des symptômes. — La substance à essayer se prend le matin à jeûn. L'observateur tient un journal exact de toutes ses sensations dans l'ordre où elles se produisent. Si quelque symptôme lui paraît douteux, il le met en parenthèse; il distingue, en les soulignant, les symptômes prédominans, saillans, caractéristiques. Si quelque cause indépendante des observateurs, un accident, une vive impression morale, une faute notable de régime, etc., vient troubler l'action pure de la substance en épreuve, il faut à l'instant même clore le journal des symptômes, et se replacer rigoureusement dans les circonstances exigées. — Si l'on a fait prendre le médicament à une personne peu habituée à s'observer et à rendre compte de ses sensations, à un homme sans instruction, à un enfant, etc., il faut que le médecin l'interroge chaque jour avec prudence, en évitant soigneusement de lui suggérer des réponses par la manière de poser les questions. Il doit se borner, autant que possible, à écouter, et à faire préciser ce qui lui paraît vague ou incertain.

Quand le médecin qui dirige les essais, a recueilli les journaux particuliers d'observations de chaque

cots verts, et les carottes (auxquelles on peut joindre la pomme de terre bien mûre et bien cuite), comme n'ayant presque point de propriétés médicales.

coopérateur, ils'occupe à les comparer et à les classer. Le rapprochement de faits nombreux lui fournit les moyens de distinguer avec certitude les symptômes constans et caractéristiques de la substance de ses effets accidentels, plus ou moins rares, et dépendans des idiosyncrasies individuelles. Le classement des symptômes dans un ordre déterminé, est indispensable pour l'application pratique de l'homœopathie; il faut que la recherche d'un symptôme particulier ne soit ni longue ni difficile. Hahnemann les a rangés dans l'ordre des différens appareils de l'organisme, en commençant par la tête, et en finissant par les extrémités. Les symptômes qui intéressent l'organisme entier, les accidens convulsifs, fébriles, etc., les phénomènes morbides du sommeil, et enfin, les dérangemens du moral, terminent cette exposition. Cet arrangement est à la fois commode, et bien calculé pour ne pas trop disséminer les symptômes qui appartiennent à un même système d'organes, et il a été adopté généralement par les médecins homœopathes. Nous nous permettrons cependant une légère observation critique à cet égard. Hahnemann a séparé les affections morbides des facultés intellectuelles (*Denkvermögen*), telles que l'hébêtement, la distraction, l'amnésie, etc., des dérangemens qui intéressent plus spécialement le moral (*Gemüthsaffekte*). Il classe les premières avec les affections de la tête, et fait des dernières une division spéciale. Il nous semble que ces deux ordres de phénomènes devraient être réunis, car ils se lient presque toujours les uns aux autres

d'une manière si intime, qu'il est souvent impossible de tracer la ligne de démarcation qui les sépare. Les docteurs Trinks et Hartlaub ont introduit déjà cette petite amélioration dans leur *Matière médicale*, où ils placent en tête tous les dérangemens morbides de l'être intellectuel et moral. Il en résulte un coup d'œil plus complet, et plus facile à saisir, de tous ces phénomènes, qui forment un même groupe.

Ce qu'il faut nécessairement sacrifier dans cet arrangement final des observations, c'est la succession des symptômes dans l'ordre de leur génération. C'est là, sans doute, un grand inconvénient; car cette succession est éminemment caractéristique pour le mode d'action de chaque substance, et doit avoir, par cela même, beaucoup d'importance pour l'application médicale. Pour y remédier, les homœopathes ont fréquemment indiqué, à la suite de chaque symptôme, la date de son apparition depuis le moment de l'ingestion du médicament; mais ces indications éparses ne peuvent donner aucune idée de l'ensemble. Il serait plus convenable de consacrer dans l'avant-propos de chaque substance, un paragraphe spécial à cette partie des observations, qui contiendrait une esquisse générale et succincte de l'ordre dans lequel se produisent les phénomènes morbides. Le docteur Franz, que nous avons loué plus haut pour son exactitude dans l'indication des doses, n'a point négligé cet élément essentiel des observations; il a eu soin d'indiquer la succession *génétique* des symptômes pour le *Ranunculus bulbosus* et le *Zinc*.

Ce qui doit fixer encore tout particulièrement l'attention de l'observateur, comme servant à caractériser l'action des substances, ce sont les circonstances suivantes : l'époque du jour ou de la nuit à laquelle les accidens morbides naissent de préférence, ou se prononcent avec plus de force ; le retour périodique des mêmes symptômes, ou des mêmes groupes de symptômes ; l'influence sur les affections, des circonstances accessoires de la position du corps, des localités, de l'alimentation, des mouvemens de l'ame, du travail de la pensée, etc., etc. La recherche des agens dont l'influence soulage, ou fait disparaître les accidens produits par telle ou telle substance, en un mot, des *antidotes*, a aussi son importance, et ne doit point être négligée.

Avant de terminer cet article, il faut parler encore d'une autre source d'observations qui a fourni aux matières médicales de l'homœopathie des matériaux nombreux et intéressans. Ce sont les remarques extraites des ouvrages médicaux, étrangers à l'homœopathie, sur l'action d'un grand nombre de substances, ainsi que des relations d'empoisonnemens par les agens les plus énergiques. Ces observations n'ont pas toujours beaucoup de valeur pour le médecin homœopathe, soit parce qu'elles sont le résultat d'une application des substances dans divers états morbides qui ont dû modifier leur action, soit parce qu'elles ne laissent pas suffisamment distinguer les symptômes primitifs des effets consécutifs. Elles offrent néanmoins quelque intérêt, en ce qu'elles viennent

confirmer les observations plus récentes de l'homœopathie; elles en ont bien plus encore pour la connaissance de certains symptômes qui ne peuvent se produire qu'à la suite de l'ingestion de doses trop fortes pour se permettre de les employer dans les essais ordinaires. Ce n'est guère, par exemple, que par les relations d'empoisonnement que nous pouvons connaître les symptômes de délire, produits par la belladonne, la stramoine, la jusquiame, etc., symptômes qui sont d'une haute importance pour l'application de ces substances au traitement des maladies mentales. Il y a encore beaucoup à faire, sous ce rapport, pour compléter la caractéristique de ces puissans agens pathogénétiques. Nous ne laisserons passer aucune occasion de concourir à ce travail dans la *Bibliothèque homœopathique*.

Cet article suffira, je l'espère, pour montrer que l'homœopathie s'est entourée de toutes les précautions nécessaires pour obtenir des observations pures et dégagées de toute influence étrangère. Ses travaux sur l'action propre des médicamens, consignés dans ses matières médicales, constituent donc réellement, suivant l'expression de Hahnemann, *un code épuré des lois de la nature* dans ses agens pathogénétiques. C'est là ce que nous avons à cœur de constater par le rapprochement des faits indiqués, plutôt que développés, dans ce morceau.

X.

MÉDICAMENT ET MÉDICATION.

La thérapeutique homœopathique, fondée sur un principe totalement différent de celui qui soutient l'allopathique, doit nécessairement introduire quelque changement dans le langage médical et modifier l'acception de quelques mots. De plus, elle change la manière d'envisager certains points fondamentaux de la science; elle nécessite de nouvelles définitions et des développemens, sans lesquels il existerait toujours une source intarissable de discussions entre les deux écoles, quelquefois même entre des individus d'ailleurs de même opinion.

L'action des médicamens et la médication sont du nombre de ces articles importans qui peuvent donner lieu à des mal-entendus, et c'est à prévenir cet inconvénient que tendront nos efforts.

Préciser ce qu'on doit entendre par *médicament*, examiner son mode d'action sur l'économie animale, et étudier en quoi elle consiste; enfin jeter un coup d'œil sur les doses et leur influence dans la médication, tel est le but de cet article.

Un médicament, dit l'allopathie, est un corps formé avec une ou plusieurs substances naturelles, doué

de la faculté d'agir sur nos organes, de changer leur disposition actuelle, et employé en médecine pour combattre des causes morbifiques, réprimer des mouvemens pathologiques, et rappeler les fonctions de la vie à un ordre d'exercice plus régulier. (Dict. des Sci. médic. Vol. XXXII.)

Cette définition ne saurait satisfaire l'homœopathie, qui exclut tout mélange, toute combinaison pharmaceutique. Pour elle, médicament et agent pathogénétique sont synonymes, et elle comprend sous cette dénomination, toute substance douée de la faculté d'agir sur l'économie animale, lorsqu'elle y est appliquée, d'y apporter des mutations organiques sensibles, un état anormal ou pathologique.

Rien ici n'est exclu : substances végétales, animales et minérales, fluides gazeux, électricité, galvanisme, calorique, etc. Tout ce qui peut produire des mutations organiques sensibles est médicament sans condition aucune, sans qu'on ait à s'enquérir s'il est ou n'est pas employé en médecine, ainsi que le fait l'école régnante.

En donnant à la dénomination de *médicament* celle d'*agent pathogénétique* pour synonyme, nous la détournons de son acception ordinaire, de sa véritable étymologie ; mais, faute de mot plus propre, on nous pardonnera cette licence nécessaire pour donner à nos idées plus de précision et de clarté.

Les mots *remède* et *poison* ne seront point exclus de notre vocabulaire, mais ils ne serviront qu'à désigner des médicamens faisant du bien ou du mal.

Le remède, pour nous, est un médicament qui, convenablement et homœopathiquement administré, régularise les fonctions troublées de l'organisme et les rétablit dans l'état normal. Le poison est un médicament qui, administré dans des circonstances opposées, apporte du trouble, du désaccord dans l'économie animale, et parfois un désordre tel, que la mort en est ou pourrait en être la suite. Tout médicament agissant pathogénétiquement agit comme poison.

Notre définition nous dispense de toute distinction entre le médicament et le poison, ainsi qu'on a toujours cru devoir le faire dans les ouvrages de matière médicale; mais pouvons-nous traiter de même l'*aliment*?

Il n'y a pas de doute que, si par aliment on entend *la substance alimentaire*, celle qui est purement alibible, celle qui est susceptible de prendre la forme et la nature des organes, de contribuer à leur développement et leur renouvellement, la question est oiseuse. Sa solution se trouverait dans l'énumération de quelques principes immédiats des substances animales et végétales dont nous couvrons nos tables, ou qui font la pâture des divers animaux.

Mais si, par cette expression, on désigne *les substances alimentaires*, tout ce qui, sur le globe, est mangé par les divers peuples qui le couvrent, nous dirons qu'il est peu de ces substances qui ne renferment un principe actif assez fort pour être parfois médicament et agir comme puissance pathogénétique. Leur différence d'action dépendra uniquement de la disposition des individus, de leur idiosyncrasie.

Nous pourrions ici entrer dans de grands détails et faire de longues énumérations de substances qui agissent comme de véritables poisons sur certains individus, quoique pour la masse elles ne soient que des mets sains et agréables ; mais il nous suffit d'indiquer que chaque jour on rencontre des sujets qui ne sauraient supporter un œuf, le plus petit morceau de fromage, une seule goutte de miel, tel ou tel fruit agréable au goût et généralement recherché (1).

Ces substances, pour des individus ainsi doués, sont de vrais agens pathogénétiques, et par cela même, elles pourraient, dans l'occurrence, être employées homœopathiquement.

Examinons maintenant comment on peut se rendre compte de l'action des médicamens, ce qui nous conduira à étudier la médication et à déterminer en quoi elle consiste.

Chercher *a priori* à exprimer ce que c'est que la

(1) Depuis quelque temps, nous sommes appelés à donner des soins à M. *** homme vigoureux et bien constitué, âgé de 30 ans, pour qui le bœuf, le veau et le mouton sont devenus de véritables poisons, depuis environ quatre ans. Il ne peut en prendre la centième partie d'une ration ordinaire sans en éprouver des douleurs d'entrailles, des coliques dont la durée n'est jamais moindre de deux heures et qui peut se prolonger jusqu'à huit ou dix, selon la quantité ingérée. Les bouillons de ces mêmes viandes, les volailles, le poisson ne font point de mal.

M. *** est d'ailleurs sain, et, moins un peu de constipation, exempt même d'incommodités.

vie et en quoi elle consiste, c'est chercher l'impossible.

Elle est étrangère aux lois physiques et chimiques, autant qu'à celles de la mécanique; nous manquons de termes de comparaison pour l'apprécier; elle n'est comparable qu'à elle-même.

Le mouvement, le jeu et l'action des divers organes sont seuls visibles et appréciables; ils sont le fait d'agens invisibles, des *forces vitales*.

La régularité et l'ensemble d'action de ces forces constitue la santé; l'inverse est la maladie. Le premier de ces états est positif, l'autre est négatif.

Tout est donc dynamique dans l'un comme dans l'autre, et on ne saurait concevoir qu'ils puissent être altérés ou modifiés autrement que par des actions dynamiques,

Donc les médicamens, agens et stimulans divers qu'on applique à l'économie animale, tant intérieurement qu'extérieurement, ne sauraient agir autrement que d'une manière dynamique, et tout ce qu'on a attribué jusqu'ici, sous ce rapport, à l'absorption est sans fondement comme sans vérité.

On trouve la preuve de cette dernière assertion dans l'examen de l'alimentation, fonction dans laquelle nous retrouvons la même action dynamique dont la nutrition proprement dite, comme toutes les autres fonctions de l'organisme, ne sont que la conséquence. C'est l'action dynamique, la stimulation des forces vitales, qui met l'organisme en jeu et dispose chaque appareil, chaque organe à remplir convenablement

les fonctions dont il est chargé. C'est ce qui nous paraît évident.

Quel est en effet l'individu qui, harassé de fatigue et exténué de faim, ne s'est senti restauré immédiatement après avoir avalé un bouillon succulent? Et quel est le physiologiste qui ne voit pas là une action dynamique, une action préalable, nécessaire pour que la digestion, l'absorption, la nutrition et l'assimilation puissent avoir lieu.

Pour qu'une montre indique les heures, les minutes et les secondes, il faut la monter, il faut tendre son ressort; pour que l'organisme exécute ses fonctions, il faut aussi tendre le sien, stimuler les forces vitales.

Un coup d'œil sur les divers virus ou venins qui s'introduisent de préférence par la surface cutanée, nous mettra mieux à même de juger ce qui se passe d'analogie sur les surfaces buccales et gastro-intestinales, et contribuera puissamment à mettre au jour l'action dynamique des médicamens.

Le praticien qui a suivi les campagnards et vu fréquemment les affections morbides qui leur sont plus spéciales, qui a observé *la pustule maligne ou charbonneuse* sur les animaux, sur l'espèce bovine principalement, sait que le contact d'une seule goutte de sang sorti d'une de ces pustules, avec la peau du berger, suffit, fort souvent, pour faire développer une pustule semblable, quels que soient la promptitude et le soin qu'il mette à l'enlever et à se laver. Nous avons été plusieurs fois témoins de faits semblables.

Les cas d'hydrophobie développée, malgré la cautérisation la plus prompte et la plus exacte, ne sont point rares.

Les développemens de syphilis, malgré les lavages les plus détersifs, les plus styptiques, faits immédiatement après un coït impur, le sont bien moins encore.

Les virus vaccin et variolique, dit Hahnemann dans son *Traité des maladies chroniques*, ont infecté l'organisme dynamiquement dès le moment où la sérosité est en contact avec les papilles nerveuses, mises à nu par la lancette; et ce moment passé, ni la cautérisation, ni l'ablation de la partie touchée, ne sauraient préserver l'individu et empêcher le développement de la maladie.

Cette assertion nous a engagé à faire les expériences suivantes :

Le 8 avril dernier, après avoir vacciné un enfant aux deux bras, nous avons soigneusement lavé avec de l'eau et essuyé trois mouchetures pratiquées sur le bras droit, il y avait à peine trois minutes. Malgré cela, elles ont commencé à rougir le troisième jour, se sont développées et sont devenues des pustules vaccinales aussi belles que celles qu'a présenté le bras gauche, où les mouchetures avaient été respectées.

Le 17 du même mois, nous avons répété notre expérience en essuyant les gouttes de sang que les mouchetures recouvraient, et en passant dedans un crayon de nitrate d'argent, convenablement taillé, de manière à faire une cautérisation exacte. Deux d'entr'elles, sur trois, sont devenues pustules vaccinales comme celles

du bras opposé, qui étaient restées intactes. Sur ce bras, il ne s'est non plus développé que deux pustules, quoique nous y eussions pratiqué trois mouchetures.

S'il en est ainsi des virus ou agens divers qui sont appliqués à la surface cutanée, n'est-il pas rationnel d'en inférer qu'il doit en être de même de ceux qui sont ingérés? Et cette induction ne devient-elle pas une vérité prouvée, lorsqu'on en trouve tel que l'aconit, *aconitum napellus*, la noix vomique, *strychnos nux vomica* (*Semen*), dont l'action se fait sentir presque instantanément et avant qu'on puisse supposer aucun travail d'absorption, lorsqu'il en est, comme l'acide prussique ou hydro-cyanique, qui tuent en quelques secondes?

Il serait facile, si cela était nécessaire, d'accumuler les faits, de multiplier les raisonnemens, pour établir que l'action dynamique des médicamens est la seule possible, la seule réelle; mais ce serait sortir des bornes d'un travail de la nature de celui-ci, sans utilité réelle pour le lecteur; passons à la médication.

Jusqu'à la fin du siècle dernier, le mot *médication* avait servi à désigner les divers traitemens méthodiques qui étaient mis en usage contre les affections pathologiques. Mais en 1803, M. Barbier, dans sa *Dissertation inaugurale*, l'appliqua à l'ensemble des mutations physiologiques ou organiques que fait naître le médicament. Trois ans plus tard, il donna plus de développement à ses idées, et il en fit la base de son excellent ouvrage de pharmacologie qui, depuis, a fait type en France, pour les ouvrages et raisonnemens de matière médicale.

Il a fait la base des nôtres il y a un an (voyez *Bibliothèque universelle*, mai 1831), et aujourd'hui encore, nous ne nous éloignons pas beaucoup de sa manière de voir; car, moins la connaissance du principe homœopathique et ce qu'il attribue à l'absorption, il est dans la vérité.

Toute substance appliquée à l'économie animale y exerce une action dynamique, une action de stimulation dont le développement apporte à l'organisme des mutations ou altérations d'abord occultes et inappréciables, puis sensibles et appréciables, et la puissance, en vertu de laquelle s'exerce cette action, est la force active de la substance, son venin, *venenum*.

La réaction de l'organisme contre cette puissance fait la médication, acte dont la conséquence est le retour des fonctions à leur état naturel, à la santé.

Or, comme il est évident que cette réaction doit être aussi variable que l'action, et que la nature de la médication, ses qualités bonnes ou mauvaises dépendent de la nature des mutations ou altérations produites dans l'organisme; par conséquent, de la nature de la substance employée, de la dose administrée, et des circonstances dans lesquelles elle l'aura été, il en résulte que l'opportunité ou la disposition particulière de l'organisme, au moment de l'administration du médicament, et la dose, font toute la médication, ou en d'autres termes, qu'elle sera ou ne sera pas, selon que ces deux conditions seront ou ne seront pas remplies.

Pour un médecin qui étudie les divers rapports que

peut avoir un médicament avec la maladie contre laquelle il est administré ; pour celui qui a voulu se donner la peine d'observer que de tous ces rapports, l'homœopathie est le meilleur, le seul réellement curatif ; déterminer l'opportunité, c'est chercher ce rapport, c'est :

1^o Rassembler les signes d'une maladie et étudier leur valeur ; apprécier les phénomènes vitaux et organiques qui la constituent ; en un mot, faire un tableau le plus exact possible de ses symptômes.

2^o Chercher, parmi les substances médicamenteuses connues et éprouvées sur l'homme sain, celles dont les effets pathogénétiques forment un tout, le plus semblable possible à celui de la maladie.

Le résultat de la comparaison de ces deux tableaux sera l'appréciation de la disposition de l'individu à recevoir l'impression de tel ou tel médicament, la détermination de l'opportunité.

Or, comme il est évident, et d'ailleurs constaté par des faits innombrables, que plus un organe, un appareil d'organes, l'organisme entier, est dans un état d'irritation anormale, et loin de la santé, plus il est impressionable (1) ; il en résulte qu'une des conditions

(1) Font exception les cas où l'excès d'irritation a détruit l'irritabilité, et ceux où il y a eu soustraction trop soutenue des agens indispensables à la vie, tels que l'oxigène, le calorique. La mort est alors imminente, comme dans les asphyxies diverses, certaines paralysies, etc. ; et l'action antipathique des médicamens est nécessaire comme palliative, comme moyen de mettre l'organisme en état de réagir contre une action homœopathique. (Voyez page 27.)

essentielles à remplir, pour que la médication soit bonne, est que la dose du médicament soit graduée sur cette irritabilité anormale et proportionnée, de manière à ce que les mutations organiques qui résultent de son action, ne soient point des altérations fâcheuses ou trop pénibles à supporter ; en un mot, qu'il faut que le médicament agisse comme tel et devienne remède, et non comme poison.

De ceci découle naturellement le corollaire suivant :

Plus l'irritabilité est grande, plus la dose du médicament doit être petite, ou, en d'autres termes, plus la disposition est grande, moins il faut de force d'action pour produire l'effet désiré.

C'est de cette vérité qu'est parti le vénérable fondateur de l'homœopathie, pour ne donner d'abord que des doses petites, plus petites de beaucoup qu'on ne le fait dans la thérapeutique allopathique. Puis, les divers tâtonnemens, manipulations et préparations auxquels il fut dans le cas de soumettre les médicamens, pour saisir leur force active dans son entier, lui ayant appris que la trituration et le frottement des molécules, soit par l'action de la meule, soit par les secousses que donne le manipulateur pour opérer les dilutions, augmentent leur force active ; il arriva aux doses infinitésimales qui sont pour bien des gens un motif d'incrédulité ; pour d'autres, un sujet d'ironie et de sarcasme, et pour l'observateur, un objet d'étonnement, digne des plus profondes méditations.

Nous ne chercherons point à expliquer ce fait, à démontrer ce que peuvent la division des molécules

et le frottement , pour développer la puissance véné-
neuse et pathogénétique d'une substance ; il nous pa-
raît aussi inexplicable que l'est le développement de
l'électricité et du calorique , la production du feu ,
aussi par le frottement. Là , comme dans les médica-
mens, nous voyons des résultats, nous recevons des
sensations ; et là s'arrête notre science.

Mais émettre une opinion , exposer comment on se
rend compte d'un fait , n'est pas l'expliquer. Voici la
nôtre : nous l'énonçons sans prétentions, tout prêts à
l'abandonner dès qu'il en paraîtra une plus satisfai-
sante.

En triturant une substance inerte, ou presque inerte
sans cette manipulation, le lycopode, par exemple :
lycopodium clavatum (pollen), en la réduisant à ses
plus petites molécules, on met à nu une puissance,
un *contagium* qui y était caché, enfermé, et on lui
donne la faculté de se communiquer, d'empoisonner
une substance totalement inerte, mise en contact et
triturerée avec lui ; de telle sorte que quand on a broyé
exactement pendant une heure ou plus, un grain de
cette poussière avec quatre-vingt-dix-neuf grains de
sucre de lait, on a formé une masse homogène de
cent grains, jouissant, dans son entier et dans toutes
ses plus petites particules, de la puissance du lyco-
pode développé par la trituration.

Si après cette première opération, on prend un
grain de cette masse, on a le *venenum* du Lycopode
dans son entier, tout aussi exactement qu'on obtient
celui de la sérosité vaccinale dans son intégrité, en

prenant une goutte de l'eau dans laquelle on aurait délayé un atome de cette sérosité séchée entre deux plaques de verre ; et de la même manière que l'on peut empoisonner la constitution d'un enfant avec cette fraction de goutte qui porte le *contagium* aussi entier que la totalité d'une pustule ; de la même manière aussi, on peut empoisonner une nouvelle dose de sucre de lait, semblable à la première, en répétant l'opération qui mettra le *venenum* en contact avec toutes les molécules de la nouvelle masse.

La même opération peut être répétée dix, vingt et trente fois, et l'expérience a montré que la puissance pathogénétique ne se perd point, qu'on peut la faire valoir, lorsqu'il y a opportunité, avec autant de succès et plus de facilité que lorsqu'elle était latente dans la substance brute.

Son action, toujours une, analogue mais non identique à celle des grandes doses, est douce, régulière, applicable à tous les âges et aux conditions diverses que peut présenter l'espèce humaine ; les mutations organiques qu'elle produit sont suffisantes pour qu'il y ait médication, et elles ne dépassent pas les bornes voulues pour cela.

Celle des grandes doses, brusque et perturbatrice, est une action de poison, elle est toujours très-fatigante, souvent nuisible, quelquefois dangereuse ou mortelle.

Un enfant est complètement et suffisamment vacciné avec une goutte ou une fraction de goutte de sérosité vaccinale dont on imprègne une, deux ou trois

mouchetures. L'action en est régulière ; elle n'a rien de trop perturbateur. Mais si on fait une grande dose, si on multiplie les points d'inoculation, si on en porte sur diverses parties du corps, on développera un état fébrile violent, on créera une maladie grave.

On ne saurait opposer à mes raisonnemens ce qui se passe dans la thérapeutique allopathique ; son but n'étant point de stimuler directement les parties affectées, elle peut employer de grandes doses sans en craindre l'effet direct autant que l'homœopathie. Se tenant toujours dans le rapport de l'hétérogénéité, entre la maladie et le médicament, elle est constamment dans la position de l'expérimentateur qui veut rendre malade un homme sain.

Revenons à l'opportunité et aux doses infinitésimales.

La meilleure manière d'apprécier le mérite de l'opportunité ou l'influence de la disposition, est de jeter un coup d'œil sur l'action des miasmes ou virus divers qu'on voit chaque jour agir pathogénétiquement sur l'économie animale, qu'on voit attaquer un certain nombre d'individus et en respecter d'autres, uniquement parce qu'il n'y a pas disposition, parce qu'ils n'agissent pas en temps opportun.

On trouvera que c'est pour cette raison que manquent beaucoup de vaccinations ; que des épidémies varioliques respectent certains individus jusqu'à la vieillesse, où les années ont changé leur idiosyncrasie et créé la disposition, que le virus rabique n'infecte qu'un petit nombre des individus qui en sont

imprégnés (1) ; qu'une piquûre d'abeille ou de guêpe n'est qu'une légère cuisson de quelques minutes pour certaines personnes , et devient une véritable maladie de quelques jours pour d'autres ; que, dans une épidémie quelconque , grand nombre d'individus sont épargnés , quoique soumis aux mêmes agens que ceux qui sont atteints , etc.

Si on reconnaît , ainsi que nous l'avons établi , que la grandeur des doses de médicamens doit être proportionnée à l'irritabilité de la partie sur laquelle se feront plus spécialement sentir les effets du développement de son action , et que ses doses doivent être en raison inverse de cette irritabilité , on arrive, avec Hahnemann, aux doses infinitésimales ; et l'expérience montre, à quiconque sait et veut observer, qu'elles sont suffisantes si elles ont été données avec opportunité , si le rapport entre la maladie et le médicament a été exactement jugé et apprécié.

C'est de cette opération tout intellectuelle que dépendent tous les succès médicaux d'un praticien ; et cependant , elle ne saurait être soumise à des règles stables. Elle dépend des connaissances pathologiques et pathogénétiques qu'il possède ; mais surtout de son

(1) Hahnemann, dans son *Traité des maladies chroniques*, affirme avec Hunter et Houlston, en Angleterre; Vaughan, Shadwel et Percival, en Amérique, qu'à peine un individu sur douze, porte la disposition à l'infection ; mais que lorsqu'elle existe, toute cautérisation, tout moyen préservatif est sans effet. L'individu est infecté dynamiquement, du moment où le virus a été mis en contact avec les papilles nerveuses.

tact, de sa sagacité et de la justesse de son jugement ; de telle sorte , qu'avec un mauvais jugement, fût-il même accompagné d'esprit, il ne saurait exister d'homœopathie. Les petites doses passent inaperçues , faute d'opportunité , et l'orgueil humain veut et voudra en accuser la méthode. Il n'est pas dans la nature de reconnaître, et, moins encore, d'avouer son ignorance ou son ineptie.

N'est-ce pas là un des plus grands obstacles aux progrès de l'homœopathie ?

Les doses infinitésimales , disent certains de nos antagonistes (et nous leur supposons de la bonne foi) , sont contraires à la raison ; elles répugnent au bon sens. On ne sait ce que c'est ; toute leur force est dans la crédulité et l'imagination des malades.

L'homœopathie , disent d'autres auxquels nous ne ferons pas le même honneur qu'aux précédens , pour peu qu'ils connaissent les sciences médicales , n'emploie que les poisons les plus actifs ; ses petites doses sont dangereuses , il ne faut pas s'y laisser prendre.

De telles objections ne doivent presque pas nous arrêter ; en fait , elles se détruisent l'une par l'autre , elles reposent sur des bases qui s'excluent mutuellement ; en principe , elles sont sans fondement comme sans vérité.

Si on doit rejeter tout ce qu'on ne comprend pas , déclarer contraire à la raison et au bon sens tout ce qui échappe à nos moyens d'investigation , nous demandons , en matière semblable , ce qu'on ne rejettera

pas, quels sont les effets dont nous connaissons la cause première ?

Nous leur demanderons, à ces antagonistes des doses infinitésimales, doses dont l'action est un fait qu'ils peuvent vérifier dès qu'ils le voudront, nous leur demanderons si ce n'est pas un infiniment petit qui constitue la puissance active des virus vaccin, variole, etc. ; s'il est dans les sérosités qui leur servent de véhicule, d'enveloppe et de voile, quelques caractères physiques ou chimiques qui les distinguent de toute autre, quelque chose qui puisse être saisi et démontré. Qu'ils nous disent comment il les comprennent et pourquoi ils les admettent.

Nous les prierons de nous expliquer l'action délétère de l'athmosphère des marais, de nous montrer la cause de son insalubrité, et de nous dire comment ils la comprennent, pourquoi ils la reconnaissent. N'est-elle pas, cette cause, un infiniment petit, moins saisissable encore que celui du virus vaccin ou des médicaments, puisque le célèbre professeur Folki de Rome, vient de prouver par des expériences eudiométriques, que l'athmosphère des marais pontins ne contient rien de nuisible à la santé, rien qui ne se trouve dans l'athmosphère des lieux les plus sains.

Ils voudront bien, nos antagonistes, espérons-le, nous montrer les agens producteurs de toutes les épidémies, surtout celui du fléau qui désole maintenant l'Europe, décrire ses caractères naturels et énoncer ses propriétés physiques et chimiques, prouver qu'il n'est pas un infiniment petit insaisissable, que M. Ju-

lia de Fontenelle s'est trompé, en publiant dans les journaux qu'il n'existait rien dans l'athmosphère de Paris, au fort de l'épidémie cholérique, d'étranger à la composition de l'air pur; ou bien qu'assimilé aux doses infinitésimales de l'homœopathie, cet agent soit déclaré une niaiserie qui répugne au bon sens et à la raison, qui n'a d'action que sur la crédulité et l'imagination des peuples.

Pour nous rapprocher davantage des agens pathogénétiques que nous saisissons et manions, sans cependant pouvoir les connaître autrement que par leurs effets, nous rapporterons le fait suivant, que nous tenons d'un élève favori de M. le professeur Bonelli de Turin.

Ce savant, dont la science déplore maintenant la perte, fit piquer un poulet avec une des dents dont était armée une tête de serpent à sonnettes qui était, depuis quinze à seize ans au moins en dessication, exposée à la poussière et à l'action de toutes les variations de l'athmosphère, et qui auparavant avait déjà passé plus de trente ans dans l'esprit-de-vin : à son grand étonnement, et à celui des élèves qui l'assistaient, il vit périr son animal environ une heure après.

Peut-on ne pas reconnaître dans ce fait l'action dynamique d'une dose déjà fort petite, si elle n'est encore infinitésimale; ne pas avouer qu'il ne pouvait rester dans la dent d'une tête apportée d'Amérique depuis un demi-siècle, macérée pendant trente ans dans de l'esprit-de-vin, balayée et frottée pendant seize

ans par les courans atmosphériques et la poussière du musée, qu'une quantité de venin incapable de tomber sous nos sens, inappréciable autrement que par ses effets, tout comme celui que nous développons dans la Bryone, *Bryonia dioïca*, *alba* de quelques auteurs, la Douce amère, *Solanum Dulcamara*, le Semen-contrà ou Grenette, *Arthemisia judaïca*, etc.

Oserait-on le nier et dire, comme de ceux-ci, qu'il n'a eu d'action que sur la crédulité et l'imagination du poulet?

Il y aurait là de l'absurdité, mais il y aurait de la bonne foi, autant qu'on en trouve chez les médecins qui accusent l'homœopathie de n'employer que des poisons dans ses petites doses.

L'homœopathie use de tous les poisons, nous en convenons, et pour elle tous les médicamens le sont; mais elle en use à doses infinitésimales, après avoir étudié et constaté leurs effets sur l'homme sain, en un mot, après s'être assurée de tout ce qu'elle a à en craindre ou à en espérer; tandis que l'allopathie les emploie à grandes doses, sans les connaître d'une manière aussi exacte, et sans autre guide que des analogies ou quelques théories purement spéculatives.

Que le lecteur impartial juge de la différence! qu'il apprécie les résultats probables!

CHOLÉRA ASIATIQUE.

AUTHENTISCHER BERICHT, etc.

Rapport authentique sur les succès obtenus dans le traitement du choléra, par la méthode homœopathique, par le docteur Jos. Bakodi, à Raab, en Hongrie.

(Extrait de l'Allgemeines Register, n° 321.)

Le docteur Jos. Bakody a communiqué à un de ses amis, le docteur Anton Schmit, les résultats de sa pratique homœopathique contre le choléra. Ces résultats sont si brillans, qu'ils méritent les honneurs d'une publicité étendue, et cela d'autant mieux, qu'ils ont été obtenus dans les *six premières semaines* de l'invasion cholérique, époque pendant laquelle, comme on le sait, la maladie sévit avec le plus de violence. Le docteur Schmit en a fait l'objet d'une publication dont nous allons extraire les faits les plus intéressans.

Le choléra envahit la ville de Raab, le 27 juillet 1831, et le nombre des malades s'accrut si rapidement dès les premiers jours, que tous les médecins furent appelés à un service très-actif. Le docteur Baskody, partisan éclairé de l'homœopathie, se décida, de prime-abord, à en faire une application exclusive et étendue, et ses efforts furent couronnés du plus heureux succès. Voici comment il s'exprime à ce sujet :

« J'ai trouvé l'homœopathie merveilleusement salutaire contre le terrible fléau du choléra, comme je l'avais trouvée déjà auparavant dans d'autres maladies. Elle fournit tout à la fois les moyens de se préserver de l'infection, d'étouffer la maladie dans son germe et de la combattre avec succès à son plus haut degré de développement, quand surviennent les vomissemens, la diarrhée, les crampes dans les membres, le froid général du corps, l'affaiblissement de l'action du cœur, et la disparition du pouls. Je n'ai vu, le plus souvent, la maladie arrivée à ce degré, que dans des cas où l'on avait appliqué déjà le traitement *allopathique*, et où les secours de l'homœopathie étaient réclamés en désespoir de cause. Et cependant là aussi, j'ai eu l'inexprimable bonheur de rendre à la vie des malades dont l'état paraissait désespéré. »

« Les succès surprenans que j'obtenais excitèrent un étonnement général, et l'affluence des malades qui voulaient avoir recours à l'homœopathie devint si grande, que je me vis dans la cruelle nécessité de refuser mes secours à un grand nombre d'entr'eux, vu

l'impossibilité de suffire à toutes les demandes (1). J'ai été également forcé à deux reprises de suspendre ma pratique médicale, ayant éprouvé moi-même deux attaques de choléra, causées en partie par l'excès de fatigues non interrompues. Mais, Dieu en soit loué, l'homœopathie m'a rétabli deux fois, avec une promp-

(1) Deux faits bien propres à caractériser la manière d'agir de quelques médecins allopathistes envers leurs confrères homœopathistes sont les suivans : Au moment où le docteur Bakody obtenait les succès les plus décisifs contre l'épidémie régnante, le docteur Karpf porta plainte contre lui devant le Conseil municipal, prétendant que son collègue empêchait la *vraie médecine* d'exercer son *influence salutaire*, vu que tout le monde voulait être traité par lui. Il finit par proposer tout simplement de mettre en prison le docteur Bakody, jusqu'à la fin de l'épidémie! Heureusement que les faits parlaient plus haut que le docteur Karpf, et que l'accusation ne fut point écoutée. Un bon nombre des habitans de Raab, convaincus par de nombreux exemples de l'excellence du traitement homœopathique, et voyant l'impossibilité où se trouvait le docteur Bakody de soigner tous les malades, rédigèrent une pétition à la date du 28 août, dans laquelle ils demandaient instamment aux docteurs allopathistes de vouloir bien adopter aussi le traitement homœopathique; ils invitaient également d'autres médecins homœopathistes à venir au milieu d'eux pour leur apporter les secours de leur art. Cette pétition fut adressée à la rédaction de la Gazette de Pesth. Mais lorsqu'elle fut présentée au *protomédecin*, docteur Lenhoscék, pour y mettre son *imprimatur*, celui-ci écrivit au-dessous : *Pro typis non est qualificatum, Lenhoscék*; et ainsi la pétition ne put être publiée.

Voilà comment les faits homœopathiques ont été étouffés presque partout en Allemagne, sous la censure jalouse des médecins qui sont au pouvoir.

titude merveilleuse, et je me suis trouvé bientôt en état de remplir de nouveau, quoiqu'avec de grands efforts, les devoirs de ma profession. »

« Le nombre total des malades que j'ai traités depuis le 28 juillet jusqu'au 8 septembre, a été de 223. Sur ce nombre, il y a eu 154 cholériques, en écartant consciencieusement tous les cas sporadiques, les accidents de simples vomissemens, de diarrhées, etc., et en ne comptant que ceux où les symptômes caractéristiques de la maladie se sont montrés d'une manière indubitable. »

TABLEAU

DES MALADES TRAITÉS PAR MOI, DU 29 JUILLET AU 9 SEPTEMBRE.

NOMBRE DES MALADES TRAITÉS.		GUÉRIS.	MORTS.
Du choléra	154	148	6
De maladies sporadiques. . .	69	67	2
TOTAL.	223	215	8

« Le rapport des décès aux guérisons, pour les cholériques, est donc de 2 à 49. De ces 154 cholériques, 14 se trouvaient dans le troisième stade, 59 dans le second stade, 81 dans le premier stade de la maladie, lorsque je leur ai fait l'application du traitement homœopathique. »

« Quand le choléra a été combattu dès le premier stade par le traitement homœopathique, il a passé rarement au second, et presque jamais au troisième stade. Les cas de cette dernière espèce que j'ai eus à traiter, s'étaient presque tous aggravés jusqu'à ce point, sous l'influence, ou malgré les efforts des traitemens allopathiques. »

Le docteur Bakody donne ensuite quelques explications sur les *huit* morts qu'il a eus. Deux étaient des enfans et ont succombé à des affections sporadiques. Des *six* cholériques restans, l'un était un homme de 40 ans, affecté depuis long-temps d'un vomissement chronique, et de plus affaibli depuis vingt jours par une diarrhée artificielle; le second était un jeune homme de 14 ans, guéri deux fois du choléra, et qui eut pendant la nuit une troisième rechûte, dont on ne s'aperçut qu'au matin. Le mal se trouva alors au-dessus de toute ressource humaine. Le troisième, enfant de 7 ans, avait été traité d'abord, et sans succès, allopathiquement, et le docteur Bakody ne fut appelé que pour le voir mourir. Le quatrième était un homme de 60 ans, déjà maladif, et qui fit de continuelles infractions aux ordonnances du médecin. Le cinquième, jeune garçon de 13 ans, fut attaqué du choléra pendant la nuit, et le matin, le mal était déjà très-grave quand on songea à y porter remède. Enfin le sixième était une femme de 26 ans, arrachée à une première attaque, et qu'une rechûte emporta malgré tous les efforts de M. Bakody. Ce dernier malade est, à proprement parler, le seul chez lequel le traitement

homœopathique se soit montré inefficace, sans cause appréciable.

Laissons de nouveau parler l'auteur.

« *J'ai déposé une liste de tous mes malades, avec l'indication de leur nom et de leur demeure (afin d'ôter tout prétexte de doute), entre les mains du commissaire sanitaire impérial, Son Excellence le comte Franz Zichi Ferraris.* »

« Pour faire mieux apprécier les résultats de ma pratique homœopathique, je place ici un tableau sommaire de tous les cas de choléra observés dans le territoire de la ville de Raab, pendant le même espace de temps. »

POPULATION DE LA VILLE, 16239 âmes.	NOMBRE DES MALADES TRAITÉS.		GUÉRIS.	MORTS.	RESTÉS.
	du Choléra.				
	Dans les hôpitaux. . .	284	154	122	8
	Dans les maisons partic.	1217	699	518	»
	TOTAL.	1501	853	640	8
	Morts de maladies sporadiques, pendant la durée du Choléra.			140	
	TOTAL des décès, pendant le Choléra. .			780	

« Le nombre des décès aux guérisons est comme 5 à 7, tandis que pour l'homœopathie, il est comme 2 à 49. Encore faut-il remarquer que dans le tableau ci-dessus se trouvent compris les résultats du traitement homœopathique, et que si on les retranchait, la pro-

portion serait encore moins favorable à l'allopathie. »

« Un bien grand avantage de l'homœopathie, c'est que les guérisons de cholériques ne sont point suivies de ces maladies consécutives qui ont fait partout le désespoir des médecins allopathistes, et qui laissent mourir le malade au moment où on pouvait le croire échappé au fléau. »

« J'ai fait prendre comme préservatif, l'*ipécacuanha*, le *veratrum* et le *cuivre* (à doses homœopathiques). De 108 personnes qui en ont fait usage, à ma connaissance, trois ont eu le choléra et une seule est morte. Cette dernière, demeurant à cinq lieues de Raab, fut traitée allopathiquement. »

« Les remèdes que j'ai employés dans le traitement du choléra ont toujours été choisis d'après le principe de l'analogie des symptômes; ce sont l'*ipécacuanha*, le *veratrum*, le *cuivre*, la *chamomille*, et, dans quelques cas, la *ciguë* (*cicuta virosa*) et le *laurier-cerise*. »

« Je ne puis rien dire sur l'efficacité du *camphre*, parce que le choléra ne s'est pas montré à Raab sous les formes pour lesquelles cet agent est indiqué homœopathiquement. On l'a bien vu çà et là débiter quelquefois par des crampes toniques; mais ces accidens étaient peu prononcés, et si fugitifs que le médecin avait rarement le temps de les observer. »

HEILUNG DER ASIATISCHEN CHOLERA, etc.

Traitement homœopathique du choléra asiatique et moyen de se préserver de la maladie, par le docteur Anton SCHMIT, médecin de la duchesse de Lucques. Leipzig, chez Berger, 1831.

Cet opuscule ne contient que peu de faits nouveaux sur les résultats obtenus ; mais il renferme d'utiles directions pour ceux qui voudraient appliquer au choléra la méthode homœopathique. Nous en extrairons, sous ce rapport, ce qui peut avoir quelque importance pour la pratique.

Dès que Hahnemann, conduit par l'analogie des symptômes, eut proclamé le *camphre* comme spécifique contre le choléra à son premier stade (les crampes toniques), l'auteur de la brochure s'empressa, le 3 juillet, d'en donner communication au comité sanitaire central à Vienne, assuré qu'il était, par une expérience pratique de dix années, de la certitude du principe homœopathique en général. Il demanda en même temps l'autorisation de publier une note à ce sujet dans la Gazette de Vienne. Cette permission ne fut point accordée, et il fut répondu que le comité se chargerait lui-même de cette publication. Une semaine plus tard, il en parut en effet un extrait, mais

tellement tronqué, qu'il ne pouvait offrir de directions utiles ni pour les gens de l'art, ni pour le public. D'ailleurs, on y recommandait, simultanément avec l'emploi du camphre, d'autres médicamens qui ne peuvent que troubler son action salutaire.

Le docteur Schmit se décida alors à répandre le plus possible, par des copies manuscrites, la connaissance du traitement par le camphre. « J'apprends, » dit-il, à ma grande satisfaction, et de beaucoup de » côtés différens, que l'emploi du camphre contre le » choléra est déjà très-répandu, et qu'en particulier » un grand nombre d'individus non-médecins, en » ont fait usage avec un succès décidé. Les renseigne- » mens les plus récents prouvent même que toutes les » fois que le camphre a été appliqué dès le début, » presque aucun malade n'a succombé. »

Les détails recueillis sur les cas défavorables ont prouvé que le camphre n'avait été inutile que quand on l'avait employé dans la période des crampes cloniques et des évacuations, pour laquelle d'autres remèdes (le *veratrum* et le *cuivre*) sont indiqués homœopathiquement.

Quelquefois cependant on voit paraître dès le début, et en même temps que les crampes toniques, des vomissemens, d'abord d'alimens, puis d'un peu de fluide écumeux, ainsi que quelques évacuations alvines, quoiqu'en bien moindre quantité que dans la seconde période, et avec des symptômes différens. Mais dans les cas peu violens, les deux stades ne se prononcent pas toujours d'une manière bien distincte,

leurs symptômes caractéristiques se montrent quelque fois mélangés , de sorte qu'il devient alors difficile , surtout pour ceux qui ne sont pas médecins , de juger de prime-abord , s'il convient d'appliquer le camphre ou un autre remède. Il est donc à conseiller de commencer dans tous les cas , et lors même qu'il y a vomissement et diarrhée , à traiter le cholérique par le *camphre* , et de ne passer à l'emploi du *cuivre* et du *veratrum* , que dans le cas où aucune amélioration ne se prononcerait après quinze ou vingt minutes. Si au contraire , on voit cesser les évacuations et le mieux survenir , on continuera l'emploi du camphre jusqu'à ce que le malade soit hors de danger , en diminuant toutefois progressivement les doses.

Il y a aussi des cas où , après une première période très-courte et à peine saisissable , les symptômes propres à la seconde , les évacuations excessives et les crampes cloniques se montrent tout de suite avec une grande violence , et où plus tard , à l'approche de la mort , les crampes toniques générales se reproduisent avec une telle force que le malade a toute l'apparence d'un cadavre. *Ici le camphre sera de nouveau le seul et unique remède qui offre quelque chance de salut.*

Les cas de mort apparente sont très-fréquens dans le choléra , surtout au début de l'épidémie , et chez les malades qui semblent avoir succombé sans évacuations , et qui ont été très-tourmentés par les crampes. Plus d'une fois , dans ce cas , des individus ont été rappelés à la vie par l'emploi du camphre en frictions. Il importe donc , toutes les fois qu'il peut y avoir doute ,

de laisser le corps du cholérique pendant plusieurs heures dans son lit, bien couvert, après lui avoir introduit dans la bouche quelques gouttes d'esprit camphré, et lui avoir placé dans les narines, sur le creux de l'estomac et sous les aisselles, un peu de coton imbibé d'esprit de camphre.

Une précaution importante dans le traitement du choléra, c'est de tenir toujours la poitrine et le ventre du malade chaudement couverts. Un drap plié en quatre et chauffé, ou une petite couverture de laine, sont ce qui convient le mieux pour cela. Les couvertures du lit n'atteignent pas suffisamment ce but, parce qu'il faut constamment les soulever pour faire les frictions. Il faut cependant bien se garder de croire qu'il faille réchauffer le malade le plus possible. L'excès de la chaleur augmente l'angoisse et les tourmens du patient, et s'oppose à la guérison plus qu'elle ne la favorise.

Pendant tout le traitement, et surtout dès que le mieux se prononce, on peut faire prendre au malade de petites quantités répétées de boissons chaudes non médicinales. Ce qu'il y a de mieux, c'est du bouillon de bœuf ou de veau, mais sans sel, sans épices et sans herbes. On peut aussi le remplacer par de l'eau de riz, de gruau, de salep, etc.

Si le malade désire ardemment de l'eau froide, on peut lui donner de temps à autre quelques cuillerées à café d'eau très-fraîche et même glacée, ce qui est non-seulement sans inconvénient, mais salutaire au malade. Bien entendu qu'il ne faut jamais lui en donner à la fois plus que la quantité indiquée.....

(Suivent les instructions sur les prophylactiques, que nous avons données ailleurs.)

Comme beaucoup d'individus ne sauraient où se procurer les préparations de *cuivre* et de *veratrum*, et que bien d'autres n'en feront aucun usage par manque de confiance, j'ai conseillé de porter sur le creux de l'estomac, suspendu au cou, un morceau de cuivre laminé, de la grandeur d'un écu. Si des personnes très-sensibles en éprouvaient quelques inconvénients, elles devraient le porter par-dessus la chemise (1).

Ce qu'on a dit ici et là sur les funestes effets du camphre ne se fonde que sur une ignorance complète de son action, ou sur un emploi immodéré de cette substance qui, à la dose prescrite par Hahnemann, ne peut jamais avoir le moindre inconvénient.

Bien que le camphre ne préserve pas à la longue du choléra, il exerce cependant, comme tout autre remède homœopathique, une influence prophylactique, tant que dure son action. Le docteur Schmit conseille donc avec raison à tous ceux qui sont appelés à soigner un cholérique, de prendre auparavant *une goutte* d'esprit camphré dans une cuillerée d'eau.

(1) L'expérience a prouvé que ce procédé exige des précautions. A Vienne, plusieurs personnes qui portaient de ces plaques, ayant négligé de les nettoyer chaque jour, ont été affectées d'accidens graves provenant de l'oxide de cuivre que la transpiration y avait développé. Quelques-unes furent attaquées d'un choléra cuivreux, que l'on prit pour le choléra épidémique. (R.)

Cette précaution, combinée avec la manutention du camphre dans les frictions, son odeur, etc., mettra ceux qui entourent le malade à l'abri de tout danger d'infection. Dès que le traitement sera achevé, et l'action du camphre évanouie, il faudra reprendre, comme prophylactiques, le *cuivre* et le *veratrum*.

*Extrait d'une lettre du docteur Sam. Hahnemann
à l'un des rédacteurs.*

Le *cuivre*, comme prophylactique contre le choléra, s'est montré généralement efficace partout où il a été employé, et où son action n'a pas été troublée par de grosses fautes de régime ou par l'odeur du camphre. Les meilleurs médecins homœopathistes l'ont trouvé également indispensable dans le second stade de la maladie développée, en le faisant alterner, suivant les symptômes, avec le *veratrum album* $\frac{\dot{\cdot}}{\times}$. J'ai conseillé également de faire alterner ces deux substances, de semaine en semaine, pour se préserver de la maladie.....

Je sais de bonne source qu'à Vienne, à Berlin et à Magdebourg, des milliers de familles ayant suivi mes instructions sur le traitement par le camphre, ont rétabli, souvent en moins d'un quart d'heure, ceux de leurs membres qui étaient atteints par l'épidémie, si bien que la plupart du temps les voisins n'en appre-

naient rien , et encore moins les médecins, qui s'opposent de toutes leurs forces à ce traitement si simple, si rapide , et d'un *effet toujours sûr*.....

L'emploi intérieur de l'esprit de camphre, à la dose d'une goutte toutes les cinq minutes (par conséquent de six à huit gouttes en tout) , avec quelques frictions à la tête et à la poitrine, amène la guérison dans l'espace d'une heure. C'est ce que m'ont prouvé d'innombrables faits transmis de près et de loin (en Autriche , en Hongrie, par les ecclésiastiques) , et qui n'ont pu recevoir aucune publicité, à cause de l'opposition des médecins en place, qui ne les laissent point passer à la censure. Voilà pourquoi les feuilles publiques en parlent si peu.

Signé : Sam. HAHNEMANN.

Additions aux instructions données par le docteur Hahnemann, pour le traitement du choléra.

(Voy. *Bibl. homœop.*, 1^{er} cahier, p. 67 et suiv.)

La rédaction la plus récente de cette instruction offre quelques légères variantes que nous ajoutons ici.

Au lieu de répéter de demi-heure en demi-heure, ou d'heure en heure, suivant l'urgence, la dose de *cuivre*, il est préférable de faire alterner, avec le même

intervalle, le *cuivre* avec le *veratrum album*. Si, après avoir donné une seule dose des deux remèdes, on voit le mieux se prononcer, il faut suspendre l'administration de ces substances, tant que l'amélioration se soutient et continue. Quand on voit prédominer une diarrhée lientérique avec des borborygmes bruyans, on fera bien, d'après l'expérience du docteur Veith, de donner le *phosphore* $\frac{\cdot\cdot\cdot}{X}$ ou l'*acide phosphorique*. (Voy. le 1^{er} cahier, page 80.)

Il convient aussi, pour se préserver de la maladie, de faire alterner de sept jours en sept jours, une petite dose de *cuivre*, un seul globule $\frac{1}{X}$, avec une dose égale de *veratrum*.

Il faut éviter avec soin l'odeur du camphre, si l'on ne veut pas neutraliser l'effet des prophylactiques. Il faut s'abstenir aussi de toute espèce de fumigations, et observer le régime homœopathique. Le *camphre* ne préserve pas à la longue de l'infection, parce son action est trop fugitive.

Extrait d'une lettre du docteur S...r, de Lemberg, en Gallicie, du 29 juillet 1831.

(Archiv. f. d. hom. Heilkunst, tom. XI, cahier 1^{er}, page 103.)

J'ai eu occasion d'observer et de traiter le choléra à Lemberg, et voici le résultat de mes observations.

La maladie éclata à Lemberg le 22 mai, et je n'y arrivai que le 11 juin, où elle avait déjà perdu une partie de sa première violence. Je trouvai ses caractères très-analogues à ceux du choléra sporadique. Les symptômes précurseurs consistent dans l'abattement, une faiblesse générale du corps et des membres, accompagnée d'apathie et d'une indifférence complète; venait ensuite une diarrhée sans douleur, pendant laquelle des mucosités aqueuses étaient rendues subitement avec violence. Cela durait, suivant les circonstances, quelques heures ou quelques jours. Il s'y joignait ensuite des vomissemens, d'abord d'alimens, plus tard de matières fluides et muqueuses. Dès que les malades buvaient (et ils avaient une vive appétence pour l'eau), les boissons étaient aussitôt rejetées. Les extrémités commençaient alors à se refroidir, le *turgor vitalis* se perdait peu à peu; la peau se ridait, surtout aux doigts; le pouls devenait de plus en plus faible, ainsi que le mouvement du cœur. Avec le trouble de la circulation, arrivaient les crampes des extrémités et de l'abdomen, et alors les vomissemens et la diarrhée cessaient ordinairement. La voix était enrouée, la poitrine souvent très-oppresée, la connaissance demeurait entière jusqu'à peu de minutes avant la mort. Dans les cas les plus violens, il y avait trismus et crampes toniques.

Je n'ai eu, dans ma pratique particulière, que 26 cholériques à traiter, dont aucun n'avait atteint la 3^e période de la maladie, mais aussi je n'en ai pas perdu un seul. Presque tous avaient été déjà traités allopa-

thiquement, ou avaient bu des infusions de menthe, de camomille, du vin épicé, etc. Je commençai donc par donner l'*ipecacuanha*, et quelques heures plus tard, le *veratrum*. La plupart des malades furent rétablis en deux ou trois jours; chez quelques-uns, il resta de la diarrhée contre laquelle j'employai avec succès *arsenic. $\frac{1}{x}$* . Au bout de quelques heures, les selles s'arrêtaient, et les malades ne conservaient plus qu'une grande faiblesse qui se dissipait peu à peu par un régime approprié.

Dans quelques cas, les vomissemens se montraient avant la diarrhée; mais d'ailleurs les autres symptômes étaient les mêmes. La disparition soudaine des forces formait chez quelques cholériques le symptôme prédominant. Ils tombaient tout à coup dans la rue, comme sans connaissance, et se trouvaient saisis d'un froid général avec des crampes au gras des jambes. Dans ces cas-là, le *veratrum* amenait régulièrement la sueur au bout d'un quart d'heure, et le danger s'éloignait aussitôt.

Comme préservatif, j'ai donné le *veratrum* tous les quinze jours, et quand la maladie est survenue malgré son emploi, elle a toujours été très-bénigne et sans le moindre danger.

Je n'ai employé l'*esprit de camphre*, d'après la méthode de Hahnemann, que dans un seul cas, où le *veratrum* n'amena aucune amélioration sous le rapport des crampes. Au bout de douze heures, le danger fut passé, et le malade fut rétabli en deux jours.

Extrait d'une lettre de M. de Montbel, concernant le traitement homœopathique du choléra, à Vienne.

(Revue des Deux-Mondes.)

..... Vous savez combien de prosélytes a faits à Vienne le système homœopathique de Hahnemann. On assure que cette méthode a amené plusieurs guérisons ; ses antagonistes en citent au contraire de funestes résultats. Quoi qu'il en soit, j'ai vu le docteur Queen (1), médecin anglais, homme d'esprit, s'exprimant en français avec une facilité remarquable. Il revenait de Tisnowitz, où il s'était rendu au moment de l'invasion, pour étudier la maladie dans sa première intensité et dans ses diverses périodes. Sa réputation avait relevé le courage des habitans. On avait célébré son arrivée par un dîner où son hôte, M. le baron Scheele, avait réuni plusieurs personnes.

Pendant le repas, il se sent tout à coup un saisissement extraordinaire, et tombe comme frappé de la foudre. L'effroi disperse les convives. On le porte sans connaissance dans la chambre qui lui était destinée. Là, après quelque temps, il reprend ses sens, il éprouve tous les symptômes les plus graves, les vomis-

(1) Voyez plus bas, page 162, l'annonce de l'ouvrage publié par ce médecin.

semens , les douleurs à l'estomac et dans les hanches , le froid glacial. Son visage est taché de bleu. Il se fait apporter la boîte renfermant les remèdes qu'il avait destinés à ses malades. Il en fait l'essai sur lui-même : six gouttes d'esprit de camphre font cesser la violence de l'attaque.

Le lendemain , le désir de secourir ceux qui avaient espéré en son assistance , le détermine à faire un effort ; il se lève , il oublie son mal pour ne plus songer qu'à ses malades. Il m'a dit avoir employé dans le premier degré du choléra , le *camphre* ; dans le second , le *veratrum album* ; dans le troisième , les poudres de *cuivre*. Ces remèdes prescrits par l'homœopathie , lui ont parfaitement réussi. Sur trente - sept malades , il en a guéri trente-quatre.

Vienne , 26 février 1832.

MONTBEL.

*Traitement homœopathique du choléra-morbus , d'après
plusieurs médecins du Nord.*

Brochure in-8°. Lyon , chez tous les libraires. — Prix 75 cent.

(EXTRAIT.)

Nos confrères les médecins homœopathistes de Lyon se sont empressés , à l'approche du choléra , de réunir dans un opuscule les principaux faits qui démontrent l'efficacité de l'homœopathie contre le fléau voyageur , et de donner un résumé

succinct et précis de la méthode de traitement la plus convenable pour chaque forme ou chaque période de la maladie. Plusieurs des documens qui sont insérés dans cette brochure se retrouvent également dans nos deux premiers cahiers. Quelques-uns sont nouveaux, et nous les donnons ici, afin de réunir de la manière la plus complète tout ce qui peut mettre en évidence les succès de l'homœopathie contre le choléra.

*Extrait d'une lettre du docteur Bigel, ex-médecin du
grand-duc Constantin.*

Varsovie, décembre 1831.

. Pour répondre à vos questions sur le choléra, je vous reporterai à l'histoire de tout ce qui a été tenté depuis le milieu de l'Asie jusqu'au centre de l'Europe, dans l'espace de quatorze ans. Vous voyez à la naissance de cette maladie, les médecins anglais l'attaquer, les uns, par la saignée, les autres, par le calomel uni à l'opium, les purgatifs et les mucilageux. Suivant l'étiologie imaginée par chaque secte médicale, on a rêvé, ici comme partout ailleurs, l'inflammation, la dégénérescence de la bile, d'où sont sorties ces deux grandes méthodes curatives qui n'ont point satisfait. A l'arrivée de la maladie en Russie, on a ajouté à ces traitemens les fumigations et les frictions qui sont sorties du régime diététique des Russes, et les succès ont été plus nombreux.

Le symptôme glacial de la périphérie commandait une puissante révulsion; et les frictions stimulantes, en réchauffant la peau et maîtrisant les accidens, parurent le moyen le plus propre à dompter la maladie. L'accord de tous les peuples dans le choix de l'eau-de-vie camphrée, pour opérer ces frictions, est très-remarquable. L'esprit médical y est à peine intervenu. Il est encore plus remarquable que les populations

privées des secours de l'art, et réduites à l'empirisme de ces frictions, aient perdu moins de malades que les lieux éclairés par la médecine. C'est qu'à n'en pas douter, le camphre est vraiment spécifique dans la première période du choléra. La preuve en est dans la similitude des symptômes du choléra et des effets du camphre administré à un homme sain. C'est d'après cette similitude que j'ai employé le camphre avec un plein succès contre cette maladie au moment de son invasion.

La deuxième période du mal est signalée par le vomissement et les selles abondantes.

Après avoir essayé *allopathiquement* tous les *sédatifs* et *anti-émétiques* sans le moindre avantage, j'ai combattu victorieusement ces symptômes avec les fractions *centièmes* (soit deux ou trois centièmes parties d'un grain) d'*ipecacuanha*, lorsque le mal n'était pas trop intense, et avec les fractions *millionièmes* (soit deux ou trois millièmes parties d'un grain), dans sa plus haute intensité, en répétant ces doses toutes les trois heures.

Ces symptômes maîtrisés, je passais au *veratrum album* (élébore blanc), une à deux décillionièmes parties d'un grain, ayant soin de le répéter au bout de trois heures, si son effet n'était pas sensible dans ce laps de temps (ce qui peut arriver lorsque le remède est entraîné par les évacuations), et de trois ou quatre jours lorsque l'action a été visible. Le *cuprum aceticum* est également conseillé par Hahnemann; mais je ne le crois préférable au *veratrum* que lorsque les selles sont sanguinolentes et accompagnées de symptômes propres au *cuprum*. (Voyez la Matière médicale.)

La troisième période est celle de la conversion du choléra en affection thyphoïde, dont on trouve le tableau au chapitre du *Rhus toxicodendrum* et de la *Bryonia alba*, qui renferment les deux modes de cette maladie. Je ne dois pas oublier de vous dire que je n'ai permis aux malades d'autre boisson que l'eau pannée avec du sucre, en état de tiédeur.

Les spécifiques contre la maladie doivent aussi la prévenir.

Le *veratrum* et le *cuprum*, pris alternativement de quatre en quatre jours, et secondés par un régime qui ne combatte pas leur influence, paraissent appelés à ce rôle important.

Extrait d'une lettre du docteur Stüller, de Berlin.

De trente-quatre cholériques que j'ai soumis au traitement homœopathique, il en est mort cinq, dont deux évidemment par négligence ou par suite de soins exagérés, comme trop de chaleur.

Le *camphre* ne nous a pas réussi, lorsque des évacuations avaient eu lieu quelque temps avant son emploi, et nous avons reconnu, comme on l'a fait à Vienne et à Lemberg, que le *veratrum* répond aux cas les plus ordinaires du choléra, même à ceux où nulle évacuation n'a précédé l'irruption du mal.

Le *cuprum* nous réussit dans un cas où, à une extrême agitation, se joignaient des convulsions assez violentes pour faire tomber du lit.

J'ai reconnu à l'*arsenicum* (un décillionième de grain) la puissance d'agir, même lorsque les symptômes les plus graves existent et font ressembler le malade à un cadavre; lorsqu'il y a cris enroués, froid glacial et universel, prostration complète, lividité, crampes du thorax, de l'abdomen, des gras de jambe.

Le *phosphorus*, qui m'avait déjà réussi dans des cas de cholérine, m'a rendu des services dans plusieurs cas extrêmes de choléra, et dans quelques accidens survenus pendant la convalescence, où l'usage du *sulphur* m'a aussi réussi. Les symptômes particuliers qui m'ont dicté le choix de ces deux derniers médicamens, sont les vertiges, étant couché, comme si le lit tournait; un bruit dans les oreilles, semblable à celui que fe-

raient des vessies en éclatant près d'elles ; des douleurs pleuro-dyniques, des douleurs de pression au creux de l'estomac ; le froid de cette région et de celle du thorax.

La *nux* m'a paru applicable comme remède intermédiaire, ou même elle a suffi seule pour guérir dans des cas signalés par crampes d'estomac, nausées, oppression, angoisse, battemens du front, légers frissons fébriles, froid intérieur plutôt qu'extérieur.

Dans la forme typhoïde qui a si souvent succédé aux accidens cholériques, principalement après l'usage de l'*arsenicum*, et qui est survenue aussi par des rechutes durant la convalescence, rechutes occasionées par trop de chaleur ou par des écarts de diète, la *belladonna* a eu d'heureux résultats, surtout lorsqu'il y avait état soporeux, yeux mi-fermés, ternes, visqueux, tournés en haut ; impossibilité d'être réveillé, rappelé à la connaissance, ou du moins prompt retour à l'état d'insensibilité, après avoir été secoué et questionné d'une voix forte ; dans ce cas, le malade ne retire point sa langue après l'avoir montrée, les lèvres sont rouges et luisantes, la mâchoire spasmodiquement contractée, la langue brune et sèche, convulsions de la bouche, efforts pour se sauver du lit, douleurs brûlantes dans le bas-ventre (dans un cas, ces douleurs me furent désignées comme tranchantes), pouls très-vite, plein sans être dur, rougeur, soit après avoir bu froid, etc. La *cantharide* m'a réussi à terminer la guérison d'un de ces derniers exemples, où la *belladonna* n'avait pas suffi.

J'aurais bien désiré essayer des aspersiones froides, mais ni les lieux ni les occasions ne m'ont permis ces expériences. Des boissons froides achevaient de donner au malade un calme parfait, que rien autre ne pouvait lui procurer.

Extrait d'une lettre du docteur Haubold.

Leipsic, 25 mars 1832.

. Et maintenant que j'ai répondu de point en point à votre lettre, permettez-moi de vous soumettre quelques nouvelles observations. Le champ de l'homœopathie s'étend à pas de géant. En Russie, comme dans les pays du Rhin, on reconnaît et l'on en apprécie les bienfaits et les prodiges. Dans le pays de Bade particulièrement on ne veut être traité qu'homœopathiquement : le grand-duc lui-même prend le plus vif intérêt à la propagation de la méthode, et le baron de Lotzbeck n'épargne pour elle aucun sacrifice.

Des preuves de sa puissante vertu curative arrivent de tout côté, et répandent l'étonnement ; bien des problèmes, néanmoins, restent encore à résoudre, bien des parties à compléter, et nous ne devons pas laisser refroidir notre zèle ni ralentir nos travaux.

Depuis près de quatre mois, le choléra est à nos portes sans en franchir le seuil ; mais cette proximité dangereuse nous a mis à même d'apprécier les avantages de l'homœopathie dans le traitement de cette affection.

Le *camphre*, recommandé par Hahnemann, fait des miracles lorsque le choléra attaque d'une manière subite, que le malade s'affaisse brusquement, que sa figure et même ses pieds et ses mains prennent une teinte bleuâtre, qu'il y a un grand abattement, inquiétude et sentiment d'étouffement, voix eurouée, chaleur brûlante dans l'estomac et le gosier, crampes des mollets, douleur dans le creux de l'estomac, peu de soif, point de vomissement, et point de diarrhée.

Dès que ces symptômes se calment, il faut cesser l'emploi du camphre ; s'ils reparaissent, on doit y recourir de nouveau.

Si, surtout, les convulsions se manifestent avec violence, le cuivre est le principal remède.

Lorsqu'il y a vomissement, diarrhée, soit que rien ne peut éteindre, extrême inquiétude, il faut employer le *veratrum*.

En général, jusqu'ici le *veratrum* est le médicament qui s'est montré le plus actif et le plus puissant, sans doute, parce que c'est lui qui, sur l'homme sain, produit les symptômes les plus semblables à ceux du choléra.

Les malades demandent surtout à boire de l'eau. On peut *très-bien* le leur permettre, mais avec une grande modération, à peu près deux cuillers à café toutes les cinq à dix minutes.

Dans cette terrible maladie, il est souvent urgent de donner deux fois de suite les mêmes médicaments, et jamais il ne faut en attendre l'effet trop long-temps, à peu près une heure ou deux; et si alors il n'y a pas amélioration, il faut de suite administrer un nouveau remède.

Dans les derniers temps, beaucoup de médecins assurent avoir obtenu de bons résultats de l'*acide hydrocyanique* (un décillionième de grain).

Contre la dysenterie cholérique, que l'on nomme aussi cholérine, le *phosphore* (un ou deux décillionièmes de grain) agit merveilleusement.

En général, lorsque le remède est homœopathiquement convenable, il agit dans l'espace d'une demi-heure.

Extrait de la Gazette d'Etat de Prusse, n° 316.

(14 novembre 1831.)

. « A Saint-Petersbourg, les docteurs Herrmann et Zimmermann ont été chargés, par le gouvernement, d'un hôpital de cholériques, et leurs rapports disent qu'ils ont guéri

presque tous leurs malades. Aucun de leurs cliens qui ont fait usage du *veratrum* comme préservatif, n'a été atteint du choléra. »

Du traitement homœopathique du Choléra, par F. F. Quin, médecin ordinaire de Sa Majesté Léopold, roi des Belges, membre de l'Institut royal de Londres, de la société royale de médecine d'Edimbourg, etc., etc. Paris, chez Baillière, rue de l'École de Médecine, n° 13 bis. Londres, même maison, 219. Regent Street, 1832. Brochure in-8° de 64 pages.

Au moment de terminer l'impression de notre numéro, nous recevons de Paris l'intéressante publication du docteur Quin, sur le traitement homœopathique du choléra, et nous nous empressons d'ajouter quelques pages à notre second cahier, pour en rendre compte. Cet opuscule est le résumé le plus complet de tous les résultats obtenus jusqu'à ce jour par l'homœopathie contre le choléra. On y retrouve non-seulement tout ce que nous avons déjà publié à ce sujet, mais encore beaucoup de faits nouveaux, fruit des observations personnelles de M. Quin. Le ton tout à la fois de modestie et de conviction ferme et raisonnée de l'auteur, sa position honorable comme médecin, et comme membre de plusieurs sociétés savantes, sont bien propres à inspirer la confiance, en même temps qu'ils imposent l'obligation d'un examen consciencieux à tout homme qui veut mériter le titre de bon observateur.

L'auteur se défend d'aborder les grandes questions des causes, de l'essence, du mode de propagation de la maladie. « Je

n'ai qu'une seule certitude, dit-il, c'est celle de la supériorité d'un traitement sur tous ceux indiqués jusqu'à ce jour.... Une expérience de plusieurs années m'avait convaincu de l'efficacité des doses infinitésimales, administrées selon la loi de *similia similibus*.... Cependant je n'avais pas osé espérer que les doses minimales pourraient maîtriser un mal si brusque dans son attaque, si rapide dans son cours, si fatal dans sa terminaison. L'expérience a éclairé mes doutes. »

M. le Dr Quin procède ensuite à l'exposition du traitement homœopathique, tel qu'il résulte de l'expérience déjà acquise, dans les diverses formes du choléra, dont il distingue six variétés. Ce sont les suivantes, que leur dénomination caractérise déjà suffisamment : *Cholera acuta, dysenterica, vomitoria, spasmodica, asphyxia vel sicca, et inflammatoria*.

L'espace nous manque pour donner ici le détail des symptômes de ces six formes; l'auteur observe d'ailleurs qu'elles se confondent souvent, et qu'elles finissent toutes par prendre les caractères de la troisième période de la maladie.

Sous quelque forme que se présente le choléra, le traitement doit toujours débiter par *l'esprit de camphre*, donné comme nous l'avons indiqué déjà avec détail. L'auteur a vu souvent survenir une amélioration sensible dès la troisième dose (au bout d'un quart d'heure); en moyenne, dix ou douze doses arrêtent le mal avec certitude dans la première heure, avec probabilité dans les heures suivantes. Elles déterminent une sueur d'abord locale, ensuite générale; les vomissements et la diarrhée diminuent, les pulsations du cœur et du pouls deviennent naturelles, l'angoisse et les crampes s'adoucissent. On donne pour boisson l'eau glacée, *en petite quantité, souvent répétée*, et de temps en temps un petit morceau de glace dans la bouche.

Lorsque la maladie a fait de tels progrès que le camphre ne puisse plus produire aucun bien, il faut alors recourir, sans délai, aux autres médicaments homœopathiques, en écartant désormais absolument le camphre, qui en neutraliserait les

effets. Voici les remèdes que M. le docteur Quin indique suivant les formes.

Cholera acuta. Veratrum album, 1, 2, 3 globules de la 12^e atténuation, ou de la 13^e, suivant la force du sujet. On répète la dose après demi-heure, une heure, une heure et demie au plus, *si le mal reste stationnaire* ; mais s'il y a la moindre amélioration, il faut s'arrêter aussi long-temps qu'elle est progressive ; et ceci est une règle générale, pour tous les médicamens homœopathiques. Lorsque, dans cette forme, il y a sensation de brûlure vive à l'épigastre, dans les intestins, au gosier, constriction douloureuse de la poitrine, soif ardente, grande prostration, crainte excessive de la mort, évacuations quelquefois brûlantes, agitation continuelle, on donnera *arsenicum album*, trentième atténuation. Dans les crampes violentes des muscles de la poitrine, vomissemens continuels, peu de diarrhée, yeux tournés vers le ciel, on peut donner la *cicuta virosa*, trentième atténuation.

Cholera dysenterica, où la diarrhée prédomine. Remèdes principaux : *phosphorus*, trentième atténuation, 2 globules ; *acidum phosphoricum*, troisième atténuation, 2 globules. On a rarement besoin de répéter la dose. Quelquefois *mercurius solubilis* et *chamomilla vulgaris*.

Cholera vomitoria. Remède : *ipecacuanha*, troisième atténuation, 2 globules ; répété au besoin comme le *veratrum*. Si le vomissement s'arrête et que les autres symptômes persistent, on a recours alors à d'autres substances, *nux vomica*, *veratrum*, etc., suivant les indications. On a employé aussi avec succès la *chamomilla*.

Cholera spasmodica. Remède : *cuprum metallicum*, ou *aceticum*, trentième atténuation, 2 globules, alterné au besoin avec le *veratrum*.

Cholera asphyxia ou *sicca*. Après l'emploi du camphre, le *veratrum* ; si l'asphyxie est complète, on donnera le *carbo vegetabilis*, trentième atténuation, 2 globules, alterné au besoin avec l'*acide hydrocyanique*, troisième atténuation, 2 globules.

Cholera inflammatoria. N'employer le camphre qu'au début et avec circonspection; donner ensuite le *veratrum*, l'*ipecacuanha*, le *cuprum*, puis, quand les vomissemens ont cessé, l'*aconitum*, pour combattre l'état phlogistique.

Nous devons renvoyer à la brochure elle-même pour les détails de ces divers traitemens, ainsi que pour ceux des affections consécutives.

C'est à Tischnowitz, en Moravie, que l'auteur eut la première fois l'occasion de traiter le choléra homœopathiquement. Sur 29 malades, il n'en a perdu que 3, bien entendu qu'il ne compte que les véritables cholériques, et non point les personnes attaquées simplement d'affections cholériformes. Pour appuyer, aux yeux des hommes de l'art, ce beau résultat auquel on croirait difficilement, l'auteur résume les succès analogues obtenus par d'autres médecins, dans différentes parties du continent. On retrouvera là la plupart des faits que nous avons déjà fait connaître. En voici quelques-uns de nouveaux.

A Vienne, le chevalier docteur Lichtenfels eut 40 cholériques; 37 furent guéris. Des trois qui moururent, un eut une rechute pour n'avoir pas observé une diète sévère et s'être exposé au froid.

A Vienne encore, le docteur Vrecka eut 27 malades; il en guérit 24. Des 3 qui moururent, deux femmes étaient âgées de 70 ans.

M. Vrecka alla plus tard en Moravie, à Selowitz, près de Brunn, où il a traité 107 cholériques; 9 moururent; 98 furent guéris par l'*esprit de camphre* et le *veratrum*.

M. Hannusch, chirurgien attaché à la personne du baron de Scheel, à Tischnowitz, et converti à l'homœopathie par les succès des docteurs Quin et Gerstel dans le choléra, traita 84 malades par la nouvelle méthode, et en guérit 78.

Le père Veith, ecclésiastique et docteur en médecine, a traité à Vienne 125 cholériques, au plus fort de l'épidémie, et sur ce nombre, il n'en a perdu que 3.

Voici le tableau général qui résume tous les résultats obtenus.

	MALADES.	GUÉRIS.	MORTS.
D ^r Schrèter, à Lemberg. . .	27	26	1
D ^r Lichtenfels, à Vienne. .	40	37	3
D ^r Vrecka, à Vienne et en Moravie.	144	132	12
D ^r Stüller, à Berlin.	31	25	6
D ^r Seider, en Russie. Gou- vernement de Twer. . .	109	86	23
D ^r Bakodi, à Raab en Hon- grie.	154	148	6
D ^r Gerstel, en Autriche. . .	330	298	32
D ^r Hannsh.	84	78	6
Le père Veith. D. M.	125	122	3
D ^r Quin.	29	26	3
TOTAUX.	1073	978	95

Nous nous abstenons de toute réflexion sur ce tableau, qui parle assez par lui-même.

A Paris, la faiblesse de la santé de M. le docteur Quin ne lui a pas permis, malheureusement, de traiter beaucoup de malades; il a employé cependant l'homœopathie chez 19 personnes atteintes décidément du véritable choléra. Neuf furent guéries par l'*esprit de camphre seul*, 7 par l'*esprit camphré suivi d'autres remèdes*, et les trois autres, par des remèdes non précédés du camphre. Aucun de ces malades n'a succombé. On trouvera dans la brochure, la relation détaillée d'un des cas de traitement.

Depuis son retour d'Allemagne, le docteur Quin a reçu, des autorités de Tischnowitz, le tableau suivant, donnant le chiffre

des résultats obtenus depuis le 7 novembre 1831 jusqu'au 5 février 1832.

	HABITANS	MALADES.	GUÉRIS.	MORTS.
	6671.	680.	540.	140.
Traités allopathiquem.	»	331	229	102
Traités homœopathiq.	»	278	251	27
Traités par le camphre, sans médecin. . . .	»	71	60	11
TOTAUX. . . .	»	680	540	140

Nous espérons que cet intéressant opuscule engagera quelques médecins en France et en Angleterre, à répéter des expériences dont les résultats ont été si frappans. Combien n'est-il pas à regretter que les hommes de l'art n'aient pas même tenté l'application de l'homœopathie dans l'épidémie de Paris! Après tant de traitemens bizarres, essayés en désespoir de cause, et avec si peu de succès, les médecins eussent été du moins à l'abri du ridicule, en essayant aussi de la méthode de Hahnemann. Pour le reste de la France, il n'est pas trop tard encore. Puisse l'expérience être interrogée avec bonne foi et impartialité! Le résultat ne nous paraît pas douteux.

X.

AVERTISSEMENT.

L'abondance des documens relatifs au traitement homœopathique du choléra, nous a empêchés de donner, dans les

deux premiers numéros, les caractéristiques des substances de la matière médicale, que nous avons annoncées par notre prospectus. Nous commencerons, dans le cahier prochain, la série de ces tableaux symptomatologiques, et nous espérons qu'elle ne sera point interrompue.

Errata pour le 1^{er} cahier.

Page 18, ligne 7. Effacez *Petersen* ; ce nom a été mis là par erreur.

BIBLIOTHÈQUE
HOMŒOPATHIQUE.

EXPÉRIENCES OFFICIELLES

faites en Autriche, en Russie, en Bavière, etc.

SUR L'EFFICACITÉ DE LA MÉTHODE HOMŒOPATHIQUE.

(*Premier article.*)

La grande question de la validité des doctrines de l'homœopathie ne peut se décider, en dernier ressort, que par les faits. C'est là, sans doute, le principal élément de conviction que réclameront tous les hommes accoutumés à observer. Or, les faits existent, ils existent déjà par milliers, mais tous ne sont pas propres à servir de preuves, et à entraîner la conviction. Les exemples de guérisons rapportées par les médecins homœopathes, offriront toujours quelque prise à un scepticisme peu bienveillant, et si l'on n'accuse pas la loyauté des observateurs, inculpation

dont il rejaillit toujours quelque chose sur ceux même qui se la permettent, on mettra du moins en doute la rectitude de leur jugement, et leur entière indépendance de toute illusion d'amour-propre. D'un autre côté, les faits médicaux sont si complexes de leur nature, il est si difficile d'en distinguer les élémens sous le rapport de la liaison des causes et des effets, le *post hoc propter hoc* est une conclusion qui induit si fréquemment en erreur, qu'il est bien permis, à coup sûr, de se tenir en garde contre les observations isolées, quelque évidentes qu'elles paraissent. Ce n'est que lorsqu'ils font nombre que les faits médicaux acquièrent une valeur réelle. Quand on pourra venir, les chiffres à la main, prouver que l'homœopathie, dans telle ou telle affection morbide, guérit une plus forte proportion de malades que l'allopathie, la question sera tranchée. Ce moment n'est peut-être pas loin.

En attendant, nous attachons la plus haute importance à communiquer à nos lecteurs les essais officiels qui ont été faits, par ordre de plusieurs gouvernemens, sur la méthode homœopathique. Ce sont là des faits bien constatés, sur lesquels le doute n'a point de prise, au moins en ce qui concerne l'authenticité des rapports; c'est pour cela que nous les plaçons en première ligne, comme élémens de conviction.

Nous connaissons jusqu'à présent trois rapports principaux sur des applications de l'homœopathie dans les hôpitaux, faites, soit par ordre des gouvernemens, soit par les soins de médecins éclairés et dé-

sireux de rechercher la vérité. Ils ont été publiés dans les *Archives homœopathiques* de Leipzig, et dans les *Annales de clinique homœopathique* des docteurs Trinks et Hartlaub. Nous les donnerons successivement dans leur entier.

Le premier, rédigé par le docteur J. Schmit, concerne les expériences faites à Vienne, par le docteur Marenzeller, en 1828. Le second, les essais tentés à Munich, en 1830, par le docteur Attomyr, sous les yeux et avec la coopération du docteur Ringseis, conseiller supérieur de médecine. Le troisième enfin, le plus important par sa forme toute officielle, contient les résultats obtenus par le docteur Herrmann, dans l'hôpital militaire de Tulzyn en Podolie, qu'un ordre spécial de l'empereur Nicolas l'avait appelé à diriger, suivant la méthode homœopathique. Nous passons, sans plus de retard, à ces documens eux-mêmes.

Extrait d'un rapport sur les expériences homœopathiques, faites à Vienne, en 1828, par ordre du gouvernement, et dirigées par le docteur Marenzeller.

(Archiv. f. d. hom. Heilk. t. X, cah. 2, p. 73.)

Sa Majesté l'Empereur donna l'ordre au docteur d'Isfordink, conseiller de cour, et médecin militaire en chef, de faire des expériences de traitement ho-

mœopathique dans le principal hôpital militaire de Vienne, afin de juger de l'efficacité de la nouvelle méthode.

Le docteur Marenzeller, médecin d'état-major, fut appelé de Prague à Vienne, afin de diriger les essais, en présence d'une commission composée des professeurs de l'académie de Joseph, et du médecin directeur de l'hôpital.

On disposa, dans ce but, une chambre spacieuse, garnie de 12 lits. Une pharmacie homœopahtique y fut placée, et les ouvrages de matière médicale y furent déposés, pour que le médecin pût, en cas de doute, s'assurer sans retard de la validité de son choix pour les substances à administrer.

On mit tous les soins nécessaires à faire observer rigoureusement les prescriptions du docteur homœopathiste. On commanda, pour ce service spécial, deux médecins de régiment, deux chirurgiens-majors et deux aides, avec le nombre de gardes nécessaires. Une cuisine particulière fut disposée pour les malades en traitement, et le cuisinier, après avoir été instruit sur les règles à observer, fut placé sous la surveillance spéciale d'un médecin.

Il fut veillé jour et nuit à ce que les malades ne reçussent absolument rien, ni comme remèdes, ni comme alimens, qui n'eût été prescrit par le médecin dirigeant. Il fut tenu note exactement de l'histoire de chaque malade.

Une petite partie des malades furent tirés de l'hôpital même, mais la majorité fut prise parmi les nou-

veaux arrivés, et cela surtout, afin d'opérer sur des malades qui n'eussent encore pris que peu ou point de remèdes allopathiques.

Le médecin dirigeant les épreuves faisait sa visite matin et soir, accompagné toujours de deux membres de la commission. Ordinairement le médecin en chef, le directeur de l'hôpital et plusieurs professeurs de l'académie, y assistaient également.

Chaque malade était examiné à son tour, et le résultat de l'examen était consigné, sans délai, sur le protocole ouvert pour chaque cas particulier. La commission et le médecin homœopathe établissaient ensuite leur diagnostic et leur pronostic; le dernier indiquait le remède à donner, sa dose, et le régime à faire suivre au malade jusqu'à la prochaine visite. Tout cela était également inséré au protocole, que signaient ensuite le médecin et les membres de la commission.

Toutes ces formalités furent observées à chaque visite et pour chaque malade.

Le remède prescrit était toujours donné au malade en présence de la commission ou d'un de ses membres.

Le médecin homœopathe et chacun des membres de la commission, avaient le droit de faire insérer au protocole leurs observations individuelles sur les malades en traitement.

Le médecin homœopathe avait liberté entière d'ordonner ce qu'il jugeait convenable, et on mit, en général, tous les soins à ne lui susciter aucun obs-

tacle, à lui laisser le champ entièrement libre, afin d'arriver plus sûrement à la vérité.

Si, dans le cours des épreuves, le médecin qui les dirigeait venait à douter de l'efficacité de la méthode nouvelle appliquée à quelque cas grave, ou s'il voyait le malade en danger, il était tenu d'en avertir la commission. Celle-ci, de son côté, devait, dans les mêmes circonstances, avertir le médecin homœopathiste; et si celui-ci convenait de la gravité du cas, et n'était pas sûr de le guérir homœopathiquement, le malade devait être sur-le-champ transféré à l'hôpital ordinaire.

Cette mesure fut prise pour ne point exposer la vie des malades dans des expériences destinées seulement à s'assurer de l'action ou de l'inertie des petites doses prescrites par l'homœopathie. On voulait savoir d'abord s'il y avait quelque fond de réalité dans la nouvelle doctrine, et, s'il en était ainsi, entreprendre d'autres essais en vue de déterminer le plus ou moins d'étendue de ses applications. Malheureusement, ces expériences projetées ne furent point faites. Au contraire, le temps des essais, qui devait être de 60 jours, fut réduit à 40, et dans la sixième semaine des ordres supérieurs vinrent arrêter tout le travail.

Après la fin des expériences, pendant lesquelles on traita 42 malades, un rapport officiel sur les résultats obtenus fut remis au gouvernement, accompagné du jugement porté par les membres de la commission.

Or, cet avis de la commission est revenu à ceci :

que les expériences faites *ne prouvent rien contre l'homœopathie*, mais qu'elles ont été trop peu prolongées et en trop petit nombre pour démontrer son efficacité. Il y eut là-dessus unanimité entre les huit professeurs de l'académie de Joseph, qui formaient la commission, à l'exception toutefois du professeur Zang, qui donna son opinion à part, et qui se prononça, sans réserve, contre l'homœopathie.

Dans les premiers jours des essais, on avait permis à d'autres médecins de visiter la clinique homœopathique, et d'assister aux visites du matin et du soir. Il y vint en effet plusieurs médecins militaires, et un grand nombre de jeunes docteurs civils. On remarqua toutefois que ces messieurs fatiguaient les malades par des questions trop répétées, et que même plusieurs des jeunes médecins ne s'abstenaient point d'inspirer aux patients de la défiance contre la méthode en épreuve; aussi, les visites furent-elles bientôt défendues par ordre de la direction médicale supérieure.

Voici maintenant le tableau des 43 malades traités pendant les expériences, avec leur *status morbi*, le temps que chaque malade est resté à la clinique homœopathique, et quelques observations, le tout exactement suivant le protocole de la commission. Les remèdes employés sont indiqués pour la plupart des cas; pour quelques-uns, les remèdes principaux seulement. Un petit nombre sont omis, parce que ne les retrouvant pas dans mes notes, je ne puis les indiquer avec assurance.

J'ai assisté à chacune des visites, pendant les 40 jours d'épreuve, et tout ce que je rapporte ici est le résultat de mes propres observations. Je garantis l'entière exactitude de tous les faits, et si le rapport officiel est jamais publié, ce qui serait fort à désirer, on verra la plus parfaite conformité jusque dans les détails.

TABLEAU

DES MALADES REÇUS A LA CLINIQUE HOMŒOPATHIQUE,

pendant 40 jours,

DEPUIS LE 2 AVRIL JUSQU'AU 12 MAI 1828.

On a reçu en tout 43 malades. Sur ce nombre, 4 ont été choisis par le médecin homœopathiste, 9 par la commission, 29 ont été pris parmi les nouveaux malades arrivés à l'hôpital, et un est rentré, au bout de quelques jours, après une rechute.

Des 43 malades, 32 ont été guéris (ou seulement 31, si l'on fait abstraction de celui qui a eu une rechute). Un seul est mort; cinq ont été transférés à l'hôpital; cinq sont restés en voie d'amélioration, à la cessation des épreuves. Ces derniers, à l'exception d'un seul, auraient certainement été guéris en peu de temps.

TABLEAU

DES CINQ MALADES TRANSFÉRÉS A L'HOPITAL.

MALADES.	STATUS MORBI, tel qu'il a été enregistré par la commission.	TEMPS que chacun a passé à la clinique homœopat.	<i>OBSERVATIONS.</i>
1	Phthisis trachealis.	10 jours.	Ce malade fut déclaré incurable par le médecin homœopathiste comme par la commission.
2	Hæmoptysis.	13 jours.	Le crachement de sang cessa à plusieurs reprises, et revint de même. Le treizième jour, le médecin homœopathiste déclara non seulement que le malade était incurable, mais encore dans un danger imminent. Il fut transféré de suite à l'hôpital, où il mourut au bout de quelques jours.
3	Pleuroperipneumonia.	1 jour.	Ce malade, qui était un Valaque, ne pouvait s'entretenir avec personne, et demanda instamment d'être placé dans la section de l'hôpital où se trouvaient ses compatriotes. Sa demande fut accordée. En général, aucun malade ne fut forcé à se laisser traiter homœopathiquement.
4	Febris catharrhalis cum affectione chronica pectoris.	3 jours.	Ce malade fut transféré à la demande du médecin homœopathiste, qui le jugea atteint d'un défaut organique du cœur et des gros vaisseaux, pour lequel il n'y avait rien à espérer du traitement.
5	Pleuroperipneumonia majoris gradus.		Ce malade fut renvoyé de suite, parce qu'il était tout-à-fait incapable de s'exprimer sur sa maladie d'une manière intelligible, ce qui était directement contraire au but des expériences.

Le cas suivant s'est terminé par la mort.

MALADES.	STATUS MORBI, tel qu'il a été enregistré par la commission.	TEMPS que chacun a passé à la clinique homœopat.	<i>OBSERVATIONS.</i>
	Febris catharrhalis inflammatoria, cum affectione hepatis.		<p>Outre les symptômes de la maladie indiquée ci-contre, ce cas se compliquait d'autres accidents qui indiquaient un état morbide assez grave de la poitrine et des intestins. A l'ouverture du corps, on trouva dans les poumons, le foie, la rate, les reins et la vessie, des dégénération organiques telles, que la guérison en était impossible. Avant d'entrer à l'hôpital, le malade avait pris une forte dose d'eau-de-vie poivrée.</p>

Voici maintenant le tableau des trente-deux malades qui ont été guéris.

MALADES.	STATUS MORBI, tel qu'il a été enregistré par la commission.	TEMPS que chacun a passé à la clinique homœopat.	<i>OBSERVATIONS.</i>
I	Pleuritis, postea febris nervosa.	10 jours.	<p>Après la guérison de la pleurésie, au bout de deux jours, il survint une fièvre nerveuse à la suite d'un refroidissement. Les deux maladies furent guéries en 10 jours. L'<i>Aconitum napellus</i> et le <i>Rhus toxicodendron</i> furent les principaux remèdes.</p>

MALADES.	STATUS MORBI, tel qu'il a été enregistré par la commission.	TEMPS que chacun a passé à la clinique homœopat.	OBSERVATIONS.
2	Œdema pedum cum oppensione pectoris.	14 jours.	Chez le malade, tout le corps, le visage et les membres, étaient le siège d'une enflure œdémateuse, et il offrait d'ailleurs les symptômes d'une hydropisie de poitrine commençante. Le médecin homœopathe attribua l'oppression à un œdème des poumons. Cette maladie avait succédé à une inflammation de poitrine, traitée allopathiquement par la saignée, les purgatifs et les vésicatoires. Le <i>quina</i> fut le principal remède.
3	Icterus (psoricus).	20 jours.	Cet ictère était compliqué d'une gale et d'un flux d'urine. Le remède principal fut <i>carbo vegetabilis</i> .
4	Eresipelas faciei.	11 jours.	Cet érysipèle, accompagné d'une inflammation des méninges, était fort grave. La tête entière était recouverte d'ampoules, de telle sorte que le danger du malade paraissait imminent. — Les remèdes furent la <i>Belladonne</i> , et le <i>Rhus toxicodendron</i> .
5	Angina inflammatoria.	4 jours.	<i>Belladonna</i> .
6	Febris tertiana.	6 jours.	<i>Pulsatilla</i> .
7	Febris tertiana.	4 jours.	<i>Pulsatilla</i> .
8	Hepatitis.	7 jours.	<i>Quina</i> .

MALADES.	STATUS MORBI, tel qu'il a été enregistré par la commission.	TEMPS que chacun a passé à la clinique homœopat.	<i>OBSERVATIONS.</i>
9	Pneumonia.	7 jours.	Etait déjà guéri le 3 ^e jour.
10	Pneumonia notha sydenhami.	10 jours.	
11	Pneumonia.	13 jours.	A côté de la pneumonie, ce malade était agité d'un penchant continuels au suicide. Cette disposition morale avait été réveillée chez lui par des insinuations malveillantes contre le traitement homœopathique, et ce fut là la cause principale de l'exclusion des médecins étrangers aux épreuves. — Les remèdes employés furent l'aconit, la bryone, et l'or.
12	Inflammatiō tonsillarīs.	3 jours.	<i>Belladonna.</i>
13	Parotitis.	4 jours.	
14	Febris quotidiana.	5 jours.	<i>Pulsatilla.</i>
15	Febris quartana.	8 jours.	<i>Pulsatilla.</i>
16	Angina inflammatoriā.	3 jours.	<i>Belladonna.</i>
17	Diarrhœa sanguinea.	3 jours.	<i>Mercurius niger</i> , (<i>solubilis Hahnemanni.</i>)
18	Diarrhœa catarrhalis, postea bronchitis blennorrhœica.	14 jours.	<i>Chamomilla, arnica, arsenicum.</i>

MALADES.	STATUS MORBI, tel qu'il a été enregistré par la commission.	TEMPS que chacun a passé à la clinique homœopat.	<i>OBSERVATIONS.</i>
19	Febris tertiana, postea diarrhœa aquosa.	13 jours.	<i>Pulsatilla</i> contre la fièvre, et <i>chamomilla</i> contre la diarrhée.
20	Angina catarrhalis.	4 jours.	<i>Belladonna</i> , <i>mercurius niger</i> .
21	Pleuritis spuria, cum nota gastrica.	3 jours.	<i>Hyosciamus niger</i> .
22	Febris tertiana.	4 jours.	<i>Pulsatilla</i> .
23	Pleuritis spuria.	7 jours.	<i>Aconitum</i> , <i>bryonia</i> .
24	Febris tertiana cum affectione hepatis.	4 jours.	<i>Nux vomica</i> .
25	Pleuritis.	8 jours.	<i>Aconitum</i> , <i>bryonia</i> , <i>china</i> .
26	Catarrhus bronch. gradus majoris.	7 jours.	<i>Hyosciamus</i> , <i>cannabis</i> , <i>conium</i> .
27	Rheumatismus chronicus.	8 jours.	<i>Carbo vegetabilis</i> , <i>mercurius</i> . (Vers la fin on lui donna la <i>digitale</i> , avec succès, contre le ralentissement du pouls.)
28	Diarrhœa aquosa.	14 jours.	Avant le traitement homœopathique, la diarrhée avait déjà duré 4 semaines.
29	Catarrhus cum dispositione phthisica.	14 jours.	

MALADES.	STATUS MORBI, tel qu'il a été enregistré par la commission.	TEMPS que chacun a passé à la clinique homœopat.	<i>OBSERVATIONS.</i>
30	Febris quotidiana.	8 jours.	<i>Pulsatilla nigric.</i> — Ce malade a présenté le seul cas de récidive que l'on ait eu ; il est retombé malade 13 jours après avoir pris la <i>pulsat</i> , et après 10 jours d'intervalle.
31	Febris tertiana.	8 jours.	<i>Ipecacuanha.</i>
32	Febris tertiana.	8 jours.	<i>Nux vomica.</i>

Les cinq malades suivans n'étaient point encore guéris, quoiqu'en voie d'amélioration, à la cessation des épreuves, et ont été transférés dans d'autres sections de l'hôpital.

MALADES.	STATUS MORBI, tel qu'il a été enregistré par la commission.	TEMPS que chacun a passé à la clinique homœopat.	<i>OBSERVATIONS.</i>
1	Ulcus syphiliticum penis.	4 semaines.	Ce malade, outre l'ulcère syphilitique, souffrait encore de plusieurs autres affections. Ce fut là probablement la cause de la lenteur de sa guérison.
2	Febris tertiana.	21 jours.	Les accès revenaient encore régulièrement, quoique toujours plus faibles.
3	Hepatitis.	21 jours.	Ce malade avait aussi une affection chronique du poumon, qui devint, vers la fin, l'objet du traitement.

MALADES.	STATUS MORBI, tel qu'il a été enregistré par la commission.	TEMPS que chacun a passé à la clinique homœopat.	<i>OBSERVATIONS.</i>
4	Febris quotidiana cum infarctu lie- nis.	15 jours.	Les accès revenaient en s'affaiblissant graduellement.
5	Ulcus syphiliticum, cum bubone.	5 jours.	En bonne voie de guérison.

Dans le nombre des malades guéris, les nos 2, 3 et 6, ont été choisis par le médecin homœopathiste; les nos 1, 9, 25, 26, 27, 31 et 32, par la commission. Tous les autres ont été pris parmi les nouveaux arrivans de chaque jour à l'hôpital; c'est-à-dire qu'ils n'ont été choisis ni par le médecin homœopathiste, ni par la commission, mais par le bureau d'inspection qui reçoit les malades, et les distribue dans les diverses sections de l'hôpital.

Vienne, le 7 mars 1831.

TABLEAU COMPARATIF

DES SYMPTOMES QU'A OFFERT LE CHOLÉRA,

et de ceux que produisent les médicamens que lui ont opposé, avec succès,

LES MÉDECINS HOMŒOPATHISTES.

Il est un fait avéré et qui ne s'est jusqu'ici démenti dans aucun pays, c'est que le choléra n'a

cédé *nulle part* qu'à l'homœopathie ; c'est-à-dire , à l'application des remèdes capables de produire des symptômes exactement pareils à ceux de cette maladie. Afin de montrer combien la loi de l'homœopathie est rigoureuse , et quelle a été la justesse de la judiciaire des médecins qui l'ont appliquée à ce fléau dévastateur autour d'eux , nous allons présenter un tableau synoptique des symptômes de la maladie , et de ceux des médicamens , les uns et les autres pris dans des ouvrages qui n'ont entre eux aucune connexité , savoir : les premiers dans les mémoires des observateurs de diverses nations qui ont décrit le choléra ; les seconds dans la matière médicale d'Hahnemann et dans l'exposé que ses disciples ont fait de leurs propres expériences sur l'action des médicamens en dehors du choléra , et avant que cette maladie eût atteint l'Allemagne.

Ne voulant point paraître faire converger , les uns vers les autres , ces symptômes , nous citerons les autorités où nous les avons recueillis.

Le signataire de cet article a publié 17 numéros de *Notices et Documens sur le choléra* (chez Ab. Cherbuliez , libraire à Genève , et à Paris , rue de Seine , n° 48) ; c'est cette collection qui se trouvera indiquée par le mot *Notices*.

Quant aux remèdes , nous renvoyons , pour leur application , à notre n° 2 , dont cet article-ci forme le complément , en même temps qu'il donnera à nos lecteurs une idée de la minutieuse observation des expérimentateurs homœopathistes.

SYMPTOMES DU CHOLÉRA.

Vertige, plus ou moins violent (*Médecins anglais, rapport sur le choléra de St.-Petersbourg.* — *Gazette médicale*, 1^{er} octobre 1831. — *Notices* n° XVI).

Etourdissement, embarras cérébral, pression à la tête, comme au commencement de l'asphyxie par le charbon. (*Kæstler, Bibl. Universelle*, septembre 1831, p. 75. *Notices* XVI; *Bulletin de la Commission sanitaire fédérale*, n° II. *Sandras, Gaz. méd.*, 29 octobre 1831).

Tête chaude, avec les extrémités froides.

La céphalalgie augmente.

Douleur et pression dans la tête.

Aura électrique dans la tête, surtout dans les tempes.

Douleur circonscrite au sommet de la tête; — sensation de tension sur toute la tête.

Sueur froide au front.

Sensation comme si les cheveux se dressaient sur la tête.

Yeux clairs et naturels; fixes

SYMPTOMES DES REMÈDES.

Défaillance et abolition des sens; *camphre*. Vertiges; *arsenic*, *veratrum*.

Affaiblissement de la connaissance; *camphre*. Trouble de la vue, comme le produit de la vapeur du charbon; *arsenic*, *veratrum*.

Froid des pieds et des mains, avec chaleur du front et *coma vigil*; *camphre*.

Céphalalgie frontale pongitive, avec battemens, qui se prolonge pendant la nuit, avec chaleur générale sèche, sans soif; *camphre*.

Céphalalgie avec sensation de pression et d'écrasement; *camphre*.

Sensation électrique dans la tête, surtout pendant le sommeil; *ars.*, — *veratr.*

Picotemens violens dans le côté droit du cerveau; *cuivre*. — céphalalgie à la base du cerveau, avec serrement à l'occiput et à la racine du nez, sans discontinuer, qui augmente par toute pression extérieure; *camphre*.

Sueur froide au front; *ars.*, — *ver.*

Sensation du hérissement des cheveux; *ars.*, — *ver.*

Afflux de sang à la tête;

SYMPTOMES DU CHOLÉRA.

et vitreux; troubles et infiltrés de sang; — regard particulier; — la conjonctive injectée se détache en une pellicule; — yeux caves (*Méd. anglais*). Les yeux ont l'air sales et comme couverts d'une pellicule (*Schnurrer; — Gaz. méd. 22 février 1831*).

Les globes des yeux sont tournés en haut, et ne laissent voir que le blanc.

Les yeux enfoncés dans leurs orbites sont entourés d'un cerne bleu-verdâtre. (*Kæstler, l. c.*)

Pupilles dilatées, — très-dilatées, — contractées.

La cornée se flétrit.

Photophobie; — le malade n'en a pas la conscience.

Obscurcissement de la vue.

Paupières à demi fermées.

Dureté de l'ouïe, tintemens, bourdonnemens, bruits dans les oreilles; — surdité. (*Kæstler, — Preu.*)

Pâleur du visage; nez pointu et allongé; les ailes du nez s'affaissent et arrêtent l'air dans l'inspiration. (*Méd. angl., l. c.*)

Traits du visage étirés, contractés, vieillis; — face hippocratique; — physionomie exprimant la terreur, l'égarement et presque la conscience de la mort; — expression d'anxiété difficile à décrire.

Les lèvres s'affaissent et s'ef-

SYMPTOMES DES REMÈDES.

camphre. — Trouble de la vue, regard particulier; *ars.*, — *ver.*, — *cuivre.* — Yeux fixes et semblables à du verre; *ars.* — Rougeur des yeux; *ars.* — *ver.*, — *cuivre*

Yeux tournés en haut, ne laissant voir que le blanc; *veratrum.*

Yeux enfoncés et cernés d'une couleur bleue verdâtre; *ver.*, *cuivre.*

Pupilles dilatées; *ars.*, — *cuivre.* — Très-dilatées; *ars.* — Contractées; *ars.*, — *ver.*

Photophobie, extrême sensibilité à la lumière; *ars.*

Obscurcissement de la vue; *ars.*, — *ver.*, *cuivre*

Paupières mi-closes; *ars.*, — *ver.*, — *cuivre*

Dysécie; *ars.*, — *ver.*, — *cuivre.* — Tintemens, bourdonnemens; *ars.*, — *ver.* — Surdité; *ars.*, — *ver.*

Pâleur de la face; *ars.*, — *ver.*

Traits de la face exprimant le malaise, puis l'anxiété, la tristesse; — ils trahissent une certaine angoisse, sans que le malade le sente. — Face hippocratique; *ars.*, — *ver.*

SYMPTOMES DU CHOLÉRA.

filent en même temps, ainsi que toutes les parties molles de la face.

Visage bleuâtre; — lèvres froides et bleues.

Teinte noire de la face et des membres (*Brière et Leggallois; Gaz. méd., 23 juin 1831*).

Trismus de la mâchoire inférieure.

Sécrétion de la salive suspendue.

Intérieur de la bouche sec.

Ecume à la bouche, avec perte de connaissance au début.

Bouche pâteuse, saburrale, avec salive muqueuse (*Turnbull Christie, obs. on the cholera at Madras; Gaz. méd., 13 novembre 1830*).

Froid de la bouche et de la langue.

Langue très-nette; — quelquefois sèche; — quelquefois humide; — rude, mais humide; — toujours humide; — rarement couverte d'un enduit jaunâtre, — bleuâtre, — noir, — brun.

Voix faible et rauque.

Voix creuse (*Scot, Report on the epidemic cholera. Madras, 1831*), — comme sortant d'un tombeau, presque nulle.

Le malade ne s'exprime que par un soupir plaintif (*vox cholericæ*) et par un seul mot à la fois, faute de souffle suffi-

SYMPTOMES DES REMÈDES.

Taches bleues de la face, lèvres froides et bleues; *ars.*, — *ver.*, — *cuivre*.

Spasmes de la mâchoire; *ver.*

Suppression de la salive; *ars.*, — *ver.*

Cavité buccale sèche; *ars.*, — *ver.*, — *cuivre*

Bouche écumante; *ver.*

Bouche pâteuse; *ars.* — *ver.*, — *cuivre*.

Langue quelquefois sèche; *ars.*

Langue blanche ou bleuâtre; *ars.*, — *cuivre*.

Voix faible et rauque; *ars.*
Voix creuse; *ars.*, — *cuiv.*

SYMPTOMES DU CHOLÉRA.

sant pour prononcer une phrase ; — de temps en temps un cri plaintif. (*Méd. ang.*, l. c.)

Anorexie. Soif insatiable. Le malade demande de l'eau froide et encore de l'eau froide; elle lui fait un plaisir inexprimable.

Désir constant d'eau froide qui est toujours rejetée, mêlée de mucosités.

Perte notable d'appétit.

Pression et plénitude de l'estomac.

Sensation de malaise à l'épigastre.

Concentration et pression au creux de l'estomac. (*Notices*, xvi.)

Sensation de plénitude à l'estomac, même en s'abstenant de toute nourriture.

Renvois, hoquets et nausées.

Les vomissemens contiennent d'abord des alimens, puis il deviennent tout-à-fait aqueux.

Vomissemens d'un liquide aqueux, analogue à celui qui est rendu par les selles, avec des grumeaux de mucosités.

Vomissemens de matière blanchâtre, transparente, d'un gris cendré, rarement bilieux, d'un goût fade, nauséux, souvent acide, toujours re-

SYMPTOMES DES REMÈDES.

Dégout; *ars.*, — *ver.* Soif inextinguible; *ars.* Désir d'eau froide qui fait un plaisir inexprimable; *ars.*, — *ver.*, — *cui-*
vre.

Envie d'eau froide toujours rejetée avec des mucosités; *ars.*

Perte complète d'appétit; *ars.*, — *ver.*, — *cui-*
vre.

Poids et pression dans l'estomac; *ars.*, — *ver.*, — *cam-*
phre.

Sensation de quelque chose d'étranger sous les côtes gauches et à l'épigastre; *ars.*

Pression douloureuse à l'épigastre ou dans la partie antérieure du foie; *camphre.*

Sensation de satiété et de surcharge de l'estomac, comme s'il était complètement plein d'alimens; *ars.*

Renvois, éructations avec expulsion du contenu de l'estomac; *camphre*, — *cui-*
vre.

Vomissemens de matières aqueuses pareilles à celles des déjections alvines, avec des mucosités caillebotées; *ars.*
ver., *ipec.*, *cui-*
vre.

SYMPTOMES DU CHOLÉRA.

poussant; quelquefois sanguinolent ou crémeux.

Vomiturations sans déjections.

Hoquets avec secousse de tout le corps.

Chaleur à la région gastrique.

Chaleur à l'estomac et dans les intestins qui se propage souvent le long de l'œsophage et jusque dans la bouche.

Crampes de l'estomac avec les douleurs les plus violentes.

Pression et anxiété à l'épigastre et à la région précordiale. (*Notices XVI.*)

Douleur immédiatement sous le cartilage xyphoïde.

Tension et ballonnement depuis la région précordiale jusqu'à l'ischion, par dessus l'ombilic.

Douleurs intolérables autour de l'ombilic.

Pression et pesanteur vers les reins et les lombes (*Notices XVI.*)

Abdomen douloureux, surtout vers les hypochondres (*Sandras, l. c.*)

Douleur, chaleur dans le bas-ventre.

Gargouillement du ventre (*Not. XVI.*)

Sensation de pesanteur dans le ventre (*Bull. 2.*)

SYMPTOMES DES REMÈDES.

Envie toujours plus forte de vomir; *ars., ipec., cuiv., ver.*

Vomituration sans matière; *ars., ipec.*

Hoquets (*ver.*) avec ébranlement de tout le corps; *ars.*

L'estomac est très-chaud; *ars. ver.*

Chaleur dans l'estomac et dans les intestins (toujours) qui se répand souvent jusqu'à la bouche; *ars.*

Spasmes très-douloureux de l'estomac; *ars., cuivre.*

Pression douloureuse et angoisses à l'épigastre ou dans la partie antérieure du foie; *camphre, arsenic., ipecacuanha, cuivre, ver.*

Douleur immédiatement sous le cartilage xyphoïde; *ars.*

Tension et gonflement depuis l'épigastre, passant par le nombril jusqu'au pubis; *ars., ver., ipec.*

Douleurs insupportables autour du nombril; *ars., ver., ipecac., cuivre.*

Douleur concentrée sous les fausses côtes jusqu'aux vertèbres lombaires; *camphre, ipec.*

Pression douloureuse dans les hypochondres; *camphre.*

Tiraillement, *ipecacuanha.*

Douleur, chaleur dans le bas-ventre; *ars., ver., cuivre.*

Expulsions de flatuosité abondantes, et, au bout de quelques heures, pression dans le bas-ventre, comme par plénitude de flatulence; *camphre.*

SYMPTOMES DU CHOLÉRA.

Tranchées (*Not.* XVI).

Constipation (*Bull.* 2).

Spasmes des intestins.

Déjections alvines augmentées.

Déjections violentes.

Ténésme violent.

Besoin sans cesse croissant d'aller à la selle.

Diarrhée avec épuisement.

Selles avec borborygmes.

Déjections involontaires.

Selles aqueuses, blanchâtres ou troubles, quelquefois rougeâtres et mêlées de sang.

Déjections semblables à du blanc d'œuf coagulé, tenant en suspension des flocons verts (*Sandras, l. c.*).

Sensation de brûlure à l'anus, comme par l'eau bouillante.

Un liquide aqueux et quelquefois sanieux coule continuellement, sans vomissement et sans expulsion, de la bouche et de l'anus, jusqu'à la mort.

Urine rare ou nulle, quoique la hoisson soit abondante (*Not.* XVI).

Rétention d'urine; suppression des urines.

En général, suppression des urines et de la salive. (*Koestler, l. c.*)

SYMPTOMES DES REMÈDES.

Tranchées aiguës; *camphre, cuivre.*

Constipation; *camph., cuiv.*

Spasmes des intestins; *cuiv.*

Augmentation des selles; *ars., ver., ipec., cuivre.*

Selles surabondantes; *ars., ver., ipec., cuivre.*

Besoin toujours croissant d'aller du ventre; *ars., ver., cuivre.*

Diarrhée colliquative; *ars., ver., ipec., cuivre.*

Evacuations involontaires; *ars., cuivre.*

Selles aqueuses blanchâtres ou troubles, quelquefois rougeâtres et mêlées de sang; *ars., cuivre.*

Selles rarement semblables à de la bouillie; matière pareille à du blanc d'œuf coagulé; *ars., cuivre.*

Brûlure à l'anus comme s'il y passait de l'eau chaude; *ars., cuivre.*

Urine rare ou nulle; *ars., cuivre, rouge, ipec., ver.*

Strangurie presque totale et ténésme du col de la vessie; *camphre, ars.*

Besoin d'uriner, mais il ne vient que peu d'urine; en même temps le sujet ressent une douleur brûlante dans l'urè-

SYMPTOMES DU CHOLÉRA.

Teinte violette du pénis.

Respiration précipitée.

Respiration rare et profonde.

Respiration fréquente, irrégulière, imparfaite. (*Médec. angl.*)

Grands efforts pour respirer. Immense effort de la poitrine, à chaque inspiration.

Expiration vive et convulsive.

Respiration gênée.

Sensation de suffocation avec crampes toniques des extrémités.

Pouls plein et dur, mais évidemment entravé et pénible.

Faiblesse, petitesse, lenteur inaccoutumée du pouls (*Kæstler, l. c.*).

Absence du pouls aux mains, où on ne distingue de loin en loin que quelques pulsations filiformes (*Kæstler*).

Douleur et sensation d'engourdissement dans les membres.

Légères crampes dans les jambes.

Douleurs musculaires accompagnées de tiraillemens et de soubresauts, particulièrement dans les pieds (*Kæstler*).

SYMPTOMES DES REMÈDES.

thre, surtout à l'entrée; *cuivre*.

Enflure du pénis et inflammation du gland; *cuivre*.

Respiration précipitée avec gémissemens; *cuivre*.

Respiration difficile et interrompue, avec inspiration prolongée; *ars., ver.*

Chaque inspiration à lieu avec effort, comme si la place manquait dans le poumon; *ars., ver.*

Difficulté de respirer; *cuivre*.

La poitrine est comme contractée, la respiration difficile jusqu'à l'étouffement; *cuivre*.

Respiration courte; *camphre., ipec.*

Serrement de poitrine; *ars.*

Contraction douloureuse de la poitrine; crampes suivies de vomissemens; *cuivre*.

Pouls quelquefois élevé et en apparence plein; *ars.*

Pouls faible et tremblant, de 80 à 150 pulsations; *ars.*

Pouls petit, dur, et de plus en plus lent; *camphre*.

Pouls aux tempes et aux mains, tremblottant ou imperceptible; *ars., ver.*

Elancemens et douleurs aux extrémités; *ars., ver.*

Crampes et convulsions aux doigts et aux orteils, qui s'étendent bientôt à l'épaule ou aux pieds et aux mollets, le plus souvent en croix, des extrémités supérieures droites

SYMPTOMES DU CHOLÉRA.

Crampes fortes et fréquentes dans les mollets.

Roideur passagère des muscles des lombes.

Crampes commençant aux extrémités des doigts et des orteils, et gagnant rapidement le tronc; il faut quelquefois jusqu'à 6 hommes pour contenir le malade.

Extrémités froides, glacées, marbrées (*Legallois*).

Peau froide, couverte d'une humidité visqueuse.

Couleur bleue, plus prononcée sur les orteils, les doigts et les ongles, le nez et les lèvres (*Kœstler*).

Faiblesse.

Faiblesse croissante.

Faiblesse excessive. (*De Boismont et Legallois*.)

Débilité des muscles de la volonté.

Evanouissements.

Frissons.

Sueur froide, épaisse, visqueuse sur toute la peau (*Sandras*).

Chaleur interne et soif.

SYMPTOMES DES REMÈDES.

aux inférieures gauches, et vice versa.

Lassitude et difficulté de mouvoir les extrémités inférieures; *camphre*.

Crampes générales qui empêchent de maintenir le malade dans aucune situation; *ars.*, *cuivre*.

L'angoisse force le malade à se jeter de côté et d'autre; *ars*. Crampes des extrémités supérieures et inférieures; *cuivre*.

Peau froide, recouverte d'une sueur gluante; *ars*.

Froid général du corps; *ver*.

Peau bleuâtre; *ars.*, *ver*.

Ongles bleus; *ars*.

Affaissement; *ars.*, *ver*.

Faiblesse croissante à vue d'œil; *ars.*, *ver*.

Prostration complète des forces; *ars.*, *ver.*, *cuivre*.

Tremblement des mains avec prostration complète; *ars*.

Le malade ne peut se tenir sur ses pieds et chancelle comme un homme ivre; *ars*.

Défaillance; *ars.*, *ver*.

Frissonnements; *ars.*, *ver*.

Sueur froide; *ars.*, *ver.*, *cuivre*.

Ardeur insupportable dans l'intérieur du corps, quoique l'extérieur soit tout-à-fait froid au toucher; *ars*.

SYMPTOMES DU CHOLÉRA.

Angoisse qui ne laisse aucun repos au malade (*Scot*).

Le malade conserve toute sa présence d'esprit (*Kœstler*), et sa connaissance jusqu'à la mort (*Scot*).

Il garde du calme.

Intégrité des facultés intellectuelles (*De Boismont et Legallois*).

Gémissemens et soupirs.

Humeur chagrine.

Indifférence parfaite, taciturnité.

Grande agitation.

Confusion des idées.

Délire, discours délirans.

SYMPTOMES DES REMÈDES.

Angoisses; *ars.*, *ver.*, *cuiv.*

Le malade conserve sa connaissance jusqu'à la mort; *ars.*

Calme moral; *ars.*

Tranquillité d'esprit jusqu'au dernier moment, même au plus fort des angoisses et des tourmens, *ars.*, *ver.*

Gémissemens plaintifs; *ars.*, *ver.*

Opiniâtreté et mauvaise humeur; *ars.*

Le malade ne répond qu'avec répugnance; *ars.*, *ver.*

Désespoir; *ars.*, *ver.*

Pensées confuses; *ars.*, *ver.*

Discours délirans; *cuiv.*, *ver.*

Nous sommes loin d'avoir épuisé le tableau des symptômes du choléra; mais nous avons cherché à rassembler ceux qui offrent l'analogie la plus frappante avec les symptômes produits par les substances qui ont été employées avec succès comme remèdes. Les lecteurs auront sans doute remarqué que les symptômes du camphre correspondent au plus grand nombre de ceux qui se manifestent au début de la maladie, tandis que l'arsenic, le veratrum et le cuivre en offrent davantage d'analogues à ceux du milieu et de la fin du choléra; de là la raison du choix de ces substances à ces différentes époques, de là aussi leur réussite.

Nous aurions craint de trop charger ce tableau si

nous y avons exposé les symptômes de *toutes* les substances qui ont été recommandées et employées ; les médecins homœopathistes studieux pourront aisément suppléer à cette lacune.

Ch. G. PESCHIER , docteur.

CORRESPONDANCE.

A M. LE DOCTEUR P. DUFRESNE.

Lyon, le 29 juin 1832.

Monsieur et savant Confrère,

Des occupations fatigantes m'ont empêché jusqu'à présent de coordonner les matériaux du mémoire dans lequel je me proposais de discuter quelques points relatifs à la méthode curative du docteur S. Hahnemann. En attendant, et pour tenir en quelque chose ma promesse envers vous, j'ai l'honneur de vous adresser un opuscule que le docteur Des Guidi vient de publier sous ce titre : *Lettre aux médecins français, sur l'homœopathie et sur le traitement homœopathique du choléra-morbus.*

Je pense que vous verrez avec intérêt cette honorable tentative d'un médecin dont la pratique la plus

heureuse remplit les instans , et qui n'a rien plus à cœur que de voir ses succès égalés , surpassés par ceux de ses confrères , et l'homœopathie devenir au plus tôt le patrimoine universel.

Vous tiendrez sans doute compte aussi à l'auteur des efforts qu'il a dû faire pour se maintenir constamment sur le terrain de l'ancienne école , afin de montrer la route de la nouvelle. Nos confrères d'Allemagne pourront trouver ses argumens bien superflus, lorsque tout devrait se borner à dire : *Ouvrez les yeux* ; mais ils comprendront la position d'un homme qui , tenant en main le prisme de *Newton* , le montrant , l'offrant à tout le monde , n'en est pas moins réduit à prouver, par la mécanique d'Archimède, que la lumière peut réellement se diviser en sept rayons, que ce n'est ni un crime , ni un déshonneur de croire à cette possibilité , et que plaisanter sur le prisme ne suffit pas pour le briser.

Monsieur Des Guidi s'attache surtout à réconcilier les médecins allopathistes , soit avec la loi des semblables , soit avec l'action puissante des doses subtilisées, et à démontrer que la marche lente de l'homœopathie est loin d'établir aucun préjugé contre elle. Il n'a cherché à répondre qu'aux objections sérieuses ; il répugnait à son caractère d'en supposer d'autres ou de se mesurer avec elles.

Cependant , il faut l'avouer, cette opposition vague qui se fonde sur des plaisanteries tient quelque place dans le monde , et a retardé la propagation de plus d'une importante vérité. Ce n'est pas contre les doutes

prudens, les défiances raisonnées que l'homœopathie a besoin d'être en garde, car ceux qui l'attaquent avec de telles armes sauront bientôt la juger, et, d'ennemis qu'ils seront d'abord, ne tarderont pas à devenir ses zélés défenseurs. Cette histoire est la mienne. C'est celle de plus d'un autre; et des écrivains de mérite, après mûr examen des principes qu'ils se préparaient à combattre, ont consacré aux progrès de la nouvelle thérapie, la même plume qu'ils avaient taillée pour la critique. Le célèbre docteur et conseiller d'Etat *Rau an Lieffen* en est un exemple. Chose remarquable! pas un seul des médecins qui ont tenté l'essai des doses infinitésimales n'est revenu sur ses pas et n'a proclamé la fausseté des faits allégués! Si d'ailleurs l'homœopathie n'était pas une vérité; si, en d'autres termes, les médicamens réduits en miasmes n'agissaient pas puissamment sur le principe de vie (car c'est là toute la question), comment expliquer ce prosélytisme de la plus étrange des rêveries, qui n'aurait pour point d'appui ni une idée mystique, ni des agens matériels.

De toutes les inventions du génie, aucune ne se présenta jamais à l'examen avec moins d'élémens de succès que ne le fit l'homœopathie; aussi la célébrité de son auteur, ses titres passés, ne la préservèrent point du sort commun aux découvertes utiles. *Copernic*, *Descartes*, *Newton*, subirent des persécutions qui sont la honte éternelle de l'esprit humain. *Harvey*, annonçant la circulation du sang, ne fut-il pas accueilli par le sourire du dédain? Et pourtant

qu'y avait-il de plus facile à vérifier que la circulation? Il suffisait de deux ligatures d'artère et de veine et de la piqûre de ces vaisseaux, tantôt au-dessus, tantôt au-dessous de la ligature.

Lorsque j'envisageai la thérapeutique d'Hahnemann, son ridicule apparent ne me rebuta point, car des dehors semblables ne me paraissaient pas ceux qu'on aurait pu choisir pour populariser une erreur. Était-il possible, au surplus, que des hommes graves, savans et modestes, comme j'en ai connus en Allemagne, se fussent laissés fasciner sans retour par une illusion et en poursuivissent les traces avec tant de persévérance?

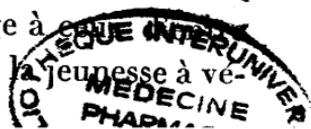
Dans l'état actuel de la science, l'homœopathie n'est susceptible ni d'une explication satisfaisante, ni d'être érigée en système; aussi ses sectateurs ont-ils évité des raisonnemens, trop souvent sources de graves erreurs, pour ne s'appuyer que sur des séries de faits. Ces derniers sont nombreux, tenaces, inexorables; ils remplissent les journaux de la nouvelle école, et constituent une base bien autrement solide que ces opinions d'hommes sur lesquelles reposèrent tant de doctrines successives. Au lieu de construire une théorie spécieuse sur une idée *a priori*, comme firent tant de fondateurs, S. Hahnemann prit la route inverse, humilia son savoir et fit plier sa vaste capacité devant l'expérimentation; sa marche fut philosophique, ses procédés rationnels; il trouva cette loi si longtemps pressentie depuis l'un des Hippocrates, mais ne prétendit point l'expliquer. Aussi l'homœopathie

laisse-t-elle aujourd'hui une lacune immense entre la théorie et les faits, se place d'un saut hors des bornes de nos connaissances, et se livre ainsi aux sarcasmes de l'école, couverte de sa conscience et forte de sa vérité. Les préjugés des savans, acquis plus péniblement que ceux de la multitude, doivent, par cela même, leur être plus chers. On conçoit à quel point doit être repoussée une méthode qui vient brutalement renverser les vieux édifices de la science ; mais il y a une orgueilleuse légèreté à proscrire sans examen préalable, une chose qui a l'unique tort de n'être pas expliquée ; il y a lèse-humanité à ne pas l'adopter si elle est vraie, à ne pas en démasquer, s'il y a lieu, toute la fausseté.

L'étrangeté de la méthode ne sera pas le seul obstacle à sa propagation en France, jusqu'à ce que de bonnes traductions viennent à notre aide. Il n'est pas facile d'assembler nombre de faits que la méfiance ne puisse pas contester, car des observations pratiques n'ont point lieu par devant notaires. D'autre part, il s'en faut qu'il soit facile de répéter l'épreuve de ces mêmes faits. Les difficultés encore mal comprises de la méthode homœopathique, la soustrairont toujours, heureusement pour sa gloire, au domaine des empiriques, mais elles retarderont quelque temps son admission au rang des vérités incontestées par les académies. Etudier un groupe de symptômes, le rattacher à un cadre scolastique de nosologie, l'attaquer en vertu des préceptes du maître actuel, suffit à la conscience du médecin allopathiste ;

mais il faut une attention plus scrupuleuse, une exploration plus minutieuse à celui qui, en présence de désordres graves de l'organisme, doit en tarir la source à l'aide d'une seule substance pure dont l'atténuation soit justement calculée d'après la sensibilité du sujet, son âge, son sexe, les circonstances environnantes, antécédentes, l'intensité du mal, son origine, l'état chronique caché sous l'état aigu, les complications, etc. Car ce n'est pas toujours en faisant évanouir les symptômes les plus apparens, c'est quelquefois en s'adressant à un symptôme obscur, que se résoudra le problème de la guérison. La difficulté est grande si l'on considère que (bien qu'elle ait déjà sur l'ancienne école l'avantage de ne laisser marcher aucune phlegmasie aiguë et de guérir les $\frac{4}{5}$ des chroniques) l'homœopathie est encore à son aurore; que l'expérience n'a point assez déterminé la durée d'action des substances, le moment où l'on peut avec avantage en neutraliser une par une autre, et une foule de points qu'on ne parviendra à éclaircir qu'à mesure que des praticiens se réuniront pour comparer leurs travaux, comme le font déjà à Leipzig et les disciples d'Hahnemann et les médecins que son école a ralliés. Là ne sont point tous les obstacles.

Mettons avant tout hors de cause tant de praticiens révéérés, que l'âge, d'importans travaux et une pratique brillante, mettent dans le cas d'être peu désireux d'innovations, peu disposés à recommencer de pénibles études. Rendons hommage à ceux qui, sans rien préjuger, invitent la jeunesse à vé-



rifier ce qu'on lui annonce de nouveau; plaignons ceux qui ne savent pas unir cette dernière couronne à celles qu'ils ont si souvent méritées, mais respectons en eux le *sommeil d'Homère*, et ne les accusons point. Cette part faite par des motifs dont il n'est pas donné à chacun de se prévaloir, reste celle qu'il faut attribuer à la frivolité, à l'indifférence, à l'amour-propre.

La frivolité que nous portons en tout, dans le monde, dans la politique, etc., a passablement à s'égarer de l'homœopathie; le sujet est fertile, les épigrammes faciles; qu'importe le fait de la question?

L'indifférence (le mot de paresse serait dur) ne peut être étrangère au peu de progrès de l'homœopathie; examinons les hommes et convenons qu'il en est peu qui, une fois placés dans la carrière, soient disposés à s'enfoncer dans une série illimitée de nouvelles études. Oserions-nous de bonne foi avancer que la vaccine se fût établie en quelques années, si au lieu de la trouver au bout de la lancette, il eût fallu chaque fois l'extraire de huit gros volumes tels que ceux qui composent la matière médicale pure de Hahnemann?

L'amour-propre est la cause des dédains dont toutes les innovations sont l'objet, il doit susciter à l'homœopathie des détracteurs dans les deux extrêmes des corps éclairés.

Quelques médecins qui, sans daigner agir par eux-mêmes, ne peuvent se refuser à l'évidence de certaines cures, en cherchant l'explication dans des circonstances étrangères au remède employé,

telles que l'influence de l'imagination du malade, celle d'un changement de régime, celle de l'expectation, etc. Assertions fragiles ! car, invoquez-vous l'imagination ? Mais c'est sur un grand nombre d'enfans que roulent les plus brillantes observations des homœopathistes ; la médecine vétérinaire éprouve les succès de la méthode ; et d'ailleurs tout médecin qui tente ses premiers essais en ce genre, se garde bien d'en parler à ses malades, puisque lui-même n'y croit point encore. Ses premières cures, celles qui ébranlent sa foi médicale et établissent sa confiance en de nouveaux moyens, ne peuvent donc rien devoir à l'imagination. Qui pourrait avoir le secret de guérir par l'imagination des syphilis, des croupes, des fièvres pernicieuses, des scarlatines ?

Est-ce la médecine expectante, la nature qui guérit ? Cette nature a bien de la bonté pour les homœopathistes, quand nous tous nous l'attendons si souvent en vain. Si par la médecine expectante, toujours mieux connue depuis Stahl, on a confié à la nature le soin d'amener à leur guérison certaines maladies simples, en a-t-elle jamais abrégé le cours déterminé comme le fait l'homœopathie pour la rougeole, l'érysipèle, etc., dont elle obtient constamment la résolution, comme celle de toute phlegmasie aiguë, en un, deux, trois ou quatre jours ?

Vous vous retranchez dans le régime ; il fait tout, direz-vous ? Eh bien, ce régime au moins est particulier à l'homœopathie ; si c'est à lui qu'elle doit ses effets, il est à lui seul une grande découverte. Mais quel

est le médecin qui n'a pas tenté de varier l'alimentation de ses malades, conseillé, par exemple, aux anémiques une nourriture plus substantielle? Les malades eux-mêmes ne sont-ils pas portés sans cesse à excéder les prescriptions diététiques? Traitons une gastrite aiguë, sub-aiguë ou chronique, avec des tranches de bœuf et du consommé; nous verrons si nous obtiendrons les mêmes résultats que l'homœopathie obtient dans le même cas avec ses atomes de bryone, de noix vomique ou de pulsatille.

Voilà bien du temps perdu en vaines discussions. Des faits, des faits avant tout. Depuis mon retour de voyage, c'est-à-dire depuis cinq mois, plus de 800 malades, souvent dans un état désespéré, ont réclamé de moi les secours de la médecine nouvelle. Les observations sont recueillies sans exception, et une partie est destinée à la publicité. Cinq de ces malades sont morts : un hydrocéphale chronique, deux phytisies au 3^e degré, deux cancers ulcérés; et ce n'est pas chez ces derniers que j'ai pu le moins constater les prodigieux effets des atomes de Hahnemann.

Dans une prochaine lettre, j'aborderai des questions plus importantes; je n'ai voulu, en vous adressant l'ouvrage remarquable du docteur Des Guidi, que rappeler quelques-unes des lois de la pauvre humanité, lois que l'on oublie quand on demande comment il se fait que tant de médecins n'ont point encore porté leur attention sur un sujet qui intéresse l'humanité à un si haut degré. Que faire à tout cela, mon cher confrère? Etudier, approfondir la science nou-

velle, supporter les inévitables inconvéniens semés sur sa route, et s'en rapporter au temps, qui finit toujours par faire triompher la vérité.

J'ai l'honneur d'être, etc.

H. GUEYRARD, D.-M.

ARTEMISIA JUDAICA.

SES EFFETS PATHOGÉNÉTIQUES.

Nous avons terminé l'article *médicament et médication*, dans le précédent numéro de ce recueil, par une assertion qui, bien qu'elle ne soit que l'énoncé d'un fait, peut être envisagée d'une manière un peu différente par l'école allopathique et par le vulgaire médical.

« *L'homœopathie*, avons-nous dit, *use de tous les poisons, et pour elle tous les médicamens le sont.* » Telle est cette assertion que nous allons rendre évidente par l'examen et l'étude d'une des substances le plus trivialement employées, d'une substance qui est traitée par la police médicale à l'égal des fleurs de primevères et de tilleul, qui est vendue par le dernier des épiciers, qui est ordonnée par toutes les bonnes femmes, et administrée presque sans ap-

préciation de doses, enfin, qu'on décoré à peine du titre de médicament.

Cette substance, connue vulgairement chez nous sous le nom de *grenette*, et plus vulgairement encore sous celui de *barbotine*, désignée dans les auteurs de matière médicale, dans les drogueries et les pharmacies, par les dénominations diverses de *cina*, *sementine*, *semen cinæ*, *semen contra*, *semen santonici*, *semen sanctum*, *semen zedoariæ*, est un produit de l'*artemisia judaica*, et probablement aussi de l'*artemisia contra*, plantes originaires l'une et l'autre du Levant.

Les parties vendues dans le commerce, qui nous arrivent le plus ordinairement par la voie de Smyrne, sont les sommités de ces plantes recueillies au moment de la floraison; les fleurs surtout qui se présentent sous la forme de grains arrondis, oblongs, lisses, d'un brun-verdâtre, mélangés de quelques sommités de tiges, de pédicelles et de quelques bractées membraneuses.

Il en est deux variétés : l'une à laquelle s'applique plus particulièrement la description que nous venons de donner, est l'*artemisia judaica*. Elle est la plus commune et la plus fréquente dans les drogueries.

L'autre à laquelle, selon quelques auteurs, on devrait donner la préférence, consiste en fleurs ou grains plus petits, plus mélangés de sommités de tiges et de parties foliacées; c'est très-probablement l'*artemisia contra*, dont les fleurs sont sessiles et se ré-

coltent avec les sommités des tiges et les folioles qui les entourent. C'est à cette dernière que le nom de *semen zedoariæ* proposé par A. Rosensten, avait été plus particulièrement donné.

A peine mise au rang des médicamens, cette substance n'a été observée que sous le rapport vermifuge. C'est un anthelminthique, a-t-on dit, et tout est dans ce mot; nulle part on ne trouve qu'elle ait été employée à aucun autre usage, il ne paraît pas même qu'on en ait eu l'idée. On a cherché à connaître comment elle agit sur les vers intestinaux (1), et nullement à déterminer son action sur l'économie animale; on l'adresse à travers le tube intestinal comme on met une lettre à la poste, sans songer à l'action qu'elle exerce sur son passage.

Si telle est la manière de faire de la plupart des auteurs, il est cependant quelques observateurs qui avaient aperçu qu'elle n'est point une substance inerte, devant être abandonnée à l'empirisme vulgaire sans aucun inconvénient; car on lit dans Vitet, *Matière médicale réformée*, « qu'elle échauffe beaucoup, » donne quelquefois des coliques, et aux enfans des

(1) Voici ce qu'on lit à ce sujet dans Murray : *Apparatus medicaminum*, p. 93. « In infuso saturato aquâ facto intra 5 horas secundum *Baglivium* (oper, p. 60), intra 7 ad 8 horas autem secundum *Redium* lumbrici vivi necati, quum contra ea in amarioris longe absynthii decocto per 30, et in infusi agarici per 36 horas vivere pergerent. » (*Red. de animal. viv.*, p. 156.)

» convulsions, lorsqu'on l'administre à trop haute
» dose. »

Ces observations, quoique vraies, ont passé comme inaperçues ; elles n'ont modifié en rien la pratique, apporté aucun obstacle à l'abus qu'on peut faire du *cina*. Il était réservé à l'homœopathie, en constatant par des essais réitérés le mal que peut faire ce médicament administré à un homme sain, de montrer qu'il possède une force active, puissante, un *venenum* dont on peut suivre les effets, dont on peut utiliser l'action autant qu'on peut le faire de l'arsenic, de la belladone, de l'aconit, etc.

Suivons-le dans le tableau des effets pathogénétiques qu'il produit, puis nous exposerons comme complément quelques faits ou observations qui nous sont propres (1).

Tête prise et sentiment de défaillance avec brouillard devant les yeux en sortant du lit : tout se calme en se recouchant. Douleur frontale intérieure, stupéfiante, puis occipitale ; elle occupe parfois toute la tête, qui semble serrée avec une corde ; elle est aggravée par la lecture et l'application, et elle se calme lorsque l'individu s'appuie en avant.

Froncement convulsif des sourcils, douleur obtuse dans toute la tête avec faiblesse et aberration de la vue, surtout le matin. Les yeux sont douloureux à la lumière, et tout semble vu à travers une gaze. Il faut

(1) Le tableau suivant est extrait de la *Matière médicale pure* de S. Hahnemann.

souvent frotter les yeux pour se retrouver en lisant ; les pupilles sont dilatées ou contractées outre mesure ; les paupières sont sèches et semblent avoir été poudrées de sable fin.

Fourmillement aux lèvres et démangeaisons, tantôt à une de leurs commissures, tantôt à l'autre (ap. 1 h. et ap. 36.)

Yeux cassés, face pâle, quelquefois bouffie et livide ; douleur aux tempes, susceptible d'être augmentée par le toucher et la pression.

Tiraillement et crampe à l'oreille externe comme s'il y avait otalgie ; douleur sourde aux apophyses mastoïdes, augmentée par le toucher et la pression, comme s'il y avait coup et contusion ; élancées, soit battemens dans les muscles du cou, simulant des pulsations artérielles (11 h. ap.).

Sécheresse et âpreté de la bouche avec sentiment de défaillance (ap. 3 h. et demie). Difficulté d'avaler, et forte faim peu après le repas ; renvois inodores le matin, et rapportant le goût des alimens après le repas ; rapports d'eaux acides-amères ; malaises à l'estomac avec horripilations passagères ; vomissemens avec sentiment d'inanition ; hoquet fréquent (ap. 1 h. et quart) ; crampes et contractions, quelquefois douleur à l'épigastre, qui gêne la respiration et gagne le ventre.

Points, douleurs et tranchées aiguës dans diverses parties du ventre, surtout autour de l'ombilic, tantôt aggravées, tantôt affaiblies par le toucher ou par une inspiration un peu forte, presque toujours ac-

compagnées d'un point sous l'angle interne de l'omoplate. Sensation de chaleur désagréable dans le ventre, qui dégénère en coliques violentes ; aller du ventre les calme. Douleur aiguë toute particulière au fondement, lorsqu'il s'échappe des vents.

Urines troubles et fort abondantes ; fréquentes envies d'uriner pendant un jour entier.

Sensation de brûlement et de chaleur dans les narines, comme si le sang allait en sortir ; l'enfant les gratte jusqu'à s'écorcher et à faire couler le sang. Douleurs cuisantes comme si on y avait quelques boutons, quelques croûtes récemment arrachées.

Eternuemens fréquens, quelquefois si forts qu'ils donnent de violentes douleurs aux tempes, et qu'il semble que la poitrine va se rompre.

Coryza et abondante sécrétion des mucosités ; les narines sont fréquemment comme bouchées.

Respiration difficile, bruyante, courte ou stertoreuse, quelquefois entrecoupée et se faisant comme par saccades. Le matin, besoin d'expectorer, sécheresse de la trachée artère ; sensation d'irritation catarrhale ; irritation qui force à tousser ; l'expectoration est difficile ; toux convulsive ; les crachats sont blanchâtres. Avant de tousser, l'enfant s'assied sur son lit, il promène autour de lui un regard égaré, et présente, dans tout son être, une sorte de tension et de rigidité, comme s'il allait prendre une attaque d'épilepsie. Après les secousses de toux, il reprend haleine avec avidité et violence, faisant entendre le bruit : Au ! Au ! Sa face est pâle.

La toux du matin amène souvent une douleur dans la poitrine, sous le sternum, semblable à celle que donnerait une plaie, une écorchure; asthme et oppression, avec sueur et fatigue, comme si les poumons étaient comprimés par le sternum. Douleurs diverses dans toutes les parties du thorax.

Douleur simulant une contusion au sacrum; le bas du dos semble serré par un lien. Sentiment de grande fatigue, surtout après le repas; douleur lancinante au milieu du dos, qui cesse par le mouvement; élancées tout le long de la colonne vertébrale.

Sentiment de torpeur, de paralysie dans les bras, surtout aux articulations et jusqu'aux épaules. Parfois il y a douleurs aiguës comme de contusion, tantôt aggravées, tantôt affaiblies par le mouvement. Douleurs, quelquefois avec crampes, dans les articulations du coude et du poignet, et contractions spasmodiques des mains revenant par intervalles. Elancées convulsives à la paume des mains, flexion convulsive des doigts, crampes. Fourmillement au bout du pouce, avec sentiment de torpeur et d'engourdissement; la pulpe en est douloureuse au toucher.

Douleur dans les fesses en marchant, comme après une forte et longue fatigue; douleur comme d'une chute sur le grand trochanter; sentiment douloureux de paralysie à la cuisse, et sentiment de tremblement d'un pied pendant plus d'une heure, après une longue promenade; l'enfant étend spasmodiquement les pieds, et le gauche bouge continuellement d'une manière convulsive.

Points particuliers, obtus, revenant par intervalles dans les genoux et à la plante des pieds. Douleurs dans tous les doigts de pied, comme si on les coupait.

Douleurs vagues et errantes sur le corps, fort aiguës sur les tégumens du ventre. Points et démangeaisons sur diverses parties du corps.

Eruption de petits boutons rougeâtres donnant beaucoup de démangeaison, et disparaissant promptement.

Douleurs passagères, lancinantes sur diverses parties du corps.

Convulsions épileptiformes, sans perte de connaissance; pandiculations spasmodiques fréquentes, puis tremblement de tout le corps. Lèvres livides et besoin de pleurer à cause des douleurs qui se font sentir à la poitrine et sur presque toutes les parties du corps, soit dans le repos, soit dans le mouvement.

Bâillemens, soupirs, gémissemens et plaintes, surtout dans la soirée; le matin et le soir il y a aggravation de tous les symptômes.

Grande somnolence le jour, même en marchant. Inquiétude la nuit, insomnie. L'enfant est inquiet, agité et pleureur, surtout au réveil; il s'agite même pendant le sommeil, et il pousse des cris que lui arrachent des maux de ventre. Des rêves pénibles et désagréables troublent le sommeil. Parfois, grande chaleur et rougeur de la face après le sommeil, d'autres fois, bâillemens, tremblemens et horripilations; face pâle et froide, avec chaleur des mains. Froid à côté d'un grand feu.

Fièvre, vomissement des alimens pris; froid suivi de grande chaleur et de soif. Fièvre quotidienne revenant toujours à la même heure; froid et chaleur sans soif, respiration fort gênée, sueur froide. Chaleur à la tête dans le paroxisme fébrile, face jaunâtre et tour des yeux livide. Rougeur de la face, chaleur brûlante, désir de boire froid, inquiétude, palpitations, anxiété, angoisses, comme si on avait commis des crimes.

L'enfant est pleureur et fantasque; cependant il mange beaucoup de mets divers. Il n'écoute rien, il se fâche pour la plus petite chose. Quelquefois il est apathique et rien ne l'émeut.

Tel est le tableau des maux que peut produire le *cina* lorsqu'il est administré à l'homme dans son état positif, la santé; il est le résultat exact d'expériences nombreuses, réitérées et soigneusement faites, que peut répéter tout praticien, que doit contrôler le médecin consciencieux, jaloux de ne rien abandonner au hasard, et désireux de n'agir que dans l'intérêt de la science et pour le plus grand bien de ses malades.

Mais comme la vertu curative d'un médicament est en raison directe de sa force active, de sa puissance pathogénétique, il en résulte que plus celui qui nous occupe peut produire de maux, plus il peut guérir de maladies; que selon le principe homœopathique posé par Hippocrate, lorsqu'il disait : *Per similia adhibita ex morbo sanatur* (*de locis in homine*, § 51), développé et réduit à ses moindres termes par notre Hippocrate moderne, il sera utilement administré contre

tous les maux dont il peut produire les semblables.

Revenons un instant sur notre tableau pour les préciser et montrer que l'empirisme avec lequel est employé le *cina* est aussi loin de la vérité qu'il est dangereux.

Nous trouvons d'abord des maux de tête avec vertiges et la face pâle ; les yeux abattus et cassés, des grimaces et mouvemens convulsifs de la face, des démangeaisons autour des yeux, des aîles du nez et de la bouche ; un besoin de se gratter le nez, qui porte l'enfant à se le déchirer ; un appétit vorace avec vomissement ; des douleurs de ventre et des coliques fréquentes ; de l'oppression, des palpitations, des suffocations ; une toux convulsive ; des douleurs diverses et variées ; des mouvemens involontaires, des spasmes, des crampes, des convulsions et des attaques épileptiformes.

Pourrait-on décrire d'une manière plus exacte les maux qui souvent désolent l'enfance, surtout pendant la première dentition ; la faim canine et les maladies, que jusqu'ici on a attribuées à la présence de vers qui souvent n'existent point ?

Nous trouvons ensuite, parmi les maux que donne le *cina*, une fièvre intermittente dans laquelle le malade est exempt de soif.

Ceci posé, on comprend comment notre médicament, seulement réputé anthelminitique, a pu souvent produire des effets avantageux dans les maladies de l'enfance ; il leur était homœopathique ; il a guéri : mais que de maux n'a-t-il pas fait par l'énormité des

doses auxquelles il est administré? Que de convulsions attribuées aux vers, de congestions cérébrales, de spasmes, d'attaques épileptiformes, de fièvres quotidiennes rémittentes ne produit-il pas chaque jour! Il n'est pas de praticien qui ne puisse s'en remémorer quelque cas, s'il veut revenir sur ce qu'il a vu.

Nous en citerons un assez remarquable pour être un *specimen* utile, un terme de comparaison bon à établir.

Le 20 septembre dernier, je passai la soirée et une partie de la nuit à préparer le *cina* pour l'usage homœopathique et à en étudier les effets pathogénétiques, et le lendemain, à 7 heures du matin, je fus appelé à voir la petite L., vigoureux enfant âgé de trois ans, qui avait été subitement saisie de fortes convulsions. Elle s'était levée bien, une heure avant.

Je trouvai la petite malade sur un lit, couchée sur le dos, sans connaissance, sans faculté d'articuler une syllabe, ni de faire aucun mouvement volontaire. Elle était en proie à de fortes convulsions, surtout du bras, de la jambe droite et des muscles de la face, où elles étaient cloniques; la bouche était tordue à gauche, les mâchoires serrées, et les yeux, s'ouvrant et se fermant involontairement, roulaient convulsivement dans leur orbite; les pouces étaient fléchis dans les mains, et fortement serrés par les autres doigts; le côté gauche et tous les muscles thoraciques et abdominaux étaient en convulsions toniques; il y avait oppression, suffocation par momens, et la salive

était écumeuse comme dans l'épilepsie. Cet état durait depuis environ trois quarts d'heure.

Encore préoccupé de ce que je venais d'étudier, je crus voir d'abord une maladie à laquelle le *cina* serait homœopathique, mais je ne tardai pas à connaître qu'elle était le résultat de l'action de cet agent même. Il y avait six jours que la petite en avait pris deux gros par ordonnance de sa mère, qui la croyait fatiguée par des vers, parce qu'elle avait un appétit irrégulier et parfois vorace, une démangeaison très-forte dans le nez, et quelques croûtes qui n'étaient que le résultat d'égratignures, un peu d'abattement et de malaise le soir, et le caractère disposé à l'humeur.

Cette dose énorme avait été mise en décoction, puis convertie en sirop, qui avait été administré matin et soir, deux jours consécutifs, dimanche et lundi.

Il y eut deux lombrics évacués le lundi et deux autres le mardi, assez de malaise et d'accablement; le mercredi, même état, mouvemens convulsifs le soir, sans perte de connaissance; l'enfant se croyait saisi par un être invisible, avait peur, et demandait à être tenu. Jeudi et vendredi, porté à l'humeur dans la matinée; il fut assez bien dans la journée; mais le soir, il y avait de l'accablement, du malaise, de la fièvre. Samedi, mieux. L'accablement du soir fut moindre. Dimanche, à six heures et demie du matin, convulsions et l'état que nous avons décrit.

J'eus recours au camphre, antidote qui me parut le meilleur, remède qui était le plus homœopathique

aux maux que j'avais à combattre. J'en pris $\frac{1}{100}$ de grain, unis à 6 grains de sucre de lait, et je les versai sur la langue de ma petite malade, après lui avoir ouvert la bouche de force.

Dix minutes après, les convulsions cloniques avaient cessé, mais il n'y avait point encore de soulèvements dans les membres, et tous les muscles restaient en convulsions toniques : la respiration était plus libre ; il n'y avait plus d'écume à la bouche. Cet état céda graduellement et fit place à un sommeil paisible et tranquille qui se prolongea jusqu'après midi, et duquel la petite sortit guérie. Elle n'a plus rendu de vers et plus eu de convulsions, comme jamais elle n'en avait eu avant l'administration du *cina*.

De ce fait sortent deux vérités que nous allons signaler.

1° Il devient évident que le *cina*, à peine réputé médicament, possède une force active puissante, un venin dont l'action peut être fort délétère, et qu'il est aussi imprudent d'abandonner au vulgaire que celui du tartre stibié.

De là découle nécessairement la démonstration de l'assertion que nous avons faite, qu'aucun médicament ne peut être distingué du poison, et que l'homœopathie a raison de les regarder tous comme tels.

2° Que sa vertu anthelminitique n'est qu'un résultat secondaire du développement de son action, comme les vers ne sont qu'un phénomène concomittent à une maladie.

Ceci nous semble exiger un léger développement.

L'homme en état de santé n'a point de vers ; la condition essentielle, nécessaire à leur existence, est un état particulier de la muqueuse intestinale, un état anormal et pathologique.

Tant que cet état reste dans certaines limites, il n'y a pas maladie proprement dite, le nombre des vers n'est pas très-grand, ils sont inaperçus ; ils ne deviennent sensibles que lorsque l'état de la muqueuse change.

Si le changement est une aggravation, il y a maladie ; l'état vermineux est augmenté ; il devient partie de la maladie, et c'est cet état accessoire et secondaire qu'on a fait principal. On a fait les vers cause de la maladie, et de là tous les maux qu'on leur a attribués.

Si au contraire le changement que subit la muqueuse est un retour à l'état normal, soit que ce retour soit le résultat d'un effort de la nature, soit qu'il soit le résultat du développement de l'action d'un médicament, les vers qui ne sont plus chez eux, qui ne reçoivent plus des sécrétions de la muqueuse une pâture convenable, sont expulsés comme corps étrangers par le mouvement péristaltique des intestins, mouvement qui devient d'autant plus fort et plus tumultueux, que le nombre des animalcules est plus grand et que leur présence et leurs mouvemens sont une plus puissante cause d'irritation.

Lors donc que l'état que nous venons de signaler se trouve chez un individu, et qu'on lui administre

du *cina*, on agit homœopathiquement sur la muqueuse intestinale, et non sur les vers dont l'expulsion est l'effet, le résultat du retour de celle-ci à l'état normal et à la santé.

Ceci nous paraît évident, et malgré les expériences de Baglivi et de Rède que nous avons citées, nous ne croyons point à une action directe du médicament sur les animalcules même.

N'est-ce pas ainsi qu'agit la presque totalité des anthelmintiques?

Dans l'observation que nous avons rapportée se trouve un fait essentiel à enregistrer, un phénomène pathogénétique à ajouter aux tableaux dressés par Hahnemann et ses disciples : c'est l'éclampsie totale, les convulsions épileptiformes avec perte complète de connaissance et de sentiment. Ce phénomène a dû nécessairement échapper aux expérimentateurs ; un accident seul pouvait le produire. La faculté d'expérimenter sur l'homme sain, ou même sur sa propre personne, n'emporte pas le droit d'aller à des doses qui peuvent porter atteinte à la vie ou à la santé générale.

Avant de terminer cet article principalement consacré à montrer les effets pathogénétiques du *cina*, nous rapporterons encore un fait propre à faire apercevoir les vertus curatives qui peuvent résulter du développement de son action.

Le 25 mars dernier, nous fûmes appelé à donner des soins à la petite R., enfant de trois ans, qui, depuis cinq mois, vomissait chaque nuit tout ce qu'elle

avait pris dans la journée ; tout était rejeté si exactement et si peu altéré, qu'on pouvait parfaitement distinguer et reconnaître les alimens pris à chaque repas.

Cet état était accompagné d'une faim vorace et d'un ensemble de symptômes que nous nous abstenons de rapporter, ne voulant point donner l'histoire entière de la maladie, qui serait hors de notre sujet.

Le premier remède administré à cette enfant, qui jouit maintenant d'une santé parfaite, fut le *cina*, qui supprima les vomissemens de suite et pour plusieurs jours.

Tels sont les effets du développement de la force active du *cina*, administré homœopathiquement, et il répondra toujours aussi exactement à l'attente des praticiens dans les affections dites vermineuses, les faims canines avec vomissement, les fièvres intermittentes avec grand appétit et défaut de soif pendant le frisson, les toux convulsives, et autres affections que la sagacité du médecin homœopathe lui indiquera facilement.

Pour l'usage homœopathique, on en prend une partie sur 20 d'alcool, et on fait infuser à froid pendant 6 à 7 jours.

L'atténuation se porte au $\overline{\text{III}}$ ou au $\overline{\text{IV}}$ (9^{me} ou 12^{me} dilution) dont on humecte des globules d'amidon et de sucre (non-pareilles), de la grosseur d'une graine de pavot, dont 2, 3 ou 4 font la dose, selon l'âge et la force du malade (1).

Son meilleur antidote est le camphre. P. D.

(1) Maintenant Hahnemann ne se sert plus que de la 30^{me} dilution, (X).

TRAITEMENT HOMŒOPATHIQUE
DU CHOLÉRA.

Le docteur Peterson, à Pensa, en Russie, a traité d'après la méthode homœopathique, 175 cholériques dans quatre villages; 146 ont été guéris et 29 sont morts. Au nombre des morts, 12 étaient âgés de 70 à 80 ans. Parmi les 146 guéris, 16 avaient plus de 60 ans. Il a employé principalement l'*ipecacuanha*, et quelquefois l'*arsenic* et le *mercure*. (Annal. d. hom. Klin., t. III, cah. 1, p. 78.) Nous devons observer que depuis cette première application de l'homœopathie au choléra, le traitement a beaucoup gagné en efficacité par les travaux des homœopathes allemands, et par l'emploi du *veratrum*, du *cuivre*, de l'*acide phosphorique*, et des autres substances que nous avons indiquées dans nos précédens numéros. La proportion des guérisons obtenues par le docteur Peterson, déjà bien belle si on la compare aux résultats des traitemens allopathiques, aurait été plus favorable encore s'il avait appliqué toutes les ressources que l'expérience a fait connaître depuis.

Lettre du docteur Gerstel au docteur Gross, en date du 24 décembre 1831, sur le traitement homœopathique du choléra, à Brünn et à Tischnowitz.

(Archiv. f. d. homœop. Heilk., t. XI, cah. III, p. 58.)

[On trouvera dans la lettre suivante des détails plus circonstanciés sur les résultats déjà mentionnés dans l'analyse de la brochure du docteur Quin (1).]

« Ainsi que je me l'étais proposé, je me suis rendu à Brünn pour observer le choléra, et tenter l'application de l'homœopathie. Fort heureusement, je trouvais les autorités supérieures et même les médecins chargés des mesures sanitaires, assez bien disposés pour l'homœopathie, et comme il y avait grande disette de secours médicaux, on ne s'opposa point à mes offres de service. Je parcourus, en qualité de médecin de district, un arrondissement infecté par le choléra, et je m'établis dans un village entièrement privé de secours médicaux. Là, dans le cours de cinq jours et demi, j'eus 47 malades. Sur ce nombre, il mourut 4 malades que je ne pus pas traiter, et une vieille femme que je soumis au traitement, mais qui se trouvait déjà fort affaiblie par une diarrhée antérieure et

(1) Voyez notre second cahier, page 162 et suivantes.

par l'usage des sudorifiques. Les 42 malades restans furent tous guéris. Plusieurs d'entre eux se trouvaient déjà presque dans le troisième stade du choléra, et personne ne pouvait croire à la possibilité de leur rétablissement. Je ne visitais mes malades dans ce village, dont le nom est Mariahilf, que le matin et le soir ; pendant le reste du jour, je me tenais dans un endroit voisin, où plusieurs chirurgiens allopathes avaient établi leur quartier, et où la maladie faisait d'affreux ravages. Les obstacles de tout genre qui me furent suscités, m'empêchèrent d'y obtenir des résultats bien déterminés. Les guérisons furent assez nombreuses, et plusieurs des cas d'insuccès ne purent être mis à la charge du traitement homœopathique, troublé de différentes manières. Comme mes succès firent du bruit, je fus bientôt appelé dans la ville même de Brünn, puis envoyé dans le district de Tischnowitz, pour y traiter les malades pendant toute la durée du choléra. Ici, où je suis maintenant depuis cinq semaines, mes efforts sont couronnés du plus heureux succès. Le docteur Quin, un anglais qui a étudié l'homœopathie, et qui compte l'exercer à Londres, est venu aussi à Tischnowitz, dans son voyage entrepris pour observer le choléra. Il m'a avoué que jamais il n'avait encore vu la maladie sous une forme aussi grave, et il s'est montré d'autant plus satisfait des beaux résultats de la méthode homœopathique. Après être resté ici pendant cinq jours, il est retourné à Paris, où il se propose de faire connaître, dans les journaux français et anglais, les

faits qu'il a vus de ses propres yeux. Pour compléter notre triomphe, je vous envoie la copie du rapport officiel hebdomadaire du médecin chargé de la surveillance sanitaire de tout le cercle, rapport qui a été transmis à l'autorité centrale, et dans lequel se trouve entre autres le passage suivant :

« Quant à la durée de l'épidémie régnante, elle a été très-courte dans quelques communes ; la marche de la maladie s'y développait *rapidement* et avec un caractère prononcé de *malignité*, et cependant les résultats du traitement appliqué ont été heureux dans la plupart des cas, et la proportion de la mortalité a été moindre que dans d'autres endroits envahis. C'est le traitement *homœopathique*, appliqué ici sur une échelle étendue, qui a eu les résultats ci-dessus mentionnés. La nature de ce traitement sera l'objet d'un rapport spécial de la part de M. le docteur Gerstel ; rapport qui du reste ne pourra être complet qu'à la fin de l'épidémie.

» Tischnowitz, 11 décembre 1831.

» *Signé* : D^r Victor MEKARSKY V. MERK,
» médecin inspecteur sanitaire, impérial et royal. »

Cependant, dès la semaine suivante, il plut au même rapporteur, qui probablement n'avait rendu hommage à la vérité que forcé par les circonstances et bien à contre-cœur, il lui plut, dis-je, de chercher à rabaisser les résultats de l'homœopathie par des accusations malveillantes et peu fondées, sans toutefois y réussir auprès des autorités. Les motifs de ce chan-

gement de disposition peuvent se trouver dans les circonstances suivantes. Le docteur Mekarsky se chargea du traitement d'une femme cholérique au début de la maladie, à dix heures du matin ; il la fit passer systématiquement, au moyen de ses remèdes par tous les stades du mal, et le soir, à onze heures et demie, il déclara qu'elle *était perdue sans ressource*, et la quitta en disant : *Je me prosternerai devant celui qui parviendra à la tirer d'affaire !* Ce fut alors que je me chargeai du traitement, et cela avec un succès tel, que déjà à trois heures et demie du matin, je pus la déclarer hors de danger, et que le sixième jour, le cinquième du traitement homœopathique, elle était levée et parfaitement rétablie.

Quant à ce qui concerne la thérapie, il est constant que le *veratrum album* est le remède le plus salutaire, et presque spécifique pour la maladie. Cependant il est impossible de guérir un cas de choléra déjà avancé, ou d'un caractère très-malin, avec *une seule* dose de cette substance. Dans les cas légers, ou bien au début de la maladie, cela peut avoir lieu, soit avec le *veratrum*, soit avec le *cuivre*. Ici, où l'invasion du mal est fréquemment subite, et où il a passé ordinairement au second et au troisième stade quand j'arrive auprès des malades, je donne sans retard 3, 4, 5, 6 globules de *veratrum* $\overline{\text{IV}}$, une dose plus faible pour de jeunes sujets, plus forte pour des individus plus âgés. Je laisse ordinairement une seconde dose de *veratrum* $\overline{\text{IV}}$ ou $\overline{\text{X}}$, suivant la violence des symptômes, avec la recommandation de la faire prendre

si aucune amélioration ne se prononce au bout de demi-heure ou une heure. Dans les crampes toniques le *veratrum* doit être préféré au *cuivre*, tandis que ce dernier a une action vraiment spécifique contre les spasmes cloniques des extrémités, qui toutefois sont assez rares, du moins ici. J'ai souvent fait faire un grand progrès à la guérison des cholériques gravement atteints, par *une seule* dose de *cuivre*, lorsque cette substance était indiquée. Cependant, il faut souvent donner 3, 4 et jusqu'à 6 doses, pour arriver à une guérison complète. Lorsque les symptômes restent les mêmes, tout en s'adoucissant, ou qu'après avoir cédé ils reparaissent, ce qui arrive surtout chez les individus âgés, je donne, avec le meilleur effet, 2, 4, 8, 12 heures après la seconde dose de *veratrum*, une troisième dose de la même substance, et quelquefois une quatrième, demi-heure ou une heure plus tard. J'ai toujours trouvé, au début de la maladie, les doses plus massives ($\overline{\text{IV}}$) plus efficaces que les hautes atténuations ($\overline{\text{X}}$).

La malade dont j'ai parlé plus haut, et que l'on considérait comme perdue, reçut d'abord, à onze heures et demie, une dose *d'esprit de camphre*, dans le but d'annuler l'action des drogues allopathiques qu'elle avait prises. A midi trois quarts, je donnai *veratrum* $\frac{\dots}{\text{IV}}$, et à une heure et demie la même dose. A trois heures, le pouls, qui avait complètement disparu, commença à se faire sentir de nouveau; le froid glacial des joues et de la langue fit place à une chaleur douce, et une transpiration modérément chaude

remplaça la sueur froide. La couleur bleuâtre du menton et des mains se dissipa peu à peu, et qui aurait vu la malade le soir, l'aurait à peine reconnue le lendemain matin. A cinq heures et demie, je donnai une troisième dose de *veratrum* ($\frac{\ddot{\cdot}\cdot}{\ddot{\cdot}\cdot\ddot{\cdot}\cdot}$), parce que le froid semblait un peu reparaître. Le matin, je fis prendre la *bryone* ($\frac{\dot{\cdot}}{\ddot{\cdot}\cdot}$), pour combattre les symptômes suivans : sensation de brûlure à la poitrine, quelques nausées, accidens gastriques avec plénitude du poulx. Je m'étais probablement trop hâté pour le choix de ce remède, qui n'amena aucun soulagement. Le soir, il survint de nouveaux des vomissemens d'un liquide verdâtre, laissant à la bouche un goût de pourriture ; la sensation de brûlure à la poitrine persistait avec l'agitation et le froid des mains ; je donnai alors l'*arsenic* ($\frac{\dot{\cdot}}{\ddot{\cdot}\cdot}$), qui amena une bonne nuit et décida la convalescence.

L'eau à la glace, en très-petite quantité à la fois, offre un grand soulagement au malade. Des lavemens d'une tasse d'eau glacée avec un jaune d'œuf sont aussi extrêmement salutaires.

Un chirurgien homœopathique du voisinage, nommé Fischer, qui a aussi obtenu des résultats très-favorables en traitant le choléra, a employé avec le plus heureux succès le *carbo vegetabilis* ($\frac{\ddot{\cdot}\cdot}{\ddot{\cdot}\cdot}$), comme remède intermédiaire, dans quatre cas, où la complète absence du poulx et l'engourdissement général ne laissaient plus d'espoir de sauver les malades. Après quelques heures, lorsque le poulx commence à se relever et que la chaleur revient, il donne alors le re-

mède approprié aux circonstances. Moi aussi j'ai vu les effets salutaires du charbon dans un cas très-remarquable chez une jeune fille de dix ans, mais dans trois autres cas, où toutefois la mort était imminente, je n'en ai obtenu aucun effet.

Je compte, parmi les malades que j'ai guéris, une femme de 72 ans, dont la convalescence a même été retardée par des fautes de régime, une autre de 82 ans, et plusieurs au-dessus de 60 ans. J'ai traité ici déjà plus de 200 cholériques, et je n'ai eu que 24 morts, au nombre desquels plusieurs étaient âgés de 60 à 70 ans. Je dois observer en outre que tous ces malades étaient dispersés dans des villages éloignés de demi-lieue à deux lieues de ma demeure, et que, comme il y avait souvent des cas nombreux simultanés, je ne pouvais toujours arriver à temps pour que les secours eussent toute leur efficacité. Il en advint que plusieurs moururent faute d'un traitement assez soigné, et que chez d'autres la maladie fut si rapide, qu'aucune médication ne put être tentée. Tout cela a été consigné dans des rapports officiels. Dans le nombre ci-dessus, ne sont point compris les 47 cholériques dont 42 ont été guéris.

Quant à ce qui concerne le *camphre*, je l'ai trouvé salulaire dans les cas où le choléra débute par des accidens spasmodiques, sans vomissemens et sans diarrhée. Quelques gouttes d'esprit camphré font rapidement disparaître les symptômes précurseurs, consistant en malaises, vertiges, palpitations, tiraillemens dans les membres, etc. Lorsqu'il se montre

salutaire dans le choléra développé, son emploi est souvent suivi de rechutes ou d'autres accidens. Dans quelques cas très-désespérés, j'ai donné ces jours derniers avec succès une goutte de la teinture de *veratrum* non atténuée, et en général les doses plus fortes me paraissent convenir dans les cas de choléra très-grave. *L'ipécacuanha* en doses répétées est aussi très-salutaire contre les prodromes, et les accidens consécutifs du choléra.

*Faits relatifs à la vertu prophylactique du cuivre
et du veratrum.*

Le docteur Marenzeller écrit de Vienne, en date du 13 novembre 1831, que ces préservatifs, bien employés, sont d'un effet sûr; il n'a pas vu un seul exemple de non réussite *dans plusieurs milliers* de cas. A Vienne, ils ont été pris par environ 150,000 personnes. (N'est-ce point une faute d'impression pour 15,000?) On a observé que les ouvriers en cuivre ont tous été préservés. (*Annal. d. hom. Klin.*, 3^e vol., 2^e cah., p. 216.)

Le docteur Peterson, à Pensa, en Russie, a fait des observations curieuses sur l'efficacité du *veratrum* comme prophylactique. Il a remarqué que, dans quelques cas, le *veratrum* a paru décider l'invasion de la maladie chez des individus qui pro-

blement y étaient déjà prédisposés, mais qu'alors aussi tous les symptômes ont été extrêmement mitigés et faciles à combattre. Le *veratrum* donné à la dose de $\frac{1}{10000}$ de grain, à des personnes séquestrées dans leurs habitations, a provoqué, dès le lendemain, chez plusieurs d'entre elles, des accidens cholériques qui ont promptement cédé à un traitement approprié. Un domestique nombreux, composé de près de cent individus, ayant pris le *veratrum* comme préservatif ($\frac{1}{100}$ de grain), les symptômes du choléra (vertiges, vomissement, diarrhée) se développèrent deux heures après l'ingestion chez un homme de 60 ans, et disparurent d'eux-mêmes dans le courant de la journée. L'action du *veratrum* avait évidemment développé la prédisposition déjà existante, et en même temps, elle y avait porté remède. Dans un village envahi par l'épidémie, le *veratrum* fut distribué à la dose de $\frac{1}{10000}$, de semaine en semaine. Tous ceux qui l'avaient pris, et qui furent atteints malgré cela, n'eurent qu'un choléra mitigé, et leur guérison fut prompte et facile, tandis que la maladie se montra avec sa violence ordinaire chez tous ceux qui n'avaient pas pris le *veratrum*. Le docteur Peterson conclut de là qu'il faut le donner comme prophylactique, à la forte dose de $\frac{1}{100}$ ou $\frac{1}{10000}$. (Annal. d. hom. Klin., t. III, 1^{er} cah., pag. 56.)

(Nous pensons, au contraire, que des doses beaucoup plus petites ont l'avantage de préserver sans amener aucun accident cholérique, comme l'expérience l'a déjà démontré en Allemagne).

Le docteur Hermann, à Saint-Pétersbourg, a vu dans quelques cas le choléra survenir malgré l'emploi du *veratrum*, et être guéri ensuite par cette même substance. Mais les cas de non-réussite ne seraient concluans que si l'on pouvait s'assurer que la personne qui a pris le prophylactique n'en a point détruit l'effet par quelque faute de régime, ou par l'emploi additionnel d'autres préservatifs. Ce qui a été digne de remarque, ce sont les symptômes produits chez un grand nombre de personnes robustes et bien portantes, par l'ingestion répétée tous les 5 jours, de 3 globules de *veratrum* de la 9^e atténuation (*veratr.* $\frac{\dots}{\text{III}}$). On a vu survenir de la pression et du gonflement à la région précordiale, du malaise, de la diarrhée ou de la constipation, de la fièvre, le soir, avec douleur brûlante au creux de l'estomac, des sueurs nocturnes, des éruptions cutanées composées de taches rouges, lenticulaires, peu élevées, ou de gros boutons rouges, isolés, saillans. D'anciens symptômes morbides furent réveillés chez plusieurs personnes délicates. Un homme robuste ressentit deux fois par jour, à de certaines heures, une douleur au sourcil gauche, avec larmoiement de l'œil et trouble de la vision; symptômes qui cédèrent à l'emploi de la *belladone*. Un petit garçon de 4 ans, trouvant chez sa mère le flacon des globules de *veratrum*, en avala à la fois trois ou quatre cents. On lui fit flairer du camphre, et il n'en résulta d'autre effet qu'une somnolence continuelle pendant 5 ou 6 jours, disposition tout-à-fait opposée aux habitudes de l'enfant. Le

docteur Hermann lui-même, en préparant en grand les globules de *veratrum*, ressentit des spasmes très-forts dans les muscles des cuisses et des gras de jambe. (Annal. d. hom. Klin., t. III, cah. 1, p. 81).

Dans une autre lettre, le docteur Hermann revient encore sur ce sujet : « Comme préservatif, dit-il, le *veratrum* est sinon infaillible, du moins très-important. Je n'ai eu que deux malades parmi mes pratiques ordinaires, qui, en général, ont pris le *veratrum* comme prophylactique. Dans la maison du prince Kourakin, tous les domestiques ont été préservés, à l'exception d'un seul qui n'avait pas pris le *veratrum*. » (Annal. d. hom. Klin., t. III, c. 1, p. 84.)

Le docteur Gross observe qu'un grand nombre de personnes qui ont pris le *cuivre* comme prophylactique, se sont guéries rapidement de diarrhées ordinaires, auxquelles l'approche du choléra donnait plus d'importance que de coutume. Quelques individus, ayant pris par ignorance jusqu'à 50 ou 100 globules de la 30^e atténuation, en éprouvèrent des symptômes assez énergiques, comme tranchées abdominales, diarrhées, douleurs d'estomac, vertiges, etc. Le docteur Gross a vu même, dans quelques cas, survenir une sorte de choléra artificiel, qui toutefois se dissipait sans danger. Il est arrivé cependant aussi que d'autres personnes n'ont ressenti aucun effet de doses aussi fortes, soit parce qu'elles n'avaient qu'une faible réceptivité pour l'action de cette substance, soit parce qu'elles ne s'astreignaient à aucun régime pen-

dant son emploi. Ce fait, qui n'a rien que de très-naturel pour ceux qui connaissent un peu les principes de l'homœopathie, a fourni à plus d'un allopathiste un texte d'accusations et de plaisanteries fondées sur une complète ignorance des faits homœopathiques (Archiv. f. d. hom. Heilk., t. XI, cah. 3, p. 53).

TRAITEMENT

DU CHOLÉRA PAR LE FROID ;

EXTRAIT TRADUIT DE L'OUVRAGE DU DOCTEUR

J.-L. CASPÉR,

professeur de médecine à l'Université de Berlin, etc.

PAR J.-J.-G. DE LA HARPE,

DOCTEUR EN MÉDECINE (1).

Depuis l'apparition du choléra en Europe, cette partie du monde est inondée de livres, brochures, articles de journaux, écrits de toute forme et de toute valeur, sur cette terrible maladie. Faits, observations, hypothèses, conjectures, rêves plus ou moins spécieux, tout a été enregistré, tout a été publié.

Tous les traitemens imaginables ont été tentés ; le chaud, le froid, le sec, l'humide, les saignées de tout

(1) Lausanne, 1832.

mode et de toute quantité, les remèdes de toute espèce, narcotiques, stimulans, toniques, astringens, nervins, émétiques, purgatifs, sudorifiques, diurétiques, altérans, etc (1), ont tour à tour été vantés et préconisés. Les amalgames les plus extraordinaires ont été faits et les formules les plus bizarres ont été exécutées (2). Des appareils de toute forme, des machines de toute espèce, des pratiques, des manœuvres infinies ont été mises en usage, et, si on excepte les

(1) Toutes ces expressions vides de sens sont bannies du vocabulaire homœopathique.

(2) N'a-t-on pas vu des notabilités fameuses administrer, tantôt simultanément, tantôt alternativement, les antidotes les plus prononcés, le camphre et l'opium, le plomb et la décoction de capsules de pavots?

Sans connaissance de l'action des médicamens sur l'homme sain, et de leurs vertus antidotaires, l'allopathie, qui n'est dirigée que par des inductions vagues et fautives, ignore que, plus il y a d'analogie entre les phénomènes produits par le développement de l'action de deux médicamens donnés séparément, meilleurs antidotes ils sont l'un et l'autre (le rhus toxicodendron et la bryone, le plomb et l'opium), et elle croit faire une thérapeutique rationnelle en les mélangeant ou en les alternant, dans le but d'utiliser leur force active, pour arriver à ses fins.

Dès long-temps cependant, le hasard a révélé à l'empirisme la vertu antidotaire de l'opium par le plomb, et il n'est pas un praticien qui n'en use dans le traitement de la colique des peintres, sans songer qu'il fait de l'homœopathie et qu'il oppose l'un à l'autre, les deux agens pathogénétiques dont la principale action primitive est de paralyser celle du tube intestinal et de donner une constipation opiniâtre.

succès obtenus par la méthode homœopathique, on n'est pas plus avancé qu'au début.

Toutes les capitales ont été envahies, et toutes les grandeurs médicales ont été successivement mises à l'œuvre, presque sans résultats, et sans que le nombre proportionnel des morts ait sensiblement varié d'une contrée à l'autre.

Au milieu d'une telle confusion, de tant d'efforts inutiles, d'écrits et de paroles perdues, paraissent quelques ouvrages propres à modifier la routine vulgaire, et à jeter quelque lumière dans cet immense espace de ténèbres.

De ce nombre sont la brochure du docteur de La Harpe, et l'ouvrage, dont elle n'est qu'un extrait, du professeur Casper. Nous allons en reproduire quelques fragmens, tâcher d'en faire ressortir l'esprit et le but, et montrer que ce qui est vraiment curatif est toujours homœopathique.

Laissons parler ces messieurs.

« A mesure que le choléra asiatique s'approchait des frontières (prussiennes), on vit s'accroître comme une avalanche la masse des écrits sur l'influenza et sur cette maladie énigmatique. L'avant-garde était formée par une armée de brochures indiquant les symptômes, la marche, la terminaison et le traitement de ce dernier, ainsi que l'arsenal de remèdes et d'appareils recommandés contre lui. Après elle arrivaient les ordonnances officielles, qui parlaient le même langage. Au milieu des contradictions et de l'obscurité que renfermaient les médications tour à

tour vantées, on découvrait cependant un certain fil directeur. Il n'y avait qu'une voix pour recommander de réchauffer promptement le malade et d'employer tous les moyens existans, tant extérieurs qu'intérieurs, capables de provoquer, *sans la moindre perte de temps*, une abondante transpiration. On préconisait le camphre (1), le succinate d'amoniaque, les pierres, cruches et bouteilles chaudes, les linimens irritans; remèdes dont l'action devait être soutenue par des torrens de thé bouillant. Brochures et journaux étaient tellement unanimes à cet égard, qu'il semblait utile de recourir au médecin pour diriger ce traitement.

» De son côté, l'activité industrielle se mit en campagne et profita de l'occasion; elle s'épuisa en inventions ingénieuses, au moyen desquelles on devait avec le moins de frais possible et sans perte de temps, réchauffer et faire suer, ou plutôt tourmenter, le malheureux cholérique; l'arsenal médical, déjà gigantesque, s'enrichit alors de caisses et de boîtes, de chaises et de lits, de brosses et de gants; et plus d'une chambre de Berlin et de Hambourg eut offert à quelque moderne Teniers le modèle parfait d'un laboratoire d'alchimiste. Tels furent les premiers fruits de l'apparition du choléra sur le sol allemand. Il n'est point inutile de revenir sur ces faits; car ils nous apprennent que c'est aux journaux et aux gazettes,

(1) Voyez ce qui est dit de ce médicament précieux dans les divers articles de la *Bibliothèque homœopathique* qui traitent du choléra.

ainsi qu'aux annonces pompeuses des fabricans et inventeurs d'appareils, que nous devons remonter, pour découvrir la source de ce vertige épidémique, qui saisit les populations et leurs médecins à l'approche du choléra: « Mais, dira-t-on, combien n'a-t-on pas vu de gens sauvés par la sueur? La maladie se termine promptement par la mort, si l'on ne fait pas suer; et quel meilleur moyen de faire suer que la chaleur? Le meilleur appareil sera donc celui qui fera monter le plus promptement le thermomètre? » La suite répondra à ces objections.

» Pénétré de ces vues, j'ai moi-même employé cette méthode, tant avant l'arrivée du choléra à Berlin, que depuis que j'ai été placé à la tête de l'hôpital pour les cholériques, qui m'a été confié, et qui jusqu'à ce jour a reçu 136 malades. Je faisais placer les malades dans un lit où ils étaient enfermés jusqu'au cou par un cerceau, puis recouverts de couvertures de laine; sur-le-champ ils étaient inondés de vapeurs d'esprit de vin dégagées par un appareil fort simple. Le thermomètre s'élevait très-promptement sous les couvertures à 35-38° R., bientôt le patient était humide et même trempé de sueur. Les malades, moins gravement atteints, se plaignaient toujours alors de la chaleur insupportable à laquelle on les exposait; leur respiration devenait gênée, et ils suppliaient qu'on les laissât tranquilles. Ceux, au contraire, qui, vrais cadavres vivans, ne conservaient d'autre signe de vie qu'une respiration courte et faible, manifestaient encore, par leurs mouvemens et leurs plaintes sourdes, combien

le bain de vapeur leur déplaisait. Plus d'un malade enfin, guéri en dépit du bain, m'a raconté tout ce que ce moyen avait de pénible.

» Les bains chauds avaient des résultats analogues et encore plus marqués, ainsi que d'autres praticiens l'ont déjà suffisamment observé. J'en dirais autant des réchauds pour l'estomac, sorte de boîtes de fer blanc remplies d'eau chaude, moulées à la concavité de l'épigastre, qu'inventèrent nos ferblantiers, et qui, dès l'abord de l'épidémie, firent partie de l'*armamentarium cholericum* de chaque ménage. Les malades supportaient si peu ces lourdes et chaudes machines, qu'on dût bientôt les munir de boucles et de courroies, pour les fixer invariablement sur leurs corps!!!

» Ce que l'examen des impressions du malade me faisait entrevoir, le thermomètre me le révéla bientôt : il ne m'en fallut pas davantage pour rejeter tout ce fatras absurde. D'après des observations multipliées, les cholériques offrent dans la bouche, lorsque la langue est entièrement froide, une chaleur de 21 à 22° R.; au bout du nez et aux mains 18-20° R.; leur haleine à une température de 19-21° R., et leur aisselle de 23 à 26. — Lorsque le malade se rétablit, à mesure que la circulation, l'hématose et avec elles la calorification reviennent à leur état naturel, on voit successivement le mercure s'élever dans le thermomètre jusqu'au degré de la chaleur naturelle. Chez les malades mouillés et *tremvés* au milieu du bain de vapeur, rien de semblable n'a lieu : le nez, l'haleine,

la bouche et les mains restent au même degré de température, ensorte que leur prétendue sueur n'est autre chose que ce que l'on appelle *la sueur des fenêtrés*, c'est-à-dire, de l'eau condensée par le froid du malade. »

De semblables observations conduisirent M. Casper à rejeter les frictions irritantes comme insupportables et nuisibles aux malades, et il affirme avoir appris de l'expérience qu'elles sont beaucoup moins patiemment supportées que le bain de vapeurs, lors même qu'elles ne sont faites qu'avec une flanelle sèche; il s'est borné à ne plus en user que pour combattre les accidens spasmodiques, en ne les faisant qu'avec modération et de peu de durée.

Le professeur Casper considère la maladie comme une *paralysie de l'organe cutanée*. Il pense que l'agent pathogénétique à l'action duquel elle est due, attaque primitivement cet organe, le paralyse et le tue en quelque sorte; de telle manière que les autres symptômes ne sont que le reflet de cette première action destructive.

Sans donner aucune approbation à cette manière de voir, que nous sommes loin d'adopter, quoique mal placé pour contredire un professeur qui a vu et observé, nous allons en exposer les motifs; ils sont l'expression des faits, le résultat de l'observation, et, sous ce rapport, la chose essentielle et véritablement intéressante, ils sont :

1^o Perte de la contractilité de la peau chez tous les cholériques sans exception. Un pli fait à la région an-

térieure du cou ou sur l'abdomen , *resté long-temps formé et ne disparaît que lentement.*

Ce signe est d'autant plus prononcé que l'état est plus grave, et notre auteur, qui l'a le premier observé, ne craint pas d'affirmer, qu'appuyé sur lui seul, on peut hardiment déclarer que le choléra est ou n'est pas dans une localité donnée.

2° La disparition de tout *turgo vitalis* dans la peau des doigts, des orteils, de la paume des mains et de la plante des pieds. Elle est toujours plus ou moins plicée en long.

3° Le *collapsus* de la face et l'enfoncement des yeux dans leur orbite.

4° La sécheresse de la peau et la diminution de sa température.

5° Le peu d'action qu'ont sur elle les irritans et les rubéfiens. Sa vie organique est en raison inverse de sa vie animale; il y a exhalation de sensibilité et affaiblissement de la vie et de la contractilité organique, phénomène qu'on retrouve dans diverses paralysies.

6° La flexibilité et la faiblesse anormale des cartilages du nez et des oreilles.

7° L'absence de sang dans les vaisseaux de la peau et des extrémités.

8° A l'appui de son opinion, M. Casper présente comme preuves auxiliaires les maladies, les affections concomitantes ou consécutives, telles que l'œdème des pieds, quelques exanthèmes, les furoncles, l'hydropisie abdominale et thoracique, maladies toutes liées à une altération de la peau. La voix faible, rau-

que et presque éteinté des malades, affection analogue à ce qui se passe après un refroidissement de la peau ; la suspension des urines ; les taches rouges que présente la muqueuse intestinale, semblables à celles qu'on observe chez les sujets décédés après de larges brûlures ou à la suite d'une variole confluyente.

Enfin, l'auteur ne peut s'empêcher de trouver la plus grande ressemblance entre les effets du miasme cholérique et ceux de l'action du froid, et une analogie réelle entre les deux genres de mort qui en sont la suite.

Conséquent avec lui-même, M. Casper traite les cholériques comme les gelés, et les résultats montrent que ce traitement homœopathique à une partie des symptômes de la maladie a été plus curatif que tout ce qui a été fait d'allopathique, que tout ce qui a été tenté par les effets directs de la chaleur et par les excitans intérieurs, que le professeur condamne comme nuisibles et dangereux.

Il applique le froid en douches, aspersion et affusions sur la tête, le dos et le tronc entier du malade placé dans un demi-bain tiède.

En application sur la tête, l'épigastre et presque tout le devant du corps, le malade étant au lit.

Enfin, en boissons et en clystères ; le tout avec des soins, précautions et modifications pour lesquels nous renvoyons le lecteur à la brochure de M. le docteur de La Harpe ou à l'ouvrage du professeur Casper. Il y apprendra à juger du mérite de cet arsenal immense qu'on a créé pour les cholériques, tant dans les hô-

pitaux que dans les maisons particulières, et à estimer à leur juste valeur, les frictions et fomentations générales, les bains chauds et de vapeurs qui ne sont pour le malade qu'une véritable crucifixion.

C'est sous ce point de vue qu'ils sont utiles à l'homœopathie; c'est sous ce point de vue surtout que nous nous en occupons, tout en reconnaissant qu'ils peuvent rendre de très-grands services aux médecins allopathes de toutes les écoles, de toutes les opinions.

Si nous admettons le traitement de M. Casper, en ce qu'il a d'homœopathique, nous sommes loin d'admettre les raisonnemens par lesquels il s'en rend compte.

« S'il est vrai, dit-il, qu'il ne s'agit dans le traitement du choléra, que d'exciter l'activité vitale, nous ne possédons pas de plus prompt et de plus sûr moyen que le froid. »

Pour le médecin comme pour le physicien, le froid n'est et ne peut être qu'une négation; il n'est et ne peut être que moins de chaleur; il n'y a rien de positif en lui, il ne saurait avoir d'action réelle; son application à l'économie animale n'est que celle de la chaleur à un degré moindre, et rien de plus.

N'est-ce pas fausser les idées et dénaturer les choses que de fonder sur lui des raisonnemens comme sur un être ou un état positif?

Dans le cas qui nous occupe, l'application du froid au traitement du choléra, est une pratique homœopathique qui se comprend sans raisonnement, sans explication, par son énoncé seul. Telle est la force de la vérité!

P. D.

MÉLANGES.

Observations sur la vertu que possède la belladone de préserver de la scarlatine, par J. Jutmann, à Bruck sur la Mur. (Medicinische Jahrbücher des K. K. Oesterreichischen Staates, t. I, cah. 2, p. 250. — 1830.

(Bulletin des sciences méd. de Férussac, n° 10, octobre 1831.)

Le professeur Castelliz, à Vienne, a le premier recommandé la belladone, comme moyen préventif de la scarlatine : c'est ainsi que débute le rédacteur de l'article du Bulletin, M. Kuhn. S'il n'y a pas mauvaise foi dans l'énonciation si positive d'un fait entièrement faux, il y a du moins une ignorance inexcusable de la part d'un écrivain médical. Personne n'ignore en Allemagne que c'est à Hahnemann, le créateur de l'homœopathie, et à lui seul, que l'on doit la découverte de la vertu prophylactique de la belladone contre la fièvre rouge, et que cette découverte remarquable date déjà de l'année 1800. Un très-grand nombre de médecins allopathistes ont reconnu dès-lors la réalité de cette observation, mais il n'y a eu que trop de propension à en enlever le mérite à

son auteur, soit en taisant son nom, soit en cherchant à ridiculiser l'emploi des petites doses qu'il prescrivait. Tout en s'appropriant le fait reconnu par Hahnemann, on entendait repousser le principe qui seul peut l'expliquer, et qui seul a conduit à sa découverte. On entendait également repousser comme absurde, l'action des doses infinitésimales. Qu'en est-il advenu? En prescrivant des doses beaucoup plus fortes, on a provoqué, dans bien des cas, des symptômes d'empoisonnement; là où le germe de la maladie existait déjà, on a causé une exacerbation violente et dangereuse. Puis, dans tous les cas d'insuccès, on a charitablement accusé Hahnemann, comme si l'on avait suivi de tout point ses conseils, tandis que dans le cas de réussite, chacun a eu l'air de laisser croire que le succès venait de lui et de sa méthode particulière d'administrer la *belladone*.

Il est temps enfin de rendre justice à qui de droit, en rapportant à l'homœopathie et à son fondateur, une découverte qui leur appartient exclusivement, et qui constitue une des applications les plus frappantes du principe de cette doctrine. La belladone (et ceci n'est pas une invention de l'homœopathie, mais une observation déjà faite depuis long-temps), la belladone produit par son action propre, des éruptions de plaques lisses et d'un rouge écarlate, sur tout le corps, accompagnées de symptômes morbides qui caractérisent la scarlatine, tels que : accidens fébriles avec exacerbation, le soir et la nuit principalement, tuméfaction de la face et des extrémités, affections

plus ou moins graves de la gorge, symptômes cérébraux plus ou moins prononcés, etc., etc. On peut consulter sur ces effets de la belladone, les observations de Greding, de Buchave, de Sauter, de Wiedemann, de Struve, de Jolly, et de beaucoup d'autres. Que l'on veuille bien expliquer maintenant, d'après les notions ordinaires sur l'action des médicamens, comment il se fait que la belladone serve tout à la fois de préservatif et de remède, pour une maladie qu'elle tend à produire elle-même, ou du moins dont elle simule tous les effets. N'y a-t-il pas là une indication bien claire, bien frappante, pour tout observateur chez qui la routine n'a pas éteint la faculté de réfléchir?

Arrivons aux observations du docteur Jutmann, dont le témoignage en faveur de l'emploi de la belladone sera d'autant moins suspect, que lui-même n'exerce point l'homœopathie. Il a fait, pendant sept années, des expériences dans dix familles où régnait la scarlatine. Tous les essais ont confirmé la vertu prophylactique de la belladone : 55 personnes, au nombre desquelles se trouvent la femme et les enfans de l'auteur, furent préservées par ce moyen. Voici les cas les plus remarquables :

« 1^o M^{me} C. Str., âgée de 3 $\frac{1}{4}$ ans, mère de quatre enfans dont elle allaitait le plus jeune, qui n'avait encore que 12 semaines, fut prise de la scarlatine, en 1827. Ce petit enfant, que la mère continuait toujours à allaiter, reçut soir et matin $\frac{1}{12}$ à $\frac{1}{24}$ de grain, de poudre de feuilles de belladone. Les trois

autres enfans, âgés de 1 an et demi, 4 et 7 ans, reçurent $\frac{1}{12}$ à $\frac{1}{8}$ de grain ; le père ainsi que deux servantes reçurent $\frac{1}{4}$ de grain, deux fois par jour également. Tous furent préservés de la scarlatine.

» 2° La fille de F. R., âgée de 12 ans, fut atteinte d'une scarlatine lisse. Le père, la mère, quatre autres enfans et deux servantes n'avaient pas encore eu la maladie. M. Jutmann leur administra la poudre de feuilles de belladone, à la dose de $\frac{1}{4}$, $\frac{1}{8}$, $\frac{1}{12}$ de grain, soir et matin, et ils restèrent tous bien portans. Sept semaines auparavant, et dans le même endroit, la femme d'un employé avait eu le même exanthème; toutes les personnes de sa maison avaient reçu le préservatif dont l'emploi a été suivi du résultat désiré. Comme depuis ces sept semaines, la scarlatine s'était montrée dans trois familles différentes de l'endroit, l'auteur pense qu'une épidémie se serait déclarée, s'il n'avait pas, chaque fois, employé sur-le-champ le préservatif, et étouffé de cette manière le germe du mal.

» 3° Vers la fin de 1825, le fils de J. W., âgé de 2 ans, fut atteint d'une scarlatine miliaire, avec des symptômes cérébraux très-prononcés : aucune des personnes de la maison, le père, la mère, une fille de 6 semaines seulement, une autre de 4 ans, et deux servantes, n'avaient encore eu la maladie. On leur fit prendre la poudre des feuilles de belladone, à la dose de $\frac{1}{16}$, $\frac{1}{32}$, $\frac{1}{64}$ de grain, et toutes furent préservées. Un an plus tard, la mère, devenue enceinte de nouveau, fut prise d'une scarlatine miliaire; le

marî et une petite fille, étant seuls dans la maison, restèrent libres de la contagion, en prenant la poudre de belladone, à la dose de $\frac{1}{4}$ et $\frac{1}{8}$ de grain.

» 4^o Le 25 juin, le fils de M. Kuhn, âgé de 11 ans, avait une scarlatine miliaire; les cinq autres personnes de la famille, n'ayant pas encore eu la maladie, reçurent aussitôt la poudre de racine de belladone. Cependant, le même jour, l'autre fils qui n'avait que 7 ans, fut obligé de s'aliter pour cause de faiblesse, de chaleur, de soif et de maux de gorge, et, par cette raison, les parens ne lui firent pas prendre la poudre de belladone. Le soir, M. Jutmann trouva les amygdales et le voile du palais enflammés, tuméfiés, la déglutition douloureuse, la soif très-vive, et une accélération de pouls annonçant plutôt l'imminence d'un exanthème que la présence d'une simple angoisse. Malgré cela, l'auteur donna $\frac{1}{32}$ de grain de poudre de la racine de la belladone, et fit envelopper le cou de sachets de son chauffé. Le matin du 26, l'angoisse ainsi que la fièvre avaient entièrement disparu; la peau était en moiteur et le garçon tout-à-fait rétabli. Aucune des autres personnes qui avaient pris la belladone ne fut atteinte de scarlatine. »

M. Jutmann conclut de ses observations, que la belladone préserve également de la variété lisse et de la variété pustuleuse ou miliaire de la scarlatine. Il faudrait connaître le détail des faits pour savoir jusqu'à quel point cette conclusion est fondée. La belladone n'est réellement *spécifique* que contre la scarlatine lisse; mais il est vrai de dire qu'en Allemagne,

les diverses formes de cette maladie, qui paraissent être le résultat d'une complication de deux miasmes primitivement distincts, sont souvent si peu tranchées, que la belladone peut se trouver être efficace dans des cas mal caractérisés en apparence, pour son emploi.

M. Jutmann a pu s'assurer que la belladone guérit la scarlatine aussi bien qu'elle en préserve; aussi, en conseille-t-il l'emploi, même lorsqu'il y a déjà un commencement d'infection, parce qu'alors, dit-il, la scarlatine prend une marche plus bénigne et dure moins long-temps.

Quant aux doses administrées par M. Jutmann, comme par tous les médecins allopathes qui croient devoir s'écarter en ce point des instructions de Hahnemann, nous observerons qu'il est tout au moins parfaitement inutile de les donner aussi fortes, et, de plus, que leur emploi peut souvent entraîner des inconvéniens. M. Jutmann lui-même a vu chez deux personnes survenir des symptômes d'empoisonnement. D'autres praticiens ont décrié la belladone, parce qu'ils avaient vu des accidens hydrocéphaliques résulter même de doses considérées comme petites, et souvent répétées. Pourquoi dès-lors s'obstiner à ne pas vouloir faire l'essai des doses infinitésimales? Un décillionième de goutte du suc frais de la belladone préserve aussi sûrement de la scarlatine, que $\frac{1}{4}$, $\frac{1}{16}$, $\frac{1}{32}$, $\frac{1}{64}$ de grain, et ne provoque jamais le moindre dérangement dans l'état normal de la santé. Voilà ce que des faits nombreux ont suffisamment

constaté. Mais il est plus facile de repousser *a priori*, comme ne s'accordant pas avec nos notions habituelles, le fait de l'action des petites doses, que d'interroger l'expérience avec le soin et la bonne foi nécessaires.

A MM. LES RÉDACTEURS.

Très-chers Collaborateurs,

Au 10 août prochain, la ville de Leipzig, qui, deux fois a forcé le grand HAHNEMANN de s'expatrier, sera le théâtre de son triomphe; dans une réunion générale, les médecins homœopathes de toutes les nations y célébreront et fêteront la 53^e année du doctorat de cet homme vénérable et philanthrope par-dessus tous autres. L'occasion de connaître personnellement tous les hommes qui, dans ce moment, travaillent à changer la médecine, tant curative que prophylactique, et à la ramener à ses plus simples et plus efficaces éléments; cette occasion, dis-je, est trop belle pour que je ne me hâte pas d'en profiter, et d'embellir notre recueil du récit détaillé de ce que j'aurai vu et entendu dans cette circonstance à jamais solennelle.

Je vais donc, messieurs, me rendre à Leipzig et y exprimer bien faiblement à notre respectable maître le degré d'admiration que m'inspire son génie.

Mais quand j'aurai fait cela, je n'aurai rempli qu'à moitié le but de mon voyage, et il me restera à accomplir un tâche plus longue et surtout plus importante pour ma patrie.

L'homœopathie n'est pas une science de simple intuition, dont les procédés thérapeutiques puissent s'inoculer, pour ainsi dire, se communiquer par initiation; c'est 1^o une science de longue et constante étude; 2^o une pratique expérimentale. Pour acquérir la science, il ne faut que du travail, et du travail opiniâtre; lire jour et nuit, traduire de l'allemand, et grouper dans sa tête les 80 à 100 mille symptômes pathogénétiques publiés par les expérimentateurs homœopathes. Mais comment se livrer à ce travail, quand on voit, comme cela

m'arrive, la pratique journalière *se décupler* tout d'un coup, et donner lieu à une correspondance médicale qui absorbe les nuits? Il ne reste donc plus d'autre moyen de s'instruire que de s'arracher à la pratique, et d'aller étudier là où on n'aura pas de malades à soigner. C'est ce que je vais faire.

Quant à la *pratique*, à l'application réelle des remèdes, on ne peut l'acquérir que de deux manières : l'une, de longue durée, sa propre expérience; l'autre, bien plus courte, en mettant à profit l'expérience d'autrui. Pour cela, il faut voir faire; il faut suivre pas à pas des docteurs habiles dans leur clinique, soit citadine, soit d'hôpital; il faut leur demander leurs motifs pour choisir tel plutôt que tel remède, parmi les médicaments homœopathiques ou succédanés; il faut consulter leur tact médical; en un mot, il faut boire à la source dans sa fraîcheur, avant qu'elle se soit réchauffée en coulant sur les cailloux.

En me vouant à l'homœopathie, j'ai considéré un voyage à Leipzig comme une des nécessités de mon état, comme une des incombances de ma renaissance médicale. C'est donc un devoir que je vais remplir : devoir envers l'homœopathie, que j'ai à cœur de propager; devoir envers mes cliens, qui m'accordent une confiance sans bornes; devoir envers ma patrie, que j'espère voir bientôt l'un des foyers d'où partira abondamment le bienfait de la santé restaurée.

Absent, je continuerai donc, mes chers collaborateurs, à prendre part à la rédaction de la *Bibliothèque homœopathique*, et c'est dans l'article *Correspondance* que vous voudrez bien me réserver une place.

Votre très-affectionné,

Ch.-G. PESCHIER, docteur.

25 juillet 1832.

BIBLIOTHÈQUE

HOMŒOPATHIQUE.

EXPÉRIENCES OFFICIELLES

faites en Autriche, en Russie, en Bavière, etc.,

SUR L'EFFICACITÉ DE LA MÉTHODE HOMŒOPATHIQUE.

(Deuxième article.)

Rapport officiel du docteur Hermann, sur les essais de traitement homœopathique, à l'hôpital militaire de Tulzyn, en Podolie, entrepris par ordre de S. M. l'empereur Nicolas I^{er}, accompagné d'une dissertation sur le traitement des fièvres intermittentes. (Annal. d. homœopath. Klinik., t. II, p. 380).

(Extrait.)

A une époque où le grand procès entre l'homœopathie et l'allopathie est loin d'être jugé définitivement, où, à chaque instant, de nouveaux combattans entrent en lice avec des argumens *à priori*, tandis

qu'aucun de ceux qui ont bien voulu répéter fidèlement les observations, n'est revenu en arrière pour proclamer la vanité de la nouvelle doctrine : à une semblable époque, je ne puis passer sous silence les essais que j'ai entrepris, par ordre de S. M. l'empereur, dans une section de l'hôpital des gardes à Tulzyn, en Podolie.

Il est vrai que des obstacles nombreux, et en partie insurmontables, se sont opposés à ce que les succès de l'homœopathie fussent aussi brillans qu'ils auraient pu l'être dans d'autres circonstances. Ces obstacles se sont rencontrés d'une part dans la défiance des malades contre un mode de traitement si nouveau et si inusité pour eux, défiance qui les portait à contrarier la médication, toutes les fois qu'ils pouvaient échapper à la surveillance ; de l'autre, dans des influences endémiques qui tendaient à ramener la maladie dont l'organisme était à peine délivré. Cependant, l'homœopathie est loin de s'être montrée inefficace, et dans beaucoup de cas, elle est sortie victorieuse de sa lutte contre toutes les influences perturbatrices.

Les résultats du traitement homœopathique, continué pendant trois mois, se trouvent consignés de la manière la plus précise, dans les rapports officiels envoyés par moi, chaque mois, au département du service sanitaire de l'armée, à Pétersbourg.

(Suivent les trois rapports rédigés en latin. Sans les donner tout au long, nous en extrairons la partie la plus importante).

PREMIER TABLEAU

DU TRAITEMENT DES FIÈVRES, PRINCIPALEMENT INTERMITTENTES, A L'HOPITAL HOMOEOPATHIQUE DE TULZYN, DU 5 AVRIL AU 5 MAI, 1829.

DATE DE L'ENTRÉE.	NOMBRE DES MALADES.	GUÉRIS.	CONVALESCENS.	AMÉLIORÉS.	DANS LE MÊME ÉTAT.	MORTS.
Du 5 au 22 avril.	65	19	10	23	13	—
Du 23 au 30 avril.	12	—	4	4	4	—
Du 1 ^{er} au 5 mai.	11	—	1	4	5	1
TOTAUX.	88	19	15	31	22	1

Les 65 premiers malades furent fournis par le grand hôpital ; sur ce nombre , les deux tiers étaient atteints depuis long-temps de fièvres intermittentes, et il y avait beaucoup de cas de récurrence. De ces 65 malades , 21 furent renvoyés, dont 3 retournèrent au grand hôpital pour être traités d'autres affections chroniques. Aucun d'eux ne reprit la fièvre. Un malade, guéri du typhus, fut retenu à cause d'un abcès des parotides.

Les 12 malades reçus ensuite venaient des hôpitaux des régimens ; un d'entre eux était atteint d'un *typhus stupidus*.

Les 11 derniers furent tous fournis par d'autres

hôpitaux, et se trouvaient dans le plus triste état. Deux seulement étaient atteints de fièvres intermittentes : l'un fut guéri, et l'autre mourut au bout de 36 heures, pendant le paroxysme. L'ouverture du corps fit découvrir une *vomique*, une grande quantité d'eau dans la poitrine, et de nombreuses dégénérescences dans les organes abdominaux. Les autres souffraient de fièvres nerveuses et rhumatismales; un scorbutique était attaqué d'une violente diarrhée.

SECOND TABLEAU,

DU 5 MAI AU 6 JUIN.

DATE DE L'ENTRÉE.	RESTÉS.	REÇUS.	TOTAL.	GUÉRIS.	CONVALESCENS.	AMÉLIORÉS.	DANS LE MÊME ÉTAT.	MORTS.
Du 5 au 10 mai	68	6	74	3	15	31	24	1
Du 10 au 15.	70	7	77	6	20	21	29	1
Du 15 au 20.	70	1	71	11	15	18	26	1
Du 20 au 25.	59	17	76	7	12	23	34	—
Du 25 au 30.	69	5	74	7	14	24	28	1
Du 1 au 5 juin.	66	4	70	12	15	20	23	—
TOTAUX du 5 mai au 6 juin.	68	40	108	46	15	20	23	4

Un des plus grands obstacles au traitement ho-

mœopathique se rencontra dans l'usage immodéré que fait le soldat russe du tabac, des oignons, du mérédis, de l'absynthe, qu'il prenait fréquemment en cachette. A cela, se joignaient la méfiance contre les petites doses de médicamens, et la difficulté d'obtenir des malades les éclaircissemens nécessaires sur leur état, chose si essentielle pour la médication homœopathique. Si on ajoute à tout cela la permanence des causes occasionelles, la constitution endémique, et la mauvaise disposition de l'hôpital, qui ne défendait pas suffisamment les malades des intempéries de l'air, on ne s'étonnera pas que les succès n'aient pas été plus brillans. De 5 malades atteints de violentes fièvres nerveuses, 4 furent guéris et un succomba par suite d'une affection des poumons. Quand la fièvre intermittente avait épuisé les forces des malades, elle se changeait ordinairement en fièvre nerveuse avec stupeur (*nervosa stupida*), que les médecins allopathes regardaient alors comme mortelle. Trois malades qui se trouvèrent dans ce cas, furent sauvés, mais deux reprirent ensuite la fièvre intermittente.

Des 4 morts, le premier était arrivé à l'hôpital avec une pleurésie nerveuse. L'ouverture du corps fit découvrir de fortes adhérences de la plèvre, et une ossification prononcée des bronches. Le second était attaqué d'une phtysie au dernier degré; il ne fut admis que sur ses demandes réitérées, et il mourut le quatrième jour. Le troisième, fourni par l'hôpital du 13^e régiment de chasseurs, souffrait depuis long-temps d'une fièvre intermittente compliquée de scorbut.

grave, et d'une diarrhée purulente et sanguinolente; il succomba à la gangrène des ulcères scorbutiques. Le quatrième enfin, soldat de la garde, mourut d'épuisement et de paralysie des poumons; une fièvre intermittente invétérée, se combinait chez lui avec des obstructions intestinales, et une leucophlegmasie. L'ouverture du cadavre fit découvrir chez lui un développement excessif du foie, qui avait trois fois son volume ordinaire, une induration de la rate, les poumons comprimés, le cœur petit et flasque.

TROISIÈME TABLEAU,
DU 5 JUIN AU 10 JUILLET.

RESTÉS.	REÇUS.	TOTAL.	GUÉRIS.	CONVALESCENS.	DANS LE MÊME ÉTAT.	MORTS.
58	36	94	57	18	18	1

TABLEAU GÉNÉRAL,
PENDANT LES TROIS MOIS.

REÇUS.	GUÉRIS.	CONVALESCENS.	RESTÉS MALADES.	MORTS.
164	123	18	18	6

Si l'on songe aux difficultés de toute sorte que le docteur Hermann a eues à combattre, si l'on sait par expérience combien il arrive souvent que des malades semblables à ceux qu'il avait à traiter sont traînés pendant 6 à 7 mois dans les hôpitaux militaires, avec des fièvres invétérées, on trouvera que les résultats obtenus peuvent être regardés comme favorables.

L'auteur a donné à la suite de ces rapports des observations assez détaillées sur la nature des fièvres qu'il a traitées, et sur les remèdes qu'il a employés. Ces observations étant d'un haut intérêt pour l'homœopathie, nous les ajoutons également à l'extrait ci-dessus.

Observations sur le traitement homœopathique des fièvres intermittentes.

Le séjour d'hiver de la garde impériale dans la Pologne (de 1828 à 1829), avait diminué quelque peu les violentes fièvres intermittentes contractées dans la Moldavie, sans neutraliser toutefois entièrement leurs effets consécutifs; cependant, déjà au mois de février, les fièvres commencèrent à reparaître plus fréquemment, surtout chez les sujets qui en avaient souffert dans la Moldavie l'été précédent. Ces fièvres intermittentes, qui semblaient être indépendantes de toute influence endémique proprement dite (et que j'ai vu reparaître de même à Pétersbourg, au printemps de 1830), se montraient sous une forme constante et dé-

terminée, tandis que celles qui étaient produites en Podolie, par des causes endémiques, n'offraient aucune régularité dans les groupes de leurs symptômes.

Les premières étaient caractérisées par un froid intense, avec frisson et tremblement, par des douleurs de la tête et des membres, de la pression aux reins et à la région précordiale, et l'embarras de la respiration; il s'y joignait souvent des vomissemens de matières bilieuses, quelquefois seulement des nausées. Il survenait ensuite une chaleur brûlante, à l'intérieur et à l'extérieur, avec rémission des douleurs, mais persistance de l'angoisse. La langue était sèche, et la soif, qui se montrait déjà quelquefois pendant le frisson, forçait à boire souvent, quoique peu à la fois. Il n'était pas rare de voir des symptômes cérébraux se développer pendant la chaleur, qui n'était jamais accompagnée de sueur. — L'homœopathe reconnaîtra sans peine, dans cette description, l'image de la *fièvre arsenicale*; aussi, l'*arsenic*, donné à la plus faible dose, ($\frac{\cdot}{X}$, $\frac{\cdot}{XII}$), s'est-il montré constamment salutaire. Ou bien les paroxysmes cessaient entièrement, et tous les accidens accompagnans disparaissaient comme par magie, ou bien il survenait dans l'apyrexie des vomissemens qui amenaient la convalescence, ou bien encore, le prochain accès n'était remplacé que par une sueur générale. Dans tous les cas, la guérison fut très-prompte. Quelquefois, bien que rarement, et probablement à la suite de quelque nouveau refroidissement, il survint une nouvelle fièvre, tout-à-fait distincte de la précédente, toujours ac-

compagnée de sueur, et que l'*arsenic* ne guérissait plus. Ces nouvelles fièvres intermittentes, produites et entretenues par des influences endémiques, résistaient quelquefois à tous les remèdes, et cédaient parfois aussi à la *noix vomique* ou à l'*ipecacuanha*. Entre autres preuves de la nature endémique de ces fièvres, on peut citer le fait que les malades se rétablissaient fréquemment par un simple changement de séjour. Tel individu qui se portait bien dans un endroit, tombait subitement malade dans un autre. Cependant, toutes les explications matérielles de l'influence endémique par l'air des marais, les positions basses, l'humidité, etc., restaient insuffisantes, et j'eus l'occasion de répéter une observation que j'avais déjà faite dans la Crimée, savoir : que des lieux élevés et secs étaient souvent plus exposés aux fièvres que d'autres endroits bas, encaissés et entourés de marécages.

Au mois d'avril 1829, au début des expériences entreprises à l'hôpital de Tulzyn, je trouvai les formes les plus diverses des fièvres intermittentes, formes auxquelles un *seul et unique* remède ne pouvait répondre en aucune manière. Ce fut là un grand obstacle apporté à la médication, parce qu'il forçait, pour chaque individu, à un examen nouveau et détaillé de la maladie, examen fort difficile auprès du soldat russe, qui ne répondait qu'imparfaitement ou de travers, et qui croyait avoir tout dit en disant qu'*il avait la fièvre*. J'ai parlé des autres obstacles dans mes rapports officiels. Il s'ensuivit de là que les gué-

risons furent lentes dans beaucoup de cas, surtout si la fièvre se compliquait, comme cela eut lieu fréquemment, avec des affections du foie ou de la rate, suites de la dernière campagne. J'ai vu quelquefois, quoique bien moins souvent qu'après le traitement allopathique, survenir des récurrences, tantôt à des jours déterminés, tantôt d'une manière irrégulière. Ces retours, qui dépendaient probablement d'un vice psorique invétéré, résistaient alors long-temps à tous les médicamens ordinaires. Cependant j'évitai, dans l'origine, d'avoir recours aux antipsoriques, dont l'action prolongée reculait trop, à mon gré, le terme de mes efforts. Plus tard, j'ai vu disparaître des fièvres opiniâtres sous l'influence du *soufre*, de la *sepia*, du *lycopode*, du *charbon*, et de l'*acide nitrique*. Dans dix cas environ, j'ai vu la psora latente, réveillée par la fièvre, se manifester à la peau, par une éruption psorique, ou une gale secondaire. La fièvre alors cessait presque toujours à l'instant même, et quelquefois seulement elle continuait sous une forme très-mitigée. Comme il n'était pas possible, dans des cas semblables, d'obtenir d'un seul antipsorique une guérison radicale, le terme de trois mois se trouva trop court pour arriver à des résultats définitifs. Chez deux malades seulement, je vis une fois l'éruption et le prurit qui l'accompagnait, céder à l'emploi du *soufre*, et l'autre fois à celui du *soufre* et du *lycopode*. L'état de ces deux malades s'améliora considérablement, mais ils n'étaient pas entièrement guéris à l'expiration du terme des épreuves.

L'observation que souvent les paroxysmes, après s'être affaiblis graduellement, revenaient avec une nouvelle violence au moment même où je m'attendais à les voir cesser; cette observation, dis-je, m'engagea à faire quelques essais sur la répétition des doses du même médicament homœopathique. Je n'ai réussi toutefois que dans quelques cas particuliers, entre autres chez un malade qui, après avoir employé d'autres substances, fut rétabli par trois doses successives de *noix vomique* ($\frac{\dot{\cdot}}{\text{II}}$, $\frac{\dot{\cdot}}{\text{IV}}$, $\frac{\dot{\cdot}}{\text{VI}}$). Un autre malade avait conservé, à la suite de nombreux accès de fièvre, un emphysème vaste et douloureux de la rate, qui occupait tout l'espace compris entre les fausses côtes et la ligne blanche jusque vers la crête de l'os iliaque. Une nouvelle attaque était survenue au moment où je reçus le malade; elle céda à l'administration de *nux vomica* $\frac{\dot{\cdot}}{\text{I}}$, mais elle revint après 16 jours, pendant l'emploi d'autres remèdes contre l'induration de la rate. Une petite dose de *noix vomique* la fit disparaître de nouveau; cependant elle se montra encore une fois au bout de 16 à 18 jours, et encore une fois elle céda à la *noix vomique*. Sur ces entrefaites, la sensibilité et le gonflement de la rate avaient diminué. Je donnai alors, avec les intervalles convenables, *asa foetida* $\frac{\dot{\cdot}}{\text{X}}$, et *acidum nitri* $\frac{\dot{\cdot}\dot{\cdot}}{\text{X}}$, et à mon départ de Tulzyn, j'eus la satisfaction de voir le malade, sans fièvre déjà depuis 4 semaines, presque débarrassé de son emphysème de la rate.

Quoique la *bryone* me parut peu indiquée pour le plus grand nombre de ces fièvres, j'ai trouvé cepen-

dant l'occasion de l'employer lorsque d'anciens accès avaient provoqué et laissé toute sorte de dérangemens abdominaux. Et ici j'ai vu presque toujours la fièvre invétérée reparaitre de nouveau, et ne céder qu'à l'emploi d'autres remèdes. Je n'ai jamais obtenu de bons effets de la *drosera rotundifolia*, et rarement de la *pulsatille*, lors même que le groupe des symptômes semblait en indiquer l'emploi.

Je dois faire mention cependant d'une exception intéressante en faveur de la dernière substance, quoique ce cas n'appartienne pas à la clinique de l'hôpital. Une femme attachée à la maison du général de division N..., était accouchée depuis 5 à 6 semaines d'un enfant chétif, qu'elle nourrit d'abord elle-même, quoiqu'elle fût très-maigre et qu'elle n'eût que peu de lait. Tout à coup, elle fut prise d'une violente fièvre quarte, à laquelle on opposa en vain plusieurs remèdes. Après chaque paroxysme de frisson, puis de chaleur brûlante avec agitation, soif, et un peu de sueur consécutive, un de ses seins s'enflait fortement, devenait rouge, dur comme la pierre, avec des pulsations pongitives douloureuses. Le lendemain, le gonflement, la rougeur, la douleur diminuaient, et le surlendemain, il n'en restait presque aucune trace. La sécrétion du lait avait alors à peu près cessé. A la fin du paroxysme suivant, les mêmes accidens se montraient à l'autre sein, et déjà les deux mamelles avaient souffert ainsi plusieurs fois alternativement. Je donnai après l'accès une dose de *pulsatille* ($\frac{\cdot}{\text{IV}}$); la fièvre ne revint point, et le moment de son retour

ne fut marqué que par un léger gonflement de l'un des seins. La guérison fut complète. Trois mois plus tard, cette femme n'avait pas ressenti la moindre trace de fièvre.

J'en n'ai eu que rarement l'occasion d'employer le *veratrum album*, mais j'ai guéri par son moyen quelques cas où, après l'emploi d'autres substances; il était resté des frissons nocturnes, sans chaleur ou sueur consécutives. Je n'ai fait usage que plus rarement encore de la *belladone*, dont un des caractères distinctifs est l'absence de soif pendant le frisson et la chaleur, tandis que presque toutes les fièvres étaient accompagnées d'une soif vive, soit dans l'un des stades, soit dans toutes les périodes du paroxysme. Parmi tous les remèdes homœopathiques connus, il ne s'en trouve, que je sache, aucun qui réponde parfaitement à ces symptômes. Que l'on se figure la forme la plus simple d'une fièvre intermittente : il survient tout à coup, sans baillemens préliminaires, sans disposition à s'étirer, sans douleurs dans les membres, du froid à l'extérieur ou à l'intérieur, avec ou sans frisson; après une heure ou deux, arrive une forte chaleur, puis une sueur générale et abondante. La soif persiste uniformément pendant les trois stades; après le paroxysme, le malade est parfaitement bien, et toutes les fonctions se régularisent. Ici, ce n'est pas l'abondance, mais au contraire l'absence des symptômes, qui rend difficile le choix du remède homœopathique. Je cherchai bien, d'après le précepte d'Hahnemann, à choisir une substance qui

répondit du moins aux symptômes les plus saillans ; mais souvent je n'arrivai au but que *per ambages*.

Le *cina* m'a été plus utile quand le frisson violent était accompagné de vomissemens bilieux, et que le visage restait pâle, même pendant la chaleur. J'ai également trouvé la *sabadille* (*veratrum sabadillæ*) salutaire dans une fièvre quarte, et dans des fièvres tierces où les accidens gastriques prédominaient, où le frisson et la chaleur se renouvelaient par intervalles, et où, durant le frisson, il survenait une toux sèche et spasmodique. J'ai remarqué cependant pour cette dernière substance que, nonobstant l'extrême petitesse de la dose ($\frac{\dot{c}}{X}$), on voyait survenir encore 3, 4, et jusqu'à 5 accès de plus en plus faibles, avant la guérison.

L'*ignatia amara* a guéri plusieurs fois, quand la soif ne se montrait ou ne s'exaspérait que dans la période de froid. Je n'ai vu que plus rarement de bons effets du *quina*, que j'ai employé aussi sous forme de *quinine*, à la première ou à la seconde trituration. Dans un seul cas, des doses répétées de *quina* amenèrent la guérison ; dans un autre cas, il suffit d'une seule dose que je laissai agir pendant trois accès de plus en plus faibles. L'*opium* me fut très-utile dans quelques cas d'affection grave du cerveau et de somnolence pendant la chaleur. Le *cocculus* (*menispermum*) guérit quelques fièvres intermittentes qui ne se manifestaient que par un accès de froid le soir, précédé de frisson, et de cyanose des ongles, sans chaleur et sans sueur. Il se montra aussi très-salu-

taire, lorsque la fièvre menaçait de prendre une forme lente et nerveuse, et que dans l'apyrexie on^e voyait survenir des vertiges, des douleurs sourdes dans la tête, de l'abattement, de la faiblesse générale, de l'anorexie avec netteté de la langue, etc.

Il arriva plus d'une fois que des fièvres opiniâtres et invétérées perdirent tout à coup leur type intermittent, et se changèrent rapidement en une violente fièvre nerveuse avec stupeur (*febris nervosa stupida*). Ces métamorphoses étaient presque toujours fatales pour l'ancienne méthode curative. Elles s'annonçaient par de l'agitation, par une disposition à l'anxiété et au découragement, puis venaient ensuite des crampes cloniques accompagnées de délire, et en un jour ou deux, la maladie atteignait à son plus haut degré. Voici les symptômes qu'elle présentait alors.

« Etat de torpeur alternant avec de légers délires. A des questions répétées sur son état, le malade répond d'abord qu'il se porte bien ! Plus tard, insensibilité complète, avec surdité croissante, yeux cassés, lèvres noires, langue sèche, fendillée, tremblotante; le malade avale machinalement les boissons ingérées; figure pâle et affaissée; abdomen mou et contracté; émission involontaire et odeur fétide des urines et des selles; peau froide, sèche, bleuâtre ou terreuse; pouls petit, presque éteint, quelquefois intermittent; faiblesse excessive. »

Telles étaient les formes de cette affection dangereuse. Au nombre des malades traités par moi dans l'hôpital, trois furent attaqués de cette maladie, dont

deux avec une grande violence. Dans les trois cas, une seule dose d'*acide phosphorique* ($\frac{\cdot}{\text{III}}$) amena une prompte amélioration, si bien qu'au bout de 36 à 40 heures, les déjections involontaires devenaient plus rares, le pouls se relevait, la chaleur revenait à la peau, et les fonctions intellectuelles se rétablissaient. Le premier symptôme d'amendement consistait toujours en ce que la langue redevenait humide, et que la croûte dure et sèche qui la recouvrait, s'en détachait. Chez tous, il se fit une desquamation fine de l'épiderme. Quelques symptômes qui persistèrent après la guérison, comme vertige, pesanteur de la tête, surdité, douleurs rhumatismales dans les membres, furent soulagés par l'administration d'un *antipsorique*. Le manque de temps ne me permit pas d'en donner plus d'un.....

Dans une fièvre tierce, avec affection scorbutique, la *staphysagria* (*Delphinium*) eut une action salutaire très-prompte. Chez un malade envoyé à Tulzyn, après un traitement de deux mois dans un autre hôpital, et qui, outre la fièvre, souffrait d'une induration du foie, de dérangemens de la digestion, et d'un œdème des pieds, l'*hellébore noir*, administré après la *noix vomique*, la *bryone* et l'*arsenic*, supprima la fièvre et améliora beaucoup tous les autres symptômes. Je n'ai eu d'ailleurs que rarement l'occasion d'employer ces deux substances.

Dans deux cas où la fièvre tierce intermittente était accompagnée d'une éruption urticaire, qui disparaissait quelques heures après le paroxysme, ne laissait

sant qu'une sensation d'ardeur et de la rougeur à la sclérotique, j'obtins le meilleur effet du *rhus toxicodendron*. Une seule fois, j'ai employé avec le plus heureux succès, le *sambucus nigra* (le suc même), dans une fièvre intermittente très-opiniâtre, où des sueurs copieuses et débilitantes survenaient toujours pendant l'apyrexie. Les sueurs disparurent au bout de deux jours, et emportèrent en même temps les paroxysmes de la fièvre.

Dans l'espace de trois mois, il arriva trois fois que de brusques variations atmosphériques amenèrent de grands changemens dans l'ensemble des symptômes des fièvres. Les influences épidémiques semblaient l'emporter alors momentanément sur les causes endémiques. Les fièvres prenaient un caractère uniforme chez un grand nombre de sujets, et on trouvait alors plus aisément un remède unique pour les combattre.

La première fois que cela eut lieu, ce fut l'*arsenic* qui se trouva indiqué comme remède homœopathique. La période algide était accompagnée de violentes affections de la poitrine, et de douleurs dans les membres; la chaleur suivait immédiatement, compliquée de céphalalgie; la sueur ne se montrait que six à huit heures plus tard. La soif brûlante persistait dans les trois stades. La fièvre cessait rarement immédiatement après la première petite dose d'*arsenic* ($\frac{\cdot}{\bar{X}}$, $\frac{\cdot}{\bar{XII}}$) (1), quelquefois il survenait encore un accès

(1) J'ai remarqué plus récemment encore que la plus petite

avant la guérison ; mais dans le plus grand nombre des cas où l'*arsenic* se montra salutaire , la fièvre intermittente s'éteignit graduellement. Les sueurs disparaissaient d'abord , puis la chaleur ; ou bien , dans les fièvres tierces , il survenait alternativement , une nuit de la chaleur , et l'autre des sueurs ; ou bien encore , le paroxysme était remplacé pendant quelques jours , par des tiraillemens , de la pesanteur , des douleurs dans les membres , avec bâillemens et disposition à s'étirer.

La seconde fois que les influences épidémiques vinrent imprimer aux fièvres un type uniforme , je trouvai dans le *thuja occidentalis* un spécifique d'un effet sûr et rapide. La fièvre ne consistait alors qu'en un frisson avec tremblement , et froid intérieur et extérieur , à la suite duquel une sueur générale se manifestait sans avoir été précédée de chaleur.

Outre les substances dont j'ai parlé avec quelque détail , j'ai obtenu de bons effets de la *chamomilla* , du *coffea* , de la *dulcamara* , du *mercurius solubilis* , du *tart. emeticus* , de l'*asa foetida* , et de l'*aconit* , employés suivant les indications.

Je n'ai vu en Podolie aucun cas de la fièvre inter-

dose d'*arsenic* (XII) provoque pendant 4 ou 5 jours des symptômes qui sont propres à l'action primitive de cette substance , avant d'amener l'entière guérison. Que doit-il résulter de la prescription de plusieurs pharmacopées , qui ordonnent la solution arsenicale de Fowler , à la dose de 25 à 40 gouttes , deux fois par jour contre les fièvres ? Et cependant on entend encore accuser l'homœopathie de faire abus des poisons.

mittente pernicieuse, qui est assez fréquente dans la Moldavie et les provinces au-delà du Danube. Les accès de ces fièvres durent de 24 à 36 heures; l'apyrexie est très-courte, et le malade succombe souvent au second accès, si on ne parvient pas à le prévenir.

Je n'ajoute rien sur le traitement d'environ 20 cas de diarrhées et de fièvres gastriques ou nerveuses. Les observations postérieures que j'ai faites dans les hôpitaux, à Saint-Pétersbourg, pendant cinq mois, et qui comprennent environ 400 cas de maladies aiguës pour la plupart, m'ont fourni de riches matériaux pour un travail particulier que j'espère bientôt pouvoir mettre sous les yeux des amis comme des adversaires de l'homœopathie.

Saint-Pétersbourg, 7 juillet 1830.

Signé : D^r L. HERMANN.

LES ÉCOLES EN MÉDECINE

ET

L'HOMŒOPATHIE.

Les connaissances humaines sont le résultat de deux ordres de travaux, l'étude et l'appréciation des faits, et l'étude des lois générales qui lient ces faits entre eux.

De là, deux manières de philosopher dans les sciences : la voie de l'expérience et celle du raisonnement.

La philosophie expérimentale a surtout été le partage des sciences exactes, de celles qui, ne procédant que par voie d'investigation et d'analyse, ne recueillent que des faits et restent étrangères aux hautes contemplations spéculatives. Mais ces sciences sont en petit nombre ; et, si on excepte les mathématiques, il en est peu, disons plutôt qu'il n'en est pas, où l'homme n'ait souvent subordonné son jugement à son imagination, où il n'ait introduit des hypothèses pour des faits, enfin, où il ne soit tombé dans le vague spéculatif des contemplations et des théories.

La médecine, plus qu'aucune autre science, est tombée dans cet écueil, et il était impossible qu'il en fût autrement. Fille de la nécessité, du besoin d'apporter quelques soulagemens à leurs maux, ses premiers ministres ont dû être les premiers malades. Dans le principe, elle n'a pu être qu'un ramassis informe de faits légèrement observés, et souvent dénaturés par une tradition infidèle, seul dépôt de la science. Ces faits, sans liaison entre eux, ne pouvaient être soumis à aucune loi générale, et un grossier empirisme présidait seul à toutes les pratiques usitées.

Telle a été la première enfance de la médecine ; enfance sans doute fort longue, car on ne trouve les premières traces de sa culture que chez les Egyptiens, dont Homère a chanté les connaissances médicales généralement répandues.

Dans cette seconde époque, qu'on peut étendre jusqu'à Hippocrate, ou au moins jusqu'à l'établissement des écoles philosophiques de la Grèce, les nombreux traits de ressemblance qui existent entre l'exercice de la médecine et le sacerdoce, la jetèrent, chez tous les peuples, dans les mains des prêtres qui, sachant ce que peuvent la crainte et l'espérance, usèrent largement de leur action sur l'imagination des malades, et s'arro-gèrent le droit exclusif de la pratique médicale.

Enseignée dans les temples avec des cérémonies d'initiation peu propres à former des hommes éclairés, soumise à des lois prohibitives de toute expérience nouvelle, la médecine était condamnée à une stagnation indéfinie. La voie du raisonnement était fermée de fait ; elle ne pouvait conduire à rien sans le flambeau de l'expérimentation.

Les philosophes distingués que produisit l'école pythagoricienne firent beaucoup pour tirer la médecine de cet état ; ils travaillèrent avec ardeur à la faire sortir des temples, à la débarrasser de son caractère occulte et sacerdotal, à rectifier son langage vague et mystérieux, à dissiper les ténèbres dont l'avaient enveloppée l'ignorance et le charlatanisme ; mais son véritable réformateur fut Hippocrate.

Doué d'un vaste génie et d'une sagacité qui sera toujours un objet d'étonnement, Hippocrate, issu de la famille toute médicale des Asclépiades, avait sucé les principes de la science avec le lait. De plus, il avait à sa disposition les nombreuses observations inscrites sur les tables votives qui tapissaient l'intérieur du temple d'Esculape.

Alliant de la manière la plus heureuse les deux modes de philosopher que nous avons indiqués, il prit l'expérience pour guide, mais il l'aida toujours du raisonnement, et il convertit des routines aveugles en une science qu'il unit à la philosophie, tout en conservant leurs limites respectives.

Père plutôt que réformateur de la médecine, il l'embrassa dans son entier, et, si on en excepte l'anatomie, il porta partout le flambeau de l'observation; il imprima à toutes ses branches le cachet de son génie. La pathologie, la semeïotique dont il est le véritable créateur, la thérapeutique, nous sont arrivées à travers près de vingt-quatre siècles, légèrement différentes de ce qu'elles étaient en sortant de ses mains.

Quoiqu'il eût des idées bien arrêtées sur l'essence des maladies et une théorie positive, ainsi que nous aurons occasion de le montrer plus bas, rarement il en dissertait; il abandonnait les mutations occultes qui ont lieu dans l'organisme, et il réglait sa conduite par les phénomènes évidens et sensibles qui constituent l'état maladif. Il étudiait soigneusement l'air, les vents, les saisons, la température, la constitution épidémique, comme agens pathogénétiques, et il trouvait dans leur action la cause suffisante des maladies diverses que présentent les différentes parties de l'année.

Le défaut de connaissances anatomiques du père de la médecine, dut certainement influencer sur la physiologie, et par suite, sur la pathologie; aussi n'en-

visagea-t-il point la maladie comme un phénomène , mais comme une entité : il la consacra en principe dans un de ses aphorismes.

Conjicere oportet, num sufficiat ægro is victus usque ad morbi vigorem, et utrum prius ille deficiet, nec cum eo victu perdurare poterit, vel morbus ante deficiet et remittet.

« Il faut considérer encore si le régime prescrit au
» malade le soutiendra jusqu'à ce que la maladie soit
» dans toute sa vigueur, ou si, avant ce terme, il doit
» succomber, même soutenu par les alimens; ou si
» la maladie doit fléchir et tomber la première. »
(Trad. de Pariset.)

Cet aphorisme, duquel ressort la théorie du vieillard de Cos, et qui servait de point de départ à toute son expérimentation, a dû nécessairement l'entraîner à quelques erreurs; aussi trouve-t-on qu'il considérait la fièvre comme une effervescence du sang et des humeurs, qui devait se terminer par une sorte d'élaboration, de despumation après la coction, au moment de la crise; c'est-à-dire lorsque la lutte, la contention élevée entre la maladie et l'organisme serait jugée.

Cette lutte, cette contention étant donc toute la maladie, Hippocrate dut s'attacher essentiellement à en suivre les signes extérieurs, à les observer avec attention et à en préciser la valeur; aussi arriva-t-il à pronostiquer et à prédire les événemens futurs des maladies, avec une précision qui fit l'étonnement de l'antiquité.

Passons à la thérapeutique.

Nous devons à Hippocrate la doctrine des indications, doctrine de laquelle il résulte que l'appréciation des symptômes essentiels doit toujours être le guide des praticiens; mais qui, appliquée avec les idées théoriques qui le dominaient, ne l'a point conduit à des résultats aussi heureux qu'on peut le croire, et qu'on aurait le droit de l'espérer.

Selon lui, le principal ministère du médecin consiste à observer attentivement les opérations de la nature, à les seconder ou à les imiter, suivant les circonstances (1). Il remplit ce ministère avec une rare persévérance et une admirable sagacité; et malgré cela, le résultat est bien peu différent de celui qu'obtiendrait un naturaliste curieux qui, suivant attentivement une série de phénomènes pathologiques dans le but unique de les connaître, les classe avec ordre, les décrit avec précision et ne songe point à les arrêter ou à les prévenir, parce qu'il est sans moyens de le faire.

Arrêter ou prévenir les phénomènes pathologiques, eut été une hérésie de la part du vieillard Cos; les dogmes fondamentaux de sa doctrine lui interdisaient jusqu'à la pensée de le faire. Il fallait favoriser la coction, ne pas éteindre la fièvre, ce travail élaborateur d'une matière morbifique. Toute sa thérapeutique consistait à évacuer, dans le commencement, la

(1) Voyez ce que dit à ce sujet Hahnemann, dans son *Organon*, 4^e édition, traduction de Jourdan, pag. 23 et suivantes.

matière en turgescence, par les voies que la nature indique, avant que la chaleur et la fermentation se fussent développées. Il émétisait, purgeait et saignait au début; puis, si la matière morbifique n'était pas éliminée, et la maladie guérie, il faisait de la médecine expectante, il prescrivait de l'hydromel, de l'eau d'orge, des lotions et autres moyens de propreté (1), mais rien qui pût avoir une action perturbatrice pendant que la fièvre était dans son intensité. Spectateur paisible autant qu'observateur judicieux, il abandonnait à la nature le travail de la coction, et il attendait la crise (2).

Pour apprécier le mérite d'une telle pratique, nous jetterons un coup-d'œil sur les livres *des épidémies*, et nous choisirons de préférence la première et la troisième dont l'authenticité n'a point été contestée, et qui sont de véritables modèles de précision.

On y lit trente histoires particulières de maladies, quatorze guérisons et seize morts. Quatre seulement de ces guérisons ont eu lieu les troisième, quatrième, cinquième et sixième jours; dix ne sont arrivées que les onzième, douzième, quatorzième, dix-septième, vingt-quatrième, vingt-septième, trente-quatrième; deux au quatre-vingtième, et une au cent-vingtième seulement.

(1) Voyez le traité *Victus ratio in acutis*, qui est l'origine et la base de la diététique.

(2) C'est encore la manière de faire de beaucoup de praticiens qui traitent des fièvres essentielles et qui croient à leur existence.

Parmi les guérisons comme parmi les morts, on trouve des accidens de tout genre, des exacerbations, des rechutes, et la plupart des individus guéris n'ont dû leur salut qu'à des crises violentes.

Tous ces phénomènes sont arrivés sans ordre, sans régularité, sans fixité aucune, de telle sorte qu'il est impossible de ne pas voir les faits en opposition avec ce qui est dit des jours critiques dans les *aphorismes* et les *prénotions*.

La fausseté de la doctrine d'Hippocrate avait été aperçue par lui-même, on ne saurait en douter. — *Experimentum periculosum, judicium difficile*, a-t-il dit dans le premier de ses aphorismes, comme pour montrer qu'il était difficile de prévoir les phénomènes qui peuvent se développer dans les maladies aiguës et de leur assigner un terme.

Ailleurs, on voit qu'il avait entrevu la grande vérité de l'homœopathie et l'efficacité des remèdes appliqués d'après ce principe; le grand axiome *vomitus vomitu curatur*, qu'on a si souvent critiqué et blâmé, lui appartient; et dans son traité *De locis in homine*, que nous avons déjà eu occasion de citer dans ce recueil, il dit : *per similia adhibita ex morbo sanatur*. Mais ces traits de lumière ne furent pas suffisans pour modifier sa théorie; il a transmis sa doctrine à la postérité, telle qu'il l'avait reçue de ses ancêtres.

L'exposé rapide, mais vrai, que nous venons de faire de la doctrine du vieillard Cos, nous montre que ce génie extraordinaire, qui tira la médecine du

chaos , coordonna tant de faits , posa des lois générales assez fortes pour arriver jusqu'à nous , était plus habile observateur que guérisseur ; que pour guérir il ne suffit pas de voir des malades , analyser , décrire et étudier des maladies , mais qu'il faut étudier et connaître l'action des médicamens . C'est ce qu'il n'a point fait ; c'est par-là surtout qu'il a laissé la science faible . Voyons si dès-lors on a fait beaucoup mieux .

Les successeurs d'Hippocrate , au lieu de travailler à remplir cette lacune en suivant la voie d'observation que leur avait tracée leur maître , se lancèrent dans celle des théories , et se perdirent dans les explications des phénomènes morbides et la recherche des causes occultes . L'école dogmatique fondée par Tesselus , se divisa successivement en autant de sectes qu'elle produisit d'hommes marquans , et les subtilités de la dialectique allèrent si loin , que Serapion en fut fatigué et outré . Il se jeta dans l'extrême opposé ; il érigea en système de n'admettre que ce qui était d'évidence immédiate , de rejeter toute hypothèse , de bannir tout raisonnement , toute recherche sur les causes occultes des maladies , et de ne combattre ces dernières que par les moyens dont l'expérience avait constaté l'efficacité . Ainsi commença l'école empirique .

Cette école ramenée sans cesse au véritable but , l'analyse et l'observation des faits , a certainement rendu plus de services à la médecine que la première ; elle a surtout beaucoup fait pour l'étude des médica-

mens dont elle cherchait à constater l'efficacité (1), pendant que les sectes opposées étaient livrées à la controverse et aux sophismes prolixes et absurdes des études philosophiques de ces temps-là.

Exclure tout raisonnement n'était pas plus logique que passer son temps en discussions vaines et futiles ; et cette vérité incontestable fut sentie par quelques-uns des médecins qui suivirent l'époque dont nous venons de nous occuper : ce furent les éclectiques.

Parmi eux parut Galien, homme de génie qui s'empara de la doctrine humorale d'Hippocrate, la modifia, l'agrandit et en constitua un corps de doctrine qui nous est arrivé dans son intégrité. Il fit dériver toutes les aberrations que peut éprouver la santé, du sang, de la bile, de la pituite et de la mélancolie qu'il sut associer au froid et au chaud, au sec et à l'humide, qui étaient les principales causes signalées par Hippocrate.

La médecine, suivant toujours sa marche oscillatoire, nous est arrivée de secte en secte, sans cependant jamais abandonner les théories humorales d'Hippocrate et de Galien, qu'on retrouve chez les empiriques même, qui, tout en ne voulant rien expliquer, y retombaient malgré eux, parce qu'ils ne pou-

(1) Les livres de Dioscoride et de Pline l'Ancien sont les répertoires où on peut prendre une idée de tout ce qui fut introduit dans la matière médicale. Pline, qui écrivait comme naturaliste, reproduisit dans son immense ouvrage toutes les recettes et remèdes populaires de son temps.

vaient trouver les résultats de l'expérience que dans les livres de leurs prédécesseurs.

Si, pendant les siècles de barbarie, cette doctrine fut un peu abandonnée, elle reprit un nouvel essor à la renaissance des lettres ; on la vit successivement alliée à des idées de mécanique qui furent le résultat de la découverte de la circulation et des observations microscopiques faites sur le tissu capillaire et les globules qui le traversent ; à des idées de chimie résultant des compositions et décompositions qu'on voyait opérer à cette science, à mesure qu'elle faisait des progrès. De là, les idées de fermentation, de corruption, de raréfaction, de dissolution des humeurs ; de là aussi les remèdes fondans, astringens, délayans, réfrigérans, antiputrides, etc., etc., qu'on adressait aux humeurs sans songer à l'action de ces agens sur les solides.

D'un autre côté prospéraient et grandissaient deux sectes nombreuses, les vitalistes et les solidistes, qui, revenant au *strictum* et au *laxum* de Thémison, accommodèrent aussi les agens médicaux à leur manière de voir ; ils dirent les médicamens toniques, astringens, antispasmodiques, etc., selon qu'ils avaient en vue de tendre ou de relâcher la fibre.

Quel dédale ! quelle confusion ! Le quina, par exemple, était tonique ou astringent pour les uns, et antiputride pour les autres ; il pouvait même être l'un et l'autre pour le même praticien, selon l'occurrence, car Boerhaave avait fondu ensemble toutes les sectes médicales.

Nous n'entrerons dans aucun détail pour montrer combien peu la thérapeutique avait gagné depuis Hippocrate et Galien ; on avait grossi d'une manière effrayante les répertoires de matière médicale, on avait essayé, tourmenté toutes les substances de la nature pour en faire des médicaments, mais en résultat, on n'était arrivé qu'à entasser des faits plus ou moins exacts, sans les lier par aucune loi générale ; on avait mal, disons mieux, on n'avait pas rempli la lacune laissée par Hippocrate.

Tel était l'état de l'art de guérir à la fin du siècle dernier, époque à laquelle une impulsion immense donnée à toutes les sciences contribua puissamment à l'avancement de la médecine et l'enrichit de nombreuses découvertes.

A l'époque dont nous allons nous occuper, la science médicale avait déjà fait de très-grands progrès ; la chirurgie s'était développée et perfectionnée, et l'anatomie, comme connaissance de formes et de positions d'organes, ne laissait presque plus rien à désirer ; mais il était réservé à l'immortel Bichat d'étudier et de faire connaître leur structure intime.

A son arrivée, des faits isolés et sans liaison entre eux, rappelaient les noms de Bordeu et de Grimaud, présentaient des matériaux propres à faire les bases d'un édifice, mais ne constituaient rien. Bichat forma de toute pièce l'anatomie des tissus. Il montra que chaque organe a une vie propre, un mode de sensibilité et de contractilité particulière qui le rend indépendant de tout autre pour la manifestation de ses

actes physiologiques et pour les modifications ou altérations morbides qu'il peut éprouver ; indépendamment du lien commun qui l'attache à l'organisme, la vie générale.

Ces grands principes physiologiques ne furent pas sans fruits pour la médecine ; on en fit l'application aux diverses altérations que peuvent subir les tissus ; on créa la pathologie des tissus , et celle-ci servit de base à la classification des maladies.

Pour compléter cette doctrine médicale , il ne restait qu'à mettre le mode d'action des médicamens en harmonie avec le mode de vitalité de chaque tissu ; on en fit l'essai, mais le résultat ne fut qu'un brownisme mal déguisé. L'action directe des médicamens étant inconnue, on se lançait dans une voie de ténèbres ; on ne pouvait arriver qu'à l'erreur.

Nous ne sortirons point de notre cadre pour signaler et énumérer les travaux des médecins pendant les dernières années du 18^e siècle ; nous nous bornerons à dire qu'en masse , ils ont puissamment contribué à agrandir la médecine considérée comme science naturelle , mais qu'ils ont peu fait pour l'art de guérir.

La pratique médicale d'alors , tout en affectant la prétention d'être hippocratique , combattait les entités maladies d'une manière fort active , tantôt par les toniques , tantôt par les évacuans. Elle n'était au fait , qu'un mélange peu rationnel de brownisme et d'humorisme.

On purgeait , on saignait , on émétisait , on stimulait de toute manière , et le résultat était.... des fiè-

vres ataxiques, adynamiques, ataxico - adynamiques, etc. (1), auxquelles on faisait un signalement qui devait convenir à toutes les individualités, quelque variées qu'elles fussent; on voulait des espèces, on en trouvait de nouvelles, on formait des genres, des groupes ou classes qu'on assimilait prétentieusement aux familles naturelles des plantes; et ainsi, pour éviter la confusion, on tombait dans un véritable chaos.

Les additions, transpositions et mutations qu'on était obligé de faire chaque jour aux cadres nosologiques, sont une preuve irréfragable de cette assertion.

Il était réservé à notre siècle de réduire toutes ces exagérations à leur juste valeur, de montrer qu'une maladie n'est qu'une aberration de phénomènes physiologiques, par conséquent un pur phénomène elle-même, variable selon les circonstances dans lesquelles il se développe, et non un être ayant père et mère, et présentant des caractères qu'on puisse dire génériques et moins encore spécifiques (2).

(1) Ce que j'avance, je l'ai vu; et malheureusement je ne l'ai que trop fait.

(2) Puisqu'il ne saurait y avoir des espèces en pathologie, il ne saurait y avoir des spécifiques en matière médicale, et les mots *spécifique* et *spécificité* doivent être bannis du vocabulaire homœopathique; les médicaments ne sont jamais qu'antidotes.

En effet, le mercure est antidote de l'agent qui produit les chancres syphilitiques, de la même manière que l'opium l'est du plomb dans la colique des peintres. La belladone l'est du

Deux hommes d'un génie transcendant se sont présentés dans l'arène, à peu d'années l'un de l'autre, et ont travaillé avec une égale ardeur à la régénération médicale. Quoique partis de points différens, ils sont arrivés à des résultats plus analogues qu'ils ne le paraissent d'abord. Examinons :

S. Hahnemann et F.-J.-V. Broussais, maintenant à la tête de deux écoles qui marchent à la puissance, frappés l'un et l'autre du chaos que nous avons signalé, de l'état de vague et d'incertitude dans lequel se trouvait le médecin au lit du malade, du peu de fruit qu'il retirait de tout ce vain appareil scientifique, ils en recherchèrent la cause, et ils la trouvèrent dans cette ontologie qui, selon M. Broussais, *s'opposait depuis le commencement des siècles à ce que la médecine figurât au rang des sciences*. Ils renversèrent les systèmes nosologiques, et ils montrèrent qu'il ne saurait y avoir de maladies ou de fièvres essentielles, que toutes peuvent être réduites dans leur durée et modifiées dans leur forme, selon la nature des modificateurs ou agens thérapeutiques opposés aux agens pathogénétiques qui les ont produites.

Pour Hahnemann, chaque maladie n'est qu'une individualité, un groupe ou assemblage de symptômes, (voyez *Organon de l'art de guérir*, dont la première édition a paru en 1810). Pour le professeur Brous-

miasme de la scarlatine spontanée de la même manière que la pulsatile l'est de la belladone ayant produit la scarlatine.

sais, il n'en est pas autrement, car il déclare la maladie *une aberration de l'action particulière de chaque tissu*, pur phénomène qui ne saurait être qu'une individualité : et d'ailleurs, la proscription de l'idée d'être, d'entité, emporte forcément celle d'espèce, de spécialité. (*Voyez Examen de la doctrine médicale généralement adoptée*, 1816.)

Après cette première réforme, nécessaire pour donner à la médecine le caractère rationnel et scientifique qu'on pouvait raisonnablement lui refuser jusque-là, nos deux savans ont pris chacun une route différente.

Le professeur Broussais, suivant l'impulsion donnée par Bichat à la médecine française, dirigea principalement ses recherches vers l'anatomie pathologique, à laquelle il fit faire des progrès immenses ; il travailla à déterminer quelles sont les lésions organiques que laisse une affection pathologique qui se termine par la mort, pour arriver à les prévenir lorsqu'un pareil ensemble de symptômes se présente ; il étudia les rapports qui existent entre ces lésions et les symptômes observés pendant la maladie ; il fit connaître les phlegmasies des voies digestives et leurs divers degrés d'intensité ; il montra que la plupart des maladies prennent un caractère inflammatoire et se compliquent d'une irritation particulière dont elles lui semblent être le résultat ; en un mot, il régénéra la pathologie.

Judicieux et conséquent, le professeur Broussais a dû n'admettre, comme moyens thérapeutiques, que

ceux qui lui ont paru propres à abattre la surexcitation du cœur et de l'appareil circulatoire, à diminuer l'intensité de la fièvre et à dissiper l'état inflammatoire ou quasi-inflammatoire, l'irritation. Aussi, les saignées, les boissons aqueuses et mucilagineuses, les bains, les lotions et fomentations, sont-ils les moyens presque exclusivement employés et préconisés par lui.

Il a vu et signalé courageusement les maux que font les prétendus toniques, antispasmodiques, stimulans, antiputrides, etc.; et il a rejeté ces agens comme les causes réelles de ces états divers appelés adynamiques, malins, putrides, ataxiques, etc., etc.

Quelques remèdes dits spécifiques ont seuls trouvé grâce et n'ont pas subi la proscription, tels le mercure, le soufre, le quina, que le hasard avait appris à l'empirisme être les seuls agens curatifs de certaines affections pathologiques, les seules qui puissent les guérir d'une manière solide et durable.

Pourquoi? C'est ce qui a inquiété bien des esprits; c'est ce que n'a pas manqué de se demander le savant auteur de la doctrine physiologique. C'est là une question dont la solution était réservée au docte et perspicace Hahnemann; c'est ce *pourquoi* qui le mit sur la voie des découvertes homœopathiques.

Suivons-le un moment dans sa longue route.

Hahnemann, trop judicieux pour ne pas sentir que toute thérapeutique rationnelle doit reposer sur une pathologie exacte, dut nécessairement éliminer de

cette dernière toutes les exagérations, toutes les hypothèses dont elle était surchargée. Le premier, ainsi que nous l'avons vu, il rejeta jusqu'à l'idée d'entité, et partant du principe, que la maladie et l'ensemble des phénomènes qui la constituent, ne sont qu'une seule et même chose, il aborda avec courage et persévérance la question que nous venons d'indiquer. Il posa ainsi le problème :

Chercher pourquoi telle substance guérit toujours tel ensemble de symptômes ; (le mercure, par exemple, l'ensemble des symptômes de la syphilis ; le quina, l'ensemble des symptômes qui constituent certaines fièvres intermittentes), afin de faire l'application du principe trouvé à la totalité des médicamens.

Cette question tendant directement au but unique de la médecine, qui est de guérir, dut nécessairement détourner son auteur de recherches minutieuses sur l'histoire naturelle de l'homme malade ; mais elle le conduisit à l'idée lumineuse autant qu'elle était neuve, de chercher quelle est l'action des médicamens sur l'homme sain, et le résultat fut la découverte du principe homœopathique (1). Il vit que le mercure produit un ensemble de phénomènes pathologiques très-semblables à ceux qu'il guérit ; que le quina, entre autres nombreux symptômes, produit des accès de fièvres intermittentes, semblables à ceux qui cèdent à son action.



(1) Voyez *Bibliothèque homœopathique*, premier cahier, p. 7, 8 et suiv.

Ce principe posé, vérifié et constaté par un grand nombre d'expériences faites sur lui-même, avec des médicamens divers (1), le père de l'homœopathie se fit des disciples, il s'adjoignit des collaborateurs, et, de concert, ils sont arrivés à nous présenter les tableaux exacts et précis des phénomènes pathologiques que peuvent produire déjà plus de 180 substances médicamenteuses, toutes explorées à diverses reprises et soigneusement observées sur l'homme en état de santé.

Or, comme il n'est pas de symptômes pathologiques arrivant spontanément, ni d'ensemble de symptômes, maladies, qu'on ne retrouve exactement dans ces tableaux, il en résulte qu'ils nous présentent les moyens d'attaquer et de guérir toute espèce de maladie, un système entier de thérapeutique, système qui seul a réuni, jusqu'ici, les conditions voulues par Celse. *Sanare tuto, cito et jucunde.*

Les deux premières de ces conditions se sont trouvées remplies par la découverte même du principe homœopathique; la troisième l'est par un autre ordre de recherches et de travaux, la préparation des médicamens.

Après avoir, comme le professeur Broussais, et avant lui, régénéré la pathologie, Hahnemann l'a enrichie de découvertes importantes. Le premier, il a

(1) Les résultats de ses premiers travaux se trouvent dans son ouvrage: *Fragmenta de viribus medicamentorum positivis*. Lipsiæ 1805.

distingué la *sycosis* de la *syphilis*, et montré que celle-là ne saurait être guérie par le mercure. Le premier, il a précisé ce qu'on doit entendre par scarlatine, et montré qu'elle est différente du pourpre miliaire; que la belladone est l'antidote du miasme qui produit la première, et que le second doit être traité par d'autres médicamens. Il a fait un travail, difficile à bien juger encore, sur les maladies chroniques (1), mais que tout annonce devoir être d'un prix infini pour l'art de guérir, soit par les nouveaux et étonnans moyens thérapeutiques qu'il présente, soit par l'ensemble du mode de traitement qu'il propose.

Supérieur, sous ce rapport, à Hippocrate et au professeur Broussais, Hahnemann est l'homme qui aura rendu les plus éminens services à la science et à l'humanité.

En thérapeutique générale, les travaux de l'école homœopathique ne sont pas moins surprenans. Le médecin qui sait tirer parti avec un peu de tact des moyens qu'elle met à sa disposition, peut réduire toutes les maladies aiguës qui ne reconnaissent pas pour cause un miasme ou virus stable, à de simples malaises de 36 à 48 heures.

La matière médicale, renversée de fond en comble

(1) Il est réservé au temps et à l'expérience de juger la doctrine des maladies chroniques de notre savant maître. Ce qui nous importe avant tout, c'est de savoir s'il guérit mieux qu'on ne l'a fait avant lui; c'est ce que nous avons cherché à vérifier, et déjà des faits nombreux nous portent à soutenir hardiment l'affirmative.

par l'homœopathie, et reconstruite de toutes pièces, présente maintenant un ensemble de faits positifs, reconnaissant tous un centre, un point de départ commun, l'état positif de l'homme, l'état de santé. Elle est dégagée de toute hypothèse, de toute approximation, de faits inexacts et variables comme l'état de maladie dans lequel ils ont été observés. Elle est simple dans son langage, dépouillée de toutes ces expressions emphatiques, de ce galimatias pompeux, usité pour indiquer le mode d'action d'un médicament ou sa vertu curative. Nous l'avons dit, elle est une science nouvelle, la *pathogénésie* (1).

Nous arrivons à une autre partie des travaux de notre nouvel Hippocrate, non moins importante que celle que nous venons de passer en revue; elle est plus extraordinaire même, et elle mérite toute l'attention des savans et des chimistes : c'est la préparation des médicamens.

Hahnemann y a été conduit par le besoin de réduire les doses des médicamens, pour agir homœopathiquement d'une manière qui ne fût pas trop fatigante pour le malade; mais cette partie de ses découvertes exigerait, pour être bien appréciée, des développemens que ne comporte pas notre travail. Nous renverrons le lecteur à ce qui a été dit à ce sujet par M. X, notre collaborateur (premier cahier de ce recueil, pag. 10 et 11), et aux ouvrages de l'auteur, surtout à son *Traité des maladies chroniques*, et

(1) Voyez premier cahier de ce recueil, pag. 44 et 45.

nous nous contenterons d'indiquer les résultats généraux. Et d'abord nous trouvons :

1° La faculté de saisir la force active, le miasme pathogénétique, *venenum*, d'un médicament, de le fixer, de le conserver, de le transporter et le manier à volonté; de le fractionner et de l'accommoder à tous les âges, sexes et tempéramens.

2° L'avantage de le posséder dégagé de tout agent ou corps étranger, de l'obtenir insipide et inodore, et d'épargner aux malades les angoisses et nausées que peut procurer l'aspect seul d'une grande partie de nos composés pharmaceutiques.

3° L'abolition des longues et inutiles formules de nos ordonnances compassées, voile commode sous lequel peuvent s'abriter aisément l'incapacité et l'ignorance.

4° La suppression entière de ces dépôts somptueux où sont reçus, sans distinction d'origine, les produits de la science et de l'ignorance, du charlatanisme et de la superstition.

5° Enfin, tout ceci remplacé par un art simple et facile que peut cultiver, dans son cabinet, tout médecin instruit, et que ne devra jamais négliger celui qui a à cœur l'intérêt de ses malades, sa propre réputation et l'avancement de la science homœopathique.

Si nous voulions pousser plus loin l'examen des conséquences d'une pareille révolution dans la science médicale, il faudrait tenir compte de la diminution, et même de la suppression, du tribut énorme que

paie , chaque année , l'Europe aux pays d'outre-mer pour des objets dont un grain seul peut suffire à sa consommation. Ce serait sortir de notre sujet.

La diététique n'a point échappé aux investigations de notre réformateur. Aussi physiologiste que le professeur Broussais , il ne permet rien dans les maladies aiguës qui puisse avoir une action médicamenteuse , et se substituer aux médicamens administrés. L'eau pure , l'eau blanchie avec du lait , l'eau pannée , l'eau sucrée , l'eau de riz ou de gruau , le bouillon de bœuf , de mouton ou de grosse volaille , les sucs de quelques fruits doux , étendus d'eau et édulcorés avec du sucre , sont presque les seules boissons et alimens qu'il prescrive.

Dans les affections chroniques , il règle l'alimentation de manière à ce qu'elle soit substantielle , mais purement alibile. Il éloigne tous les alimens et condimens qui pourraient exercer sur l'économie animale une action dynamique autre que celle voulue pour stimuler les fonctions de nutrition , la digestion , l'absorption et l'assimilation. Rien de médicamenteux ne saurait être toléré ; le médicament toujours simple ne peut recevoir de correctif , ni admettre d'excipient.

Cette réforme dans la diététique de l'homme malade ne sera pas sans influence sur celle de l'homme bien portant qui désirera conserver sa santé ; elle exercera une action puissante sur l'hygiène publique , et sur la consommation d'un grand nombre de substances qui , comme les médicamens , s'achètent chèrement sur un autre hémisphère.

Un tableau exact des nombreuses découvertes de Hahnemann, un exposé complet de ses immenses travaux, appartient à l'histoire; elle seule pourra le tracer d'une manière véritablement fructueuse.

Nous terminerons en jetant un coup d'œil comparatif sur les deux écoles qui nous occupent.

Et d'abord, nous trouvons, communauté de vues dans la manière d'envisager les maladies, identité de théorie pathologique, puis différence dans l'étude des symptômes, dans le but à atteindre par leur examen et leur appréciation.

L'école physiologique les étudie plus spécialement par rapport aux lésions organiques desquelles ils peuvent dépendre; elle attache la plus grande importance à déterminer quel est l'organe qui souffre, quelle est la nature de la lésion qui existe en lui, et dans ce but, elle a puissamment développé la science des signes et du diagnostic; elle a perfectionné l'histoire naturelle de l'homme malade.

L'école homœopathique n'a point poussé aussi loin l'étude des lésions organiques; toutefois, elle est loin d'en nier l'importance. Elle est au contraire toute disposée à user de tout ce qu'elle rencontrera de bon, quelle qu'en soit l'origine. Elle ne met pas moins de scrupule que l'école physiologique à examiner et à apprécier les symptômes; elle veut que le médecin se fasse un tableau exact de la maladie, qu'il en connaisse toutes les nuances, toutes les phases; qu'il sache, par exemple, si les exacerbations ont lieu le matin ou le soir, le jour ou la nuit, avant

ou après le repas ; qu'il pénètre dans les habitudes et l'état moral du malade ; qu'il connaisse s'il est doux, bon et pacifique, ou s'il est d'humeur aigre et acariâtre, dans le but de comparer cet ensemble aux tableaux des phénomènes pathologiques résultans de l'étude des médicamens appliqués à l'homme en état de santé ; dans le but enfin, de trouver le remède le plus homœopathique aux maux qu'il a à combattre.

Ceci posé, supposons deux médecins, l'un allopathe de l'école physiologique, l'autre de l'école homœopathique, devant un malade présentant un ensemble donné de symptômes, une inflammation de poitrine. Le premier cherchera à déterminer si c'est la plèvre ou le poumon qui est affecté, ou si ce ne sont point tous les deux, quel est le point malade et quelle en est l'étendue. Il usera de la percussion, du stéthoscope, et il déterminera comment se fait la fonction de la respiration, comment s'exécute la circulation pulmonaire. En un mot, il précisera l'état tant pathologique que physiologique de l'appareil pulmonaire, et il montrera quelles aberrations il existe dans ses fonctions ; puis, il dira pompeusement : « Je suis arrivé à l'organe affecté ; voilà la cause de la maladie (1). »

Le second, en appréciant les symptômes, n'aura pour but que de former un tableau aussi vrai que possible de la maladie (opération qu'il ne peut faire sans apprendre suffisamment à connaître l'état de

(1) Cette cause n'est au vrai que la maladie elle-même ; raisonner ainsi, c'est se satisfaire avec des mots.

l'appareil pulmonaire et de ses fonctions), afin d'arriver à dire, après comparaison : voilà le remède.

Il ne faut certes pas une grande force de dialectique pour montrer quelle est la plus importante de ces deux conclusions pour le malade. Ce qui lui importe, ce n'est pas qu'un naturaliste habile décrive avec précision et minutie l'état de ses organes, et disserte savamment sur l'ensemble de ses fonctions ; ceci est même inutile à l'ensemble du traitement ; c'est qu'un médecin judicieux reconnaisse qu'il y a état inflammatoire de tout ou partie de l'organe pulmonaire ; et ce qui lui importe surtout, c'est qu'il le guérisse.

Poursuivons, et voyons comment arriveront à ce but nos deux médecins.

L'allopathe, pour diminuer l'état de surexcitation du cœur et de l'appareil circulatoire, pour abattre la fièvre et l'état de phlogose générale, fera une ou plusieurs saignées (1) ; il assujétira son malade à ne prendre que des boissons aqueuses ou mucilagineuses ; puis, il attaquera l'irritation locale, si elle survit, en rendant la peau malade par un vésicatoire.

Dans les cas les plus heureux, si le sujet est jeune, la maladie sera terminée en six ou huit jours, et le malade sera revenu à son état normal, après sept ou huit autres jours de convalescence.

L'homœopathe arrive au même résultat par des

(1) Guérir par la saignée, n'est pas user d'une médication (voy. 2^e cahier, p. 118 et suiv.), pas plus qu'amputer un membre fracturé pour abattre la fièvre et les maux de la suppuration.

moyens plus expéditifs et plus sûrs. A l'action dynamique qui a produit la surexcitation de l'appareil circulatoire, la fièvre, il oppose une autre action dynamique, celle de l'aconit, *aconitum napellus*, et si l'irritation locale persiste, il lui oppose l'action de la scille, *scilla maritima*, quelquefois de la bryone, *bryonia dioïca*, et dans les cas même opiniâtres, le malade est guéri en deux ou trois jours au plus. Qu'on en ajoute trois autres, si l'on veut, pour la convalescence, et qu'on juge de la différence.

Ce que nous avançons, nous l'avons plusieurs fois vu et constaté; et pour tout médecin qui voudra se donner la peine d'essayer, il n'y a pas de raisonnemens à faire : il trouvera seul sa conviction. Pour celui qui voudra objecter, rester dans sa routine et soutenir qu'un état inflammatoire ne saurait être détruit que par une évacuation de sang, nous lui demanderons s'il a jamais vu l'inflammation érysipélateuse qui borde les ulcères syphilitiques céder à la saignée, et la maladie se guérir par son action. Nous lui demanderons s'il a jamais vu l'état d'irritation et de phlogose, momentané mais périodique, que produisent les fièvres intermittentes d'automne, céder aux saignées soit locales, soit générales. Nous le prions de nous dire s'il n'a pas vu constamment la première céder à l'action dynamique du mercure, et le second à celle du quina, de la gentiane, du trèfle de marais, ou d'autres remèdes dits fébrifuges.

S'il en est ainsi, et si l'école physiologique qui, dans son origine, a voulu tout guérir par la saignée et

le traitement antiphlogistique, est maintenant obligée de revenir à ces médicamens dont elle s'explique l'action en disant qu'ils produisent une sorte de révulsion ; pourquoi, lorsqu'on lui montre qu'elle peut guérir avec célérité une pleurésie, par l'action de l'aconit et de la scille, n'admettrait-elle pas cette pratique ? Elle ne saurait la rejeter sans refuser d'être conséquente avec elle-même.

Le temps n'est donc pas éloigné où la force de la vérité, l'amour de la science, l'intérêt de l'humanité, feront sentir à cette école qu'elle ne saurait exister sans admettre la thérapeutique homœopathique ; que ses beaux travaux d'anatomie pathologique, précieux pour la science, satisfaisans pour le médecin, mais peu importans pour le malade, ne sont qu'un perfectionnement d'histoire naturelle, sans fruit pour la thérapeutique, pour l'application immédiate du remède propre ; que cultiver et perfectionner cette partie de la science, bonne en elle-même, au détriment de l'étude des médicamens, qu'elle a rejetés presque en totalité faute de les connaître, ce n'est pas avancer l'art de guérir ; enfin, que sa thérapeutique, pourtant rationnelle, parce qu'elle repose sur une pathologie exacte, est faible et insuffisante, n'agissant sur les forces vitales, pour les modifier, qu'en les affaiblissant ou en en soustrayant une aliquote plus ou moins considérable, et qu'elle pâlit devant celle qui, opposant action à action, modificateur à modificateur, rétablit l'équilibre sans rien détruire, et est arrivée à présenter un antidote à chaque agent pathogénétique.

De l'exposé rapide que nous venons de faire, on peut encore tirer les conséquences suivantes :

1^o Que la médecine créée et constituée par Hippocrate, élevée par lui au rang des sciences philosophiques est restée depuis cette longue série de siècles, presque sans faire de progrès comme art de guérir.

2^o Que les sectes nombreuses qui se sont succédées, ont dépensé leur temps en sophismes, en recherches vaines sur la nature, les causes et l'essence des maladies, sans rien faire pour la pathologie considérée comme science, ni pour la thérapeutique.

3^o Que les grands hommes qu'elle a produits l'ont beaucoup plus cultivée comme science naturelle que comme art de guérir.

4^o Que tout progrès réel était, sous ce rapport, impossible, tant que la pathologie reposait sur l'idée fautive d'entité, d'espèce, etc.

5^o Enfin, que S. Hahnemann, en 1810, et le professeur Broussais en 1816 (1), ont été les premiers à rejeter cette idée séculaire, les premiers qui aient envisagé l'état de maladie sous son véritable point de vue, et par-là, donné à la médecine le caractère essentiel et nécessaire pour reprendre le rang qu'elle avait perdu par son état stationnaire et les progrès des autres sciences.

P. D.

(1) Voir les livres déjà cités.

DE LA

MÉTHODE A SUIVRE

POUR TRACER LE TABLEAU DES MALADIES.

Fragment d'un cours sur l'homœopathie, par le docteur Constantin Hering, correspondant de l'Académie des Sciences naturelles de Philadelphie.

(Archiv. f. d. homœop. Heilk. t. XI, cah. 3.)

(Le docteur Hering s'est placé au premier rang des médecins homœopathistes par ses travaux sur la lèpre, ainsi que par ses expériences sur le venin des serpens, observations infiniment curieuses et que nous ferons bientôt connaître. Le premier, il a transporté l'homœopathie dans le nouveau monde; et pendant un séjour de plusieurs années à Paramaribo et à Surinam, il a éprouvé et reconnu l'efficacité des remèdes de la classe des antipsoriques contre la lèpre, cette maladie monstrueuse qui, jusqu'à présent, avait bravé tous les efforts de l'art. C'est là encore une belle et grande victoire remportée par la nouvelle doctrine, une preuve imposante de la vérité de ses principes. La science a beaucoup à attendre des travaux du docteur Hering. Tout ce qu'il

a écrit et publié jusqu'à présent porte le cachet d'un esprit tout à la fois fin et profond, d'un penseur original et d'un excellent observateur. Chez aucun des disciples de Hahnemann, le véritable esprit de l'homœopathie ne se montre sous des formes plus pures et plus philosophiques que chez lui, et nous croyons qu'il contribuera puissamment à la réforme de la médecine. Le fragment suivant, moins important que bien d'autres, nous a paru devoir être utile à ceux qui commencent à s'occuper d'homœopathie, et c'est pour cela que nous le choisissons de préférence, comme répondant mieux au but de notre journal. Nous reviendrons plus tard avec détail sur les autres publications du Dr Héring.)

Le premier pas à faire pour le traitement, c'est de tracer le tableau de la maladie. Les règles données par Hahnemann, à cet égard, sont admirables, aussi concises que neuves et solides. Que l'on compare tout ce qui a été dit antérieurement sur l'examen des malades, et l'on reconnaîtra la supériorité incontestable de la nouvelle méthode sous ce rapport. C'est d'après les relations de maladies de la plupart des médecins de l'ancienne école, et même de ceux qui veulent nous imiter à cet égard, que l'on peut le mieux juger tout ce qu'exige de talent, de connaissances, de pratique, un examen de malade fait dans le véritable esprit de Hahnemann. La difficulté de la chose apparaît aussi par les rapports provenant de malades pleins d'instruction, et guidés outre cela par des directions particulières; elle se montre encore

par le travail de ceux qui débutent en homœopathie, et qui éprouvent des obstacles inattendus, même avec tout le zèle possible.

Ce qu'il y a d'abord de neuf et de spécial dans la méthode de Hahnemann, c'est *d'écouter le malade*. On devrait croire à première vue que cela s'est toujours fait ainsi, et cependant rien n'a été plus rare depuis Hippocrate; on l'a fait du moins sans y attacher d'importance. Le plus grand nombre des médecins ont été, et sont encore, comme le juge qui prononce avant d'avoir entendu. Si quelques-uns, ça et là, ont suivi la règle, c'est qu'ordinairement ils se trouvaient avoir devant eux quelque cas embarrassant dont ils ne savaient que faire. Ils appelaient hystérie et hypocondrie tout ce qui leur semblait trop singulier, et ils n'avaient presque point égard à ce qu'ils regardaient comme des imaginations du malade. D'ailleurs, les tableaux de maladie les mieux tracés n'auraient après tout servi à rien, puisqu'on ne savait trop qu'en faire. On s'en tenait à la portion de la maladie la plus palpable, la plus grossière; mais en revanche, on ne se faisait pas faute d'hypothèses fort subtiles. Aucun médecin, pas un seul, ne s'est avisé de considérer le malade dans la totalité de son existence, avec toutes ses aberrations de l'état de santé normale; aucun n'a regardé les accidens morbides divers comme formant un ensemble et un ensemble déterminé. Comment s'étonner après cela qu'aucun médecin n'ait reconnu le droit du malade d'être entendu sur tout ce qu'il doit savoir

mieux que personne, sans que l'interrogateur vienne mêler à cet examen les théories et la sagesse de l'école ?

Il est très-important d'écouter le malade *sans l'interrompre*, et cela non-seulement au début, mais jusqu'à la fin. L'image de la maladie perd toujours en netteté lorsque le médecin interroge trop tôt, ou mêle ses propres observations au récit du patient. Beaucoup de malades, il est vrai, ne savent pas dire grand' chose, et il faut bien dans ce cas venir à leur aide par quelques questions. L'essentiel alors, c'est, tout en les faisant cheminer dans leur récit, de n'en point troubler la marche naturelle, et de les observer dans toutes leurs révélations spontanées sur la maladie. C'est ainsi seulement, et en se bornant au rôle de fidèle observateur, que nous verrons le malade dans toute son individualité. Il n'est pas rare que le médecin homœopathiste apprenne des choses très-importantes en se trouvant avec son malade en société, ou en causant d'objets tout différens.

Pendant l'examen, aussi bien qu'à chaque visite, le médecin doit toujours avoir son carnet à la main. La seconde règle donnée par Hahnemann, c'est de *tout écrire*, et cela de préférence avec les expressions même du malade. Il est possible, il est vrai, de faire une série de visites sans rien écrire, et lorsqu'on est revenu chez soi, de noter quelques observations sur chaque malade. Mais c'est en vain que l'on cherchera à retenir ces détails de nuances qui contribuent le plus à une caractéristique achevée jusque dans les

traits les plus fins. Même pour un seul malade, on n'écrira jamais une heure après ce que l'on aurait écrit tout de suite, et les notes prises après coup seront toujours les moins utiles. Un homme doué d'une mémoire extraordinaire pourrait bien peut-être se souvenir mot pour mot de ce que chaque malade aurait dit, mais il faudrait outre cela qu'il eût arrêté son attention sur chaque cas, et qu'il se rappelât ses observations particulières pendant chaque examen. Or, c'est là un tour de force inexécutable pour la plupart des hommes. Le système des notes écrites devient d'ailleurs indispensable pour tirer parti à l'avenir des observations faites pendant le traitement. Quelque brillante que soit donc la mémoire, elle ne saurait jamais remplacer les notes écrites; et d'ailleurs n'a-t-elle pas un champ d'exercice assez vaste dans la classification des symptômes thérapeutiques d'après leurs caractères distinctifs?

Le médecin homœopathe doit surtout écrire, parce qu'il lui importe de saisir les nuances les plus délicates, et de prendre en considération tous les faits de la maladie, sans exception aucune. Celui qui croit pouvoir s'en passer ressemble à un dessinateur qui travaillerait de souvenir. Prenez le peintre de fleurs le plus exercé, et présentez-lui quelque plante nouvelle qu'il dessinera après l'examen le plus soigné, mais sans l'avoir sous les yeux. L'image n'en sera sûrement pas bien fidèle. Il en est de même des maladies. Le dessinateur aura toujours un penchant à idéaliser la plante qu'il reproduira de souvenir: il

en sera de même des médecins, et leurs tableaux de maladies auront à peine quelque valeur pour les cas les plus communs et les plus journaliers. Ce que nous voulons, ce que nous devons vouloir, ce sont des copies scrupuleusement exactes. Un dessinateur pourra-t-il, après s'être promené dans une serre, prendre ses crayons et retracer, à la satisfaction d'un botaniste, les formes caractéristiques de vingt ou trente plantes qu'il aurait vues? Or le médecin se trouverait dans le même cas après sa série de visites quotidiennes, eût-il même tous ses malades réunis dans un hôpital. Il faut, dans tous les cas, non-seulement écrire, mais écrire à l'instant même. Un médecin léger et superficiel, et un tel ne fera jamais rien en homœopathie, peut seul en appeler à sa mémoire pour se dispenser de ce petit travail. Il est même de notre devoir d'avertir les malades en général que ne point écrire pendant l'examen est une négligence qui doit paraître suspecte, même chez le génie le plus brillant. Les cas d'exception sont en fort petit nombre; ce sont ceux de danger extrême et pressant, d'épidémies générales, de petits maux sans importance, etc.

Le médecin le plus exercé ne saurait à la fois apporter toute l'attention nécessaire à l'exploration des détails, et réfléchir sur l'ensemble de la maladie: même quand on se traite soi-même, il devient nécessaire de noter les faits de détail, pour pouvoir saisir l'ensemble d'un seul coup d'œil. Et enfin, là où il faut, comme dans les maladies chro-

niques, revenir en arrière sur un traitement prolongé quelquefois pendant plus d'une année, une mémoire même prodigieuse serait à coup sûr insuffisante.

Nous nous sommes arrêtés à dessein à ces considérations, parce qu'un grand nombre de médecins, qui de l'ancienne école passent à la nouvelle, éprouvent une sorte de honte de nous imiter en cela, et que cet exemple pourrait être pernicieux pour les jeunes praticiens. Quelques-uns craignent de se rendre ridicules, en ayant sans cesse leur carnet à la main. Qu'ils se contentent donc d'écrire bien proprement quelque ordonnance ; cela ne donne pas autant de peine, et n'est point encore devenu un texte de plaisanterie.

Les notes que le médecin prend pendant le récit du malade, ne sont encore qu'une esquisse qu'il faut compléter. Il y manque tous les traits plus délicats, et la plupart des détails que le malade ne sait pas indiquer de lui-même. Il faut disposer le brouillon en conséquence, laisser entre chaque symptôme quelques lignes blanches, surtout si le malade fait des sauts de narration un peu brusques, ce qu'il ne faut pas lui interdire. On peut se servir aussi de feuilles doubles, et se ménager le *verso* pour les additions. C'est maintenant que commence l'examen proprement dit. Toutes les questions faites jusqu'alors ne devaient avoir pour but que de faire cheminer le récit ; il s'agit maintenant de compléter celui-ci, sans s'embarrasser encore de l'importance plus ou moins grande à attacher à telle ou telle fonction, à tel ou tel organe.

Chaque symptôme en particulier reçoit toutes les additions nécessaires pour le bien caractériser. On s'enquiert avec soin du lieu et de la nature spéciale de la sensation, de ses rapports avec l'ensemble de la vie organique, des circonstances de temps, de mouvement, de repos, de sommeil, etc., qui peuvent exercer quelque influence à cet égard. Il faut sans cesse avoir tous ces rapports divers présents à l'esprit. La difficulté en ceci, c'est d'interroger le malade sans lui suggérer les réponses. L'art de l'homme de loi, dans un interrogatoire, consiste à poser les questions de manière à provoquer les aveux du coupable; le médecin, tout au contraire, doit s'efforcer de ne rien déterminer par son mode d'interrogation, et de faire arriver le patient, par des questions toutes générales, à caractériser lui-même les faits particuliers. Cela exige bien quelque travail de la part du malade, qui est souvent peu accoutumé à s'observer lui-même. Les malades qui souffrent d'affections chroniques arrivent quelquefois, pendant un traitement prolongé, à une grande habitude d'observation; ils facilitent alors infiniment la tâche du médecin, et leur traitement offre le plus de chances de succès. Mais, chez le plus grand nombre, le médecin doit interroger de manière à faire sentir clairement et exprimer de même, au patient, tout ce qui se passe réellement dans la sphère de sa conscience.

On ne saurait assez rappeler combien l'art d'interroger est difficile, et quelle importance il faut y attacher. Il est si commode, il est si tentatif d'amener

par une question bien déterminée une réponse également précise, et cela surtout quand le malade répond d'une manière vague et générale à une demande qui ne lui suggère rien, et lorsqu'il est si facile d'abrégé en posant la question d'une certaine manière. C'est précisément parce que le procédé est commode qu'il faut s'en défier. Il faut bien viser à nous rendre facile ce qui d'abord nous offre le plus de difficultés, mais il ne faut pas dès le commencement nous faire la besogne trop aisée. C'est non-seulement par l'imperfection des tableaux de maladies, mais encore, plus tard, chez les malades eux-mêmes, que l'on voit la fâcheuse influence d'un mode d'interrogation qui tend à suggérer les réponses. Le devoir du médecin est d'exercer son malade à s'observer lui-même avec attention; et jamais il ne doit imprimer aux réflexions du patient une direction plus ou moins fautive, par cela seul qu'elle lui vient du dehors. On peut beaucoup apprendre de Socrate sous ce rapport, et l'étude de Platon est aussi importante pour nous que celle d'Hippocrate. Le praticien qui débute se gâte infailliblement s'il ne s'observe pas avec soin à cet égard. Il doit s'attendre à n'avoir jamais que des tableaux de maladies faux et mensongers. Qu'il s'attache donc dès le début à mettre la plus grande attention à son mode d'examen, et que, dans ce but, il interroge vingt ou trente malades avec tout le soin possible, pour bien se rendre compte, et de la difficulté de la chose, et des défauts contre lesquels il lui importe de se tenir en garde.

Quand les symptômes particuliers sont complets en eux-mêmes, et ont reçu toute la précision nécessaire, il faut achever le tableau de la maladie, en allant aux informations sur toutes les fonctions ou tous les organes dont il n'a point encore été question. Aucune fonction principale ne doit être négligée, bien que, suivant la nature du cas, l'une puisse paraître plus importante que les autres. Quant à ce qui concerne les fonctions sexuelles, on peut, dans bien des cas, chez les femmes presque toujours, les passer sous silence; mais on ne doit jamais, chez ces dernières, négliger ce qui a rapport à la menstruation. Chez les hommes, où les mêmes motifs de retenue n'existent pas, l'état des fonctions sexuelles aura toujours de l'importance. A-t-on négligé dans l'origine de faire les questions nécessaires sous ce rapport, il ne faut pas tarder à compléter l'examen à la première occasion. Que l'on ne se contente point, pour des questions de ce genre, d'une réponse vague, comme par exemple : *cela va bien*; mais que l'on exige des détails plus précis. On découvre souvent alors des symptômes d'une haute importance, que le malade ne considérait point comme des accidens morbides, tels que : le mode d'expulsion et la qualité des urines, la nature des selles, les pollutions, les sueurs locales, etc., etc. Comme chaque médecin forme ses malades, sous ce rapport, dans la sphère de son influence, à mesure que l'homœopathie s'étendra, le public apprendra mieux à distinguer de l'état de santé normale les accidens morbides, et la physiologie ga-

gnera indirectement, par la méthode de Hahnemann, tout autant que la pathologie a déjà gagné d'une manière directe.

Le tableau de la maladie, tracé comme nous l'avons dit, et tel que le médecin le rapporte chez lui, n'est encore qu'une grossière ébauche. Il comprend toutes les parties d'un ensemble, mais cet ensemble n'existe pas encore. La première chose à faire maintenant, c'est de coordonner ces matériaux. Le commençant doit aussi faire ce travail par écrit, jusqu'à ce qu'il ait acquis assez d'habitude pour se passer de ce secours. Dans des cas importants, difficiles, intéressans, il vaudra toujours mieux écrire. Quand il s'agit de maladies chroniques, le médecin le plus exercé doit, à chaque nouveau choix d'un remède, se rendre, par écrit, un compte clair et méthodique de l'état de son malade. Quant à la coordination des symptômes, c'est là une question importante, sur laquelle nous reviendrons un jour avec détail. Voici à cet égard quelques considérations préliminaires.

L'homme est toujours malade tout entier, et toutes les aberrations dans ses fonctions vitales, tous les accidens de son organisme, se lient les uns aux autres d'une manière plus ou moins cachée. Mais dans chaque maladie, on voit prédominer les accidens d'un système d'organes, les aberrations d'une fonction particulière. C'est autour de ce point central qu'il faut réunir et coordonner les symptômes rassemblés pour former le tableau de la maladie. Il y aurait une grande ineptie à s'en tenir à des symptômes isolés, et

à vouloir de même chercher leurs analogues un à un. Il importe donc de les disposer d'abord dans l'ordre de leur valeur. Nous verrons plus tard jusqu'à quel point les enseignemens de la pathologie peuvent être utiles sous ce rapport. On choisira en premier lieu les symptômes qui se groupent autour du centre de la maladie, en s'attachant à ceux qui sont saillans et caractéristiques; on fera suivre de plus loin les symptômes vagues, généraux, et de moindre importance.

Pour bien choisir le remède à appliquer, il faut non-seulement que la substance présente tous ces symptômes, ou du moins la plupart, dans le nombre de ses effets pathogénétiques, mais encore qu'elle les présente dans le même ordre, sous le rapport de leur importance. Les symptômes caractéristiques de la maladie doivent être aussi les symptômes caractéristiques du remède, et tous, pris isolément, doivent occuper le même rang dans le tableau de la maladie et dans la sphère d'action de la substance. C'est là ce qui donne une si grande importance à la disposition méthodique des symptômes morbides dans l'ordre de leur valeur. Quelque difficile que puisse paraître au premier coup d'œil une telle exigence, il est presque toujours possible d'y satisfaire, quoique le nombre des maladies soit infini, et celui des remèdes encore assez restreint. Dans chaque maladie en effet, il n'y a que peu de symptômes bien saillans et caractéristiques, tandis que chaque substance pathogénétique en renferme un grand nombre dans la sphère de son action.

Nous ne nous étendrons pas plus long-temps ici sur ces questions importantes qui exigeraient des développemens particuliers. Il nous suffit, pour le moment, d'avoir indiqué comment le médecin homœopathiste doit s'y prendre pour obtenir de bons tableaux de maladies. Les préceptes donnés à cet égard peuvent se résumer en quatre mots : *écouter, écrire, interroger, coordonner.* X.

CORRESPONDANCE.

RÉUNION

DES MÉDECINS HOMŒOPATHES A LEIPZIG.

Extrait d'une lettre du docteur PESCHIER aux Rédacteurs de la Bibliothèque homœopathique, écrite de Cœthen, en date du 16 août 1832.

(Notre collaborateur, le docteur Peschier, s'est rendu à Leipzig, ainsi qu'il l'avait annoncé, pour assister à la réunion annuelle des homœopathes de l'Allemagne. L'espace nous manque pour insérer en entier la lettre qu'il a bien voulu nous adresser sur l'ensemble de son voyage; nous en extrairons de préférence ce qui a rapport à l'assemblée de Leipzig, et aux médecins homœopathes de cette ville).

..... J'ai vu le docteur Schweikert, l'homme de feu pour l'avancement de son art, qui rompt des lances contre tout ennemi de l'homœopathie, et qui, soit à Berlin, soit ailleurs, n'a pas craint de dire assez hautement ce qu'il pense à des hommes revêtus de très-grandes dignités. — A cet égard, je dois me hâter de dire que l'homœopathie a été et est même encore, à Leipzig en particulier, l'objet de persécutions si acharnées, de la part des médecins revêtus de quelque autorité, qu'il n'est pas étonnant que les homœopathes à caractère, et il y en a plusieurs, mettent quelque chaleur, quelque verdure même, à répondre à tant d'attaques. — Président de l'assemblée, chargé des soins de détail et d'un discours d'ouverture, et n'habitant pas Leipzig, le docteur Schweikert n'a pu me consacrer que quelques momens ; mais pendant ceux-ci, il m'a manifesté une amitié tellement chaude, que j'en conserverai long-temps le souvenir.

Comme l'homœopathie gagne toutes les parties de l'art de guérir, Leipzig possède un médecin dentiste homœopathe, M. Guttmann, homme aussi instruit que doux et poli, qui pratique son art avec un succès remarquable, et auquel doivent s'adresser de confiance les personnes qui désirent faire usage de moyens et remèdes propres à conserver les dents, ou à arrêter, à diminuer leur détérioration ; les médicaments homœopathiques lui sont connus et familiers, et l'on est sûr, en allant à lui, de faire cesser sans violence ou brûlure, les douleurs les plus aiguës ou les plus obstinées. M. Guttmann donc n'a pas plus tôt

su, par le docteur Schweikert, mon arrivée à Leipzig, qu'il m'a invité à sa table, dont il a fait précéder le service par le don d'un ouvrage sorti de sa plume, sur les dents et leurs maladies. Dans ce trio médical, la conversation a été instructive, et il s'est fait un échange utile de communications, dont l'humanité souffrante nous saura plus tard quelque gré.

Le savant docteur Schubert n'a pas tardé à recevoir ma visite et mon hommage; il est un des vail-lans champions de l'homœopathie; il a soutenu pour elle plusieurs procès et les a tous gagnés. Ses talens lui ont procuré l'heureuse fortune de démontrer l'erreur de diagnostic dans laquelle était tombé le plus *illustre* médecin de Leipzig, et en même temps le plus virulent ennemi de l'homœopathie. Une dame très-intéressante était traitée par ce dernier, pour une *gastrite*; son état empirant, le docteur Schubert fut consulté incognito; il prononça qu'il n'existait pas de gastrite, mais que la maladie avait son siège dans la poitrine, et que la malade y succomberait; l'accident fâcheux ayant eu lieu, la famille fit procéder à l'autopsie, dont les détails furent inspectés et consignés par écrit, par un médecin allopathe, très-opposé à l'homœopathie, que le docteur Schubert avait lui-même désigné. Le diagnostic de celui-ci fut trouvé juste, et cette affaire, qui fit dans le temps beaucoup de bruit, lui fit aussi beaucoup d'honneur; aussi, le nombre de ses cliens est-il considérable, peut-être même trop considérable pour le repos et la santé du docteur, qui peut à peine suffire à

la demande, malgré l'aide d'un famulus, jeune médecin attaché à sa pratique, qui en suit la marche, visite les malades et vient faire son rapport au docteur.

C'est le 9 août que j'ai visité les docteurs susnommés; ce même jour était destiné d'avance à une assemblée préparatoire dans laquelle on devait discuter tous les articles d'un projet de règlement pour la formation d'une Société homœopathique générale qui aurait un Directoire central à Leipzig. Ce projet avait été rédigé par le docteur Moritz Müller, auquel je m'étais présenté et qui m'avait accueilli comme un frère. Par ses soins, il avait été imprimé, et quoique certains articles n'eussent pas l'approbation générale, il a passé dans l'assemblée du 9; il sera sans doute imprimé de nouveau avec les corrections. Je vous en porterai un exemplaire qu'il conviendra peut-être de traduire et d'insérer en entier dans notre journal. A cette assemblée, se trouvaient déjà réunis aux docteurs homœopathes de Leipzig, les docteurs Stapf de Naumbourg, Gross de Jüterbock, les disciples préférés de Hahnemann, Trinks et Wolff de Dresden, Mühlenbein de Brunswik, Schubert de *** en Silésie, N... des frontières de Bohême, le prosecteur Liedbeck d'Upsal en Suède, R... de Berlin, Lutz, médecin vétérinaire, qui va publier le résultat de ses nombreuses expériences homœopathiques sur les animaux; le baron de Brunnow, premier traducteur de l'Organon en français, dont il vient de publier une seconde édition, sur la quatrième de Hahnemann. (Il se propose de traduire en allemand et de publier

la *lettre aux médecins français*, de M. des Guidi). Le zèle de M. de Brunnow est vraiment remarquable; rien ne lui coûte pour faire avancer la connaissance et le règne de l'homœopathie, à laquelle il ne porte d'autre intérêt que celui que s'attire la vérité chez tous les bons esprits. Un grand nombre d'autres homœopathes dont je ne connais pas les noms, ont assisté à cette séance. Je dois ici ajouter les docteurs Haubold, Franz, Hartmann et Hornebourg, de Leipzig; les libraires Réclam et Schumann, de Leipzig, et le respectable Arnold, venu de Dresde pour la réunion. — Au milieu des présages et des préventions que suscite la découverte et l'application d'une vérité nouvelle, il y a quelque gloire à s'être manifesté des premiers l'un de ses adhérens et de ses propagateurs; c'est pour cela que mon devoir de narrateur me paraît être aujourd'hui de consigner les noms de tous les honorables homœopathes qui se prononcent hautement en faveur du moyen le plus facile, le plus prompt et le plus sûr de rendre la santé aux malades, bien qu'il contrarie momentanément les intérêts d'un nombre de personnes très-respectables d'ailleurs. Dans un an ou deux, tout au plus, le catalogue des homœopathes sera si grand, qu'on ne pourra plus songer à le faire; alors aussi, il n'y aura point d'honneur à y être porté. La vérité homœopathique brillera comme le soleil, et éclairera l'univers scientifique.

Le 10 août, dès 9 heures, l'assemblée s'est de nouveau formée, mais bien plus considérable que la

veille. Il m'est impossible de vous indiquer nominativement les nouveaux assistans ; mais on y a remarqué *deux pharmaciens*, dont l'un était M. Otto, et un pasteur, M. Fischer d'Altenbourg, qui a lu un discours très-bien fait, appelant à la paix et à l'union les homœopathes et les allopathes.

La séance a été ouverte par le docteur Schweikert, président, et par un discours fort applaudi, dans lequel il a rappelé le point où en est arrivée l'homœopathie, et ce qu'il y a à désirer et à faire pour son avancement et sa propagation. Le docteur Stapf a lu un intéressant morceau sur l'état actuel de la littérature homœopathique. Les docteurs Müller et Gross lui ont succédé ; leurs discours devant être insérés dans les Archives, vous pourrez en faire un extrait plus authentique que celui que ma faible mémoire pourrait me permettre ici. Le docteur Mühlenbein a ensuite rendu compte de l'état de la caisse, à laquelle les dons annuels ont procuré déjà une douzaine de mille francs, somme qui a grandement besoin d'être augmentée par la reconnaissance des personnes riches auxquelles l'homœopathie aura rendu la santé, avant qu'elle permette de fonder un hôpital clinique, et des leçons d'homœopathie, double but auquel tendent les homœopathes de Leipzig, et auquel s'associent les vœux de tous les amateurs éclairés de cette précieuse doctrine. Aussitôt après ce rapport, de nouveaux dons ont été versés sur la table, pour une valeur de près de 50 louis d'or.

Cette opération a été suivie de l'énoncé, par le pré-

sident, de la proposition que le projet de constitution imprimé et distribué aux membres présents, fût accepté, ou rejeté, ou modifié. Pendant que ceux qui n'avaient pas assisté à la séance de la veille en prenaient connaissance, on a procédé à l'ouverture des nombreux envois déposés sur la table.

Un in-folio de papier blanc, recouvert d'une magnifique reliure, offert par le relieur Fischer, a reçu immédiatement les noms et signatures des membres qui se proposent de faire partie de la société. — Les auteurs ou rédacteurs de différens ouvrages d'homœopathie, de près ou de loin, ont fait hommage de leurs productions à la bibliothèque de la société; votre modeste, mais estimé journal, y prendra sa place. La liste générale en serait ici trop longue; je citerai les docteurs Rummel de Mersebourg, retenu par la présence du choléra, dont il a été atteint lui-même, circonstance qui l'a mis hors d'état de soigner sa femme et son enfant qui, entre les mains d'un médecin allopathe, y ont succombé; Rückert de Herrenhut, Müller de Liegnitz, le conseiller aulique Rau de Giessen, et Krüger-Hansen de Custrow. On a lu des lettres des conseillers Hahnemann, retenu à Cœthen, par le nombre prodigieux de ses consultans, et Weber de Solms, ainsi que les docteurs Baumann, Kretschmar, Roth de München, et Sulfert de Pensylvanie. Le nombre de ces lettres et mémoires étant trop grand pour obtenir lecture dans une seule et même séance, on a passé aux élections du comité central. Le docteur Müller a obtenu

la présidence, le docteur Franz le secrétariat, et le docteur Mühlenbein la tenue de la caisse. Les autres membres du comité ont été aussi nommés; après quoi l'heure a appelé à passer dans la salle à manger.

Je ne prétends en aucune façon vous dépeindre l'élégance de la décoration de cette immense salle percée de huit croisées du côté du sud, et de six croisées correspondantes, complètement garnie de guirlandes de fleurs qui venaient toutes aboutir au buste de Hahnemann placé entre deux colonnes derrière le président du repas..... Un orchestre nombreux n'a pas cessé de se faire entendre pendant tout le repas, auquel ont pris part plus de 125 personnes, parmi lesquelles on distinguait le Recteur de l'Université docteur Klien, président, le Commissaire du gouvernement royal M. de Langen, le Directeur général des postes, le Chef de la jurisprudence, le célèbre professeur Krug, le professeur Lindner, le Directeur général des écoles, le prince Dolgoroucky, le jeune comte Schaffgotsch, le baron Brücken, un bon nombre des négocians les plus distingués de la ville, etc., etc. A la fin du repas, des toasts ont été portés par la plupart des personnages que j'ai nommés; il vous sera facile de suppléer à mon silence sur leur spécialité; les progrès de l'homœopathie, l'accès à cette doctrine de tous les hommes savans et éclairés, la sympathie succédant à l'antipathie entre les allopathes et les homœopathes, en ont été les sujets généraux. Pressé moi-même de prendre la parole, et me trouvant le quatorzième ou

quinzième à parler, je me suis écrié en français : *A la patrie des vastes génies, les Képler, les Leibnitz, les Goethe et les Schiller, qui, dans la personne du grand Hahnemann, vient de nouveau de tirer la vérité de son puits pour y précipiter l'erreur; à l'Allemagne scientifique et judicieuse.* Je ne sais si j'ai su communiquer à l'assemblée le feu dont j'étais animé en prononçant ce toast; mais quoique proclamé en langue étrangère, il a produit une sensation extrêmement remarquable, et une explosion extraordinaire de *vivat*.

Le repas agréablement terminé, toute l'assemblée est descendue dans le jardin pour y prendre le café; là se sont trouvées les femmes et les filles, toutes en grande parure, des homœopathes de Leipzig, et de quelques villes voisines; entre autres M^{me} Liebe, fille d'Hahnemann. Cette réunion a rendu la fête complète. — A six heures, l'assemblée scientifique s'est formée de nouveau, et on a donné lecture des mémoires qui n'avaient pas pu être lus le matin.

Le lendemain, le comité central s'est réuni pour procéder à la distribution des travaux à venir; il a perçu les contributions des membres présens, arrêté le dessin du diplôme, etc. Dans cette distribution, la fonction de secrétaire correspondant pour la Suisse, la France et l'Italie, m'a été confiée.

Après avoir pris part, les jours suivans, aux réunions privées des membres de la société avec lesquels je désirais faire plus ample connaissance, je suis parti pour Coethen. Ma visite à Hahnemann et celles

que je ferai plus tard à d'autres homœopathes, seront l'objet d'une seconde lettre.

Votre affectionné,

Ch.-G. PESCHIER, docteur.

HYDROTHORAX CHRONIQUE,

ŒDÈME GÉNÉRAL (1).

Après plusieurs dérangemens de la santé, surtout depuis l'âge critique, marqués le plus souvent par des accès de dyspnée, des anxiétés précordiales avec disposition remarquable à frissonner, une petite toux sèche ou d'apparence catarrhale, du malaise après le repas, etc. M^{me} Pel..... demeurant à Lyon, allée des Brotteaux, âgée de 48 ans, d'un tempérament lymphatique bilieux, a successivement éprouvé depuis dix mois, jusqu'aux derniers jours de mai, qu'elle a réclamé mes soins, les symptômes suivans :

La malade se plaint d'un engourdissement désagréable au bras droit. La figure, qui est infiltrée, offre une

(1) L'observation suivante nous est adressée par un de nos confrères de Lyon, qui s'est voué à la pratique de l'homœopathie, et qui désire prendre date de ses premiers succès dans cette voie nouvelle. Il nous promet d'autres observations, à mesure qu'il avancera dans la carrière.

pâleur terreuse qui contraste avec les vergetures sanguines des pommettes et une couleur d'un rouge violet aux lèvres ; la langue est sèche et rouge, et recouverte d'un côté d'une couche épaisse et muqueuse ; les urines sont rares, et la malade expectore une grande quantité de mucosités glaireuses mêlées de stries sanguines ; le pouls est irrégulier et varie d'un instant à l'autre ; elle se plaint d'un tiraillement douloureux dans le dos. Du reste l'empâtement cédemateux de la base de la poitrine et une infiltration considérable de toutes les autres parties du corps, ne me laissant plus de doute sur le caractère et la gravité de la maladie, je n'ai consenti à employer l'homœopathie que pressé par les sollicitations du mari et de toute la famille.

Le 2 juin, je donne 2 glob. *Arsen.* \bar{x} .

Le 3 et le 4, il y a quelques vomissemens, des syncopes fréquentes et une oppression si effrayante, que la malade ne peut plus rester couchée et qu'elle est obligée de se tenir penchée en avant.

Le 5, la nuit est moins agitée que les précédentes, les urines coulent abondamment (elle en rend à peu près deux litres dans l'espace de six heures).

Du 5 au 14, l'état de la malade continue à devenir sensiblement meilleur.

Le 16, je répète l'arsenic.

Légère recrudescence des symptômes pendant la nuit ; la toux et la dyspnée augmentent.

Le 17, les urines coulent abondamment, et il s'établit une sueur générale et très-forte. Le 18, le

19 et le 20, la malade est transportée de joie de dormir la nuit et de passer le jour sans souffrir.

Le 27, je donne *hellebore* $\overline{\text{VI}}$.

Le 28, la malade est beaucoup plus fatiguée, les urines sont moins abondantes, il y a de l'oppression.

Le 2 juillet, *digitale* $\overline{\text{IV}}$, répétée le huitième jour de la première administration. Depuis ce moment la malade est entrée en convalescence sans qu'il existe rien aujourd'hui qui puisse faire craindre une récurrence. Le sommeil est bon, l'appétit se développe chaque jour davantage, les forces ne languissent plus, la peau reprend sa couleur et son élasticité naturelle, et Madame Pel...., qui avait été abandonnée par tous les médecins, doit à l'immortel auteur de la nouvelle thérapeutique médicale, au célèbre *Hahnemann*, une existence sur laquelle personne n'était plus en droit de compter.

Alphonse LORIN, *docteur-médecin*.

TABLEAU SUPPLÉMENTAIRE

DES EFFETS PATHOGÉNÉTIQUES DE LA BELLADONE.

Les symptômes suivans produits par la *belladone* ont été extraits de sources diverses indiquées avec détail à chaque article. Ils complètent le tableau de

l'action pathogénétique de cette substance, tel qu'il se trouve dans le premier volume de la *Matière médicale* de Hahnemann (troisième édition) où il comprend déjà 1440 symptômes. Nous nous sommes expliqués ailleurs (Voy. notre deuxième cahier page 104) sur l'importance qu'il y a encore, dans l'état actuel de la science, à réunir soigneusement tous les faits connus sur le mode d'action de telle ou telle substance, quelque nombreux que puissent être ces faits, quelque inutiles que puissent paraître leurs fréquentes répétitions. Le travail de la mise en ordre, de la classification de ces nombreux matériaux, l'élimination des faits inutiles, des fausses observations, la condensation des symptômes vraiment essentiels; ce travail, dis-je, doit être réservé pour une génération future bien plus riche en expérience que nous ne pouvons l'être encore, nous qui avons assisté à la naissance de l'homœopathie.

L'essentiel dans la recherche des faits de pathogénésie observés à la suite d'empoisonnemens accidentels ou médicaux, c'est de n'enregistrer que les symptômes qui sont bien réellement produits, sans aucun doute, par l'action de la substance. Ainsi, dans les empoisonnemens, les observations les meilleures sont celles qui ont pu se faire avant que des secours médicaux plus ou moins puissans soient venus modifier l'action du poison. Dans les observations recueillies par des médecins à la suite de l'ingestion de fortes doses tentées comme remède, il faut bien prendre garde de ne pas confondre les effets de la

substance avec ceux de la maladie antérieure qu'elle devait combattre ; et il convient d'éliminer avec soin tout ce qui peut offrir quelque doute sous ce rapport. Les symptômes que nous donnons ici ont été recueillis, autant que possible, avec les précautions indiquées.

On trouvera dans le tableau qui suit plusieurs faits nouveaux sur l'action de la belladone. Ainsi le symptôme 97, l'excitation des organes génitaux, paraît être un effet alternatif, si on le compare avec les symptômes 780, 783, 784 et 785 de la matière médicale pure, qui indiquent un état tout opposé ; ou bien l'excitation ne serait-elle qu'un effet consécutif, une réaction de l'organisme contre une dose trop forte ? C'est ce que des observations ultérieures devront décider.

La portion la plus riche de cette nouvelle moisson est sans contredit celle des symptômes moraux. On trouvera principalement dans les faits tirés de la relation du docteur Gaultier plusieurs traits bien propres à caractériser le délire *belladonique*.

Nous avons joint aux symptômes recueillis par nous ceux que les docteurs Trinks et Hartlaub avaient déjà publiés comme supplément dans leur *Matière médicale* (tom. I, p. 289, tom. II, p. 207, tom. III, p. 145), de sorte qu'en réunissant notre tableau à celui de l'ouvrage de Hahnemann, on aura tout ce qui concerne l'action pathogénétique de la *belladone*.

1. Vertiges. (*Wade. London medical journal.* 1827. Belladone appliquée à l'extérieur, sur un psoriasis au poignet. *Voy. Bayle. Biblioth. de thérapeut.* t. 1, p. 349. *Kæstler. Medicin. Jahrbücher d. k. k. Oesterr. Staats.* 1830. cah. 2; observation de deux garçons de 5 et 9 ans, empoisonnés par les baies. *Rust's Magaz.* t. XXI, cah. 3. Observ. d'Elfes sur un garçon de 7 ans).

Léger vertige avec malaise. (*Hennig.* dans le journal de *Hufeland.* t. XXV, cah. 3, p. 74.)

Vertige et syncope jusqu'à ce que le vomissement survienne. (*Struve.* *ibid.* t. XVI, cah. 3, p. 133).

Tout paraît tourner autour de lui. (*Gaultier.* Relation de l'empoisonnement de 180 soldats français, par les fruits de la belladone, en 1813, près de Pirna. *Journal général de médecine,* t. XLVIII, p. 355 et suiv.).

5. Démarche chancelante (*Kæstler.* *loc. cit.*).

Pesanteur de tête (*Wade.* l. c.).

Céphalalgie gravative avec stupeur (*Kæstler.* l. c.).

Céphalalgie (*Elfes.* l. c.).

Sa tête lui semble mal assurée sur ses épaules (*Gaultier.* l. c.).

10. La tête est comme serrée (*Struve.* l. c.).

Céphalalgie violente, bornée principalement à la région orbitaire, accompagnée bientôt d'une rougeur extraordinaire des yeux et de la face. Cette rougeur s'étend peu à peu sur tout le corps, et en quelques minutes toute la peau est d'un rouge tout semblable à celui de la scarlatine (*Jolly.* *nouv. Biblioth. médic.* juillet 1828. Chez un homme qui avait pris, par mégarde, 44 grains d'extrait).

Hydrocéphale aigu, chez des enfans, à la suite de fortes doses administrées dans la coqueluche (*Goelis ap. Voigt.*)

Aberration de la vue : les objets lui paraissent couverts de foin (*Gaultier.* l. c.).

Aberration de la vue : il croit voir tous les objets bordés de jaune. (Observat. communiqu. par le docteur *Dufresne.*)

15. Faculté visuelle presque éteinte, avec hallucinations de la vue : ils s'occupent d'une foule d'objets qu'ils croient voir (*Kæstler*. l. c.).

Vue confuse : il ne voit les objets qu'à travers un nuage épais (*Gaultier*. l. c.).

Vue indistincte. Brouillard devant les yeux (*Kæstler*. l. c. *Wade*. l. c.).

Faiblesse de la vue : il a peine à déchiffrer les lettres, et est obligé de tenir le papier plus éloigné qu'à l'ordinaire. (Presbyopie.) (*Darluc*. Journal de médec. de Vandermond, t. IX, 1759. Effets observés d'un verre de décoction des feuilles sèches).

Faiblesse de la vue long-temps persistante (*Ranve*. Act. reg. soc. med. Havn., t. II, p. 346).

20. La faculté de distinguer les objets ne revient qu'au bout de trois jours. (*Smith*. Journ. de chim. méd. Déc. 1827. Empois. par les baies).

Tantôt abolition complète, tantôt affaiblissement de la vue, avec dilatation excessive et immobilité des pupilles (*Elfes*. l. c.).

Pupille insensible à la lumière (*Smith*. l. c.).

Amaurose (*Smith*. l. c.).

Cécité presque complète (*Struve*. l. c.).

25. Dilatation de la pupille pendant 36 heures (*Orfila* et *Re-nauldin*. Revue médic., t. II).

Dilatation extrême, insensibilité et immobilité de la pupille (*Kæstler*. l. c.). *Munniks*. ap. Bayle. Biblioth. de thérap. Observ. sur 7 enfans empoisonnés en 1823).

Pupilles très-dilatées; iris de moins d'une demi-ligne de large (*Wade*. l. c. *Gaultier*. l. c. *Brumwell*. médic. Observ., t. VI. Lond. 1784).

Yeux hagards et brillans (après demi-heure) (*Strecker*. dans *Rust's*. Magaz., t. XXV, cah. 3, 1828. A la suite de frictions d'une solution d'extrait de belladone, dans de

l'huile de lin, et d'un lavement de 6 grains d'extrait, chez une femme en travail).

Yeux hagards, saillans (*Gaultier. l. c.*).

30. Proéminence de l'œil qui est hébété, ardent ou furieux (*Gaultier. l. c.*).

Regard furieux (*Buchhave. Act. reg. soc. méd. Havn., t. II, p. 176*).

Yeux abattus, air hébété (*Wade. l. c.*).

Globes oculaires alternativement fixes et mobiles (*Kæstler. l. c.*).

Ecartement des paupières (*Munniks. l. c.*).

35. Conjonctive rouge (*Gaultier. l. c.*).

Injection de la conjonctive par un sang bleuâtre (*Gaultier. l. c.*).

Physionomie hébétée (*Gaultier. l. c.*).

Rougeur et tuméfaction de la face et des lèvres (*Munniks. l. c.*).

Visage pourpre. (*Gazette de santé de l'an XIII. Observ. sur 2 enfans qui avaient mangé l'un 4 et l'autre 6 baies mûres. Bayle. l. c., p. 340*).

40. Rougeur du visage (*Elfes. l. c.*).

Visage rouge foncé de la femme en travail (*Strecker. l. c.*) (après demi-heure).

Jeu spasmodique des muscles de la face (*Kæstler. l. c.*).

Lèvres comme brûlées (*Gaultier. l. c.*).

Lèvres, langue et palais secs (*Gaultier. l. c.*).

45. Rire sardonique (*Munniks. l. c.*).

Spasme des mâchoires (*Munniks. l. c.*).

Convulsions des mâchoires, des muscles de la face et des extrémités (*ibid. l. c.*).

Constriction spasmodique des muscles de la mâchoire (*Brandes. Archiv., t. XXVIII, p. 52*).

Dents fuligineuses (*Gaultier. l. c.*).

50. Langue blanche, aride (*Darluc. l. c.*).

- La langue se colle contre le gosier, quand il veut avaler la salive (*Darluc. l. c.*).
- Langue nette (*Kæstler. l. c.*).
- Langue âpre, couverte de papilles rudes et hérissées (*Gaultier. l. c.*).
- Perte de la parole (*Brandes. l. c.*).
55. Impossibilité de parler (*Smith. l. c.*).
- Difficulté de parler, articulation rauque et sombre (*Darluc. l. c.*).
- Sons confus, inintelligibles, rendus avec peine. Ils ne peuvent articuler aucun son (*Gaultier. l. c.*).
- Voix fine et enrouée (*Kæstler. l. c.*).
- Bouche sèche (*Gaultier. l. c.*).
60. Très-grande sécheresse à la bouche et le long du canal de la déglutition (*Darluc. l. c.*).
- Les alimens n'ont aucun goût (*Darluc. l. c.*).
- Membrane muqueuse depuis le tiers du palais jusqu'à l'arrière-bouche, de couleur pourpre-foncé (*Wade. l. c.*).
- Tonsilles gonflées (*Wade. l. c.*).
- Ardeur à la gorge et aux lèvres (*Munniks. l. c.*).
- 65 Sentiment de brûlure à la gorge (*Wade. l. c.*).
- Rougeur intense, et chaleur considérable du cou et du canal alimentaire (*Lemercier. l. c.*).
- Sécheresse et ardeur de la gorge (*Lemercier. l. c.*) avec douleur (*Heckers. Annal. 1828. Déc. p. 430*).
- Sentiment de brûlure dans l'œsophage (*Kæstler. l. c.*).
- Il lui semble que les parois de sa gorge sont appliquées l'une contre l'autre (*Gaultier. l. c.*).
70. Déglutition difficile (*Munniks. l. c. Elfes. l. c.*).
- Déglutition difficile ou impossible (*Gaultier. l. c.*).
- Atonie paralytique du gosier qui empêche la déglutition (*Darluc. l. c.*).
- Impossibilité absolue d'avalier la salive (*Gaultier. l. c.*).
- Difficulté d'avalier les boissons (*Kentel. Hufeland's Journ. t. LXI, cah. 4, p. 21*).

75. Déglutition difficile, et ardeur dans le cou (*Remer. Hufel. Journ. t. x, cah. 2, p. 125*).
Légers renvois de temps à autre (*Kæstler. l. c.*).
Nausées, efforts pour vomir (*Wade. l. c.; Munniks. l. c.; Elfes. l. c.*).
Nausées sans vomissemens (*Gaultier. l. c.*).
Défaillances d'estomac (*Gaultier. l. c.*).
80. Vomissemens (*Munniks. l. c.; Kæstler. l. c.*).
Inappétence (*Munniks. l. c.*) avec perte du goût (*Darluc. l. c.*) avec sentiment de faiblesse (*Wade l. c.*).
Soif incommode et inextinguible (*Munniks. l. c.*).
Aversion prononcée pour tout liquide, et apparition de symptômes spasmodiques lorsqu'on les forçait d'avalier quelque chose (*Kæstler. l. c.*).
Angoisse dans la région précordiale (*Purkinje. Neue Bresl. Samml., t. 1*).
85. Distension extrême de l'estomac et des intestins (*Wade. l. c.*).
Tiraillemens prompts et instantanés dans le bas-ventre, de temps en temps (*Kæstler. l. c. le lendemain de l'empoisonnement*).
Ils veulent à toute force aller à la selle (*Gaultier. l. c.*).
Tous ont leurs pantalons rabattus sur les cuisses, comme s'ils eussent voulu aller à la selle, sans traces de déjections alvines (*Gaultier. l. c.*).
Plusieurs selles dans la soirée. (L'empoisonnement avait eu lieu dans l'après-midi) (*Kæstler. l. c.*).
90. Constipation (*Elfes. l. c.*).
Evacuations alvines retardées (*Purkinje. l. c.*).
Les urines ne sont rendues que goutte à goutte (*Darluc. l. c.*).
Emission rare et difficile des urines (*Purkinje. l. c.*).
Besoin très-vif d'uriner, mais les urines sont accompagnées de sang, et l'émission en est douloureuse (*Heckers. Annal. l. c.*).

95. Irritation extrêmement douloureuse de tout l'appareil urinaire, et surtout du col de la vessie. Le malade demande continuellement le vase de nuit, et cependant il ne réussit, avec beaucoup d'efforts, qu'à expulser quelques gouttes d'une urine très-rouge et sanguinolente (*Jolly. l. c.*).
Emission involontaire des urines (*Kæstler. l. c.*).
Grande excitation des organes génitaux, érections, attouchemens fréquens (*Kæstler. l. c.*).
-
98. Toux qui ressemble à celle du croup. (*Brandes. Archiv. l. c.*).
Respiration profonde comme dans le croup. (*Brandes. l. c.*).
100. Respiration irrégulière (*Munniks. l. c.*).
Respiration accélérée (*Elfes. l. c.*).
Mains tremblantes (*Gaultier. l. c.*).
Ils étendent et fléchissent automatiquement les mains et les doigts d'une manière variée (*Gaultier. l. c.*).
Il remue les mains comme s'il voulait saisir quelque chose (*Smith. l. c.*).
105. Mouvement continu des mains et des doigts (*Kæstler. l. c.*).
Tendance continuelle à saisir les couvertures ou d'autres objets, ou à introduire les doigts dans les narines (*Kæstler. l. c.*).
Faiblesse des jambes (*Wade. l. c.*).
Leurs genoux plient sous le poids de leur corps (*Gaultier. l. c.*).
Il tombe à plusieurs reprises sur ses genoux. (*Gaultier. l. c.*).
110. Chutes répétées (*Gaultier. l. c.*).
Flexion fréquente du tronc en avant (*Gaultier. l. c.*).
Corps vacillant, instabilité sans vertige (*Darluc. l. c.*).
Vacillement et sautilllement continuels (*Gaultier. l. c.*).

Le corps entier est dans un mouvement perpétuel
(*Smith*. I. c.).

115. Les membres sont agités violemment (*Smith*. I. c.).

Tremblement (*Elfes*. I. c.).

Soubresauts des tendons (*Elfes*. I. c.).

Rougeur écarlate sur tout le corps (*Hecker*. *Annal.*
I. c.).

Rougeur écarlate répandue sur tout le corps, avec dou-
leur et ardeur à la gorge, vif besoin d'uriner, et émissions
douloureuse et sanguinolente des urines (*Jolly*. I. c.).

120. Rougeur fugitive, quelquefois sur tout le corps, le plus
souvent sur la poitrine et le cou (*Lemercier*. I. c.).

Lypothimie; faiblesse, syncope (*Gaultier*. I. c.).

Envie de dormir (*Smith*. I. c.).

Sueurs abondantes (*Munniks*. I. c.; *Strecker*. I. c., après
10 heures).

Le soir, chaleur et agitation (*Buchhave*. I. c.).

125. Chaleur brûlante (*Elfes*. I. c.).

Peau froide (ap. 4 heures) (*Brandes*. *Archiv*. I. c.).

Pouls petit, fréquent (*Wade*. I. c.).

Pouls petit, débile, plutôt lent (*Gaultier*. I. c.).

Pouls très-faible (*Munniks*. I. c.).

130. Pouls précipité (*Gaz. de santé*. I. c.).

Pouls très-rapide (*Elfes*. I. c.).

Pouls normal (*Kœstler*. I. c.).

Absence du pouls (*Purkinje*. I. c.).

Pouls imperceptible (ap. 4 heures) (*Brandes*. *Archiv.*
I. c.).

135. Ivresse et léger délire (*Munniks*. I. c.).

Délire (*Elfes*. I. c.; *Brumwell*. I. c.).

Délire complet (après demi-heure) (*Strecker*. I. c.).

Angoisse extrême et agitation (*Strecker*. I. c.).

Agitations, envie de s'échapper; il faut les retenir de
force (*Kœstler*. I. c.).

140. Ils courent nu-tête, sans souliers et sans habits (*Gaultier. l. c.*).

Ils ramassent des petites pierres et des brins d'herbe, qu'ils rejettent aussitôt pour recommencer (*Gaultier. l. c.*).

Ils arrachent des brins d'herbe et les mettent en tas, croyant être de corvée, et pleurent quand on les emmène de force (*Gaultier. l. c.*).

Ils s'entrepuissent, se pincent, s'agacent, mais en tâtonnant (*Gaultier. l. c.*).

Ils cherchent continuellement à saisir quelque chose sur les habits de leurs camarades (*Gaultier. l. c.*).

145. Délire pendant lequel il fait toutes sortes de mouvemens des membres (*Buchhave. l. c.*).

Délire gai avec fièvre (*Gazette de santé. l. c.*).

Délires vifs, ne roulant guère que sur des choses gaies (*Kœstler. l. c.*).

Airs folâtres et gaieté (*Gaultier. l. c.*).

Délire gai avec des intervalles lucides (après plusieurs heures) (*Strecken. l. c.*).

150 Rire et babil, alternativement (*Smith. l. c.*).

Il se met à rire d'une manière extraordinaire (*Smith. l. c.*).

Loquacité inaccoutumée (*Smith. l. c.*).

Les paroles n'ont aucune liaison entre elles (*Smith. l. c.*).

Discours délirans pendant une heure (*Buchhave. l. c.*).

155. Délire loquace et continu; il parle sans cesse des douleurs qu'il éprouve au col de la vessie (*Jolly. l. c.*).

Grande agitation : ils parlent à tort et à travers; ils courent, sautent, rient sardoniquement (*Gazette de santé. l. c.*).

Taciturnité (*Smith. l. c.*).

Il prend son doigt indicateur pour une pipe, et s'efforce de l'allumer avec un brandon (*Gaultier. l. c.*).

Il ne manifeste en se brûlant aucun signe de douleur
(*Gaultier. l. c.*).

160. Il essuie le brandon allumé à sa culotte, et la brûle avec un sourire niais et un air stupide (*Gaultier. l. c.*).

Il prend une charrette pour le magasin à pain, et veut faire des distributions (*Gaultier. l. c.*).

Il croit voir des oiseaux qui s'envolent par la cheminée, et veut les suivre par cette route (Observ. communiq. par le docteur *Dufresne*).

Ils s'occupent d'une foule d'objets qu'ils croient voir (*Koestler. l. c.*).

Il se frappe la tête avec la poignée de son sabre (*Gaultier. l. c.*).

165. Fureur et convulsions avec grincemens de dents (*Muniks. l. c.*).

Fureur pendant laquelle le malade faisait preuve de beaucoup de malice ; il chantait et criait, puis ensuite il crachait et cherchait à mordre (*Elfes. l. c.*).

Il fallait plusieurs personnes pour maintenir de force le jeune garçon (*Elfes. l. c.*).

Ils parlent de leurs villages, de leurs parens et de leurs amis, comme s'ils venaient de s'en séparer (*Gaultier. l. c.*).

Perte momentanée de la mémoire (*Gaultier. l. c.*).

ANNONCES.

EXPOSITION DE LA DOCTRINE HOMŒOPATHIQUE. —
MALADIES CHRONIQUES ; PAR S. HAHNEMANN, TRA-
DUIT PAR JOURDAN.

2 vol. in-8°, chez *Baillière*, libraire, rue de
l'École de Médecine.

Nous nous empressons d'annoncer la mise en vente de cet important ouvrage, dont ne sauraient se passer les médecins qui cultivent l'homœopathie, et que ne peut se dispenser de lire et d'approfondir quiconque prétendra désormais garder le droit de la dédaigner ou de la combattre. Nous ne doutons point que la publication d'un livre plein de faits incontestables et recueillis avec soin pendant tant d'années, ne mette finalement un terme au caquetage médical dont la nouvelle science est l'objet, ou que du moins il n'accable du plus grand jour la frivolité, l'égoïsme ou l'orgueil de ceux qui, au milieu de tout ce qu'il faut pour juger sérieusement des travaux si sérieux et d'un si haut intérêt, persistent à les condamner sans vouloir rien en connaître.

Nous ne parlerons point aujourd'hui d'un écrit dont la publication parmi nous est le plus bel éloge. Tandis que notre monde savant semble encore si étranger à l'homœopathie, tandis que nos oraculeux

journaux daignent à peine honorer de leur compassion le sage de Cöthen, ou réchauffer contre lui quelques épigrammes abdéritaines, voilà qu'en moins de six mois ses deux principaux ouvrages sont publiés à Paris par un membre distingué de l'Académie de Médecine.

Le savant traducteur, qui ne nous avait pas dit un mot en nous donnant l'*Organon*, déclare aujourd'hui, dans un court avertissement, que sans opinion quelconque sur une doctrine dont sa plume seule s'est fait une affaire, il n'a jamais eu l'occasion de juger une des propositions, de vérifier un des faits dont la traduction l'a si laborieusement occupé. Faut-il prendre au mot cette assertion plus que modeste, ou n'y voir qu'une des traditions de l'école de Fontenelle? Non, sans doute, il faut y reconnaître l'éloge le plus délicat et le plus adroit que jamais traducteur ait fait de son modèle. Sans enthousiasme, sans conviction, sans connaissance de cause, toutes recommandations qui souvent n'excitent que de la défiance, M. Jourdan, impassible comme la barre de son imprimeur, nous donne encore de l'homœopathie, parce que l'*Organon* s'est rapidement écoulé, parce que le public demande de l'homœopathie. Or, quel suffrage de traducteur, même académicien, peut parler mieux et plus haut en faveur d'une publication?

BIBLIOTHÈQUE
HOMŒOPATHIQUE.

SUR
LES RAPPORTS DE L'HOMŒOPATHIE
AVEC LES MÉTHODES QUI L'ONT PRÉCÉDÉE,
ET SUR CE QU'IL FAUT ENTENDRE PAR MÉDECINE
RATIONNELLE.

Bien des gens ont l'air de croire que l'homœopathie, tombée des nues, et complètement étrangère à tout ce qui a été fait et trouvé dans l'art de guérir depuis le commencement du monde, dédaigne brutalement et confond dans une proscription commune, tous les travaux qui l'ont devancée.

Ce reproche, mérité sans doute à bien des égards, par les doctrines dont l'école a successivement porté le joug, ne saurait atteindre la doctrine de Hahnemann, et nous repoussons de toutes nos forces une manière si commode et si injuste de la flétrir, d'après l'aperçu le plus vague et le plus infidèle.

Armée de toutes les vraies conquêtes de l'art qu'elle vient régénérer, honorant tous les grands noms, appréciant tous les utiles travaux de l'anatomie, de la physiologie, de la pathologie et de l'hygiène, l'homœopathie rejette loin d'elle tout le fatras dont les a surchargées l'esprit d'hypothèse et d'arbitraire, et elle remplace une thérapeutique incertaine, pauvre et souvent funeste, par des procédés sûrs et puissans.

En tout cela, fait-elle autre chose qu'user du droit le plus salutaire, le plus sacré, et suivre l'exemple de tous ceux à qui la science est redevable de quelques progrès? Jenner devait-il enfouir sa découverte pour ne pas rendre inutiles les honorables travaux de ses maîtres, sur la variole, sur l'inoculation? De combien d'élucubrations savantes, de théories révérees, n'ont pas fait justice les expériences de Haller, les observations de Morgagni? Quelle nosologie a respecté Pinel? Quelle classification de Pinel Broussais a-t-il ménagée? Et quand l'homœopathie vient à son tour balayer le terrain, qui de nous regrettera de bonne foi de voir tomber devant elle ces échafaudages temporaires de spéculations et de systèmes que nous sommes tellement habitués à voir s'élever et disparaître?

Médecins savans, médecins expérimentateurs, sachez bien que fille légitime de l'expérience et du savoir, l'homœopathie ne rejette que ce qui ne vaut rien, ou ce qu'elle remplace avec avantage; qu'elle utilise d'ailleurs tout ce qui a été fait de bien par ceux

qui l'ont précédée, qu'elle appelle à son secours, à son développement toutes les connaissances, toutes les lumières, tous les travaux. Il n'y en aura jamais assez pour elle.

Peut-être ne sera-t-il pas hors de propos d'entrer à cet égard dans quelques détails qui serviront à dissiper des préventions légèrement adoptées, au sujet de l'école de Coethen.

La nouvelle manière d'employer les modificateurs de l'organisme est-elle, par exemple, incompatible avec la théorie de l'irritation? La médecine physiologique doit-elle accueillir l'homœopathie comme une étrangère, et en refuser l'admirable secours? Pas le moins du monde.

L'école fondée sur le principe de l'irritation nervoso-vasculaire, combat cette dernière en apaisant, par une hémorrhagie locale, l'érection vitale excessive du foyer inflammatoire; n'atteindrait-elle pas le même but, en adoptant les ressources de l'homœopathie, par un moyen très-simple, et qui, sans offrir l'inconvénient d'affaiblir une des grandes conditions de la vie, agit *tutò, citò, blande*, détruit l'éretisme nerveux de la fibre irritée, et replace presque aussitôt le sang dans les voies normales? A ce sujet, nous aurons bientôt l'occasion de signaler les effets surprenans des atomes d'*aconit napel*.

Plus un organe est irrité, dit la médecine physiologique, et plus il a de tendance à contracter un surcroît d'irritation; écartons d'abord toute stimulation capable de favoriser cette disposition morbide. Serait-

il moins physiologique de dire, en vertu de la loi *ubi stimulus ibi fluxus* : les molécules introduites dans la circulation ont toutes une tendance vers le foyer d'irritation; mais, *à fortiori*, celles qui ont une sorte de parenté homœopathique avec le tissu malade, c'est-à-dire, que les expériences sur l'homme sain, ont démontré s'y diriger par une affinité spéciale. Telle est celle de la cantharide pour la vessie, celle de la digitale et du colchique pour le cœur, du cocculus pour les reins, etc. Mais la sensibilité organique étant exagérée à l'excès dans les tissus enflammés, on conçoit que les substances à action spécifique doivent être administrées sous une atténuation d'autant plus élevée que la maladie est plus aiguë. L'expérience a conduit à des atténuations incroyablement faibles pour arriver au degré qui doit modifier suffisamment et sans inconvénient les points malades. L'expérience a encore démontré que la promptitude d'action du remède, et, par suite, de la guérison, est en raison directe de l'intensité de la maladie, et *vice versâ*. L'état fébrile dans l'état aigu, de même que l'exercice dans l'état chronique, activent l'action des remèdes homœopathiques. Il est une foule d'autres observations très-curieuses que nous signalerons en temps et lieu à l'attention des observateurs.

Découvrir le point de départ du trouble morbide; combattre les symptômes apparens en apaisant l'irritation locale qui les développe; étouffer l'inflammation d'un organe, en évacuant le sang qui y afflue; ajouter à ce premier bienfait, par la soustraction des

alimens et de toute autre stimulation , par l'inaction de la partie malade , la sédation appliquée sur elle , tandis qu'au besoin on révulse sur une partie qui n'est ni irritée , ni en relation sympathique avec le foyer, etc. ; ces préceptes, comme tous ceux de la doctrine physiologique de France, sont , sans contredit, rationnels, et nous avons toujours apprécié avec admiration les bienfaits qu'on doit à l'immortel auteur de cette réforme médicale. De toutes les méthodes qui successivement se décorèrent du titre de rationnelles , celle du professeur Broussais , seule peut-être, a mérité ce nom ; seule elle a pu s'intituler *le bon sens appliqué à la médecine*. Employée dans toute sa pureté, elle est la plus douce de celles qui ont précédé l'homœopathie ; néanmoins elle nécessite des moyens actifs , énergiques , perturbateurs , inévitablement suivis de débilité , d'une convalescence quelconque , etc. Ces conséquences , préférables aux dangers de la polypharmacie , le seront-elles aussi à la nouvelle thérapie , si son usage démontre :

1° Qu'avec elle il n'est pas de maladie aiguë possible.

2° Qu'elle atteint les affections spasmodiques contre lesquelles échoue même la méthode antiphlogistique.

3° Qu'elle n'entraîne ni faiblesse , ni convalescence, ni régime rigoureux , ni maladie surajoutée, telle que sinapisme , vésicatoire , cautère , purgatif , etc.

4° Que dans sa nouveauté même , elle guérit déjà les scrophules, la goutte, les caries, certaines tumeurs et les trois quarts des maladies chroniques, jusqu'ici le désespoir de la médecine.

5° Qu'elle peut détruire dans l'enfance et même chez l'adulte, le germe des maladies chroniques, de manière à épargner ces dernières à la génération future, et à prolonger de plusieurs années le terme moyen de la vie humaine.

Ce n'est pas le lieu de discuter ici la valeur de ces assertions, qui veulent surtout s'appuyer sur des faits nombreux. Bornons-nous à justifier l'homœopathie de quelques-uns des reproches qu'on lui adresse.

Elle ne s'explique pas clairement, dit-on. Mais explique-t-on mieux l'action des modificateurs en général? Savons-nous en vertu de quoi tel est sédatif, tel autre stimulant? Pourquoi les nitrates influencent les voies urinaires? pourquoi l'opium fait dormir? A cette dernière demande, ferions-nous une réponse de beaucoup meilleure à celle d'Argan : *Quia est in eo virtus dormitiva?*

Quelle est la substance réellement active dont les effets ont pu être expliqués? Le raisonnement a-t-il présidé à l'adoption du quinquina, du soufre, du mercure? Le hasard seul a dévoilé leur spécificité, et leur emploi est un pur empirisme.

Il est commode d'élever l'édifice d'une doctrine sur un phénomène sensible tel que celui de l'irritation, et malgré cette base positive, évidente, toute l'imagination d'un homme de génie ne pourra fournir des explications dénuées d'hypothèses pour tous les accidens morbides qui en résultent. Et d'abord, savons-nous bien ce qu'est l'inflammation elle-même? Nous la jugeons par ses quatre caractères, tumeur, chaleur,

rougeur, douleur ; mais la cause occulte de ces quatre phénomènes caractéristiques nous sera probablement toujours un mystère aussi impénétrable que celui des actes vitaux. Personne a-t-il jamais vu l'épine vanhelmontique ? Est-il d'ailleurs bien juste de nommer *excès de force vitale, exaltation des propriétés de la vie*, l'état du tissu vivant qui précisément cesse d'agir ? dont la désorganisation est imminente ? Force et maladie en même lieu ne sont-ils pas un *nonsens* ?

« Nul esprit créé, a dit Haller, ne saurait pénétrer dans l'intimité de la nature », et c'est de ce principe que S. Hahnemann est parti pour baser et féconder sa méthode. Les yeux sur ce précepte, ses élèves ont comme lui senti le vide des discussions philosophiques sur les causes premières des maladies ; ils ont demandé où la manie de raisonner avait conduit jusqu'ici l'art de guérir ; ils ont écarté les hypothèses, et comme notre Bichat, comme le professeur Broussais lui-même, cherché la voie du positif, du vrai, du naturel. Nous chercherons à démontrer que leur manière de procéder est en général plus rationnelle qu'il ne semble à certains théoriciens pour lesquels il sera certainement bien plus facile de faire de la critique et de prodiguer le dédain, que de voir, d'approfondir, d'interroger la nature ou de méditer les observations consignées dans les Annales de Trinks, les Archives de Stapf, le journal de Schweikert, etc.

On reproche à l'homœopathie de ne pas raisonner assez sur les causes internes des maladies ; nous ver-

rons qu'elle les recherche avec autant de soin et plus de sagacité que ne le fait l'ancienne école, et que cette dernière, tout en s'efforçant de statuer une médication dite *rationnelle* sur les changemens morbides survenus dans l'économie et qu'elle cherche à deviner par le raisonnement, néglige en effet une foule de circonstances qui éclairent puissamment l'homœopathie sur le choix de ses moyens ; comme, par exemple, les nuances de l'altération de la sensibilité. Qu'une douleur ait le caractère lancinant, pinçant, térébrant, pongitif, brûlant, déchirant, tiraillant, fouillant, cuisant, etc., qu'importent au médecin allopathiste ces expressions de son malade, superflues qu'elles lui semblent, n'étant pour lui l'indice d'aucune modification dans l'emploi des moyens qu'il a déjà l'intention d'adresser à la maladie en général ? L'homœopathe, au contraire, tire un grand parti de ces diverses lésions de la sensibilité ; il va plus loin, et le remède ne sera pas le même suivant que la douleur ou l'accident dont il est question sera plus violent le matin ou le soir, le jour ou la nuit, à l'air ou dans la chambre, le malade étant levé ou couché, que le sujet sera d'un caractère enjoué ou triste, fort ou faible, etc. Nulle circonstance n'est dédaignée par l'homœopathie. Elle ne mérite pas mieux le reproche qu'on lui adresse de n'être qu'une médication symptomatique et de négliger entièrement l'étude des causes ; car les dernières, soit prochaines, soit éloignées, sont pour le médecin de cette école une base essentielle du traitement.

Prenons un exemple : l'expérience a établi que l'arnica fait disparaître les accidens dont les chutes, les contusions, les commotions sont accompagnées, de même qu'il a la propriété de produire chez l'homme sain des effets pathogénétiques semblables. Comment donc aborderait-on le traitement d'une maladie sans s'informer s'il existe des causes de cette nature? Des chagrins prolongés occasionent une foule de maux qu'un médecin ne pourra guérir s'il ne connaît parfaitement les symptômes appartenant à la fève de Saint-Ignace, qui, employée dans l'état de santé, donne à celui qui en fait usage l'apparence d'un homme dévoré de tristesse. — Une diarrhée sera diversément traitée suivant qu'elle proviendra de refroidissement, d'indigestion, d'irritation, du cerveau, de la phtysie, etc., suivant encore qu'elle éclatera le jour ou la nuit, suivant la nature des matières expulsées, etc., circonstances qui peuvent paraître minutieuses à la médecine ordinaire, mais qui sont indispensables au succès d'un traitement homœopathique.

Le médecin de l'école nouvelle s'appuie encore sur l'analogie, sur l'étude des tempéramens, du genre de vie de son malade, de ses habitudes, son âge, son sexe, l'état de ses fonctions organiques, l'usage ou l'abus de remèdes antérieurement pris, sur l'état de l'atmosphère, etc.; tout est pour lui, comme pour le médecin allopathiste, une source d'indications curatives; et quoique la cause primitive ne soit point liée à la maladie elle-même, que

le plus souvent l'une ait disparu quand l'autre est déclarée, il n'en est pas moins vrai que la connaissance de cette cause est du plus haut intérêt, ne fût-ce que dans les cas nombreux où la maladie a été le produit de l'art. Nous ne mentionnons pas les causes mécaniques ou chimiques; il serait ridicule, en effet, de vouloir, par exemple, guérir, sans enlever préalablement un pessaire, la vaginite que la pression a déterminée.

La cause étant connue, reste le choix d'un remède; ici l'allopathie est souvent embarrassée, car l'objet de la guérison, sujet de controverse entre les écoles, ne saurait jamais être assez précisé, et l'appréciation du trouble extérieur conduit bien difficilement à connaître l'état intérieur que les nécropsies même éclaircissent rarement. Presque toujours les conceptions imaginaires de ce qui doit se passer dans l'intimité de l'organisation ont leur base dans la manière de voir, individuelle et arbitraire du médecin qui les énonce, et prendront une autre forme pour un autre médecin; d'où il résulte que plus une consultation sera nombreuse, plus on aura d'opinions sur l'essence de la maladie et d'incertitudes sur le mode de traitement. La médecine homœopathique, dans ce cas, ne voit pas cette divergence entre les médecins. Elle seule a le pouvoir de réunir les opinions de ceux qui la cultivent, et cela se conçoit puisqu'elle n'admet de guide fidèle dans le choix d'un remède que l'expression véritable de la souffrance organique, c'est-à-dire le symptôme, et d'indication curative qu'entre

l'analogie des symptômes morbides et ceux que peut produire sur un homme sain une substance pure ; c'est ce qui sera développé dans la thérapeutique des maladies aiguës dont nous devons nous occuper bientôt.

L'homœopathie ne fait-elle pas encore preuve de rationalité en n'administrant jamais à la fois qu'une substance pure, afin d'en juger parfaitement l'effet, en ne passant pas à une seconde, tant que la première montre son action, en ne donnant qu'une dose très-faible de la substance indiquée suffisante pour agir, insuffisante pour nuire? Que doit-on entendre par rationnel, si ce n'est de se rendre toujours compte de ce qu'on fait, comme le prescrit l'homœopathie? Elle a l'avantage de connaître d'avance tous les effets du remède donné, sa durée d'action et l'antidote qui peut au besoin atténuer ses effets trop violens. Ce n'est pas tout.

La diététique est étroitement liée au succès du remède homœopathique, dont rien d'aromatisé, rien de médicinal ne doit altérer la pureté; un choix strict d'alimens est indispensable. — Ainsi les acides augmenteraient l'action de certains médicamens et annuleraient les effets de quelques autres.— Les notions les plus claires sous ce rapport sont consignées dans des ouvrages qui traitent spécialement cette matière.

Avec tout aussi peu de raison, on a reproché à l'homœopathie d'être un foyer d'empirisme, puisque cette méthode sévère, claire, positive, est, au contraire, le seul contre-poison possible contre la foule des hypothèses que l'on confond avec la science, et

qui ne sont pas toujours sans danger. Le charlatanisme peut-il tirer plus facilement parti de l'homœopathie qu'il ne le fait de remèdes secrets? Non; car il n'aura pas avec l'une les effets qu'il obtient des doses colossales dont sont composés les autres. Il est infiniment plus difficile d'agir bien ou mal avec une substance pure qu'avec un mélange indigeste de drogues actives; et quel autre qu'un praticien consommé pourra découvrir la cause réelle d'un épouvantable appareil de symptômes, tels que ceux de l'hystérie et de l'épilepsie, etc.? L'empirique devra quelquefois au hasard un succès passager, mais l'homme instruit n'agira qu'avec connaissance de cause.

Envisagée dans ses connexions avec les sciences naturelles, l'homœopathie prend un rang distingué dans l'histoire de leurs progrès; elle contribuera à projeter de nouvelles clartés dans les obscurités dont s'enveloppe le mystère de la vie, à une époque surtout où les sciences physiologiques tendent à s'affranchir du solidisme, où elles ont reconnu la vanité des êtres *force vitale*, *propriétés vitales*, et admis l'intervention des agens physiques dans les mouvemens des fluides des végétaux et des animaux; à une époque où les travaux de MM. Dutrochet, Fourcault, etc., viennent de donner une nouvelle impulsion à la science de l'organisation en général.

D'un autre côté, la polypharmacie, ou la complication des formules, est déjà abandonnée par la saine pratique médicale; mais nous suffit-il d'une méde-

cine presque négative? L'homœopathie conduira à examiner de plus près encore l'action des modificateurs de l'organisme. Puisqu'un miasme préparé détermine une maladie à cours déterminé, on en viendra peut-être à deviner les miasmes qui produisent les maladies naturelles, et à expliquer les guérisons par l'antidotisme. C'est ainsi que la belladone et le mercure produisent des symptômes qui se ressemblent, et sont antidotes l'un de l'autre. En un mot, nous touchons à une réforme en thérapeutique, et malgré les efforts d'une opposition longue et inévitable, les sciences médicales auront leur révolution.

H. GUEYRARD, docteur.

INTRODUCTION

A LA THÉRAPEUTIQUE DES MALADIES AIGUES.

Dans les premiers cahiers de ce journal, on s'est surtout attaché à éveiller l'attention des praticiens et à combattre les préjugés qui s'élèvent contre l'homœopathie. De peur de s'égarer maintenant, on doit, ce nous semble, s'abstenir des théories; il nous sera permis d'y revenir plus tard, lorsque les faits, jusqu'ici épars dans les journaux de la nouvelle école, ou cités isolément, se reproduiront en masses compactes, et que l'action dynamique des doses infini-

tésimales nous sera devenue aussi familière comme cause et comme effet, qu'elle doit aujourd'hui nous étonner par sa nouveauté. Notre tâche est donc d'observer, de saisir la liaison des faits entre eux, et d'en déduire des conséquences. C'est ainsi que plus d'une vérité est devenue banale, sans avoir jamais été expliquée ni comprise, parce que les merveilles de la nature ne sont pas comme les raisonnemens humains, une source de déceptions et d'erreurs.

Nous nous proposons, en communiquant à nos confrères le résultat de nos recherches et de nos observations, de leur faciliter les moyens de vérifier par eux-mêmes l'exactitude des faits avancés, et de les initier ainsi à une méthode dont l'excellence les frappera d'étonnement dès leurs premiers essais. Au lieu de rapporter des histoires de maladies choisies, nous avons préféré donner successivement, dans chaque cahier de ce journal, un article de thérapeutique, dont la réunion constituera un cours complet de maladies aiguës.

Le dernier numéro de ce journal contient un extrait d'un ouvrage du docteur Hering, dans lequel on indique un procédé rationnel pour explorer les symptômes; cela nous évitera une répétition. L'ouvrage méthodique, clair, simple, du modeste et savant docteur Franz Hartmann (*Therapie akuter Krankheitsformen*, etc.), sera notre principal guide dans ce travail : nous nous aiderons en outre des réflexions et de l'expérience de ceux des docteurs allemands que j'ai connus, tels que Haubold, Müller,

Schubert, Schweikert, Stüller, Stapf, Trinks, Wolf, Hartlaub, etc., et de ce que nous a enseigné notre pratique particulière, celle des docteurs *Desguidi*, *Dessaix*, *Dufresne*, etc., et des autres médecins qui commencent à examiner sérieusement la grande et étonnante question qui nous occupe.

Nous avons dit dans un précédent article, où nous cherchions à établir la rationalité de l'homœopathie, que le médecin, dans le choix d'un remède, ne devait pas seulement avoir égard au tableau symptomatique, mais encore à l'âge, au sexe, au tempérament, à l'état moral, aux habitudes de son malade, ainsi qu'à la température régnante et aux influences épidémiques du moment. On voit que l'exacte application d'un remède pur, qui réponde à ces diverses indications, n'est pas chose facile, et réclame une grande habitude de procéder ainsi.

Plus il y aura de rapports entre les effets pathogénétiques d'une substance sur l'homme sain et l'ensemble des symptômes résultant des causes énumérées et représentant la forme de la maladie, et plus il y aura de chances pour une guérison prompte et radicale.

Observons que le médecin homœopathe accordera plus d'attention aux symptômes caractéristiques qu'aux symptômes généraux d'une maladie, par exemple :

Les exacerbations prennent-elles naissance, ou sont-elles augmentées, par le mouvement corporel?

Se manifestent-elles au contraire dans l'immobilité et sont-elles calmées par le mouvement?

Les accidens morbides se prononcent-ils plus fortement le matin , le soir , pendant le jour ou pendant la nuit ?

Avec un malaise en lui-même peu grave , tel que nausée , inappétence , vertige , coryza , rhume , remarque-t-on une faiblesse insolite , etc. , etc. ?

C'est par l'examen sérieux d'un grand nombre de circonstances de ce genre , que le médecin homœopathe parvient à découvrir la substance qui sera le plus en connexion avec la maladie elle-même.

Ce choix du remède ne pourra pas toujours être calculé de manière à embrasser tous les caractères maldifs , et le traitement exigera successivement l'emploi de plus d'un autre. Cette succession sera surtout indispensable dans les maladies que complique l'abus antérieur de drogues à grandes doses , des eaux médicinales , etc. , ou la *psora* latente que l'on ne soupçonnait pas exister chez le malade , et que développent souvent les maladies aiguës. Celles qui ont le plus de tendance à éveiller ce germe endormi sont : les fièvres intermittentes , les exanthèmes aigus , les catarrhes , la gonorrhée , la dentition des enfans , etc. Alors , du moment qu'on aperçoit l'insuccès des moyens ordinaires , il faut administrer un *antipsorique* convenable , et l'état aigu est enlevé avec le chronique.

Une maladie aiguë cède assez fréquemment à une seule dose de remède bien choisi. Nous répétons qu'il faut surtout avoir égard aux accidens caractéristiques , car ceux qui sont généraux et secondaires , appartenant presque à tous les cas , tels que céphalal-

gie, pesanteur, faiblesse, malaise, insomnie, anorexie, ne doivent point nous arrêter. C'est en attachant trop d'importance à ces apparitions secondaires, que le médecin allopathiste est beaucoup moins heureux que nous dans ses traitemens. D'ailleurs, comment compterait-il sur le succès de ses moyens lorsque la nature peut réagir contre eux? Pourrait-il autre chose que la contrarier? Il devient spectateur forcé du développement de la maladie, de sa marche et de son déclin.

On conçoit que les difficultés d'un traitement homœopathique doivent faire reculer celui qui trouve, dans une foi aveugle aux cadres nosologiques et au codex, un moyen commode de s'éviter l'ennui de tant de recherches scrupuleuses; mais il n'y a de guide fidèle et sûr dans le traitement qu'une exacte comparaison entre le tableau caractéristique d'une maladie, et les effets pathogénétiques purs des remèdes. Hors de là, tout est hasard : là, tout est certitude; ce qui fait qu'au grand étonnement de tous les médecins allopathistes, coutumiers de disputes, ceux qui suivent l'homœopathie, réunis en consultation, ne peuvent jamais avoir entre eux de contestation.

Il ne suffit pas d'avoir choisi le vrai remède; dans quelle proportion faut-il l'administrer? La dose ne devra pas excéder la quantité justement nécessaire pour rappeler dans les parties malades la force de réaction qui y est abolie, et pour aider cette nature à rétablir l'équilibre entre les actes fonctionnels. Le médecin, impuissant par lui-même, doit pour cela

s'adresser au principe de vie , et faire naître les conditions dans lesquelles ce dernier puisse utiliser le miasme qu'on lui confie.

Quelle que atténuée que soit la dose , on ne pourra pas éviter que dans les premières heures l'intensité de la maladie n'augmente. Cette aggravation homœopathique sera plus sensible chez les sujets impressionnables , moindre chez les hommes forts et robustes ; elle sera inappréciable si la dose a été parfaitement adaptée à l'état des forces du malade et à sa constitution. Alors le remède ne manifeste son action que par un grand calme , la moiteur et un sommeil si salutaire que le malade se réveille souvent guéri et presque toujours soulagé. Une telle sédation , ou une légère exacerbation , donne au médecin l'assurance d'avoir fait un bon choix. On ne saurait se tenir trop en garde contre la tentation si facile d'augmenter , même de très-peu , les doses d'un remède qui est d'une exiguité si incroyable ; car, loin de l'accélérer, on retarderait la guérison. Cette prudence est souvent réclamée par les affections à types intermittens, où , pour peu que le remède excède ce qui suffit pour agir , il arrive qu'après avoir écarté les accidens naturels et produit un mieux de deux ou trois jours , il réveille par la prolongation de son action , des phénomènes semblables à ceux qu'il avait d'abord assoupis ; d'où la chance d'une rechute. Si le médicament a produit du mieux , il est rationnel d'attendre , pour en administrer un autre , que le premier ait épuisé sa force agissante ; mais dans le cas où il y aurait eu

erreur dans le choix du remède, ce qui sera évident après quelques heures, on doit, sans plus tarder, recourir à un autre.

Pour comprendre comment les homœopathistes agissent avec des doses dont l'exiguité fait le sujet des sarcasmes et de l'incrédulité des écoles, parce que l'on s'est formé une idée toute matérielle de la puissance des drogues, il faut faire attention, 1^o que quoique les médicamens employés par l'homœopathie et par l'allopathie soient les mêmes, il y a cette différence, que la médecine homœopathe connaît, avant de s'en servir, les changemens qu'exerce dans l'organisme telle ou telle substance (donnée sans mélange) ; 2^o que la nature procédant de la simplicité des causes, à la multiplicité des effets, une substance simple provoque dans l'économie une série de désordres, qui transforment l'état de santé en maladie artificielle, ayant son foyer exerçant ses sympathies.

Il est clair que l'irritation morbide d'un côté, et le miasme artificiel de l'autre, produisant des symptômes analogues, doivent opérer l'un et l'autre sur le même centre morbide, et les symptômes, dans les deux cas, sont des phénomènes secondaires de la réaction vitale.

Un remède homœopathique est donc le seul qui agisse dans le sens de la nature, tandis que les autres ne peuvent que s'opposer à ses efforts. Cette réaction vitale, la même qui évince un corps étranger d'une plaie, une esquille, ou la portion nécrosée d'un os, etc., a plus souvent besoin d'être excitée que

combattue; en un mot, entrer dans la ligne de vitalité insurgée, en produisant sur les organes souffrans une modification analogue aux phénomènes qui s'y passent, constitue, non pas une contradiction, mais la seule règle qui concorde avec cette loi suprême de la vie qui se décèle à nous, dans ce que nous avons appelé *réaction vitale*. L'atome médicinal dont on se sert détermine ici une incitation plus franche de la puissance occulte qu'ont admise Stahl, Cabanis, Joubert, etc., et qu'une saine physiologie ne peut pas rejeter. Ces grands médecins ont considéré les états maladifs comme des efforts de la nature pour rétablir l'équilibre des fonctions dérangées. En effet, parmi les phénomènes de la vie, il n'en est point de plus constans que cette activité de la puissance vitale révoltée chaque fois qu'une influence extérieure agit trop fortement sur elle; le système organique n'est qu'un jeu continu de ces actes réciproques, une série de victoires répétées que la force vitale remporte sur les impressions venues du monde extérieur; et nous nommons approximativement *santé*, l'état où cette force rencontre une plus faible résistance, où elle triomphe avec le moins d'efforts possibles, et où les fonctions du corps s'opèrent avec le plus de régularité et d'aisance. Ce dernier état est-il troublé, quel est l'appui que l'art doit prêter à la nature? Ou cette dernière est à même de remplir la tâche qui lui est imposée, et alors elle n'a que faire des secours de l'art; ou elle ne l'est pas, et dans ce cas, c'est encore d'elle que nous devons apprendre comment elle veut

être aidée : le moyen propre à rétablir l'équilibre fonctionnel ne doit et ne peut pas être choisi d'après ses effets immédiats sur les organes de l'homme, mais d'après les actes de réaction qui s'ensuivent ; en d'autres termes, d'après les symptômes, effet opposé à l'effet primitif, comme aussi les phénomènes morbides sont opposés à la cause qui a produit la maladie.

Le trouble fonctionnel est donc la conséquence du médicament comme le but du guérisseur ; ainsi l'axiome homœopathique, qui semble renfermer une contradiction, est au contraire le seul qui soit en harmonie avec la raison. Il est vrai que des maux peu graves et qui probablement eussent disparu d'eux-mêmes, se laissent supprimer sans danger par des moyens antipathiques, ou échanger allopathiquement contre une autre souffrance que, dans notre bonhomie, nous prenons pour l'accessoire inévitable d'une guérison progressive ; mais si le traitement alors n'entraîne pas des conséquences fâcheuses, il n'a pas moins été inutile ou inconvenant.

On voit sans peine en quoi notre méthode diffère de la médecine expectante avec laquelle on a voulu la confondre. Celle-ci est paisible spectatrice du désordre tant qu'il se prolonge ; l'autre au contraire est très-agissante et très-promptement curative, soit que le remède homœopathique ait exalté les symptômes, soit que, par son extrême ténuité, il n'ait pas eu la force de produire même une tendance malade ; il n'en aura pas moins une influence spécifique sur le foyer morbide, gagnera les appareils qu'a envahi le

désordre, et la guérison s'ensuivra en vertu d'une loi inconnue dans son essence, mais prouvée par les résultats, loi d'après laquelle deux maladies semblables ne peuvent siéger dans le même lieu. Ce fait, contre lequel échoue le raisonnement, et tout invraisemblable qu'il puisse paraître à qui n'a pas observé, n'en est pas moins une vérité. Demandez aux antagonistes de l'homœopathie comment agissent une cuillerée de rhubarbe, un gros de quinquina; demandez-leur pourquoi ils admettent l'influence du magnétisme, du galvanisme, de la lune, de l'orage, de l'air, etc.

Hahnemann dit, dans son *Traité des maladies chroniques* : « ne comprenant pas comment de petites doses peuvent produire de grands résultats, je suis loin de prétendre que d'autres le conçoivent avec une foi aveugle; mais le fait existe, et je sou mets mon entendement à l'expérience. » Il est démontré, ajoute Hartmann, que pour contracter une maladie, il faut y être prédisposé. Ainsi, une épidémie de rougeole ou de scarlatine n'attaque pas indistinctement tous ceux qui sont soumis à l'influence contagieuse; tout le monde ne contracte pas la syphilis, la gale, par le contact; sur dix personnes mordues par un chien enragé, deux ou trois seulement deviendront hydrophobes, etc.; mais de même que les constitutions les plus faibles seront les plus accessibles aux influences morbifiques, de même aussi les tempéramens les plus irritables ressentiront le plus l'action des doses infinitésimales.

L'école ne manquera pas d'objections; elle dira que

l'exemple des miasmes contagieux ne prouve rien pour l'action des médicamens ; que les premiers agissent en vertu des lois vitales et dynamiques , et les seconds en vertu de leurs propriétés physiques ou chimiques. L'école prend les échanges de mots pour des échanges d'idées ; mais nous, profanes, nous nous accommodons mieux d'un fait inexplicable que d'une explication que nous ne comprenons pas.

Les combinaisons chimiques ou physiques de vos substances ne sont-elles pas un peu problématiques ? Et pourquoi vouloir connaître les lois bien supérieures qui régissent la spécificité ?

Eu égard à la différence de sensibilité des sujets, il est très-difficile d'apprécier au juste quelle dose de substance spécifique doit être administrée pour atteindre le but sans le dépasser, le point auquel l'effet salutaire est accompli et au-delà duquel il y aurait maladie du remède et effet pernicieux. L'atténuation doit être élevée en raison directe de l'irritabilité du sujet et de l'intensité des symptômes, et il est d'observation que plus la maladie est aiguë, plus le remède agit promptement, *et vice versa*. Jusqu'à ce que le remède ingéré et confié au système nerveux ait touché au foyer du mal, il ne produit aucun phénomène de réaction, et le véritable développement *immatériel* du médicament homœopathique ne commence qu'alors. S'il ne trouve pas dans ce foyer des symptômes avec lesquels il doit être en connexion sympathique (pour ainsi dire), alors il reste inactif ; ou bien, s'il est assez fort, et l'individu assez impres-

sionnable, il développe quelque chose des symptômes pathogénétiques qui leur sont propres et qui, se mêlant à ceux de la maladie, défigurent celle-ci sans en diminuer la violence, et déroutent complètement l'observateur irréfléchi qui ne sait plus quel nom donner à la scène d'accidens insolites qu'il a sous les yeux.

C'est ce qui peut arriver à tout novice homœopathique, soit par un choix mal calculé du remède, soit en prêtant trop d'attention aux symptômes accessoires, et pas assez à ceux qui spécifient la maladie, soit encore par de trop fortes doses données à des tempéramens faibles. Quand une dose homœopathique, exactement choisie, a touché le foyer et réveillé la réaction, le principe vital ne s'assoupit pas de nouveau, et le progrès vers le mieux se soutient avec une durée d'autant plus lente et plus longue, que les racines du mal sont plus anciennes et plus profondes (*maladies chroniques*), d'autant plus courtes au contraire que l'affection est plus récente et plus passagère (*maladies aiguës*). L'état de chronicité ou d'acuité ne sera donc point indifférent au traitement. En général, les substances végétales sont plus employées dans l'état aigu; quelques-unes cependant telles que la *belladone*, le *rhus*, la *douce-amère*, le *daphné*, la *salsepareille*, produisent de bons effets dans les affections chroniques; mais ces dernières sont traitées plus ordinairement par les substances métalliques ou animales.

Les gens affectés de maladies chroniques leur pré-

tent ordinairement peu d'attention, et ne consultent le médecin que lorsqu'ils sont dans un moment qui présente un certain degré d'acuité; dans ce cas-là, quoique l'on sache que la *psore*, jusqu'alors endormie, est réveillée, il ne serait pas prudent de s'adresser aux *antipsoriques*, parce qu'ils accroîtraient pendant quelques semaines le degré d'intensité qui existe déjà dans la maladie, et qu'après ces remèdes dits *antipsoriques*, les autres remèdes *apsoriques*, au moyen desquels on peut enlever le degré d'acuité, n'auraient plus qu'une faible action. Il est donc convenable de commencer ce genre de traitement par les remèdes ordinaires; et lorsque la maladie est revenue à son état chronique, on applique les antipsoriques. Ces derniers sont les seuls dont on puisse espérer quelque chose, lorsque les autres substances sont inefficaces, quand il y a désorganisation commencée; alors, si le tableau maladif est obscur ou si le malade se rappelle positivement d'avoir eu la gale, il convient de commencer le traitement par *unct. sulph X*, et après son temps d'action, on choisit un autre antipsorique, spécialement applicable au cas. Dans les affections aiguës, tout dépend du choix du spécifique, et cependant quelquefois on le voit, quoique bien choisi, rester inactif; cela provient ou de la faiblesse de la vitalité qui attend le pouvoir d'agir contre l'irritation spécifique du médicament, ou bien encore du réveil de la psore latente opérée par l'état d'acuité. Dans ce dernier cas, une prise de soufre, si elle ne combat pas la maladie aiguë, peut détruire la com-

plication psorique, et rend la maladie assez pure pour que les remèdes apsoriques, qui jusque-là n'avaient rien produit, deviennent efficaces. Dans le premier cas, où la sensibilité est émoussée, opprimée, endormie, l'atonie nerveuse, cette espèce de torpeur de l'organisme ou d'une de ses parties qui le rend insensible aux médicamens, se corrige, suivant Hahnemann, par deux à quatre très-petites doses d'opium, données dans l'espace de huit à douze heures; puis vient le remède approprié qui agit alors. Les cas qui nécessitent ce moyen sont rares et exceptionnels. Dans la circonstance opposée, également fort rare, où une sensibilité trop exaltée empêche l'action du remède, l'opium ne pourrait que nuire; le mesmérisme seul conviendrait alors. En général, dans une maladie aiguë, si le remède, *administré dans la plus petite dose possible*, n'a opéré aucun changement au bout de trois ou quatre heures, on peut hardiment supposer qu'il a été mal choisi et en donner un autre mieux approprié au groupe de symptômes qui se présentent. En cas de mieux, il faut attendre pour administrer une nouvelle substance, qu'il naisse de nouvelles indications.

Quand une substance a produit un amendement sans amélioration complète, on peut la répéter, mais en règle générale, il faut que la deuxième dose soit plus faible que la première.

Le docteur Wolf de Dresde répète fréquemment les substances chez les sujets impressionnables, et fait souvent flairer ou appliquer à l'extérieur le même

médicament qu'il a donné à l'intérieur. Il a publié dans le dernier volume des Archives un très-bon article sur la nécessité de procéder quelquefois ainsi et de forcer les doses, pour obtenir quelque effort de réaction dans les cas où la sensibilité est émuoussée par l'abus ou le long usage de remèdes divers, ou lorsque les tissus malades ont passé à l'état d'induration ou de pseudorganisation.

C'est ainsi que l'on voit des syphilis récentes céder en huit ou neuf jours à un atome de *mercur. sol. IV*, et que d'autres cas semblables exigent jusqu'à un tiers de grain répété plusieurs fois.

Hahnemann vient de faire imprimer à Munster une modification de quelques-uns des préceptes qu'il a émis dans l'Organon, et dans laquelle il annonce avoir été conduit par l'expérience, à la répétition des doses dans bien des cas.

THÉRAPEUTIQUE EN GÉNÉRAL.

Nous allons ici analyser simplement Hartmann, auquel nous avons emprunté la plupart des idées qui précèdent.

Pour l'homœopathe, la thérapeutique n'est que le résultat d'une exploration fidèle des symptômes. Son succès est fondé sur le diagnostic, l'étiologie, le pronostic et la connaissance approfondie des moyens.

La prophylaxie n'existe que dans quelques cas où certains spécifiques ont été reconnus préservatifs; par exemple, la *bellad.*, contre la scarlatine; la

pulsatille, contre la rougeole; le *cuivre* et le *veratrum*, contre le choléra; la *camomille*, contre les accidens qui suivent la colère; l'*aconit*, contre ceux qui suivent la peur, etc.

La thérapie homœopathique est *empirique* en ce sens, qu'elle ne hasarde rien que d'éprouvé; elle est douce, puisqu'elle n'oppose jamais un mal à un autre mal; pas même une irritation externe à une irritation interne.

Elle agit dès qu'elle le peut, n'admet pas l'expectation, et rejette le traitement des convalescences, parce qu'elle n'en a jamais : avantage inappréciable, car ordinairement la convalescence est plus longue que la maladie.

L'homœopathie voit, surtout, dans le désaccord de l'organe, l'altération ou le trouble de la puissance dynamique; mais elle repousse, ainsi que la nature, une classification scolastique. S'il en était une admissible, ce serait :

Eu égard à l'individualité : 1^o d'après l'âge; 2^o d'après les sexes; 3^o d'après les professions.

Eu égard à la maladie elle-même : 1^o maladie sporadique; 2^o endémique; 3^o épidémique; 4^o héréditaire; 5^o acquise; 6^o contagieuse; 7^o locale ou générale.

Eu égard au type : 1^o continue; 2^o intermittente; 3^o aiguë ou chronique.

Fièvres. Les homœopathistes n'y voient qu'un symptôme d'une maladie dynamique; le type seul peut servir d'indication.

Crises. Ce sont des maux effectifs; spontanées, l'homœopathie les combat; produites par un remède, elle les modère par des antidotes.

Hémorrhagies critiques. Symptôme essentiel dans le tableau général d'une maladie, appartient plutôt aux fièvres inflammatoires qu'aux typhoïdes. Elles arrivent plutôt chez les sujets jeunes et pléthoriques, que chez les vieux et faibles, etc. Sont précédées de congestions et réclament souvent un traitement spécial.

Sueurs critiques. Souvent produites par les remèdes homœopathiques.

Urines critiques. L'homœopathie les voit rarement.

Diarrhées critiques. L'homœopathie ne peut les admettre comme décisives, et dès lors elle les combat.

Vomissements. Accidens caractéristiques des maladies, doivent souvent servir d'indication; la maladie peut s'évanouir avec eux.

Catarrhes. Essentiellement liés aux fièvres catarrhales, peuvent également devenir source d'indications.

Salivations. Crise assez rare, et plus souvent symptôme accessoire qui peut cependant faire pencher la balance en faveur d'un des moyens suivans : *Bell.*, *hep. sulph.*, *sulph.*, *merc.*, *calc.*, *acid. nit.*

Etiologie. Elle est pour l'homœopathie une source féconde d'indications curatives : 1^o état atmosphérique; 2^o effluves miasmatiques; 3^o les passions,

peur, colère, haine, etc., etc.; 4° crudité des digestions; 5° excitation physique.

Pronostic. Tiré, comme en allopathie, de la constitution, du type, de l'âge, de la saison, de la violence de la maladie et de ses complications.

Diététique. Les boissons sont presque inutiles, mais on peut en faire usage pourvu qu'elles n'aient rien de médicinal; nous renvoyons, pour tout ce qui concerne les alimens et les boissons, la propreté, le repos d'esprit et de corps, etc., à l'Organon, page 292; et à la Diététique d'Hartmann, chapitre 116. Nous ajouterons seulement quelques observations.

L'utilité du régime, en général, fut toujours admise; mais on a mal interprété celui que prescrit l'homœopathie, dans le but, non pas de faire jeûner la maladie avec celui qui la porte, mais de sustenter les forces de celui-ci, sans rien introduire chez lui qui puisse atténuer, détruire, augmenter ou contrarier l'effet de la substance administrée. Les médecins qui mettent tout sur le compte du régime, ne font pas attention que, loin de le rendre rigoureux et débilitant, le médecin homœopathe prescrit tout ce qui est substantiel et nutritif, tout ce qui peut apaiser la faim et étancher la soif, la viande la plus succulente et la moins jeune, celle qui vit au grand air de préférence à celle de nos basses-cours, le pain bis au lieu de cette pâte spongieuse de nos pains de luxe, etc. Le régime homœopathique se réduit à un seul précepte fort clair, savoir : *n'employer comme aliment aucune substance mé-*

dicinale. De là résulte la défense de toute espèce d'épicerie, soit indigènes, soit exotiques, d'herbes aromatiques, oignons, poireaux, céleri, cerfeuil, etc. ; de toute espèce d'infusions, depuis le thé de la Chine jusqu'à la fleur du sureau et au café, toutes substances dont la médecine peut retirer de grands effets. La sévérité du régime n'a donc de durée que celle de l'action du remède qu'on a pris ; il varie dans quelques cas, et le médecin homœopathiste fait alors des ordonnances exceptionnelles. Les médecins, en général, se plaignent de l'inutilité de leurs prescriptions diététiques ; ils subissent en cela le sort de certains législateurs dont les ordres ne sont pas suivis, parce qu'ils ne sont pas motivés aux yeux de ceux qui doivent les suivre. Ne nous étonnons pas qu'un malade qui a faim se révolte contre l'inanition ; il oppose arbitraire à arbitraire, et il agira ainsi tant qu'il ne comprendra pas les raisons de son médecin ; mais lorsqu'un prétexte fixe, clair et invariable, devient la condition de l'action d'un remède, le malade s'y soumet d'autant plus volontiers, que ce régime ne tend point à l'affaiblir, et qu'au contraire le médecin lui a dit que la nature se servait d'autant plus vite du médicament qu'on lui a confié, qu'elle a plus de force et d'activité.

Dans le prochain numéro, nous commencerons le cours de thérapie homœopathique par le traitement des maladies fébriles.

H. G., *doct.-méd.*

EXPÉRIENCES OFFICIELLES

faites en Autriche, en Russie, en Bavière, etc.,

SUR L'EFFICACITÉ DE LA MÉTHODE HOMŒOPATHIQUE.

(Troisième article. Voy. p. 169 et 249 de ce volume).

Extrait d'un rapport du docteur J. Attomyr, sur les expériences homœopathiques, faites dans l'hôpital général de Munich.

(Archiv. f. d. hom. Heilk., t. XI, cah. 2, p. 100).

Le conseiller supérieur de médecine (*Obermedizinalrath*), docteur Ringseis, à Munich, ayant résolu de faire quelques essais d'homœopathie dans l'hôpital de cette ville, accepta, dans ce but, les offres de service du docteur Attomyr, qui s'en occupait déjà lui-même depuis quatre années. Un premier essai très-heureux, tenté chez deux malades, encouragea le docteur Ringseis à faire continuer les expériences d'une manière suivie pendant 5 mois, depuis le milieu d'octobre 1830 jusqu'au milieu de mars 1831. Ce sont les résultats de ces observations que le docteur Attomyr a consignés dans le mémoire dont nous donnons ici l'extrait.

L'auteur du rapport se loue infiniment du zèle

et de la bienveillance éclairée de l'honorable docteur Ringseis, ainsi que de l'exactitude consciencieuse du pharmacien de l'hôpital, M. Kasshofer, dans la préparation des médicamens homœopathiques. Toutefois, il énumère longuement les obstacles qui ont entravé les expériences, et qui ont dû nuire à l'ensemble des résultats obtenus. En voici un résumé succinct :

1° Les malades traités homœopathiquement n'étaient point placés dans un local spécial ; ils se trouvaient pêle-mêle avec les autres, exposés à l'influence des émanations médicamenteuses, des fumigations, etc., etc.

2° Pendant une épidémie de petite vérole, on plaça dans toutes les salles de l'hôpital des vases désinfectans de chlorure, et tous les malades furent inoculés.

3° Deux docteurs attachés à l'administration du conseiller, docteur Ringseis, étaient fort opposés à l'homœopathie ; et cette circonstance dut influencer d'une manière d'autant plus défavorable, que le docteur Ringseis, ignorant la chose, avait confié à l'un de ces docteurs la dispensation des remèdes homœopathiques ordonnés.

4° Les alimens devaient bien être préparés suivant les principes du régime homœopathique, mais la surveillance en était confiée aux deux docteurs ci-dessus, qui n'y regardaient pas de bien près. Les malades se plaignirent plusieurs fois que le bouillon était si salé, qu'ils ne pouvaient le boire.

5° Le docteur chargé de la dispensation des remèdes, se permit fréquemment, et contre l'instruction spéciale du docteur Ringseis, de faire donner les poudres par les gardes-malades, ce qui causa des méprises fâcheuses.

6° Les cas d'affections aiguës, et qui auraient présenté le plus d'intérêt, étaient tous traités à la clinique de l'hôpital; où l'on ne fit que très-peu d'essais homœopathiques. Les malades de la division où l'on expérimentait, étaient pour la plupart âgés, atteints de maux incurables et très-pauvres, de sorte qu'ils regardaient comme un bonheur de pouvoir passer l'hiver dans un hôpital bien chauffé. De là des maladies simulées, des traitemens prolongés, etc.

7° Les malades étaient peu dociles, et les infractions au régime étaient facilitées par la complaisance irréfléchie des gardes, qui leur donnaient, en cachette, du tabac, du vin, etc.

8° L'eau de l'hôpital était d'une mauvaise qualité, et provoqua plus d'une fois des diarrhées.

9° L'influence générale de l'hiver de 1831, se trouva telle, que, dans cinquante cas de maladie, il se présenta à peine un seul cas d'affection purement inflammatoire. Or, ce sont précisément ces cas-là où l'heureux effet des doses homœopathiques se montre de la manière la plus décisive et la plus brillante.

Voici maintenant l'énumération des guérisons obtenues pendant les cinq mois d'épreuves.

Une *métrorrhagie* chez une fille de vingt ans, à la suite d'une menstruation trop abondante. Elle

avait été traitée assez long-temps allopathiquement. Une dose homœopathique de *ferrum metallicum*, fit cesser la perte utérine du jour au lendemain. La malade prit ensuite le *china*, et sortit bientôt après de l'hôpital entièrement rétablie.

Trois ascites très-développés chez des femmes âgées. La première avait été traitée long-temps allopathiquement sans le moindre succès. Une petite dose de *china* amena, au bout de douze heures, un flux abondant d'urines, et en moins d'une semaine l'enflure avait disparu avec l'embarras de la respiration et une toux très-fatigante. Le second cas fut guéri presque aussi rapidement, par le *china* également. Mais, dans le troisième, on fut obligé d'avoir recours en outre à plusieurs autres substances.

Une ascite avec anasarque chez un homme de quarante ans, atteint outre cela d'une affection organique du cœur. Cet homme avait été guéri déjà plusieurs fois de la même maladie à l'hôpital, par la *digitale* administrée allopathiquement, et cela avec un succès étonnant. Le docteur Attonyr reconnut que la digitale était bien indiquée homœopathiquement, et proposa de la redonner encore, mais cette fois à la dose d'un décillionième de goutte. En moins d'une semaine, l'enflure disparut, et le malade se trouva même soulagé pour l'affection du cœur.

Cependant, comme ces retours fréquens de la même maladie dépendaient évidemment d'une disposition psorique à laquelle la digitale ne pouvait rien, il y eut bientôt une nouvelle rechute, et alors

ni les médicamens apsoriques, ni la digitale donnée allopatiquement n'eurent plus aucune action, et le malade fut livré de nouveau au traitement allopathique (1).

Deux inflammations de poitrine, une pneumonie et une pleurésie. L'un des cas, chez une femme de trente ans, fut guéri en deux jours par l'*aconit* et la *bryone*. Dans l'autre, qui eut lieu chez un homme d'environ trente ans, la première dose de *bryone* amena une violente exacerbation, qui disparut rapidement après une seconde dose de la même substance (2).

Une pulmonite compliquée avec une fièvre nerveuse. Le malade, jeune homme de dix-huit ans, avait une disposition phthisique très-développée. Il avait eu d'abord une pulmonite pour laquelle on l'avait saigné avant son entrée à l'hôpital. L'effet de la saignée ne fut point favorable, car, le troisième jour, le patient fut amené à la clinique médicale, avec des points douloureux dans la poitrine et tous les symptômes d'une fièvre nerveuse, principalement une

(1) On comprend que les circonstances ne permettaient pas au docteur Atomyr d'entreprendre chez ce malade un traitement antipsorique, nécessairement fort long, et qui seul aurait pu le guérir *radicalement*. (R.)

(2) Hahnemann observe que la *bryone* produisant beaucoup d'effets alternatifs, il arrive fréquemment qu'il faut en donner deux doses successives pour en obtenir un résultat salutaire. (Voy. *Reine Arzneimittellehre*, tom. II, pag. 457, 2^e édit.) (R.)

oblitération prononcée de tous les sens, et du délire. Il prit le matin l'*aconit*, et huit heures plus tard la *bryone*. Le lendemain, tous les symptômes inflammatoires, ainsi que ceux de la fièvre nerveuse, avaient disparu. Le malade qui, la veille était sourd, entendit de nouveau, le trouble de la vue s'était dissipé, la langue humide, la respiration, même profonde, sans la moindre douleur, etc. « J'ai traité plusieurs centaines de cas de fièvres nerveuses semblables, dit avec franchise le conseiller docteur Ringseis; je connais fort bien la marche de ces maladies, et je puis affirmer qu'elles ne se guérissent jamais ainsi du jour au lendemain, ni d'elles-mêmes, ni par la méthode curative usitée. Ces cas, où le mal se complique d'accidens inflammatoires, sont pour l'allopathie les plus graves et les plus difficiles, attendu que l'on se croit obligé de combattre l'inflammation par les *débilisans*, qui aggravent la fièvre nerveuse, et d'agir contre celle-ci au moyen des *excitans* qui favorisent l'inflammation. »

Un point dans la région de la rate, très-violent, presque sans interruption, de telle sorte que la malade, âgée d'environ trente-cinq ans, ne se livrait au sommeil que par intervalles très-courts. Ce cas avait été traité d'abord allopathiquement par le docteur Ringseis, mais sans succès, et même avec augmentation sensible du mal. Le docteur Attomyr fut donc invité à examiner la malade, et à proposer un remède homœopathique. Il lui fit donner, le soir, le

china. Au bout de quelques heures la malade s'endormit et se réveilla le lendemain sans douleurs.

Trois sciaticques. La première, chez un homme de trente ans, résista d'abord à la *noix vomique* et à la *bryone*, et céda à une seule dose de *coloquinte*. La seconde, chez une femme d'environ quarante ans, était très-violente; ici on donna sur-le-champ la *coloquinte*, et en quelques jours les douleurs avaient disparu. Le troisième cas, presque aussi violent, avec impossibilité de marcher du pied qui répondait au côté malade, fut guéri également par la *coloquinte* dans l'espace de cinq jours.

Un cas de *délire aigu*, chez une jeune fille de dix-huit à vingt ans, amené par une crainte superstitieuse de mourir un certain jour déterminé. Ce jour fatal étant arrivé, elle prit une fièvre avec délire, fut amenée à l'hôpital et traitée d'abord allopatiquement. La saignée ne fit aucun bien, et le délire continua pendant plusieurs jours. La malade pleurait et riait tour-à-tour; se levait la nuit de son lit pour chercher à s'enfuir ou à grimper contre les murailles, et gardait un silence obstiné pendant toute la journée. Le docteur Ringseis se décida alors à tenter le traitement homœopathique. Le docteur Attomyr proposa l'*aconit*. Dès la première visite, après la prise du médicament, la malade fut en état de comprendre les questions qui lui étaient adressées. Deux jours plus tard, elle avait repris toute sa connaissance, elle parlait, mangeait, dormait; mais sa faiblesse était extrême, et bientôt on

vît paraître les symptômes d'une fièvre nerveuse (probablement le résultat de la saignée), contre laquelle tous les efforts restèrent sans efficacité. Le symptôme opiniâtre du météorisme, qui se montre quelquefois dans ces fièvres, résista à tous les remèdes. L'*arnica* et le *mercure* parurent toutefois diminuer un peu le gonflement de l'abdomen. On finit par revenir au traitement allopathique, et le résultat de tout cela fut que la malade ne succomba pas, mais qu'elle quitta l'hôpital dans un état de grande faiblesse et d'émaciation. Le délire ne revint point pendant les deux mois que dura la maladie.

Une dysenterie avec ténesme violent, chez une femme de trente-cinq ans. Cette maladie résista pendant plusieurs jours à tous les remèdes allopatiques, et céda en dix heures de temps à un décillionième de grain de *soufre*.

Un *vomissement chronique*, guéri par la *nux vomica*.

Une *phtisie pulmonaire*, chez une femme relevant de couches. La maladie n'avait été préalablement que suspendue pendant la grossesse. Après l'accouchement, la malade arriva à l'hôpital dans un état d'extrême épuisement, fatiguée par une toux violente, surtout pendant la nuit, avec une expectoration très-abondante de mucosités d'un jaune verdâtre et de l'odeur des œufs pourris. A la suite d'une dose de soufre, l'état des poumons s'améliora sensiblement après une quinzaine de jours. La malade n'expectorait plus que du mucus bronchial, elle dor-

maît presque toute la nuit, et ses forces revinrent si bien, qu'elle voulut absolument quitter l'hôpital avant d'être entièrement rétablie. — Ceci est le seul cas où l'on ait obtenu pendant ces épreuves quelque succès contre la phtisie pulmonaire. Dans d'autres cas, où les antipsoriques même n'amènèrent aucune amélioration, on essaya la méthode de dérivation par l'emplâtre de poix, telle que la conseille Hahnemann. Il est très-vrai que l'on observe une rémission marquée de la phtisie, du moment que l'on a réussi à provoquer une éruption accompagnée de prurit; mais cela ne dure pas, à moins que l'on ne remette l'emplâtre, ce que l'on ne peut obtenir d'aucun malade. Les démangeaisons produites par son emploi leur paraissaient intolérables. Chez une jeune fille d'une vingtaine d'années, on remarqua distinctement, tous les quinze jours environ, le retour régulier des périodes d'inflammation des poumons, annoncés par des points dans la poitrine, des mouvemens fébriles, des crachemens de sang, etc. (1).

Une *épilepsie* dont les accès ne venaient que pendant la nuit, et, depuis plusieurs semaines, toutes les nuits, avec jactations violentes des membres, respiration difficile et douloureuse, etc. Après une petite dose d'*opium*, les accès cessèrent dès la première nuit. Au bout de sept jours, le malade quitta

(1) Dans ces cas, qui sont très-fréquens, il est bon de donner une ou plusieurs petites doses d'*aconit*, même pendant l'action des antipsoriques; ce qui est presque toujours du meilleur effet. (*Observ. du rédacteur des Archiv.*)

l'hôpital sans avoir eu de nouvelle attaque. Il reçut en partant une dose de *calcar. carbon.*, avec l'invitation de se présenter de semaine en semaine à l'hôpital pour donner de ses nouvelles. Il revint une seule fois pour annoncer que tout allait à souhait, et on ne le revit plus.

Une *disposition au vertige* par suite d'aménorrhée, chez une femme de trente ans. Une dose de *pulsatille* la fit cesser,

Une *ophthalmie violente*, chez un homme de trente ans, guérie par une seule dose de *belladone*.

Apoplexia ex vitio cordis, c'est ainsi que fut désignée, à la clinique médicale, l'affection d'une jeune fille de vingt-deux ans, qui offrait les symptômes suivans : immobilité et roideur, insensibilité complète, visage gonflé et d'un rouge bleuâtre, pulsations violentes du cœur, et absence presque complète des battemens artériels, respiration stertoreuse, etc. Le docteur Ringseis essaya, avant tout, la saignée, l'acide hydrocyanique en dose allopathique, etc. ; et comme rien ne réussissait, il finit par donner la *pulsatille* homœopathiquement. En quelques jours, et sans l'aide d'aucun autre agent médicinal, la malade se rétablit parfaitement.

Convulsions hystériques, chez une femme de vingt-quatre ans, revenant plusieurs fois par jour et avec une violence croissante. Le docteur Ringseis traita d'abord la malade allopathiquement, et, voyant le mal augmenter, se décida à essayer l'homœopathie. Une seule dose de *ipecacuanha* arrêta les accès, qui n'ont point reparu depuis lors.

Convulsions épileptiformes, chez une femme de vingt-cinq ans. Il y avait deux attaques par jour, mais l'accès du matin était très-différent de celui du soir. Le matin, la malade gisait immobile, quoique sans roideur, respirant à peine, les yeux à demi ouverts, et dans un état de complète insensibilité, si bien qu'on pouvait la piquer avec des épingles sans qu'elle témoignât la moindre douleur. Les accès du soir ressemblaient aux convulsions hystériques ordinaires. La malade perdait connaissance, tournait les yeux, serrait les pouces dans la main, et s'agitait dans le lit avec tant de violence, que les gardes pouvaient à peine la contenir. Une dose d'*opium* fit cesser les accès du matin; et une autre dose de *stannum*, ceux du soir. La malade quitta bientôt l'hôpital: on ignore si sa guérison s'est bien soutenue.

Une leucorrhée avec enflure des genoux, chez une jeune fille de dix-neuf ans. Elle fut guérie par l'*arnica* et la *calcareä*.

Une migraine chronique, périodique, occupant le côté gauche de la tête, et revenant tous les jours à cinq heures du soir. La maladie datait de plusieurs années, et était très-violente. La malade, femme d'environ cinquante ans, subit d'abord, inutilement, un long traitement allopathique. Il fut résolu d'essayer l'homœopathie. Le docteur Attomyr était alors lui-même très-souffrant des suites d'expériences qu'il faisait sur l'action pathogénétique du corail rouge. Le docteur Ringseis lui transmit par écrit un tableau détaillé de la maladie. Il proposa de donner

d'abord l'*asarum*, et, si cette substance ne réussissait pas, la *coloquinte*. L'*asarum* amena un peu de soulagement, mais, après quelques jours, une dose unique de *coloquinte* fit disparaître la migraine. La guérison s'est bien soutenue depuis.

Une fièvre gastrique fut guérie par la *pulsatille* et le *coffea*.

Trois cas d'ulcères psoriques. Chez deux malades de trente à quarante ans, ces ulcères occupaient le pied et la jambe. Tous deux furent guéris par une petite dose de *sulphur*. Le troisième cas, chez un homme de vingt-cinq ans, s'était développé à la suite d'une teigne répercutée, et s'annonçait comme bien plus grave que les premiers. Les ulcères couvraient presque tout le corps. Tous disparurent après l'administration de *spirit. vinc. sulphur.* $\frac{\dot{\cdot}}{\text{X}}$.

Une complication de psora avec de fortes destructions syphilitiques, chez une femme d'environ vingt-cinq ans. Au début du traitement homœopathique, l'état de la malade présentait les symptômes suivans. Tout le corps était couvert par une éruption galeuse en pleine efflorescence, accompagnée d'ardeur et de prurit. Le palais était percé d'un trou assez grand pour y introduire le tuyau d'une grosse plume, et dont les bords, sur une étendue de trois à quatre lignes, étaient ulcérés et lardacés. Les os du nez étaient le siège d'une enflure très-marquée, et une sanie infecte s'écoulait par les narines. Le son de voix était très-nasal. — L'éruption galeuse disparut en sept jours, par l'effet de *spirit. sul-*

phur. $\frac{i}{x}$ Les autres symptômes étaient restés les mêmes. On donna une petite dose d'*aurum*. Quelques jours plus tard, les bords lardacés de l'ouverture du palais commencèrent à se rougir, et pendant cette légère inflammation, on vit l'ouverture diminuer de plus en plus. Dans la troisième semaine de l'action de l'*or* (d'une seule dose), le bord lardacé avait entièrement disparu, et on ne voyait plus à la place qu'une légère rougeur. Une semaine plus tard, la quatrième après la prise de l'*or*, l'air ne passait plus par le palais; l'ouverture morbide était donc entièrement fermée; seulement les parties molles ne se joignirent pas encore complètement, et laissaient, entre elles, un léger enfoncement. L'*ozène* avait disparu, ainsi que le son nasal de la voix. — Les docteurs allopathes, qui avaient suivis la cure, avaient annoncé de prime abord que le nez de la malade resterait un jour dans la main du médecin homœopathe, qu'elle perdrait la lchette, etc. Ils demandaient, en plaisantant, si on comptait fermer l'orifice du palais avec des décillionièmes de grain. Mais lorsque ces messieurs virent le nez conservé et l'ouverture du palais fermée, ils affirmèrent que de semblables affections se guérissaient fréquemment sans remèdes. — Cependant la malade n'était pas entièrement rétablie, et au bout de quelque temps, on vit reparaître des traces d'ulcération à l'ouverture du palais, qui menaçait de se rouvrir. On proposa l'*acidum nitri*, sur quoi ces symptômes inquiétans disparurent de nouveau, et la malade voulut à toute

force quitter l'hôpital avant la complète guérison.

Une syphilis, chez une fille de vingt ans, avec deux bubons ouverts, une éruption pustuleuse sur les mains, les bras et le visage, une leucorrhée et une angine syphilitique. Un décillionième de grain de mercure fit disparaître en six semaines l'angine et l'éruption pustuleuse. Les bubons se fermèrent, mais la leucorrhée persista. On ordonna la *calcareæ*, mais la malade ne la reçut pas, et voulut sortir de l'hôpital après quelques jours.

Une syphilis, chez un homme de vingt-quatre ans. Une petite dose de mercure la guérit en quelques semaines. Le chancre disparut sans laisser aucune trace.

Une syphilis compliquée de sycose, chez un homme de vingt-quatre ans. Le chancre disparut en deux semaines par l'effet du *mercure*. Les condylomes restans au nombre de douze, et qui occupaient le bord du gland, furent enlevés en dix jours par le *thuia*, mais un très-gros condylome avec une base très-large résista pendant plus long-temps. Sa forme changea d'abord à la suite de quelques applications du suc de *thuia*; la large base disparut et le condylome resta attaché comme par un fil assez mince. En même temps, la surface de l'excroissance se divisa en un grand nombre de parties ayant toutes la forme de petits condylomes. Enfin, l'excroissance se détacha tout-à-fait.

Une blénorrhée, chez un homme de trente ans, fut guérie en douze jours par de petites doses de *copahu* et de *petroselinum*.

Environ *quarante gales simples*, chez des sujets tous au-dessous de trente ans (1). Les dix premiers galeux furent guéris du dixième au quatorzième jour, par une seule dose de *soufre* \bar{X} . Les autres cas exigèrent de trois à quatre semaines, et il serait difficile de s'expliquer cette différence, si les malades ne s'étaient pas plaints fréquemment de ne pas recevoir les remèdes prescrits. Il a été expliqué plus haut quelles étaient les causes de ces irrégularités.

X.

CORRESPONDANCE.

SECONDE LETTRE DU DOCTEUR PESCHIER.

Mes chers collaborateurs,

Je vous ai promis des détails sur ma visite au vénérable père de l'homœopathie : je viens m'acquitter.

Après que la fête de Leipzig et la réunion scientifique et organisatrice eurent pris fin, plusieurs des

(1) Le docteur Atto myr ajoute qu'il s'abstient du détail de ces traitemens, parce que le docteur Melicher en a fait le sujet d'une dissertation inaugurale, qui comprendra, avec les cas indiqués, les observations que le docteur Ringseis avait déjà faites lui-même auparavant.

docteurs étrangers à cette ville et des homœopathes-amateurs se transportèrent à Cœthen pour y présenter leurs hommages à Hahnemann. Comme mon but en me rendant auprès de lui n'était pas seulement de lui offrir mes respects, mais encore d'avoir des conversations médicales instructives, je laissai passer les plus pressés, afin de jouir de notre maître *seul*, et non en commun, avec la foule de ses admirateurs. Je ne me suis donc rendu à Cœthen qu'au bout de trois jours, lesquels j'ai constamment passés dans la société intime des docteurs de Leipzig.

La route de Cœthen n'offre rien d'intéressant ou d'agréable; il est même nécessaire que le cocher la connaisse très-bien. Mon ami, le baron de Brunnow, qui s'y rendait avec mademoiselle sa sœur, a été perdu dans une croisée de chemin, et a erré pendant plus de trois heures avant de se retrouver dans la bonne route.

La petite ville de Cœthen ne manque pas d'agrémens; elle est dans un vallon où passe un ruisseau, qui répand une fraîcheur et entretient une verdure inappréciables dans un pays de champs, qui, après la moisson, n'a que l'apparence de la stérilité. Les rues sont larges et alignées; le château du duc régnant n'offre, outre sa grandeur, rien de bien remarquable; il est entouré d'un jardin ouvert au public, où les fleurs même les plus rares sont cultivées avec beaucoup de soin. La duchesse douairière habite un joli château de plaisance, entouré de jardins, d'étangs habités par des cygnes, et de tous les agrémens de la

campagne; il est situé aux portes de la ville, dont il n'est séparé que par une promenade et un bosquet. Je dis *aux portes* de la ville, car Coethen était une petite forteresse, dont il reste quelques fossés et des murailles percées de véritables portes; l'une d'entre elles, celle par laquelle on se rend au château de plaisance, est beaucoup trop grande et trop belle pour une si petite ville; voici la cause de sa fondation.

Le duc dernier défunt, ayant passé à la communion romaine, a fait bâtir une église joignant son palais, pour y célébrer son culte; elle devait avoir un beau portail à colonnes surmontées d'un fronton. Lorsque l'échafaudage de ce portail a été construit, il s'est écroulé, et, dans sa chute, a écrasé ou blessé à mort sept ouvriers dont j'ai vu les tombes et les épitaphes dans le cimetière. Là-dessus, on a renoncé au portail, et comme les colonnes et le fronton étaient déjà taillés, on les a posés à l'une des entrées de la ville, où leur grandiose produit un effet disproportionné à l'exiguité des maisons voisines; on se verra obligé de démolir la rue actuelle et d'en bâtir une autre qui soit plus en rapport avec la beauté de la porte actuelle.

Ne soyez pas surpris, je vous prie, de la longueur de ma digression, et de ce que je vous fais attendre à la porte, pour ainsi dire, de Hahnemann; autant m'en est réellement arrivé à moi-même; et toutes ces choses, je les ai vues et examinées à mon aise, pendant que j'attendais l'heure favorable pour voir le vénérable vieillard, sans cesse occupé par les nom-

breux malades qui assiégent et occupent tout le jour sa maison.

Mais l'heure du rendez-vous s'approche, et déjà l'un des cliens du grand homme, sortant de son cabinet, me dit, à l'auberge, que Hahnemann ayant eu connaissance de mon arrivée à Leipzig, manifestait quelque impatience de ne point me voir encore à Cœthen. Sur ces paroles flatteuses, je me dispose à hâter le moment de la première entrevue, lorsqu'un message, m'informe qu'il la faut retarder d'une heure, la foule des cliens étant venue mettre obstacle à notre rencontre. L'heure étant écoulée, je me présente enfin, et le vieillard vient au-devant de moi et me presse entre ses bras, en me nommant *son fils*, *son cher fils*; de mon côté, je l'appelle *mon père*, et je baise avec respect cette honorable main qui a tant écrit pour le bonheur de l'humanité. Peu de minutes se sont écoulées, et déjà nous conversons comme deux amis; je lui raconte comment j'ai mis ses préceptes en action, dans une foule de cas; je l'étonne même par le récit de quelques succès aussi rapides qu'inespérés, qui ont été la suite unique de l'application de sa doctrine; et lui, de son côté, me développe toute sa pensée sur la chronicité des maladies, sur la manière d'attaquer et de poursuivre jusqu'à guérison les cas difficiles, ainsi que sur l'incurabilité absolue de certaines affections, dont il conseille au médecin homœopathe de ne jamais se charger. Je lui dis alors que je n'ai pas cru devoir obéir à la maxime de ne jamais répéter le même remède, et que je ne

m'en suis point mal trouvé ; à quoi il réplique que l'expérience lui a fait changer de système sur ce point, que maintenant il accède à la répétition des doses , et qu'il en a fait le sujet de *l'avant-propos* de l'ouvrage tout récent du docteur Bönninghausen, intitulé : *Répertoire alphabétique et systématique de l'action des remèdes antipsoriques*. (Déjà les médecins de Leipzig m'avaient dit que la répétition des doses était chose nécessaire dans les maladies tant chroniques qu'aiguës ; les faits me l'avaient dit avant eux). Cependant il insiste sur les petites quantités , et , reconnaissant toujours plus la subtilité et la diffusibilité des remèdes homœopathiques, il me dit qu'il est, dans bien des cas , suffisant de faire *flairer* au malade le flacon qui contient la substance convenable.

Cette subtilité est un fait bien positif , et vous vous rappelez , mes chers collaborateurs , m'avoir raconté l'un et l'autre , que des personnes qui vous sont très-chères , ont éprouvé des vertiges , des éblouissemens et un commencement de défaillance, pour avoir flairé trop long-temps un flacon dont l'usage modéré les avait guéries de leurs souffrances.

Après cela , Hahnemann me développe tout ce qu'il sait sur l'action *polychreste* de certaines substances qui agissent comme remèdes actifs et prompts , et comme antipsoriques , jouissant d'une action très-longue et très-durable. Il me confirme dans l'opinion que m'avait déjà suscitée l'expérience, savoir : que les antipsoriques convenablement appliqués agissent efficacement sur la santé des malades ,

long-temps après qu'a disparu l'affection spéciale contre laquelle on les avait administrés ; dans ce cas, on voit aussi s'évanouir une foule de symptômes auxquels le malade ne prêtait pas une attention sérieuse, détourné qu'il était par l'affection la plus grave ; et une santé ferme et durable succède à un malaise habituel, ou à des apparitions réitérées de maux légers et plus ou moins incommodes, pour lesquels le médecin n'avait pas même été consulté.

Cette longue et intéressante conversation s'est prolongée pendant un souper amicalement offert et presque somptueusement servi par les deux filles de Hahnemann, qui rivalisent de politesse et d'égards vis-à-vis des amis de leur respectable père.

Quoique cette première conférence se soit prolongée bien avant dans la nuit, j'en demande une autre pour le lendemain, qui m'est affectueusement accordée.

Cependant, l'hôtel que j'habite retentit plusieurs fois par jour du trépignement des chevaux qui amènent et emmènent les étrangers qu'attirent de toutes parts la haute réputation et la pratique heureuse de Hahnemann ; cet hôtel lui-même a la majorité de ses chambres occupée par des personnes venues de très-loin pour consulter l'oracle de l'homœopathie ; par exemple, j'ai mangé, entre autres, avec un Danois, un Courlandais, un Hongrois, un Russe et un Silésien.

Retourné chez Hahnemann, vers la fin du jour, je l'ai trouvé occupé à une consultation pour l'enfant

d'une pauvre femme , car les pauvres ont auprès de lui le même accès que les riches ; cela m'a fourni l'occasion d'être le témoin de sa manière de faire.

Hahnemann écrit ponctuellement tout ce que lui racontent les malades ou leurs parens , et qui peut lui offrir des symptômes ; il en tient registre , et ce n'est qu'après avoir formé le groupe de ces symptômes qu'il détermine le remède qu'il croit devoir administrer ; mais il ne se fie ni à sa mémoire , ni à sa longue expérience , et il a constamment devant lui sa *Matière médicale* et le *Répertoire* de Rückert , dans lesquels il cherche , au besoin , le remède nécessaire au cas actuel. Comme il en agit de même à l'égard de chaque malade , on conçoit que sa journée doit être employée en presque totalité à écrire sous dictée , pour ainsi dire , le narré des consultans. Ce n'est donc point en courant , et par routine , que cet habile savant traite ses malades ; c'est consciencieusement et avec la pensée , non-seulement de les guérir , mais encore d'avancer , si possible , la science , en faisant de continuelles observations sur l'action , soit des remèdes déjà anciens , soit des nouveaux qui sont tous les jours livrés au creuset de l'expérimentation.

Le registre des consultations , allant tous les jours grossissant , forme aujourd'hui une Encyclopédie médicale ; j'ai vu rangés sur l'un des rayons de la bibliothèque de Hahnemann , trente-six volumes in-4^o , de 500 pages au moins chacun , entièrement écrits de sa main ; or , il faut que vous sachiez que l'écriture de ce vieillard , qui ne s'est jamais servi de

bésicles , est presque aussi menue que la *mignonne* de Didot.

Mais ce n'est là qu'une partie de l'occupation journalière du grand homme ; la correspondance médicale tient une place considérable dans l'emploi de son temps ; elle est véritablement immense ; le recueil des lettres reçues , lesquelles sont réunies en volumes , forme une collection très-étendue ; le répertoire seul des lettres , contenant le nom des correspondans et la date de leurs missives , est un énorme volume *in-folio* , tenu par mademoiselle Hahnemann.

Tant de travaux absorbent tout le temps de notre maître commun , qui regrette de n'en avoir plus à donner au développement de la science ; aussi vient-il de prendre un aide , le docteur Lehmann , qui sera probablement chargé de suivre les traitemens commencés , et de rendre compte des résultats seulement à Hahnemann ; j'ai eu le plaisir de souper avec ce docteur , qui paraît mériter à la fois la confiance du maître et celle du public.

Le père de l'homœopathie possède à Cœthen une assez petite maison que probablement il trouve commode , et qui est contiguë à un fort petit jardin , entièrement clos et privé de vue ; je vous cite cette circonstance , parce qu'il m'a dit lui-même que cet enclos , qui a justement vingt-cinq pas de longueur , est sa seule et unique promenade , en sorte qu'il ne quitte jamais sa robe de chambre et ses pantouffles ; il n'y a pour lui ni fêtes ni dimanches ; les consultans ne lui permettent pas de distinguer ces jours-là des

autres. Hahnemann ne fait jamais de visites ; les personnes de Coethen et lieux voisins , qui ont recours à ses conseils, lui rendent compte de l'état des malades, et il envoie à ceux-ci ce qui leur est nécessaire ; je connais même des personnes de Leipzig qui ont fait soigner par lui et leurs proches et elles-mêmes ; les huit lieues qui séparent les deux villes étaient deux fois par jour franchies par une estafette , dans les maladies aiguës.

Qu'il me soit permis de citer, parmi les personnes que je viens de désigner, M. le conseiller de Freygang, consul-général de Russie à Leipzig, l'un des hommes les plus aimables et les plus instruits que j'aie jamais connus, et celui dont l'accueil, à mon égard, a été le plus amical et le plus obligeant. Son respect pour Hahnemann est sans bornes ; et c'est, à ce qu'on m'a dit, à son zèle et à son affection que ce dernier a dû la protection du duc d'Anhalt-Coethen, auquel M. de Freygang fit entrevoir la gloire qui rejaillirait sur son nom, s'il donnait un honorable asile au savant utile que son mérite faisait persécuter à Leipzig. Cette anecdote, je ne la tiens pas de lui-même ; il est trop modeste pour faire valoir ou même faire connaître ses services.

Pendant plusieurs jours, j'ai passé cinq ou six heures de la soirée et de la nuit avec Hahnemann, ne m'entretenant que de sa doctrine et de sa pratique, tandis que ses aimables filles prodiguaient leurs soins et leurs attentions pour nous offrir des rafraîchissemens, une collation, un souper, qui témoignaient par

leur abondance et leur délicatesse du plaisir que cette honorable famille éprouvait à fêter un hôte venu de si loin. Un soir, ces politesses ont encore eu pour objet un autre Suisse, le docteur Huber, du canton de Zurich, qui est venu à Coethen, uniquement pour présenter ses hommages à Hahnemann ; la rencontre de deux Helvétiens, partis des deux points presque extrêmes de leur patrie, m'a semblé digne de souvenir ; M. Huber n'avait point assisté à la fête de Leipzig, et n'est resté à Coethen qu'un seul jour.

Un autre soir, j'ai eu pour commensal M. le conseiller russe Wraski, qui a traduit l'*Organon* en russe, et qui, après un séjour de quelques mois en Allemagne, d'où il emportera une pharmacie complète, se propose de pratiquer l'homœopathie chez lui, sur ses paysans et sur ses voisins. Nul doute qu'il ne leur rende les plus grands services. Je vous dirai, à cette occasion, que l'*Organon* a déjà été traduit en cinq langues ; j'ai vu les exemplaires de quelques-unes de ces traductions sur une table de Hahnemann, toute couverte d'offrandes de livres, de brochures, de journaux homœopathiques. C'est sans doute là un hommage dû à l'inventeur de la science ; mais, au nom près de l'auteur de chaque ouvrage, c'est un hommage inutile, car Hahnemann n'a pas le temps de lire une seule page de ce qu'écrivent les autres, pas même celui d'écrire ses propres observations pratiques ; et il en fait de si précieuses!!!

Dans nos conversations, je lui ai communiqué que j'avais éprouvé des effets perturbateurs en adminis-

trant comme substance inerte celle qu'il indique lui-même comme telle, et avec laquelle il conseille de combiner ordinairement les remèdes; il est vrai que je l'avais préalablement fait longuement triturer: il m'a prié de renouveler l'expérience et de tenir une note exacte des résultats; j'engage ici tous mes collègues à en faire autant. Je lui ai fait aussi connaître les succès frappans que j'avais obtenus de l'emploi du *spir. sulphur.* dans plusieurs maladies chroniques, et en particulier, la phtisie pulmonaire au deuxième degré; il en a paru aussi surpris que satisfait, et m'a engagé à en faire l'objet d'un petit Mémoire, en vue d'utilité générale. Je lui ai fait observer que je m'étais simplement conformé à cette idée, si simple et si fertile en conséquences, contenue dans le premier volume de ses *Maladies chroniques*, qu'il n'existe point de maladie durable des poulmons sans psore antécédente ou actuelle. Cette pensée m'a saisi dès que je l'ai lue; et je ne doute pas que l'expérience n'en justifie la vérité tous les jours.

Après avoir séjourné à Coethen près d'une semaine, j'ai craint d'abuser de l'obligeance de mon vénérable maître, et de mettre sa complaisance à une trop rude épreuve par des questions multipliées; j'ai donc songé à me séparer de lui. Ce dernier moment, qui a eu lieu fort avant dans la nuit, a amené la répétition des expressions vives de respect, d'un côté, et de bienveillance de l'autre, qui avaient signalé mon arrivée auprès de Hahnemann; je l'ai quitté plus fort de connaissances pratiques, et plus pénétré de vénération

que jamais, bien décidé à faire valoir par mon zèle, mon étude constante et mes progrès scientifiques, l'honneur que ce savant m'a fait en m'accueillant si long-temps et si paternellement chez lui.

Pour terminer cette lettre, je vais vous donner les titres des Mémoires qui ont été envoyés à la réunion de Leipzig et déposés sur la table; leur abondance m'avait empêché de m'en procurer plus tôt la connaissance exacte.

Du docteur Kretzschmar, de Belzig, un Mémoire contenant d'importantes réflexions sur l'expérimentation technique relative à la préparation des dilutions potentielles des médicamens; le docteur Gross, de Jüterbogk y a ajouté, en le lisant, des observations pleines de sagacité.

Le docteur Mühlenbein a déposé un intéressant mémoire, accompagné de dessins très-bien faits, contenant l'histoire d'une exophtalmie chez un enfant de onze ans; l'œil droit, chassé de son orbite, pendait sur la joue de manière à ce que la cornée atteignait le niveau des narines. L'usage des antipso-riques a permis à l'œil de se replacer; et au bout d'une année de traitement, le jeune malade avait recouvré complètement la santé et la faculté de voir.

Permettez-moi de vous citer brièvement une guérison (au moins momentanée), que j'ai vu s'opérer à Genève, avant mon départ. — M^{me} S., jardinière, âgée de soixante-cinq ans environ, atteinte d'une ophthalmie grave de l'œil gauche, avait été soignée par M. L...; l'œil était perdu; les paupières étaient

engorgées, rouges, et laissaient continuellement suinter une humeur âcre et corrosive, qui rougissait la joue; le moignon de l'œil et le fond de l'orbite faisaient éprouver les plus vives douleurs. M. L. ne vit d'autre ressource que l'extirpation de l'œil, et annonça à la malade qu'elle avait là un cancer, et qu'il amènerait le docteur S. pour enlever l'organe malade. Sur ces entrefaites, on me fit demander; je reconnus l'état que je viens de décrire, et qui exigeait que la malade tint constamment un linge en contact avec ses paupières pour absterger le liquide âcre; mais je ne fus pas convaincu de l'existence du cancer. Cependant, voyant autour de la malade plusieurs petits enfans, ses descendans, avec des marques évidentes de psorisme scrofuleux, je ne crus pas devoir porter hardiment un pronostic favorable. Je me contentai de commencer un traitement antipsorique, dans lequel je fis entrer, au bout de quelques jours, l'usage des remèdes polychrestes.

Bientôt les douleurs augmentèrent considérablement dans la tête, derrière l'orbite, et ne laissèrent pas à la malade un instant de repos, au point qu'elle songeait à se détruire pour leur échapper. Les paupières se gonflèrent prodigieusement et prirent une couleur livide; l'écoulement continua. A ce moment, je perdis, je l'avoue, un peu l'espoir, et pensai que la dégénérescence cancéreuse se produisait dans la tête, et ne tarderait pas à pénétrer dans l'orbite et à en chasser l'œil; néanmoins je continuai le traitement. Quelle ne fut pas mon agréable surprise et

celle de toute la famille, lorsque la malade déclara que les douleurs diminaient, et que l'on vit les paupières reprendre leur couleur et leur volume naturels. A la visite que je lui ai faite, peu de jours avant de vous quitter, j'ai trouvé la femme S. travaillant comme une autre personne, et ne se plaignant plus d'aucune douleur; j'avoue que ce résultat a de beaucoup dépassé mon attente. — Mais je continue mon rapport.

Le docteur Rummel a envoyé un traité, ayant pour titre : *La seconde apparition du choléra à Mersebourg*, dans lequel il donne de nouvelles preuves de son excellent esprit d'observation. Dans la lettre d'envoi, il s'excuse de ne point assister à la séance, empêché qu'il est par ses nombreuses occupations, et surtout par les quarantaines et les cordons sanitaires qu'ont imaginé des hommes qui n'ont jamais vu le choléra, jamais observé sa nature et sa marche, et qui, d'après des suppositions fautives, ont prescrit des mesures qui, partout, se montrent inutiles. — Cette remarque du docteur Rummel, peut être vraie; mais il ne l'est pas moins d'observer que le choléra a régné et règne encore autour de la Saxe et notamment de Leipzig, sans avoir jamais encore pénétré dans ce pays, où la quarantaine est établie et observée.

Le docteur Müller, *senior*, de Lignitz, a adressé un mémoire dans lequel il indique un moyen nouveau, exact et sûr, d'amener toujours la préparation des remèdes au degré le plus parfaitement semblable

de dilution potentielle; ce mémoire est accompagné d'un modèle de l'appareil qu'il a inventé dans ce but, et qu'il a jusqu'ici employé avec succès.

Un mémoire du docteur Rückert, à Herrnhut, traite la question : Par quels moyens l'homœopathie peut-elle faire les plus rapides progrès, et porter les plus heureux fruits? — Il discute d'abord ce point : Qu'est-ce qui a eu lieu jusqu'ici? — Puis : Quels fruits ont porté les peines et les travaux des homœopathes? A quoi il répond par l'exposé du plus beau, du plus honorable résultat. Sa dernière et principale considération est celle-ci : Par quels établissemens les véritables progrès de notre art, digne de bénédictions, peuvent-ils être le plus sûrement amenés?

Le docteur Rückert, dont la louable activité est déjà si connue, annonce de plus, qu'à son instigation il s'est formé une Société homœopathique Lusacienne, qui a tenu sa première séance à Görlitz, le 13 juin dernier, où elle a posé ses statuts, fondé une bibliothèque, nommé un président, et arrêté de s'assembler trois fois par année; dans l'intervalle, il s'établira des communications régulières, par la voie de la correspondance, entre les membres de l'association, dont le but principal sera l'avancement de la science, l'entretien d'un esprit de respectable confraternité entre de dignes collègues, et l'union intime pour repousser toute attaque scientifique.

Comme moyen principal d'avancer la science, tous les membres unanimement reconnaissent la nécessité de faire en société les épreuves des remèdes;

d'où résulte, pour chacun d'eux, le devoir de faire de telles expériences; sur quoi la société de Lusace attend du directoire central de la société générale, la détermination des médicamens qui doivent les premiers être le sujet des épreuves. L'auteur remarque très-judicieusement ici, que si cette expérimentation est faite sur les mêmes remèdes par les membres de toutes les associations médicales formées et à former, provinciales et locales, et cela avec zèle et activité, dans le même temps, notre *matière médicale*, et par conséquent notre art, obtiendra un degré de perfection qui laissera à peine quelque chose à désirer, et démontrera de nouveau la vérité de cet adage : *Concordiâ res parvæ crescunt*. — Il est certainement à désirer que cette proposition judicieuse soit adoptée et réalisée par toutes les associations homœopathiques.

M. Hessenurt, qui se qualifie du titre de prêtre séculier, a envoyé des observations pratiques sur la fièvre intermittente. — Ce mémoire sera certainement très-bien accueilli par tous les médecins homœopathes, puisque de plusieurs lieux en Allemagne ont été poussées des plaintes de ce que la fièvre intermittente de cette année, se joue avec opiniâtreté de tous les moyens qu'on lui oppose. Les homœopathes le liront en entier dans les *Archives* de Stapf; je dirai seulement que l'auteur signale l'*ipécacuanha* comme remède principal; il le donne en quatre doses répétées à distance égale dans l'apyrexie; puis dans l'apyrexie suivante, il donne une

dosé de *nux*, sans égard à la cessation ou à la non cessation de la fièvre par l'*ipécacuanha*. — Dans la fièvre quotidienne, en raison de la courte durée du temps laissé par l'accès, on doit donner la première dose d'*ipécacuanha*, aussitôt que l'accès de la fièvre tire à sa fin, et la répéter toutes les deux ou trois heures, en sorte que la troisième et, si possible, la quatrième doses, soient prises au moins trois heures avant l'accès. Dans l'apyrexie suivante, on administrera de même la *nux*. — Dans plusieurs cas, l'auteur a donné l'*ipécacuanha* dans les deux premières apyrexies successives.

Dans les fièvres tierce et quarte, le mieux est de choisir le jour qui précède immédiatement l'accès pour administrer le remède.

L'auteur assure que depuis le 30 juillet 1831, jusqu'au 1^{er} juillet de cette année-ci, il a employé cette méthode avec le plus heureux succès dans trois cent quarante-sept cas.

Le docteur Rau, de Giessen, a communiqué des observations pratiques très-intéressantes : 1^o sur la répétition des doses homœopathiques ; 2^o sur la guérison d'une phtisie, au moyen de la teinture de seconde écorce (*liber*) de sureau, *sambucus nigra*.

Le même docteur annonce à l'assemblée centrale, qu'il s'est aussi formé à Giessen une Société homœopathique, qui se réunit toutes les quatre semaines, pour s'entretenir d'objets scientifiques.

M. Müller, pharmacien de Schöningen, a communiqué, de la part de M. Spilter, de Leer en Ost-

Friese, quelques questions sur la pratique de l'homœopathie, et a soumis à l'assemblée différens cas de maladie dans lesquels les médicamens ont été inutiles; l'auteur demande direction et instruction. Ces questions ont été remises au directoire, qui y fera telle réponse qu'il croira utile.

Il ne me reste plus qu'à vous dire que la ville de Coethen a été choisie pour lieu de réunion de la Société de l'an 1833; nul doute que l'attrait de la vue du grand homme, peut-être de son domicile, n'attire en grand nombre les admirateurs de ses savans travaux et les hommes reconnaissans des brillans résultats qu'ils en ont obtenus.

Par la publication de ma lettre, vous voudrez bien informer les médecins, nos honorables confrères homœopathes, qu'en ma qualité de secrétaire, je leur servirai très-volontiers d'intermédiaire avec le directoire central pour toute communication de lettres, de livres, et d'*argent*. Il leur sera peut-être plus facile et plus commode d'expédier ces divers objets à Genève qu'à Leipzig, et de demander des renseignemens dans la première, que dans la seconde de ces villes. Je viens de dire d'*argent*, parce qu'au moment où je vous écris j'apprends que le directoire de la Société homœopathique vient d'obtenir la *permission* de fonder et d'ouvrir un hôpital clinique à Leipzig, qu'immédiatement il a acheté une maison à cet usage, qu'il la fait disposer et arranger convenablement, et qu'il espère pouvoir y faire entrer des malades à la fin de cette année, ou au commencement

de la prochaine. C'est là le plus grand pas vers le perfectionnement de l'homœopathie; je n'ai pas besoin de vous en développer les avantages; mais ce que j'ai besoin de vous dire, c'est que l'achat, l'arrangement et l'approvisionnement de cet édifice, emporteront certainement la totalité de la somme actuellement en caisse, et que l'établissement ne pourra cheminer qu'au moyen de dons nombreux ou considérables. De ces derniers on peut en désirer; — mais en attendre!!! Il est donc plus probable qu'il en parviendra de nombreux; et, à cet égard, je me hâte d'annoncer que je suis autorisé par le directoire homœopathique à recevoir les moindres sommes; je viens donc, en son nom, prier tous les médecins homœopathes de favoriser par leurs offrandes pécuniaires une fondation qu'ils appellent et réclament depuis long-temps parce qu'ils en ont senti la nécessité; ceux d'entre eux qui déjà sont forts dans l'exercice de leur art le feront, j'espère, par reconnaissance; ceux qui ne le sont pas encore le feront, je le désire, dans l'espérance de trouver là un point d'appui pour leur pratique encore chancelante; deux mois de séjour à Leipzig, après une lecture assidue des principes de l'homœopathie, seront suffisans, quand la clinique existera, pour les mettre à même d'exercer avec certitude. J'invoque aussi la gratitude des personnes auxquelles l'homœopathie a rendu des services, ou dont elle a soulagé les maux. Nul intérêt propre n'anime les chefs de l'établissement; c'est celui de la science, c'est celui de l'humanité que serviront les

bienfaiteurs de l'institut clinique; et chacun peut devenir un de ces bienfaiteurs.

Comme je compte faire à Leipzig une seconde visite en achevant mon voyage, j'y prendrai sur cet institut des renseignemens ultérieurs que je vous transmettrai; je verrai la maison et ceux qui la dirigeront, et je connaîtrai parfaitement son mode futur d'organisation.

Votre affectionné,

Ch.-G. PESCHIER, *docteur*,
Secrétaire de la Société Homœopathique.

TRAITEMENT HOMŒOPATHIQUE DU CHOLÉRA.

Tableaux comparatifs des guérisons obtenues en Russie et en Autriche.

Nous nous empressons de communiquer à nos lecteurs deux documens d'un haut intérêt pour la confirmation des succès obtenus contre le choléra par la méthode homœopathique. Ce ne sont, il est vrai, que des chiffres; mais quelle puissance n'ont pas les chiffres, quand ils sont l'expression des faits! Et quand, sur un nombre de cas aussi considérable, observés par des médecins étrangers les uns aux autres, dans des pays divers, chez des populations di-

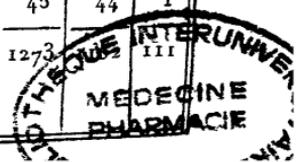
verses, on voit se reproduire constamment la même proportion de guérisons, comment se refuser à l'évidence, à moins d'aveuglement ou de mauvaise foi? Que l'on fasse, du reste, si l'on veut, une large part aux observations erronées, pour les cas comptés comme cas de choléra, et qui, peut-être, se trouvaient moins graves, la proportion sera cependant encore si fort en faveur de l'homœopathie, qu'un entêtement ridicule et coupable pourrait seul éloigner les médecins allopathes d'un examen sérieux et impartial de la vérité.

Le premier de ces documens nous a été transmis de Pétersbourg par M. l'amiral Mordvinof. Il est intitulé : *Extrait des documens*, etc., etc.

Voici le tableau.

**EXTRAIT DES DOCUMENTS ENVOYÉS A L'AMIRAL MORDVINOFF,
CONCERNANT LE TRAITEMENT HOMŒOPATHIQUE DU CHOLÉRA-MORBUS, PENDANT LES ANNÉES 1830 ET 1831.**

	malades	guéris.	morts.
1. Dans le gouvernement de Saratof, district de Balaschof, il y a eu dans les villages Romanovka, Mordovskoi Karai, Bobylevka, Chetnevka et Kolytcheva, d'après le témoignage du Comité sanitaire de Balaschof, délivré au chambellan A. N. Lvof, qui avait traité lui-même ces malades.	625	564	61
2. Même gouvernement et district dans les propriétés mêmes du chambellan A. N. Lvof, où les secours homœopathiques ont pu être administrés sans la moindre perte de temps, d'après le témoignage de ce propriétaire.	50	50	—
3. Même gouvernement dans les biens de M. Povalischine, d'après le témoignage de ce propriétaire.	38	36	2
4. Même gouvernement dans les biens de M. Bitutsky, d'après le témoignage de ce propriétaire.	19	16	3
5. Même gouvernement dans les biens de M. A. A. Stolypine, d'après le témoignage de ce propriétaire.	13	12	1
6. Même gouvernement dans les biens du chambellan Baron Bodé, d'après le témoignage de ce propriétaire.	188	177	11
7. Dans le Gymnase de la ville de Saratof, d'après le témoignage de M. Müller, directeur de ce Gymnase, et d'après celui de M. Fogel, professeur de l'Université de Casan et docteur de médecine.	20	20	—
8. Dans la même ville de Saratof, M. le docteur Kleiner a traité homœopathiquement, d'après son témoignage.	39	36	3
9. D'après le témoignage du même docteur Kleiner, et d'après les certificats qui lui ont été délivrés par les autorités locales, pendant le temps qu'il avait été chargé par le ministre de l'intérieur du traitement des malades atteints par le choléra-morbus :			
a) Dans le village Gloubokinski, pays des Cosaques du Don, district de Kamensk.	59	53	6
b) Dans les villages Rosschevatskoe et Iljinskoe, situés sur la ligne d'observation du Caucase.	85	67	18
10. Dans le village Raskazovo et lieux voisins, appartenant à M. A. M. Poltaratzky, gouvernement et district de Tambof, d'après le témoignage de M. A. V. Toulnef, qui a traité ces malades, et d'après celui du propriétaire lui-même.	92	87	5
11. Dans les biens du même M. A. M. Poltaratzky, situés dans le gouvernement de Tver, d'après le témoignage de ce propriétaire.	45	44	1
TOTAL.	1273		
Proportion moy ^e des guérisons : 91 1/2 sur 100 mal. des morts. 8 1/2.			



Lorsque les secours homœopathiques avaient été administrés dès les premiers symptômes de la maladie, tels que le mal de tête et de la région précordiale, aucun des malades n'a succombé.

On a de plus fait la remarque qu'après un traitement homœopathique du choléra, les forces et la santé revenaient fort promptement ; tandis qu'après les traitemens d'après les autres méthodes médicales, l'état de faiblesse se prolongeait des mois entiers, et souvent il s'ensuivait quelque autre maladie mortelle (1).

Le second des documens dont nous avons parlé, a été remis à Munich, à notre collaborateur le docteur Peschier, par le docteur Roth, qui avait été envoyé, dans le mois d'avril 1832, par ordre de S. M. le roi de Bavière, pour recueillir des renseignemens authentiques sur les résultats du traitement homœopathique du choléra. Ce tableau fait partie du rapport officiel remis par le docteur Roth, et qui n'a pas encore été publié. On remarquera quelques différences entre les chiffres donnés ci-après, et ceux qui ont été publiés par le docteur Quin (Voyez p. 166 de ce volume). Ces variations n'ont aucune importance pour les résultats généraux, et nous pensons qu'il faut s'en tenir aux chiffres du docteur Roth, qui peuvent être considérés comme parfaitement authentiques.

(1) Avec le tableau ci-dessus, nous avons reçu de l'amiral Mordvinof une petite brochure intitulée : *Aperçu sur l'homœopathie*, qu'il a publiée à Saint-Pétersbourg en 1831.

TABLEAU comparatif des cas de choléra traités par 14 médecins homœopathes à Prague, en Moravie, en Hongrie et à Vienne, avec l'indication des remèdes employés par ces médecins.

NOMS DES MÉDECINS ET INDICATION DE LIEUX.	NOMBRE des MALADES traités.	GUÉRIS.	MORTS.	INDICATION DES PRINCIPAUX REMÈDES EMPLOYÉS.
Dr Schaller, à Prague.	113	113	—	Veratr., phospor., chamom., ipecacuanha, arsenic., carbo veget.
Dr Loëvy, à Prague.	80	72	8	Phosphor., sulphur., veratrum.
Dr Gerstel, en Moravie et à Prague.	330	284	36	Camph., phosphor., veratr., cupr., ipecac., carbo veg., sulph.
Dr Bähr, à Prague.	80	80	—	Chamom., phosphor., veratr., arsenic., spirit. camph.
Dr Bakody, à Raab.	154	148	6	Chamom., ipecac., ver., cupr., arsen., cicuta, prun. laurocer.
Dr Lens, près de Pesth.	40	32	8	Camphor., veratr.
Dr Mayer, à Pest.	65	65	—	Veratr., arsenic.
Dr Pater Veith, à Vienne.	80	78	2	Phosph., sulphur., cuprum, verat., arsenic., camph., ipecac.
Prof. Dr Veith, à Vienne.	50	49	1	Ipecac., verat.
Dr de Lichtenfels, à Vienne.	46	43	3	Verat., cuprum.
Dr Marenzeller, à Vienne.	30	27	3	Verat., cuprum.
Dr Vrecha, en Moravie et à Vienne.	104	88	16	Camph., veratr.
Dr Schültz, à Vienne.	17	17	—	Ipecac., verat.
Dr Lederer, à Vienne.	80	78	2	Phosph., ipecac., verat.
TOTAL.	1269	1184	85	Verat. 14, ipecac. 7, phosph. 6, camph. 5, cupr. 5, arsen. 5, chamom. 3, sulphur. 3, carbo veget. 2, cicuta 1, prunus laurocerasus 1.

En résumant tous les chiffres publiés jusqu'à ce jour, nous obtenons comme résultat général le tableau suivant, que nous aurons soin de rectifier et de compléter à mesure que de nouvelles données nous parviendront.

INDICATION DES PAYS.	NOMBRE des MALADES traités.	GUÉRIS.	MORTS.
En Russie (Documens de l'amiral Mordvinof, Observations des docteurs Seider et Peterson).	1557	1394	163
En Autriche (Documens du docteur Roth, Observations des docteurs Schréter, Hahnusch et Quin).	1406	1314	95
A Berlin (Observations des docteurs Stüller et Haynel).	32	26	6
A Paris (Observations du docteur Quin).	19	19	—
TOTAL. . . .	3017	2753	264

ANNONCES.

ORGANON DE L'ART DE GUÉRIR, OU THÉORIE FONDAMENTALE DE LA MÉTHODE CURATIVE HOMŒOPATHIQUE, *par le docteur Samuel Hahnemann, conseiller de Son Altesse Sérénissime le duc d'Anhalt-Cœthen; traduit de l'allemand par Ernest-George de Brunnow.* — Nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée, d'après la quatrième édition de l'original. Paris et Strasbourg, chez Treuttel et Würz; Dresde et Leipzig, chez Arnold, libraire-éditeur. 1832.

Monsieur le baron de Brunnow, habile et zélé homœopathe, a, le premier, révélé aux Français l'existence de l'*Organon*, par la traduction qu'il a publiée, en 1824, de la seconde édition; dès que la quatrième sortit de la plume de Hahnemann, en 1825, M. de Brunnow se hâta de la traduire encore, et son travail a été achevé le 30 octobre 1830. Le peu de progrès qu'avait fait alors en France l'homœopathie arrêta le zèle du célèbre éditeur-libraire Arnold; il garda donc le manuscrit dans ses cartons, jusqu'à ce que la nouvelle de la traduction de M. Jourdan lui parvînt, et lui fit comprendre que les esprits français s'ouvriraient à la nouvelle science; alors il livra à la presse

l'ouvrage de M. de Brunnow. Mais sentant bien qu'il aurait à lutter avec un concurrent vigoureux, par sa position, l'éditeur de Paris, il fortifia son édition de l'approbation de Hahnemann, laquelle on lit, en ces termes, sur la première page du livre :

« Je déclare que mon ami, Monsieur de Brunnow, a parfaitement rendu le texte de mon *Organon*, et que sa traduction française est la seule que je regarde comme authentique.

» Cœthen, le 10 mars 1832.

» Samuel HAHNEMANN. »

Sans parler de ce que cette approbation a de puissant en faveur du livre, nous dirons à ceux de nos lecteurs qui ne possèdent pas encore l'*Organon*, que cette édition se recommande :

1° Par un *Précis de la méthode curative homœopathique, considérée sous le rapport historique, dogmatique et critique*, de 76 pages, dont M. de Brunnow a fait précéder sa traduction ; il est impossible de donner un résumé plus substantiel, soit de la doctrine de Hahnemann, soit des objections qui lui ont été adressées, soit des réponses qu'on a faites à celles-ci. Nous osons dire que ce *Précis* est indispensable aux hommes qui ne sont pas versés dans l'homœopathie, et qu'il est suffisant pour convaincre les plus incrédules de la légitimité de cette doctrine.

2° Par la distribution en livres, sections et chapitres, négligée par Hahnemann, et qui permet, dit

très-judicieusement le traducteur, qu'on embrasse d'un coup d'œil la charpente de l'édifice, et qu'on trouve des points de repos dans l'étude d'une doctrine qui veut être mûrement approfondie.

3° Par les rapprochemens qu'a faits M. de Brunnow des idées de Hahnemann sur les maladies chroniques, contenues dans la première et la quatrième édition; rapprochemens qui permettent au lecteur de suivre de l'œil la marche et le développement de l'homœopathie dans la tête même de son auteur.

4° Par le rétablissement des paragraphes utiles contenus dans les premières éditions, que Hahnemann a retranchés dans la quatrième, peut-être pour que celle-ci ne fût pas trop volumineuse.

La connaissance personnelle que nous avons du mérite de M. de Brunnow peut suffire pour justifier l'éloge que nous donnons à son ouvrage. Mais nous croyons faire une chose utile aux médecins français qui ne lisent pas les ouvrages de Hahnemann dans l'original, en leur rappelant que M. de Brunnow est le principal collaborateur de la traduction latine de la *Matière médicale*, dont il a paru deux volumes seulement, en 1826 et 1828, sous ce titre : *Samuelis Hahnemanni, MATERIA MEDICA PURA, sive doctrina de medicamentorum viribus in corpore humano sano observatis, e germanico sermone in latinum conversa. Coniunctis studiis ediderunt doctor Ernestus Stapf, doctor Guilielmus Gross et Ernestus Georgius a Brunnow. Dresdæ et Lipsiæ, sumtibus Arnoldi, librarii.*

Jusqu'au moment où la Matière médicale homœopathique, non-seulement de Hahnemann, mais encore des autres expérimentateurs, aura été traduite entièrement en français, la portion qui existe en latin sera justement précieuse aux hommes instruits, parce qu'elle offre aux lecteurs, 1^o les principales *dissertations* de Hahnemann sur l'action des médicaments ; 2^o le vocabulaire des termes spéciaux employés par lui pour exprimer certains symptômes particuliers ; 3^o enfin, les principaux remèdes dont se sert l'homœopathe, savoir : *aconit*, *arnica*, *arsenic*, *belladone*, *bryone*, *chanvre*, *coque*, *cyna*, *douce-amère*, *fer*, *hellebore*, *ignatia*, *mercure*, *noix vomique*, *oléandre*, *opium*, *pulsatille*, *rhubarbe*, *rhus*, *scille*, etc.

Peut-être serait-il à désirer que cette traduction latine fût continuée et achevée ; nous ne doutons pas que l'indifférence des Français, auxquels elle était destinée, ne l'ait arrêtée dans le temps où elle a été faite ; nous savons que plusieurs articles sont prêts à être mis sous presse, et n'attendent qu'un débit encourageant pour être livrés au public. Au fait, les deux volumes qui existent sont, au moins, la sixième partie de l'ouvrage total ; aliquote considérable, que nous ne possédons point en français. Il ne dépend donc que des lecteurs non germaniques de voir se perfectionner un ouvrage qui leur est indispensable.

Pour terminer ce qui concerne l'estimable traducteur, M. de Brunnow, nous dirons qu'il est auteur d'un *Exposé de la réforme de l'art médical*, entre-

prise en Allemagne par le docteur Hahnemann, qui se trouve à Paris, chez Treuttel, et chez Boscange; et enfin, qu'il a publié le *Traité sur les effets du café, de Hahnemann*, traduit par lui. Ce petit traité est aussi curieux que précieux pour les homœopathes, qui y rencontreront des développemens de la doctrine de Hahnemann. C'est un service que nous rendons à nos confrères et peut-être à nos cliens de leur en conseiller la lecture.

MATIÈRE MÉDICALE.

Symptomatologie des substances nouvelles.

Les docteurs Trinks et Hartlaub, rédacteurs des *Annales de la Clinique homœopathique*, ont commencé cette année à donner, dans chacun de leurs cahiers, des observations de symptômes d'une ou de plusieurs substances, et ils se proposent de continuer à enrichir ainsi la matière médicale. Les deux premiers numéros de cette année renferment les observations suivantes.

Nitrate de potasse (Kali nitricum), 218 symptômes observés par le docteur Tietze, et extraits en partie de l'ouvrage de Joerg, intitulé : *Materialien zu einer künftigen Heilmittellehre*, 1825.

Valeriana sylvestris, 73 symptômes, tous extraits de l'ouvrage de Joerg.

Huile de thérébenthine, 183 symptômes, observés par les docteurs Woost et Seidel.

Seigle ergoté, 443 symptômes, extraits de sources diverses par le docteur Trinks. (Nous avons été surpris de ne pas y trouver les observations de Lorinser, publiées à Berlin en 1824.)

Les trois premiers numéros des *Archives homœopathiques* du docteur Stapf, faisant partie du onzième volume, renferment les substances suivantes.

Nitrate de potasse, 94 symptômes, observés par le docteur Schréter.

Caladium seguinum (plante vénéneuse très-énergique de Surinam), 101 symptômes, observés par le docteur Hering, à Paramaribo.

Coraux rouges (*Corallia rubra*), 90 symptômes, observés par le docteur J. Attomyr. Il a employé pour ses essais la troisième trituration centésimale, dont quelques grains ont suffi pour provoquer des accidens morbides violens.

BIBLIOTHÈQUE
HOMŒOPATHIQUE.

THÉRAPEUTIQUE.

(Premier article.)

MALADIES FÉBRILES.

LA fièvre, avons-nous dit, n'est qu'un symptôme; c'est une irritation sympathique du cœur, transmise à ce dernier avec une facilité d'autant plus grande, que la partie affectée primitivement possède plus de relations ou de communications nerveuses avec l'origine des nerfs et avec le centre circulatoire. Ce symptôme se caractérise, comme tous ceux des irritations morbides, par l'exagération à un haut degré des érections vitales de tissu; il n'est pas douteux que le sang lui-même ne subisse une turgescence, une dilatation anormale, sous l'influence de l'innervation. Cette dilatation est rapide à l'invasion d'une fièvre inflammatoire; elle est brusque lors d'un accès d'épilepsie.

La fièvre est un phénomène des plus ordinaires lorsqu'une cause injurieuse à la vie a révolté la sensibilité de nos organes. Elle peut cesser long-temps avant que le foyer inflammatoire ne soit éteint, parce que la sympathie que ce dernier exerce sur le cœur, est susceptible de s'user comme celle exercée sur la langue ou sur d'autres tissus. C'est alors que le principe vital s'oublie, suivant Barthès (1); mais tandis que la nature n'apaise la fièvre qu'avec len-

(1) A une époque où presque tout est remis en question dans les sciences non mathématiques, il n'est permis d'être ni ontologiste, ni complètement physico-chimiste. Rappelons, en passant, que pour nous les mots vitalité, force vitale, puissance dynamique (mots vides de sens en eux-mêmes), ne sont que l'indication de cette loi, de cette force inhérente à la matière organisée, en vertu de laquelle s'exécutent les mouvemens vitaux, et s'exercent ce que nous avons appelé sympathies organiques; loi d'attraction et de répulsion qui laisse soupçonner sa nature électrique, et sans laquelle on ne peut nullement se rendre compte des actes de la vie des végétaux et des animaux, des combinaisons moléculaires, des courans de fluides, de la concrétion de ces derniers, de leur union aux solides, des phénomènes de l'irritation, des congestions, des transformations de tissu, de la cicatrisation, des productions anormales qui nous apparaissent quand l'art n'y peut plus rien, et, long-temps cachées, nous font traiter les plaignans de malades imaginaires. Les secours jusqu'ici étaient impuissans; et en effet, quel usage les agens impondérables de ces phénomènes vitaux auraient-ils pu faire de ces doses matérielles de substances, contre lesquelles réagissent les tissus? Et l'on nous annonce qu'un grand nombre de corps, inertes dans leur état grossier, deviennent, à l'aide de la trituration, de la dilution, de l'agitation, des modificateurs puissans de l'action.

teur, et tend fréquemment à la chronicité, l'art peut obtenir une sédation directe, complète, quelquefois même brusque de ce trouble nervoso-vasculaire. Il ne le peut qu'en employant la voie de l'innervation et à l'aide des doses très-subtilisées. L'expérience prouve qu'il est possible de rétablir l'état normal dans l'appareil circulatoire, sans recourir, comme nous l'avons fait jusqu'à ce jour, à des maux factices, au nombre desquels nous plaçons la saignée, l'hémorrhagie capillaire, la révulsion, les doses colossales de l'école rasorienne, etc.

Les nosographes qui précédèrent le professeur Broussais donnèrent un nom à la fièvre, quand ils lui reconnurent une cause locale; mais quand ils ne purent pas découvrir le point de départ du trouble organique, ils crurent la fièvre existante par elle-même, et alors, comme différentes formes étaient une conséquence du dérangement de différentes fonctions, on supposa différentes espèces de fièvres : de là des classifications fort commodes pour l'école, fort désapprouvées par la nature, et fort inutiles pour le praticien, parce que, chaque cas nouveau étant pour l'observateur une véritable spécialité, quand un groupe de symptômes s'expose à ses yeux vers

moléculaire; pouvons-nous consciencieusement refuser d'ouvrir les yeux, et, le fait constaté, y chercher les moyens d'imprimer aux mouvemens moléculaires une tendance curative? Qu'importe que ce soit en vertu d'une électricité non identique où autrement. Le temps d'expliquer n'est pas venu. Nous signalons seulement l'aurore d'un progrès.

le lit d'un malade, il a de la peine à le rattacher à un genre de fièvre déterminé.

Mais, tout en considérant chaque maladie, en quelque sorte, comme un cas nouveau, l'élève de Hahnemann se fonde, pour la traiter, sur l'analogie qu'il lui trouve avec tel ou tel autre cas précédemment observé. Sous ce rapport, on pourrait bien dénommer les maladies, mais jamais d'une manière absolue.

Comment guider les praticiens dans les épreuves curatives proposées, sans adopter, pour l'étude de la thérapeutique, un tableau, un ordre quelconque dans lequel soient classées méthodiquement les variétés de nos souffrances? L'enseignement clinique pourrait seul, peut-être, s'en passer. Nous étudierons donc les maladies, autant que possible, par ordre d'appareils; ainsi, les altérations des systèmes digestif, respiratoire, locomoteur, genito-urinaire, etc. Dans la première classe, nous signalerons à quelles nuances de gastro-entérites se rattachent les fièvres variées des auteurs. Dans la seconde, nous trouverons l'angine, le croup, la bronchite, la pleurite, la pneumonie, l'asthme, etc., et ainsi des autres. N'oublions pas que tout praticien rencontrera souvent des nuances non prévues par les auteurs, et devra se guider alors d'après son expérience et sa sagacité.

Ayant pour unique objet le traitement homœopathique des maladies, nous ne ferons qu'indiquer sommairement, effleurer, pour ainsi dire, leur descrip-

tion générale. Nous supposons, avant tout, notre lecteur un excellent pathologiste. Ne pouvant, dans l'état actuel, offrir à la jeunesse studieuse ni corps de doctrine, ni science complète, nous pensons qu'elle doit rester étrangère à nos travaux, qui ne devront devenir pour elle qu'un complément, plus tard nécessaire, à des études préalablement approfondies ; un jour ils s'efforceront, comme nous, de reculer les limites de l'art qu'ils cultivent, et de l'asseoir enfin sur des bases plus positives et moins mouvantes que celles qu'on lui a prêtées jusqu'à nos jours.

PHLEGMASIES DE L'APPAREIL DIGESTIF.

Description sommaire. — Les viscères creux sont revêtus à leur surface d'une membrane, ou tégument interne, chargée de plusieurs fonctions tendantes à l'acte assimilateur. Bien que continue par tous ses points, cette membrane muqueuse gastro-intestinale n'est pourtant pas identique et uniforme dans toutes ses régions. Elle en offre trois distinctes, variables de densité, de composition, de vitalité, recevant des nerfs d'un ordre différent et n'exerçant pas les mêmes sympathies : l'une, supérieure ou gastrique ; l'autre, moyenne ou intestinale ; la troisième, inférieure ou du colon. Il est difficile que l'une de ces régions soit irritée sans que les autres y partici-

pent plus ou moins ; mais les symptômes , soit locaux , soit sympathiques , présentent des tableaux divers , suivant celle des trois régions où la phlegmasie est prédominante.

Membrane de rapport et sens interne, la surface des viscères digestifs sympathise étroitement avec la plupart des autres appareils , ce qui rend compte de la fréquence de ses troubles fonctionnels , qui sont presque toujours secondaires. Ainsi peuvent devenir causes de gastro-entérites :

1° Les affections cutanées, depuis les phlegmasies éruptives jusqu'aux violences extérieures, les coups, les plaies, les chutes, etc.

2° Les alimens irritans, les substances vénéneuses ou non assimilables, la faim, la soif, etc.

3° Le surcroît de calorique qui stimule la peau, augmente l'exhalation, d'où excès d'absorption et d'érection vitale sur le tégument interne. Le froid trop vif, qui, supprimant les fonctions cutanées, oblige les membranes de rapports internes à une action supplémentaire. L'air, en outre, peut servir de véhicule à des corpuscules âcres, des matières délétères d'autant plus nuisibles à l'existence, que, plus divisées et plus voisines des corps impondérables, elles échappent à la réaction vitale des tissus superficiels, et parcourent avec rapidité l'arbre nerveux.

4° Les efforts musculaires excessifs.

5° Les opérations intellectuelles prolongées, la joie, les passions, les chagrins ; dans ce cas l'irritation réfléchie par l'encéphale est versée sur les

parties viscérales qui reçoivent le plus de nerfs cérébraux; de là contractions musculaires de l'estomac, crampes, spasmes, vomissemens, etc.

6^o Toute déperdition de fluides, hémorrhagies, sueurs excessives, amour physique trop satisfait, etc.

Toutes ces causes peuvent agir lentement comme prédisposantes, ou brusquement comme déterminantes.

On a appelé prodrômes, ou symptômes précurseurs, cette époque d'incubation qui n'est elle-même qu'un degré de la maladie prête à faire explosion.

L'invasion des phlegmasies gastro-intestinales a lieu d'ordinaire par un frisson violent, pendant lequel il y a angoisse, tremblement, constriction, chaleur cutanée, douleur contusive des muscles, puis (si l'inflammation prédomine à la partie supérieure), soit ardeur, répugnance pour les boissons chaudes et les alimens, dysphagie ou vomissemens, épigastralgie à la pression, rarement perception de douleur viscérale, parce que celle qui est réfléchie dans l'appareil de relation l'emporte; elle n'est perçue que par la céphalalgie. Par l'intermédiaire du centre nerveux et des plexus, naissent deux ordres de symptômes sympathiques : 1^o les uns appartenant à la vie végétative; ainsi troubles des organes circulatoires et sécrétoires, altération du mucus lingual, des fluides salivaire, biliaire, pancréatique, urinaire, etc.; 2^o les autres dépendant de la vie de relation; ainsi le cerveau participe presque aussitôt aux

irritations de l'estomac ; *tristesse* , *abattement* , *terreur* , etc. ; puis ce centre nerveux répand à son tour le désordre dans les divisions de son domaine ; ainsi tout est lié, tout s'enchaîne dans l'organisme ; de là cette réponse si commune chez les malades : *Je n'ai mal nulle part ; j'ai mal partout*.

L'irritation transmise atteint plus vivement les organes qui , comme le cœur , reçoivent deux ordres de nerfs. La fièvre, c'est-à-dire , l'état du pouls , varie suivant le viscère où siège l'inflammation , et suivant la violence de cette dernière ; mais ce signe diagnostique n'est pas toujours fidèle , et ne doit avoir qu'une valeur relative dans le tableau général de la maladie.

En résumé , quand la phlegmasie gastro-intestinale s'élève au point de développer le trouble fébrile , elle occupe toute l'étendue du tube , mais sa prédominance dans une région et l'ordre particulier des sympathies qui sont mises en jeu , déterminent ces groupes si variés de symptômes qu'on a cherché à classer , par exemple :

Quand l'inflammation prédomine à la partie supérieure à un très-haut degré , c'est la gastrite aiguë. S'il y a vomissement de matières noires , bilieuses , sanguinolentes , hoquet , cela correspond aux fièvres des pays chauds.

Quand l'inflammation diminue dans l'estomac pour se répandre dans l'intestin grêle , ce sont des gastro-entérites qui répondent aux différentes fièvres des auteurs. Ainsi :

Observe-t-on chez un sujet fort , pléthorique ,

jeune, un pouls plein, large, la rougeur, la soif, peu de malaise? c'est la forme *angioténique* ou *synoque*.

Douleurs plus fortes, ardeur excessive, soif inextinguible, pouls très-rapide, céphalalgie atroce? *fièvre ardente, causus*.

Constitution lymphatique, et affection de presque toutes les membranes muqueuses? *fièvre muqueuse*.

Pouls développé, chaleur, soif, faiblesse, langue rouge et jaunâtre, déjections bilieuses? *fièvre bilieuse*.

Aux symptômes ordinaires de la gastro-entérite, se joint-il du chatouillement au nez et à l'anus, haleine forte, odeur aigre? *fièvre vermineuse*.

Les sympathies cérébrales prédominent-elles? on observe tremblemens, délire, visions, convulsions; *fièvre ataxique*.

Quand le colon est irrité, on a les formes *dysentériques, diarrhéiques*, la colite aiguë.

Dans la forme catarrhale, l'inflammation a gagné la membrane muqueuse bronchique; l'algide est caractérisée par le froid des membres, etc., etc.

Ces principales formes se subdivisent à l'infini dans la nature; nous ne faisons que les indiquer sommairement, devant revenir à chacune d'elles pour indiquer leur traitement.

Il ne sera nullement question ici de la durée, de la marche, des crises, des terminaisons des maladies aiguës, parce que notre tâche n'est point de

donner un traité de pathologie, et que, d'ailleurs, dès le principe d'un traitement homœopathique, rationnellement appliqué, toutes ces circonstances de marche, de durée, n'existent plus dans l'ordre ordinaire; si la maladie n'avorte pas en quelques heures, elle est du moins tellement modifiée dans son essence, qu'on ne peut plus lui donner un nom connu. Il faut peut-être excepter l'érysipèle, la rougeole, la scarlatine et quelques autres, qui, sans changer de nature, viennent à la délitescence, ou bien ont un cours abrégé, exempt de complications comme de convalescence. Etudions le traitement de chaque forme en particulier (1).

I. *Forme angioténique, synoque, inflammatoire.*

Lors même que cette forme ne sera pas simple, il faudra commencer par enlever l'état inflammatoire.

Le *café*, l'*acide hydrocyanique*, et d'autres substances, peuvent amener ce résultat; mais le moyen le plus sûr de l'obtenir, est l'*aconit napel*, porté à

(1) Les praticiens, avant de tenter leurs expérimentations, devront se mettre en garde contre les préparations inexactes de médicamens. On met toujours en avant les insuccès de Laënnec, pour se dispenser de renouveler ses essais. Ce professeur ne put pas avoir de résultats avec les divisions faites à la pharmacie de la charité. M. le pharmacien en chef de cet hôpital, qui les prépare aujourd'hui très-bien, ainsi qu'un autre pharmacien de Paris et quelques-uns de Lyon et de Ge-

la 24^e dilution ou VIII^e puissance (quelquefois 30^e ou X) (1), qu'il faut bien se garder d'administrer pendant le frisson fébrile, mais pendant la chaleur. La dose pour les sujets forts et pléthoriques, est de 1 ou 2 gouttes; chez les sujets faibles et les enfans, elle ne doit être que de la plus petite fraction d'une goutte qu'on brise, à cet effet, en la laissant tomber sur un certain nombre de petits globules de sucre bien pur, de manière à pouvoir administrer à la fois de un à quatre de ces globules. Dans l'un ou l'autre cas, une pincée de sucre de lait bien purifié, est le meilleur véhicule qu'on puisse donner au médicament homœopathique. On prétend qu'un excipient liquide accroît leur force active; je n'ai pas vérifié moi-même cette épreuve.

Plus l'état inflammatoire est prononcé, plus la circulation est précipitée, et plus tôt l'*aconit*, ainsi administré, manifeste son action. Cette dernière est plus prompte aussi chez les jeunes sujets. C'est au

nèze, m'a autorisé, de lui-même, a publier la déclaration ci-dessous :

« La plus grande exactitude a présidé aux divisions des substances médicamenteuses employées par Laënnec; mais, n'ayant à cette époque aucune idée des moyens décrits par Hahnemann, je dois à la vérité de dire que les médicamens préparés dans ma pharmacie ne pouvaient nullement servir aux essais homœopathiques. »

H. PETROZ.

(1) 18^e ou 20^e si le malade a pris des médicamens allopathiques, ou se trouve dans des conditions défavorables à l'action des remèdes connus, des odeurs, des miasmes, etc.

bout de $\frac{1}{2}$, 1, 2, 3 heures, rarement plus tard, que les effets du médicament sont appréciables. Or voici ce qui s'observe en général alors : après une aggravation des symptômes fébriles, d'autant plus courte que la maladie est plus récente, et qu'on rend presque insensible quand on peut calculer, d'une manière bien précise, l'exiguité convenable de la dose, survient un mouvement d'expansion et de sédation ; le pouls s'élargit, s'amollit, se ralentit (quelquefois outre mesure) (1) ; il s'établit de la moiteur, de la fraîcheur à la tête, du calme et de la clarté dans les idées, et une agréable propension au sommeil. Dans les cas les plus simples, on se réveille guéri. L'apyrexie obtenue, on attendra 6 à 8 heures après l'administration de l'*aconit*, pour donner une autre substance, choisie d'après la nature des symptômes persistans ; mais quand on a le bonheur d'attaquer la fièvre inflammatoire à son début, on manque rarement de la faire avorter. J'ai recueilli plusieurs observations de ce genre, j'en produirai une seule ; des faits d'une telle simplicité pouvant facilement être reproduits par chacun de nos confrères.

PREMIÈRE OBSERVATION.

Fièvre inflammatoire avortée par aconit.

M. Guindrand, paysagiste d'une verve remarquable et d'une imagination vigoureuse, 34 ans, fort,

(1) Le vin et les acides sont antidotes de l'*aconit*, et en atténuent les effets trop marqués.

gros, coloré, athlétique, sujet aux angines et aux congestions vers la tête, accidens que j'avais toujours combattus par de larges dégorgemens sanguins, me fait appeler vers le soir du 6 avril 1832, et réclame avec instances une saignée sans laquelle, me dit-il, il court le risque d'étouffer pendant la nuit. Son état était le suivant : face tuméfiée, rousse, sourcils contractés, yeux brillans, injectés, céphalalgie intense, gonflement du col, pulsation des carotides; douleur lancinante dans la gorge, augmentant quand il avale sa salive, respiration pénible, battemens du cœur larges, vifs; pouls plein, dur, vibrant, fréquent; peau chaude, prostration musculaire; moral abattu, effrayé; du reste, rien de plus caractérisé. Je lui administrai immédiatement 2 globules d'*aconit*, 30^e dilution, et lui ordonnai l'eau sucrée pour unique boisson. Le lendemain de très-bonne heure, je me rendis chez lui, incertain du résultat de ma médication, et muni, à tout événement, d'une lancette. Je trouvai mon malade habillé, et se disposant à déjeuner avec appétit avant de partir pour la campagne. Sa figure était pâle, exprimant un calme profond; son pouls large, lent et souple. Il assura avoir goûté un sommeil paisible, mais précédé d'une demi-heure de grande agitation, pendant laquelle il lui avait semblé, parmi d'autres sensations, qu'une main de fer (ce fut son expression), fouillait les anfractuosités de sa cervelle.

Ainsi que nous l'avons dit, on n'est point toujours aussi heureux; il est même assez ordinaire d'être

obligé de revenir 3 ou 4 fois à l'*aconit*, de 6 en 6 heures, ayant d'obtenir l'apyrexie ; ce qui est d'autant plus difficile, que la maladie a déjà fait plus de progrès. Quand, par exemple, une fièvre persiste encore le 20^e, 30^e ou 40^e jour, on la voit résister à l'*aconit*, tout aussi bien qu'aux sangsues ; il faut alors négliger ce symptôme pour s'adresser au tableau général de la maladie, et si l'on réussit à choisir le médicament convenable, cette dernière s'amende presque aussitôt, et la cessation graduée de la fièvre arrive comme conséquence.

Rarement une fièvre inflammatoire est simple, rarement on est appelé à l'époque des prodrômes, rarement aussi l'*aconit* suffit à la guérison. Il faut donc étudier quelles indications restent à remplir.

Observe-t-on des symptômes encéphaliques redoutables après *aconit*, on se trouvera bien de *belladonna* 24^e ou 30^e (1), 2 à 3 globules ; il se présentera aussi des cas d'application de *bryonia*, *camomilla*, *mercurius*, *nux vomica*, *pulsatilla*, *rhus*, etc.

Les symptômes de *belladonna* correspondent à plusieurs de ceux observés dans les fièvres ataxiques ; elle convient donc quand on redoute cette forme ; elle convient encore lorsque la chaleur cutanée persiste, avec grande soif, forte céphalalgie, photophobie, complication d'angine, d'ophtalmie ou d'exanthème aigu. C'est une des substances que l'on conseille

(1) Nous nous servons toujours du chiffre des dilutions ainsi : 30 au lieu de X ; 12 au lieu de IV, etc.

en général de ne pas répéter; 1 ou 2 globules de la dernière dilution m'ont presque toujours suffi. Dans l'enfance, si exposée aux irritations encéphaliques, la *belladonna* éteint promptement la fièvre inflammatoire sans qu'il soit nécessaire de la faire précéder par *aconit*. A cet âge, *camomilla*, 6^e ou 12^e, est préférable à tout autre, quand la fièvre inflammatoire s'accompagne d'un travail de dentition ou de diarrhée bilieuse.

Bryonia, 24^e ou 30^e, répond au délire, à la constipation, à l'épigastralgie, aux douleurs des parois thoraciques, aux douleurs musculaires qui s'aggravent en faisant quelque mouvement; la complication rhumatismale l'indique toujours lorsqu'on observe cette dernière circonstance. Si, au contraire, les douleurs naissent spontanément lorsque le malade est dans l'immobilité, et sont calmées par le mouvement du corps, *rhus*, 24^e ou 30^e, est alors le spécifique; il correspond aussi au délire et à divers symptômes ataxiques.

A-t-on affaire à de fortes congestions cérébrales, à la suite d'abus de spiritueux, chez des sujets pléthoriques, buveurs? il s'y joint presque toujours en ce cas des troubles abdominaux, et *nux vomica*, 24^e ou 30^e, 2 à 3 globules, fera merveilles. Ce médicament est principalement indiqué par la coloration, la vultuosité, la constipation, la tension du ventre, sa sensibilité, la rougeur de la langue, etc.—*Pulsatilla*, 18^e, 24^e ou 30^e, 2 globules, s'applique dans le même cas que *nux vomica*, et lui est préférable chez les

femmes, les sujets sensibles, mélancoliques, ou dans le cas de certaines complications comme : rhumatisme vague, erratique, irritation des organes urinaires, aménorrhée, otite, etc. *Mercurius solubilis*, 6^e ou 12^e, 2 globules, trouvera quelquefois place dans la fièvre inflammatoire; son emploi peut s'alterner avec celui de la *belladonna*, quand il n'y a pas de rémission après cette dernière; ces deux substances offrent quelque analogie dans leurs effets pathogénétiques, et sont antidotes l'une de l'autre.

Si, pendant l'action de ces remèdes, on remarquait une aggravation trop prononcée de symptômes, ce qui n'arrive jamais quand on a donné une dose suffisamment faible, il suffirait, pour en ralentir immédiatement les effets, de faire flairer une substance antidotique à celle qui opère. Ainsi, pour la *belladonna*, on aura *merc.*, *pulsat.*, *hepar sulf.*, *opium*, *vin. jusquiame* (le vinaigre augmente son activité); pour la *bryone*? *camphre*, *rhus*; pour la *camom.*? *café*, *ignatia*, *pulsat.*, *acon.*, etc. Les antidotes connus jusqu'ici sont indiqués dans les pharmacopées homœopathiques.

Les exemples de fièvre inflammatoire, ou synoque, avec tendance marquée à une des formes les plus graves, telles que la typhoïde, la cérébrale, la rhumatique, etc., se sont présentés plus d'une fois dans ma pratique; et après une dose d'*aconit*, rarement deux, je n'ai souvent eu besoin, si j'étais appelé dès les premières jours, que d'une seule dose d'une autre substance bien choisie pour rétablir l'état nor-

mal. Enumérer ces observations serait fastidieux pour le lecteur.

DEUXIÈME OBSERVATION.

Fièvre inflammatoire avec tendance à l'adynamie.

M^{lle} Louise Pelletier, fille et sœur des pharmaciens de ce nom, demeurant à Lyon, 22 ans, forte, pléthorique, après de légers malaises précurseurs, ressent tout-à-coup, le 25 janvier 1832, un frisson violent, suivi du développement de la fièvre. — *Tableau de la maladie.* Prostration; face rouge, animée, exprimant la souffrance; sourcils contractés, conjonctive injectée; chaleur vive à la peau; céphalalgie sus-orbitaire intense; langue sèche, saburrale, rouge au pourtour, et présentant au centre une ligne ou raie longitudinale d'un brun noirâtre; pouls dur, plein, 130 pulsations; épigastralgie augmentant par le toucher; point de selles; urine rare et foncée; douleurs contusives des membres plus fortement prononcées aux jambes. — Ayant alors peu d'expérience de la médication homœopathique et assistant à l'invasion d'une maladie évidemment formidable, je parlai d'une saignée de bras, suivie de 40 sangsues à l'épigastre, accompagnées de cataplasmes perpétuels, d'une diète sévère et de boissons sédatives. La malade y répugnait, et le retard de quelques heures me paraissant d'ailleurs sans danger, je lui administrai *aconitum* 30^e, *globule* 1; eau sucrée à discrétion. Il était 3 heures après midi. Vers 4 heures, les assis-

tans, au nombre desquels était le père, observèrent une exacerbation terrible dont ils furent effrayés; elle dura près d'une heure.

A 8 heures, je revis la malade : mieux général, face épanouie, conjonctive dérougie, pouls élargi, souple, à 90; langue humectée, très-saburrale encore, mais la ligne brune a disparu : il reste encore céphalalgie, épigastrie et surtout vives douleurs contusives aux membres inférieurs; *pulsatilla* 30^e, *globule* 1.

Le lendemain matin, apyrexie complète; la langue présente un escarre saburral épais, qui se détache, comme on l'observe quelquefois du 21^e au 28^e jour des fièvres gastriques; peau naturelle, appétit; plus de douleurs musculaires; *bouillon*. L'après midi du même jour, la malade est sur son séant, langue nette, appétit très-prononcé. — Côtelette de mouton. Guérison confirmée.

II. *Forme gastrique et bilieuse.*

On trouvera des modificateurs à cette forme en parcourant les effets purs des substances suivantes : *pulsat.*, *nux bryon*, *antimon*, *crud.*, *veratr.*, *bellad.*, *camom.*, *staphysagr.*, *merc.*, *taraxac.*, *coccul.*, *asarum*, quelquefois *ignat.*, *digit.*, *aurum.*, *arsen.* (Hartmann, *Thérapie* 67.)

Traitement des prodromes.—C'est ici que la connaissance des causes est importante et peut à elle seule mettre sur la voie de la guérison. Par exemple :

Si le trouble des fonctions gastriques provient de

surcharge d'estomac, d'indigestion de corps gras, *pulsatilla* 12^e. Au besoin, on favorise les vomissemens qui se présentent avec de l'eau tiède ou le chatouillement de la luelle. Si le vomissement laisse après lui du dégoût ou des vomituritions, on apaise tout par *antim. crud* 6^e.

Si le trouble provient d'un accès de colère survenu pendant la digestion, il cèdera à *camomilla* 12^e.

S'il provient de colère et de peur, c'est *aconit.* 24^e.

S'il est causé par le chagrin, l'irritation morale prolongée, la colère concentrée, la haine, c'est *ignatia* 12^e, et une dose plus faible 24 heures après.

L'indignation s'est-elle jointe à la colère? *staphysagria* 30^e.

Y a-t-il eu abus de liqueurs, café, de travail intellectuel ou coup de froid pendant la digestion? le sujet est-il habituellement irascible? *nux vomica* 24^e, etc.

Ces indications, tirées des causes, sont applicables, non-seulement au traitement des formes dont nous traitons ici, mais à celui de toutes les maladies aiguës, lorsque l'on trouve analogie de symptômes entre ceux qui sont naturels et ceux que peut produire la substance chez le sujet sain.

Au début de la forme gastrique ou bilieuse, si l'appareil inflammatoire est très-marqué, on peut lui opposer d'abord une ou plusieurs doses d'*aconit.* Puis après, si l'on observe : goût acide des alimens, langue brunâtre ou muqueuse, nausées, vomissemens d'alimens, constriction douloureuse de l'épigastre, tension, épigastralgie à la pression, selles rares et dures,

vertiges, céphalalgie gravative, etc., tous ces symptômes indiquent *nux vomica*, qu'il convient d'administrer le soir, et s'il le faut, on fait seulement respirer la teinture pour attendre cette heure-là. La dose de la 15^e à la 30^e dilution, suivant le cas, 1 à 3 globules.

L'irritation s'est-elle propagée dans les parties inférieures du tube digestif, avec tension, diarrhée et vomissemens? *Antim. crud.*, — 12 ou 18.

Très-voisine de ce moyen est *pulsatilla*, 18 ou 24, mieux indiquée pourtant par le dégoût, les vomissemens persistans, et lorsqu'il y a selles muqueuses, frisson intercurrent, anxiété, insomnie pénible, rêves fatigans, absence de soif, pulsations épigastriques, retour périodique de douleur spasmodique et pongitive à l'estomac, face pâle, jaunâtre, que les symptômes sont plus marqués la nuit. Ce médicament peut très-bien succéder à l'antimoine, lorsque la gastrite persiste avec frissons. — *Nux vomica* est dans le même cas pour l'état gastrique; mais s'il y a supersécrétion biliaire, *camomilla* lui est préférable. Elle est surtout indiquée si l'état bilieux provient de colère et lorsqu'on observe les symptômes suivans : Rougeur d'une joue; chaleur du visage et des yeux; lèvres sèches, soif continuelle; vertige et hémicrânie ou tiraillement, pression au front, avec pieds froids; amertume du goût; rapports; nausées; langue jaune, cotonneuse, épaisse; tension, plénitude de l'abdomen comme poussant vers la poitrine; yeux un peu rouges et gonflés le matin. *Nux*, plutôt chez

l'homme robuste, adonné aux liqueurs, ou quand la fièvre bilieuse, provoquée par une émotion, a eu le temps de se développer avant le moment opportun de *camomilla*. *Pulsatilla*, au contraire, plutôt chez les femmes et les sujets sensibles. On peut trouver des cas d'application, dans ces formes morbides, aux substances suivantes, d'après leurs effets pathogénétiques. *Bellad.*, *bryon.*, *staphys.*, *ignat.*, *veratr.*, *merc.*, *china.*, *ars.*, surtout dans le cas où l'état gastrique et l'état bilieux sont confondus au point de ne pouvoir se démêler. Ainsi, y a-t-il tranchées, coliques, froid de la peau, constipation, etc.? *veratr.* Selles vertes, âcres, muqueuses, un peu sanglantes, précédées de tremblemens, sans douleur et avec sentimens de faiblesse? *mercur.* 12^e. Selles avec tranchées, vomissemens, chaleur brûlante, soif inextinguible, accablement extrême, etc.? *arsen.* 30^e. Sens très-irritables, ainsi que l'esprit, sécheresse de la bouche, soif intense, etc.? *bellad.*

Le D^r Schubert, de Leipzig, a employé avec avantage la goutte-mère de la teinture de *taraxacum*.

Les deux faits suivans sont tirés de notre pratique.

TROISIÈME OBSERVATION.

Fièvre gastrique.

M. V. de St. D. r. Sala, à Lyon, 16 ans, blond, mince, sujet aux migraines, malade depuis 2 jours.

25 mars 1832. Douleur frontale gravative; frissons fugaces; figure triste; peau chaude et sèche;

pouls vif; serré; fréquent; langue couverte d'une couche épaisse de saburres blanchâtres; sensation de barre transversale avec tension épigastrique, articulations douloureuses; anorexie; soif; constipation. Ce même jour, *aconit.* 30°.

26 mars. Reste de douleur sus-orbitaire du côté droit; mêmes symptômes du reste. *Aconit* 30°

27.— Nul changement, *antimon. crud.* 12°.

Ce jour-là, légère aggravation, plus prononcée vers 5 heures. A 6 heures, tout a disparu, enduit lingual et céphalalgie.

28.— Etat normal.

La disparition brusque et presque instantanée d'un épais enduit saburral, faisant place à une langue nette et rose, fut pour moi, dans cette circonstance, l'objet d'une singulière surprise.

QUATRIÈME OBSERVATION.

Fièvre bilieuse.

Le nommé *** , domestique de M. P., quai Saint-Clair à Lyon, après quelques jours d'anorexie et de malaises précurseurs, est atteint subitement, le 14 juin 1832, de vomissemens bilieux, très-abondans, avec faiblesse extrême, abattement, face injectée, conjonctive et teint jaunâtres, langue rouge aux bords, saburrale et jaune au centre; épigastralgie n'augmentant point par la pression; soif ardente; pouls fréquent, vif et dur, 120 pulsat. Le docteur Lorrin, appelé concurremment avec moi, prescrivit ce jour-là plusieurs doses successives d'*ipécac.* 6. Suspension

des vomissemens, mais persistance des autres symptômes. *Nux* 30° le soir.

15 *au matin*. — Amélioration, mais légère. *Nux* 30° répétée.

16. — Mieux général, *trois bouillons, eau sucrée*.

17. — Guérison confirmée.

Quel eût été le cours probable de ces maladies traitées par les méthodes expectante ou allopathique? Un praticien seul peut en calculer l'étendue et les chances... L'homme du monde est ici juge incompetent, tout porté qu'il est à conclure qu'un désordre si promptement vaincu n'offrait aucune gravité. C'est donc par les maladies aiguës que peut s'établir la conviction du médecin. Celle de l'homme du monde s'acquiert, au contraire, plus lentement par le soulagement qu'il éprouve, après de longs insuccès, dans les maladies chroniques, tandis que, dans ce même cas, le médecin peut mettre cette amélioration sur le compte des circonstances accessoires. Je le répète donc : médecins qui voulez expérimenter, attachez-vous aux maladies aiguës.

III. *Forme catarrhale.*

C'est une gastro-entérite aiguë, compliquée d'une bronchite ordinairement peu intense, ou une bronchite avec irritation sympathique des viscères digestifs. Les membranes muqueuses des appareils respiratoire et gastro-intestinal, participent à la phlegmasie, qui peut prédominer sur l'une ou sur l'autre. Cette forme offre de nombreuses variétés,

mais voici les traits généraux qui la distinguent : douleur frontale ; souvent coryza , enchiffrement ; chatouillement dans la gorge , se prolongeant dans les voies respiratoires et provoquant la toux ; sensation de froid dans le haut de la poitrine et de plénitude dans le thorax ; lassitude générale , malaise ; toux incommode , sibilante , au commencement sèche , puis suivie d'une expectoration , qui , d'abord fluide , âcre , irritante , devient muqueuse , grasse . Les secousses de toux sont quelquefois déchirantes , et retentissent douloureusement à l'épigastre ; langue rouge aux bords , blanchâtre au centre ; fièvre légère ; peau chaude et moite ; etc . On verra à l'article *Bronchite aiguë* , sa ressemblance avec cette forme fébrile : c'est que rarement une bronchite se déclare sans gastrite concomitante .

La thérapeutique homœopathique ne nous offre pas de remède plus spécial pour cette forme que pour toutes les autres . Après avoir recherché la cause et examiné si elle n'est pas source d'indication pour *ignatia* , *camom.* ou autre , l'*acon.* peut être appliqué et répété au besoin , mais les symptômes de la fièvre catarrhale sont rarement assez inflammatoires pour en exiger l'emploi . Le moyen qu'on pourra utiliser , suivant qu'il répondra le mieux au tableau morbide , sera choisi parmi les substances suivantes : *Camom.* 12^e , *conium maculatum* 30^e , *bellad.* 30^e , *dulcam.* 24^e , *ignatia* 12^e ou 6^e , *manganum aceticum* 30^e , *nux* 30^e , *pulsat.* 18^e , *spigelia* 30^e , etc .

Ces différens remèdes ont tous quelques rapports

dans leurs effets pathogénétiques sur l'homme sain, avec quelques accidens des fièvres catarrhales. Ouvrons la matière médicale pure.

Camomilla. Enchiffrement; flux nasal de mucus clair; enrouement; toux continuelle par chatouillement guttural; resserrement du thorax comme par un lien ou des agglomérations de gaz. Quelquefois douleur piquante en respirant, avec angoisse et sensation de brûlure.

Conium. Coryza fluent, enrouement; irritation et chatouillement de la gorge, provoquant une toux sèche qui est plus forte dans le repos, et s'accompagne d'une tendance aux vomituritionés; expectoration glaireuse après plusieurs secousses de toux, qui retentissent douloureusement à la tête et au ventre; accès de suffocation comme si l'on serrait la gorge; inspiration lente; dilatation difficile du thorax; compression précordiale.

Bellad. Coryza; raucité de la voix; oppression le soir ou en marchant; toux du soir ou de la nuit, excitée par chatouillement du gosier ou du creux de l'estomac; l'inspiration détermine une toux sèche, suivie quelquefois d'expectoration mucoso-sanguinolente.

Dulcam. Eternument, enchiffrement; gêne respiratoire; petite toux provoquant envies de vomir; douleur pongitive aux deux côtés du thorax, souvent suivie de toux et d'expectoration muqueuse. Cette douleur est quelquefois déchirante, et s'étend de la poitrine au dos; elle disparaît par le mouvement.

Ignatia. Gonflement du nez et obstruction d'une narine; trachée remplie par des mucosités; toux matin et soir, excitée par grattement dans la gorge, lequel augmente par la toux elle-même; constriction du larynx comme par des vapeurs sulfureuses.

Manganum. Enchiffrement et occlusion des narines; enrouement; sécheresse dans la gorge, toux douloureuse; points douloureux aux tempes et aux côtés qui provoquent la toux. Celle-ci est sèche le soir. Le matin, expectoration muqueuse, verdâtre et jaune.

Nux. Gonflement douloureux des narines, d'où s'écoule du mucus le matin; le soir, enchiffrement avec grande sécheresse dans la bouche; l'air expiré porte une odeur désagréable. Le matin, disposition catarrhale; voix rauque, timbre bas; chatouillement au gosier; toux qui augmente en bougeant.

Pulsatilla. Coryza; perte de l'odorat et du goût; enrouement jusqu'à l'aphonie; chatouillement et douleur de la gorge, de la poitrine; toux sèche la nuit; le matin, expectoration glaireuse, abondante, quelquefois sanglante, d'un goût amer, bilieux; le matin de bonne heure on mouche du mucus épais, jaune, verdâtre, et d'une odeur fétide.

Spigelia. Obstruction des narines avec reflux dans le pharynx de mucosités si abondantes, qu'on craint de suffoquer; toux très-vive qui succède à une sensation semblable à celle d'eau froide tombant dans la gorge; constriction asthmatique du thorax; sentiment de ligature autour des côtes avec palpitations;

douleurs pongitives qui suivent les battemens du cœur.

Les indications tirées de la cause, des complications, de la sensibilité du sujet, de ses habitudes, comme intempérance, colère, etc., aidées de l'examen de ces symptômes, mettront facilement sur la voie du remède à préférer. On voit aussi que l'époque de la journée où se manifestent les accidens, entrera pour quelque chose dans la balance; ainsi pour la nuit, *pulsat.*; pour le matin, *nux*; pour le soir, *bellad.*, *ignat.*, etc. Résumons quelques faits.

CINQUIÈME OBSERVATION.

Fièvre catarrhale.

M. V. A., rue des Deux-Angles, à Lyon, 36 ans, blond, sanguin, alité depuis deux jours. Face animée; yeux injectés; langue rouge, saburrale; constriction du pharynx, douleur en avalant; constipation; peau chaude, moite; toux vive, fréquente, plus forte le matin, et seulement alors suivie d'expectoration; pouls large, plein, 120 pulsations. Ce jour-là, 20 mars 1832, *aconit* 2 fois, ralentit le pouls. Le 21, peu de changement, *nux* 30^{oo}; mieux ce jour même. Le 22, le malade figure à table et sort.

SIXIÈME OBSERVATION.

Gastro-bronchite.

M^{me} Penet, à Lyon, 30 ans; faible, maigre, malade depuis 12 jours, a cru pouvoir se traiter elle-

même, en suivant les procédés qu'on lui prescrit dans une maladie qu'elle croit semblable à celle-ci; mais, malgré l'emploi de sangsues, vésicatoires, loochs et tisanes, le mal empire de jour en jour. Face rouge, surtout aux pommettes; la rougeur augmente pendant la toux et la conjonctive s'injecte; faiblesse; envies de vomir; langue saburrale, et gardant à son pourtour l'empreinte des dents; épigastralgie; les secousses de toux irritent l'estomac; respiration difficile; oppression la nuit, etc. La fièvre est modérée, la peau moite, l'urine foncée, etc.

4 février 1832. *Conium* 30^{oo}, *eau sucrée*.

5.— Amélioration très-prononcée, sans qu'elle soit précédée d'aucune aggravation appréciable.

6. — Accès fébrile le soir, avec frisson et soif, constipation, mal de tête; mieux sous le rapport de la toux : *eau sucrée*, *bouillon*.

7. — Même état, moins l'accès fébrile; les jours suivans, mieux progressif et franche guérison.

Dans un prochain article, nous traiterons des formes muqueuse, vermineuse, fièvre puerpérale, fièvre lactée, fièvre nerveuse, typhus, fièvres intermittentes, etc.; puis nous passerons aux inflammations topiques.

H. GUEYRARD, *docteur-médecin*.

OBSERVATIONS DE HAHNEMANN

SUR LA RÉPÉTITION DES DOSES

D'UN MÊME REMÈDE HOMŒOPATHIQUE.

(*Extrait de l'ouvrage du docteur C. de Bœnningshausen, intitulé : Répertoire systématique et alphabétique des médicamens antipsoriques. Münster, 1832.*)

(L'homœopathie est une science toute neuve ; c'est dire qu'elle doit nécessairement marcher, se développer, et, par cela même, se modifier plus ou moins, non point dans son principe, que l'expérience a maintenant sanctionné d'une manière irrécusable, mais dans les détails de ses nombreuses applications. Une de ces questions d'application, d'une haute importance pour l'art de guérir, s'agite depuis quelque temps parmi les médecins homœopathistes de l'Allemagne. Convient-il, dans tous les cas, de ne jamais donner qu'une seule dose de la substance indiquée homœopathiquement, ainsi que le prescrit l'*Organon*, sauf quelques rares exceptions, ou bien est-il préférable de répéter la dose à plusieurs reprises ? Déjà plusieurs médecins, tels que Wolf, Ægidi, Gross, s'étaient prononcés, dans les *Archives homœo-*

pathiques, en faveur de la répétition. Le traitement du choléra, dont les résultats ont été si brillans pour l'homœopathie, avait aussi confirmé l'avantage, et même la nécessité, de multiplier les doses dans certains cas. Maintenant Hahnemann lui-même se prononce également dans cette importante question, et après avoir interrogé l'expérience avec la sagacité qui lui est propre, et toutes les facilités que lui donne son immense pratique, il revient sur le principe posé d'abord par lui d'une manière trop absolue, et indique les modifications qui doivent y être apportées. Nous nous empressons de traduire en entier ce morceau remarquable, et nous aurons soin de tenir nos lecteurs au courant des progrès que cette question ne manquera pas de faire.

Nous rendrons compte dans un autre article de l'ouvrage de Bœnningshausen, auquel ce morceau de Hahnemann sert d'introduction.)

Je n'ai aucune honte d'avouer que j'ignorais hier ce que l'expérience n'a pu m'apprendre qu'aujourd'hui. Je n'hésite point à poser ici, d'une manière plus précise et plus étendue, un principe que je n'ai pu établir, dans la quatrième édition de l'*Organon*, que sous une forme très-incomplète. Des expériences plus récentes, et plus nombreuses, sont venues m'éclairer à ce sujet. Je ne dis plus, comme je disais au § 242, qu'il ne faut jamais, dans les maladies aiguës ou chroniques, donner plus d'une

dose unique du même médicament, et lui laisser épuiser son action avant de passer à un autre. Je dis maintenant, au contraire, *qu'il est souvent très-avantageux et nécessaire, de donner plusieurs doses du même remède avant de recourir à l'emploi d'une nouvelle substance.*

Le principe posé dans le § 242 de l'Organon avait été fondé sur l'observation très-vraie en elle-même, que l'on ne réussit presque jamais dans le traitement des maladies, soit chroniques, soit aiguës, en donnant, à de courts intervalles, de petites doses répétées du même remède, ou bien une ou plusieurs doses plus fortes.

La cause de ce non succès doit se trouver sans doute dans la circonstance que la force vitale, dont la modification pathogénétique, au degré convenable par l'effet du médicament, peut seule amener la guérison, n'est pas stimulée, comme il le faudrait, à une réaction calme et paisible par des doses trop répétées ou trop fortes. Il résulte de ces dernières une excitation trop orageuse, et la réaction, au lieu d'être salutaire, devient nuisible.

Cette observation, fondée sur l'expérience, comme aussi la prudente maxime : *Si non juvat, modo non noceat!* imposait à l'homœopathiste consciencieux une sage réserve dans l'emploi des médicaments. Il ne devait donner au malade qu'une seule dose de la substance convenable, et cette dose devait être la plus petite possible.

Je dis la plus petite, car c'est pour nous une vérité

d'expérience, établie maintenant d'une manière inébranlable, que la dose la plus convenable de chaque remède homœopathique, dans les maladies soit chroniques, soit aiguës, est toujours la plus petite possible, à la haute atténuation X (la 30^{me}) aujourd'hui généralement adoptée (1).

La pratique nous montre cependant que si, dans les cas peu graves de maladies chroniques, chez des enfans ou des personnes très-déliçates, une seule de ces petites doses suffit pour produire tout l'effet qu'on peut attendre d'une substance donnée, il n'en est pas de même dans la plupart des cas d'affections invétérées, et souvent compliquées par les suites funestes d'une fausse médication, comme aussi dans les maladies aiguës très-graves. Une seule petite dose, même de la préparation développée à la puissance la plus élevée, ne suffit pas alors pour atteindre le but; il faut en employer plusieurs successivement, afin que la force vitale soit affectée pathogénétiquement avec assez d'intensité pour qu'il en résulte une réaction franche, et capable de vaincre toute la portion de la maladie qui rentre dans la sphère d'action du remède administré (2). Dans les cas indiqués, l'observation

(1) Dans les cas les plus difficiles, et accompagnés d'un danger imminent, il est même préférable de faire seulement flairer au malade momentanément quelques globules humectés avec cette haute atténuation de la substance médicamenteuse.

(2) Par ce procédé, le traitement homœopathique peut, dans bien des cas, être réduit à la moitié de sa durée ordinaire.

a prouvé qu'une dose unique de la substance vraiment homœopathique, n'opère qu'une amélioration de peu d'importance et de durée.

Le médecin homœopathe prudent et consciencieux, se faisait jusqu'ici un scrupule de répéter à de courts intervalles les doses d'un même remède, parce que l'expérience lui avait appris qu'il en résultait souvent des inconvéniens. Il voyait, dans bien des cas, survenir des accidens plus ou moins fâcheux lorsqu'il redonnait, à un jour de distance, plusieurs doses, même les plus petites, du remède convenable. Pour arriver à produire un effet salutaire, sans s'écarter du principe de ne donner qu'une seule dose, l'homœopathe eut bientôt tout naturellement l'idée de renforcer cette dose. Ainsi, au lieu de ne donner qu'un seul globule humecté avec l'atténuation la plus élevée, il en administrait 6, 7, 8 à la fois; il donnait même des demi-gouttes et des gouttes entières de l'atténuation liquide. Mais, presque sans exception, le résultat en était défavorable, quelquefois même funeste, et il devenait difficile d'y remédier chez le malade soumis à ce traitement.

On ne parvient pas mieux à résoudre le problème en donnant de fortes doses des atténuations moins élevées.

L'expérience démontre donc qu'en augmentant les doses isolées des médicamens homœopathiques jusqu'au degré nécessaire pour amener, par l'excitation pathogénétique, la force vitale à réagir efficacement, on n'atteint point encore le but désiré. La force vitale,

attaquée trop vivement et trop brusquement, ne peut réagir d'une manière uniforme, graduelle et salutaire; elle se révolte contre l'action pathogénétique trop intense qui lui est imposée, et s'efforce de l'expulser, comme un ennemi, par les vomissemens, les sueurs, la fièvre, la diarrhée, etc. Le médecin irréfléchi voit ainsi s'éloigner de plus en plus le but de ses efforts. Par cette méthode, on ne fait que très-peu de chose, ou rien, pour la guérison de la maladie; le patient, au contraire, en est visiblement affaibli, fatigué, et on ne peut songer de long-temps à lui redonner la plus petite dose du même remède, si on ne veut pas qu'il en éprouve des effets défavorables.

Une succession trop rapide et trop répétée de très-petites doses, produit à peu près les mêmes résultats. L'action pathogénétique s'accroît trop rapidement, et s'accumule outre mesure; la force vitale, n'ayant pas le temps de réagir entre chaque dose, se soumet passivement à l'action médicamenteuse prolongée dont on l'accable. De là des maladies artificielles, semblables à celles que produit l'abus des doses fortes et répétées d'un même remède dans la méthode allopathique.

Afin d'atteindre plus sûrement le but, et d'éviter les écueils qui viennent d'être signalés, j'ai adopté récemment une méthode particulière.

Le point principal à observer dans la répétition des petites doses, c'est de tenir un juste milieu entre l'excès de rapprochement et d'éloignement des intervalles. Il faut que la répétition soit assez fréquente

pour stimuler la force vitale d'une manière continue et graduelle jusqu'au point nécessaire à la réaction ; il faut, d'un autre côté, que les intervalles entre les doses soient tels, qu'il n'en puisse jamais résulter une accumulation d'influence pathogénétique, dont l'effet inévitable est d'amener une réaction tumultueuse et désordonnée qui ne conduit point à la guérison.

Pour arriver à suivre cette route intermédiaire, il faut avoir égard à la nature des divers médicamens, aussi bien qu'au tempérament du malade et au degré d'intensité de la maladie. C'est ainsi que j'ai trouvé, par exemple, que dans les maladies chroniques développées, et même chez des personnes robustes, il est rarement avantageux de répéter le *soufre* à des intervalles plus rapprochés que de 7 en 7 jours, et cela à la plus petite dose (*inct. sulph.* $\frac{\dot{\cdot}}{\times}$). Si le malade est plus faible, plus facilement excitable, on fera bien de ne répéter une semblable dose que tous les 9, 12, 14 jours, en continuant ainsi jusqu'à ce que le patient commence à ressentir quelques symptômes inaccoutumés, quoique peu intenses. Il faut s'arrêter alors, et laisser le remède agir pendant 4 ou 6 semaines, comme l'indique l'*Organon*, et, en général, aussi long-temps que l'amélioration se soutient. On trouvera, en suivant cette méthode, et pour en rester à l'exemple du *soufre*, que, dans les maladies psoriques, il faut rarement moins de 4 doses, et souvent jusqu'à 6, 8 et 10 doses de *inct. sulph.* $\frac{\dot{\cdot}}{\times}$, données aux intervalles indiqués, pour éteindre toute la portion de la maladie chronique que l'action du *soufre*

peut guérir; supposé toutefois qu'il n'y ait eu antérieurement aucun abus allopathique du soufre. *C'est ainsi qu'une gale primitive et récente, chez un sujet qui n'est pas trop faible, peut être guérie radicalement, en 10 ou 12 semaines, par une dose de tinct. sulph. $\frac{\dot{\cdot}}{\text{X}}$, répétée de 7 en 7 jours, et cela lors même que l'éruption psorique aurait recouvert le corps entier.* Rarement on aura besoin d'ajouter quelques doses de *carbo. veget.* $\frac{\dot{\cdot}}{\text{X}}$, données avec les mêmes intervalles. On n'aura recours à aucune application extérieure; et les seules précautions à observer seront celles d'un régime sage, et de la propreté du linge.

Si l'on juge nécessaire, pour le traitement de quelque grande maladie chronique, de donner jusqu'à 8, 9 ou 10 doses de *tinct. sulph.* $\frac{\dot{\cdot}}{\text{X}}$, il vaudra mieux, au lieu de les donner dans une succession non interrompue, intercaler, après une série de 3 doses, quelque autre remède indiqué homœopathiquement, et ne le laisser agir que 8 ou 9 jours, avant de recommencer une nouvelle série de 3 doses de soufre. On choisira, comme remède intermédiaire, la substance que l'on jugera la plus propre à succéder au soufre, et que l'on pourra répéter plusieurs fois, dans des intervalles de 8 à 14 jours, quand la série des doses de *tinct. sulph.* sera terminée.

Il n'est pas rare que la force vitale se refuse à supporter paisiblement l'action répétée de petites doses de soufre, même aux intervalles indiqués, et quelque nécessaires qu'elles puissent être pour la guérison. On voit naître alors chez le malade un cer-

tain nombre de symptômes pathogénétiques propres au soufre. On remédie à cet inconvénient, en donnant une petite dose de *nux vomic.* $\frac{\dot{x}}{x}$, que l'on laisse agir pendant 8 ou 10 jours, et qui prédispose la force vitale à supporter avec calme, et d'une manière salubre, l'action prolongée du soufre.

La circonstance la plus défavorable pour l'emploi du soufre, quelque bien indiqué qu'il paraisse, c'est lorsque l'allopathie a abusé de cette substance en la donnant à fortes doses. La force vitale se montre alors tout-à-fait rebelle à l'action, même de la plus faible dose possible de soufre, et on voit la maladie chronique empirer au lieu de décroître. Cet effet a lieu même plusieurs années après l'emploi allopathique du soufre. C'est là une circonstance qui neutraliserait le traitement le mieux entendu d'une maladie chronique, et qui serait à jamais déplorable, si nous n'avions pas un moyen sûr et facile d'y porter remède.

Il faut, en pareil cas, faire flairer fortement, et une seule fois, au malade, quelques globules humectés avec l'atténuation de *mercur. metall.* \bar{x} , et laisser cette substance agir pendant environ 9 jours, pour disposer la force vitale à se soumettre de nouveau à l'influence salubre du soufre. La découverte de ce procédé est due au docteur Griesselich, à Carlsruhe (1). Dans les cas les plus difficiles, où le soufre se trouve indiqué d'une manière pressante, mais où

(1) Le même auquel on doit plusieurs travaux importants sur la botanique.

le malade est très-faible et irritable, ou épuisé par un traitement mal entendu, il est à préférer, au lieu de donner les doses matérielles de soufre, quelque petites qu'elles soient, de faire flairer seulement au malade, de 4 en 4 jours, quelques globules humectés de *tinct. sulph.* \bar{x} . Le petit flacon qui les renferme est présenté à l'orifice de chaque narine, en ne faisant faire à la fois qu'une seule aspiration.

Quant aux autres remèdes antipsoriques, à l'exception peut-être du *phosphore*, on devra en donner un moins grand nombre de doses aux intervalles indiqués, pour en obtenir dans chaque cas tout l'effet qu'on en peut attendre. La *sepia* doit être donnée à des intervalles beaucoup plus éloignés, et sans remèdes intermédiaires, quand elle est indiquée homœopathiquement.

Il va sans dire que pour entreprendre ainsi la répétition des doses d'une même substance, le médecin doit être convaincu du choix parfaitement homœopathique de cette substance.

Dans les maladies aiguës, le degré de fréquence de la répétition des doses, doit se régler sur le plus ou moins de rapidité dans la marche de la maladie. Les intervalles peuvent être, suivant les cas, de 24, 16, 12, 8, 4 heures, et quelquefois moindres. Dans la maladie la plus promptement fatale que nous connaissions, le choléra, il faut donner au début, toutes les 5 minutes, une ou deux gouttes de solution atténuée de camphre, pour obtenir une prompte rémission des symptômes. Quand le choléra est plus avancé, il

faut répéter, toutes les 2 ou 3 heures, les doses de *cuprum*, de *veratrum*, de *phosphore*, d'*arsenic*, etc., etc. ($\frac{1}{X}$), indiqués homœopathiquement, suivant les circonstances.

Il faut suivre la même règle dans le traitement des fièvres nerveuses, et des autres fièvres continues, pour la répétition des doses.

Dans les maladies syphilitiques pures, j'ai trouvé ordinairement qu'il suffisait d'une seule dose de *merc. metall.* ($\frac{1}{X}$); mais lorsqu'il se trouve la moindre complication de la syphilis avec la psora, il faut donner quelquefois 2 ou 3 doses semblables, à des intervalles de 6 à 8 jours (1).

Dans des cas de complications très-avancées de la syphilis et de la psora; avec des déperditions considérables de substance, chez des personnes robustes, on ne peut quelquefois obtenir la guérison que par un grand nombre de petites doses de *merc.*, répétées à de très-courts intervalles. Il semble que, par ce procédé, la portion syphilitique de la maladie, attaquée brusquement, se sépare mieux de sa complication avec la psora. Ce traitement toutefois ne doit être employé que très-rarement.

(1) Le docteur Paul Wolf, à Dresde, a le premier attiré l'attention sur ce point, dans un article fort bien fait et appuyé sur d'excellentes observations. Ce morceau, qui se trouve dans le 1^{er} cahier du vol. XI des *Archives homœopathiques*, me fit, dans le temps, un vif plaisir, parce que je m'occupais depuis long-temps déjà de perfectionner cette partie de notre art. (A.)

Les *fièvres intermittentes* épidémiques, répandues sur de vastes pays, très-divers par la nature de leur sol, paraissent appartenir aux maladies chroniques, si l'on considère leur tendance à renouveler sans cesse leurs paroxismes, tandis que chaque accès en particulier présente un caractère aigu. Il y en a d'espèces très-différentes, qui se modifient et se confondent de temps à autre, et qui exigent, pour leur guérison, des remèdes homœopathiques très-variables. Il est à observer que le *quina* ne se trouve presque jamais indiqué comme remède homœopathique; son effet ordinaire est de supprimer seulement le type intermittent de la fièvre, et de la transformer en une cachexie lente. Ici le remède convenable doit toujours être donné à la plus petite dose ($\frac{\cdot}{\text{X}}$), immédiatement après l'accès, et doit être répété de même après chacun des 3 accès suivans. Mais si, comme cela arrive fréquemment, il a déjà été fait abus du *quina*, il devient indispensable de combattre d'abord le développement de la psora latente, ordinairement réveillée par ce traitement mal entendu, en donnant une ou plusieurs doses de soufre avant de passer à l'antipyrétique indiqué pour le cas spécial. On donne alors le remède à la plus petite dose ($\frac{\cdot}{\text{X}}$), de deux jours l'un régulièrement, comme si la fièvre intermittente avait repris son type. Si l'on observe chez le malade de fréquens malaises, des envies de vomir, de l'amertume à la bouche et du dégoût pour les alimens, on fera précéder l'antipyrétique par quelques doses d'*antimon. crud.* ($\frac{\cdot}{\text{X}}$), une tous les 3 jours,

le matin ; ou bien on en fera flairer quelques globules au malade , aux intervalles indiqués.

Cœthen , le 13 mai 1832.

S. HAHNEMANN.

X.

ARNICA MONTANA ,

SA PUISSANCE PATHOGÉNÉTIQUE

ET

QUELQUES APPLICATIONS THÉRAPEUTIQUES.

Arnica montana , Linn. spec. p. 1245. — Lam., Flor. franç., 2, p. 126. — D. C., Flor. franç., 4, p. 175.



Cette plante , dont une synonymie complète (1) paraîtrait déplacée dans un travail du genre du nôtre , remonte , par son introduction dans la matière médicale , aux premiers siècles de l'art ; mais il est difficile , impossible même , de démontrer l'identité d'espèce et

(1) Une synonymie complète serait prétentieuse , ridicule même , aux yeux de bien des lecteurs ; mais une synonymie suffisante sera toujours nécessaire dans une science qui exige autant de précision et d'exactitude que la thérapeutique homœopathique. Avec cette précaution , un auteur estimable aurait évité de confondre le poivre *piper* avec le poivron (*capsicum annuum*) , la camomille , *anthemis nobilis* , avec la matricaire (*matricaria chamomilla*).

de la suivre jusque chez les anciens. Selon Matthiolo, elle serait *l'alisma* de Dioscoride; selon d'autres, elle serait le *deronicum* des latins : mais ce ne sont là que de pures conjectures.

Parmi les modernes, le premier qui en ait traité, de manière à fixer l'attention des praticiens, est un docteur Fehr, qui vivait au seizième siècle; il la qualifie, dans les *Ephem. natur. curios.* an. IX et X, de *panacea lapsorum*, et c'est de là que cette plante, connue alors en Allemagne sous la dénomination de *deronicum* ou d'*arnica Schroederi*, est devenue d'un usage populaire contre les suites des coups, contusions, entorses, luxations, etc.

Le tableau des symptômes qu'elle produit sur l'homme sain nous montrera combien était homœopathique un tel usage, et nous fera connaître les autres nombreux cas de maladie où elle peut être appliquée.

Vertige, surtout le soir en soupant; propension à tomber; pesanteur de tête; angoisses et vertiges augmentés par le vomissement artificiel; l'individu paraît plongé dans de profondes méditations, quoique au vrai il ne pense à rien; manque de mémoire; trouble de l'esprit.

Chaleur à la tête ou dans le cerveau, ou douleur comprimante, avec le corps froid ou du moins sans chaleur.

Céphalalgie sus-orbitaire, avec sentiment de pression aux tempes, comme si les tégumens frontaux se contractaient spasmodiquement; point frontal ou temporal; un clou semble planté d'une tempe à

l'autre; douleurs lancinantes, points courts et passagers.

Chaleur sèche de la face, s'étendant jusque derrière les oreilles, tandis que le nez est froid; élançées et crampes à la région sus-orbitaire; pupilles d'abord contractées, puis dilatées.

Chaleur dans les yeux; les larmes sont comme brûlantes; l'œil droit semble plus saillant que l'autre; pression fort douloureuse à la partie externe de l'orbite gauche.

Chaleur et rougeur des joues; gonflement avec douleur lancinante; éruption varioloïde, surtout au-dessous des yeux; bourdonnement des oreilles; ouïe d'abord plus fine (10 heures après), puis émoussée (30 heures après.)

Gonflement du nez et ulcération pustuleuse, soit dedans, soit au-dessous; hémorrhagie et nez gonflé comme s'il avait été meurtri par un coup.

Lèvres sèches, gercées et comme brûlées par une soif ardente; elles sont tuméfiées, ulcérées aux angles, chaudes, brûlantes, tandis que le corps est presque froid; glandes sous-maxillaires et cervicales gonflées et douloureuses.

Douleurs des dents comme si on grattait la racine avec un couteau; elles s'ébranlent, semblent plus longues, et sont, de même que les gencives, douloureuses, surtout en mangeant.

Sentiment de soif et de sécheresse à la bouche avec frissons dans les extrémités; langue blanche; appétit normal; sécheresse de la gorge et douleur avec sen-

timent de chaleur interne; déglutition gênée par une sorte de nausée; les alimens sont comme s'ils refusaient de descendre; bouche mauvaise, surtout le matin; désir des acides; anorexie avec langue jaune et blanche.

Faim démesurée le soir, et après le repas, sentiment de plénitude, coliques et points en divers endroits du ventre, surtout sur les flancs; tristesse, disposition à pleurer; rapports amers et d'odeur de foie de soufre; renvois d'eau salée et sécrétion de salive sanguinolente.

Vains et pénibles efforts pour vomir, avec pesanteur à l'estomac; douleur comme celle que donnerait la présence d'une pierre; crampe au cardia borborrygmes; flatuosités, gonflement, ballonnement; coliques venteuses, surtout dans la soirée, et quoique le souper ait été fort léger; enflure et dureté dans le côté droit du ventre; il est douloureux comme s'il eût été contus, meurtri ou déchiré intérieurement, et la douleur est augmentée par le toucher; elle diminue par des évacuations de vents.

Roulemens de vents, comme s'il y avait diarrhée, avec douleurs vives dans les fosses iliaques; assoupissement et nausées; points aigus qui traversent l'abdomen d'un flanc à l'autre, et douleur dans la région du foie.

Fréquentes envies d'aller du ventre, tenesme et douleurs aiguës dans le rectum, selles purement muqueuses, involontaires pendant le sommeil; souvent accompagnées d'une grande quantité de vents fétides.

Tenesme de la vessie ; fausses envies d'uriner ; les urines partent involontairement ; douleur en urinant, ou avant, et après ; urines copieuses, brunes, claires, mais se troublant promptement ; elles coulent lentement, le matin, comme si le canal était trop étroit.

Prurit à l'orifice de l'urèthre et autour du gland ; boutons avec démangeaison sur le prépuce ; forte érection au réveil sans désirs ni pensées lubriques ; violens désirs et fortes érections ; plusieurs pollutions, la même nuit, dans des rêves lubriques ; abattement le matin ; flaccidité des testicules, quoiqu'il n'y ait point eu de pollutions nocturnes.

Haleine fétide ; étternuement ; catarrhe de poitrine ; voix rauque et toux sèche ; toux nocturne et pendant le sommeil ; toux chez les enfans après le vagissement ; crachement de sang ; toux qui provoque le vomissement, qui semble briser les côtes, ou qui donne des points dans les flancs.

Petite toux avec chatouillement à la partie inférieure du larynx, même le matin ; respiration gênée ou précipitée ; douleur sternale ou sur des points divers de la poitrine ; il semble, surtout dans le mouvement, que les diverses pièces osseuses de la poitrine aient été luxées ou tirillées dans leurs articulations ; une masse de sang semble amassée sur la poitrine, le matin, et se dissiper plus tard par le mouvement ; gêne et oppression de poitrine.

Palpitations, ou plutôt convulsions du cœur ; douleur comme s'il était comprimé ; les mouvemens de cet organe sont d'abord précipités, puis ils se ralentissent subitement.

Douleur au sacrum, comme s'il était brisé, et le long de la colonne vertébrale, comme si elle ne pouvait soutenir le corps; point entre les épaules, pénétrant dans la poitrine en marchant; points de même nature aux aisselles; douleur, comme d'un coup violent sur les épaules et comme de rhumatisme au dos et sur les bras; ils font mal comme s'ils étaient fracturés ou fortement contus; lassitude et impossibilité de fléchir les doigts; les articulations semblent luxées, il y a des douleurs vives de même qu'au poignet. Les veines des mains sont gonflées, le pouls est plein; fièvre.

Crampes aux doigts de la main gauche.

Douleurs de luxation dans les lombes; points aigus dans les extrémités inférieures, surtout dans les cuisses, en marchant, comme s'il y avait plaie; douleur dans les genoux, parfois avec faiblesse subite; ils sont sensibles au toucher comme s'ils étaient traversés par des aiguilles.

Douleur arthritique à un pied, avec un peu de fièvre, le soir; douleur lancinante comme d'une plaie ou de luxation aux jambes, sur le dos du pied, au talon et à la partie inférieure du pied; la marche est pénible.

Douleur comme de goutte, avec rougeur, le soir, à l'articulation du pied, et avec un engourdissement de luxation; points particuliers et douleur pulsative aux gros doigts des pieds.

Exaltation générale de la sensibilité; les articulations et la peau donnent des douleurs aux moindres mouvemens.

Abattement de tous les membres ; ils font mal lorsqu'on veut les mouvoir, comme dans la paralysie par contusion ; vibration douloureuse dans tous les membres, le corps étant dans la station, ou lorsqu'il est secoué comme dans une voiture.

Inquiétude, fourmillement et pression dans une partie blessée ou contuse ; sensation comme si tout le corps était trop étroitement serré par des ligatures ; palpitation convulsive des muscles arrivant subitement dans presque toutes les parties du corps, surtout aux extrémités.

Douleurs aiguës sur la presque totalité du corps, particulièrement sur les extrémités qui paraissent contuses après avoir marché ; sur la fin du jour, les pieds manquent et les genoux fléchissent ; lassitude, pesanteur, chute des forces ; à peine un membre peut-il être remué.

Bâillemens fréquens dans la soirée sans véritable sommeil ; somnolence ; le sommeil arrive plus tôt que de coutume ; il est tellement agité par des rêves, qu'il ne semble pas qu'il y en ait eu ; rêves effrayans de foudre, d'éclairs, de morts, de sépulture, etc. ; cris, terreurs, babil et réveil, souvent sans avoir conscience de ses rêves.

Veille par insomnie jusqu'au milieu de la nuit, avec démangeaison et élancées à la peau, quelquefois avec une angoisse semblable à celle que donne une trop forte chaleur.

Fréquent réveil par une pollution ou par une chaleur particulière à la tête, qui laisse de l'angoisse ou la crainte d'une apoplexie.

Au lit, le matin, froid qui dure tout l'avant-midi ; refroidissement intérieur qui dure jour et nuit sans procurer de tremblement ; froid, surtout le soir ; sentiment de froid qui saisit tout le corps, quoiqu'on se tienne bien au chaud.

Soif et chaleur sèche au lit ; impatience à supporter la chaleur ; besoin d'air libre ; soif sans chaleur externe et avec peu de dilatabilité des pupilles.

Fièvre matinale : froid, puis chaleur ; fièvre intermittente avec douleur des os, comme s'ils étaient trop serrés par leur périoste ; fièvre : frisson qui s'étend sur tout le corps et dans la tête, avec rougeur et chaleur à la face, et sentiment de meurtrissure sur les lombes et la partie antérieure du bras ; petits accès d'angoisses se répétant avec chaleur générale ; fréquentes sueurs nocturnes sur tout le corps, avec angoisse.

Fièvre : pandiculations, soif ardente avant le froid ; elle persiste pendant la chaleur, et on boit fréquemment.

Bouillonnement du sang ; le soir, on sent partout le battement des artères ; face brûlante et chaleur agréable sur le reste du corps ; grande chaleur interne, les pieds et les mains étant froids, et avec un frisson général.

Chaleur douce le matin au réveil.

Tristesse, anxiété, hypochondrie ; paresse et lenteur dans les affaires ; elles ennuient : inquiétude, irritabilité ; grande sensibilité ; frayeur et crainte pour des bagatelles ; découragement ; indifférence ; bizarrerie ; humeur acariâtre ; disposition à pleurer ;

caractère méticuleux, crainte des maux à venir, désespoir (1).

A la suite du tableau dont nous venons de présenter un extrait fidèle, Hahnemann place celui des phénomènes pathologiques produits par l'*arnica*, et observés avant lui par divers praticiens. Nous allons rapporter les plus saillans, ceux qui peuvent être une addition réelle aux précédens, et nous laisserons ceux qui n'en sont qu'une répétition ou une confirmation.

Vomissement de sang coagulé (De La Marche; *Dissertatio de arnica vera*).

Excrémens sanguinolens et purulens (Pelargus).

Hœmorrhôides borgnes (Collin, *Observ. circa morb.*)

Crachement de sang (Tuessink).

Sueur rouge de la poitrine (Vicat, *Mat. méd.*)

Secousses comme d'électricité (Collin).

Coups dans le corps comme d'électricité (Crichton).

Tel est l'ensemble des maux que peut produire l'*arnica*; ensemble effrayant pour le vulgaire, mais bien satisfaisant pour le médecin homœopathe qui saura utiliser sa force active et qui trouvera en elle un moyen d'attaquer et de détruire tout autant de phénomènes pathologiques survenus spontanément. Ne suffit-il pas, cet ensemble, pour justifier la qua-

(1) Extrait de la *Matière médicale pure*, de S. Hahnemann; traduct. latine des docteurs Stapf, Gross et George de Brunnow.

lification de polychreste (1) qui lui a été donnée par Hahnemann? Examinons.

Le nosologiste pourra-t-il méconnaître des symptômes qui constituent certaines affections fluxionnaires de la face, avec gonflement des glandes sous-maxillaires et cervicales; une odontalgie particulière; l'état que présentent à leur invasion certains accès fébriles, par lesquels débutent bien des maladies jusqu'ici regardées comme fort graves? *Sentiment de soif et de sécheresse à la bouche, avec froid dans les extrémités.*

Pourrait-il présenter un tableau plus exact de bien des affections dites gastralgiques, gastro-entéralgiques, bilieuses, gastriques, que celui qu'offrent les effets pathogénétiques de *l'arnica* sur les voies digestives? Décrirait-il mieux les hémorragies de l'estomac (*hœmatemesis, melœna*), les diarrhées muqueuses, les coliques venteuses?

Les voies urinaires ne sont pas moins bien partagées; l'action de notre médicament se fait sentir sur elles non moins fortement que sur le tube intestinal, et bon nombre de leurs affections trouveront en lui un puissant antidote à l'action de l'agent pathogénétique qui les aura produites.

Si nous arrivons à la poitrine, nous voyons la description exacte de plusieurs de ces affections dites fausses pleurésies, des toux nocturnes, de ces petites toux sèches avec chatouillement à la partie inférieure

(1) Hahnemann a nommé polychrestes un certain nombre de médicamens dont les effets sont nombreux et variés, tels la *belladonna*, la *nux vomica*, la *pulsatilla*, etc.

du larynx, qui persistent le matin après le réveil ; des crachemens de sang, des palpitations et convulsions du cœur, et des douleurs à la région qu'occupe cet organe qu'on a souvent dites *angine de poitrine*.

En suivant le tronc et les extrémités, nous trouvons de nombreuses variétés de ces indéfinissables douleurs qui ont été appelées lombago, rhumatisme, goutte, rhumatisme gouteux, etc., qui se font sentir sur les parties musculaires, comme sur les articulations.

Mais, ce qui est surtout à noter et ce qui justifie la qualification de *panacea lapsorum*, c'est le tracé fidèle qu'on retrouve dans l'ensemble du tableau des affections accidentelles résultant de coups, contusions, fractures, luxations et entorses ; c'est cet état particulier de froid général, frisson, tremblement même, qui suit immédiatement l'action des violences extérieures exercées sur l'homme sain ; ce froid du corps et dans la tête, avec chaleur de la face, qu'on voit fréquemment après une opération douloureuse ; en un mot, cet état particulier à la suite duquel arrive, par réaction de l'organisme, la fièvre traumatique, fièvre dont l'intensité est toujours en raison directe de l'intensité et de la gravité de ce même état.

C'est cette précieuse faculté de notre polychreste, que nous allons chercher à mettre en plus grande évidence, en montrant, par des observations, les avantages immenses que peut tirer le chirurgien homœopathe pour prévenir les fièvres traumatiques et réduire à leur plus grande simplicité toutes les lésions

extérieures auxquelles est exposée notre frêle économie.

PREMIÈRE OBSERVATION.

En juin dernier, je fus appelé à donner des soins au jeune M., enfant de 10 ans, dont le bras gauche venait de passer dans toute sa longueur dans l'engrenage d'une usine, dont un autre enfant avait mis la roue principale en mouvement par le poids de son corps.

Le jeune malade se présente à moi dans l'état suivant demi-heure environ après son accident : froid général, frissons et presque tremblement des extrémités, forts malaises généraux, angoisses précordiales, astriction et fort sentiment de pression sur les fausses côtes aux insertions du diaphragme, oppression de poitrine, respiration gênée et par saccades, chaleur à la face avec sentiment de froid dans la tête; le bras, depuis le poignet jusqu'à l'épaule, était contus au plus haut degré, sans fractures ni luxations; le coude était dénudé d'épiderme dans toute sa face externe.

Le bras fut pansé avec des compresses trempées dans un liquide composé comme suit : alcool 4 onces; teinture d'arnica (racine), 10 gouttes, exactement mêlées à l'alcool, par plusieurs secousses; eau commune 8 onces; les compresses furent contenues par une simple bande, et le malade, mis au lit. Demi-heure après, il avala *arnica* $\frac{iii}{v}$, et le bras fut arrosé deux fois, dans la soirée et la nuit, avec ce qui était resté de la liqueur préparée.

Le malade fut assez bien pendant les sept premières heures de son accident, puis, la nuit étant venue, et même étant déjà avancée, il fut souffrant jusqu'après le lever du soleil, le lendemain; il dormit de nouveau, et après quelques heures de calme et de bon repos, il se réveilla avec le bras lourd et gonflé, mais sans douleur et sans fièvre. Il se leva à deux heures après midi (vingt-quatre heures environ après l'accident), ne souffrant que quand il voulait mouvoir les parties malades, et il fut s'amuser avec ses camarades, en tenant son bras suspendu à son cou. Le gonflement augmenta encore, de larges et nombreuses ecchymoses parurent sur tout le membre, et, sans autres moyens qu'un régime doux et peu substantiel pendant quelques jours, tout se dissipa sans aucune fièvre.

DEUXIÈME OBSERVATION.

Le 10 juillet 1832, G. D., homme vigoureux et bien constitué, âgé de 44 ans, tomba du haut d'une échelle appuyée contre un cerisier; il se foula le poignet (il y avait demi-luxation), et l'échelle, qui le suivit dans sa chute, lui cassa le radius du même bras, à trois pouces environ au-dessus de l'articulation.

Une heure environ après l'accident, toutes les parties furent remises en place, et contenues avec un appareil convenable, humecté de la liqueur qui a été indiquée dans l'observation précédente, et l'arnica fut donnée intérieurement $\frac{\text{.....}}{\text{IV}}$. Il était 5 heures du soir; le malade se mit au lit, où il s'endormit pres-

que immédiatement, puis, quelques heures après, il fut réveillé par des douleurs assez vives qui le fatiguèrent, surtout le lendemain de grand matin. Il dormit derechef, puis il se leva, et il fut, avec son bras suspendu, utiliser l'autre à arracher des mauvaises herbes dans son jardin. L'enflure devint considérable, et le troisième jour, l'appareil se trouva trop serré, ce qui donnait de la douleur; mais il ne s'était développé aucune fièvre. Tout fut remis en état convenable sans nouvelles applications, ni remède intérieur, et le malade put être débarrassé de tout appareil, le trente-septième jour de son accident, sans en avoir passé un seul au lit.

TROISIÈME OBSERVATION (1).

Un homme déjà avancé en âge s'étant cassé deux côtes en tombant, les extrémités des os fracturés pénétrèrent dans la poitrine, blessèrent le poumon, et occasionnèrent un énorme emphysème. Les os furent remis en place au moyen d'un appareil convenable, et je fis prendre au malade *arnica*, une goutte de la sixième dilution.

L'emphysème disparut dans quelques jours; les os se consolidèrent rapidement, et de la manière la plus complète, sans qu'il se manifestât la plus petite apparence de fièvre : quatre semaines après son

(1) Les observations suivantes sont extraites des *Annales de clinique homœopathique*, t. II, p. 400, et appartiennent au docteur Tietze.

accident le malade put reprendre ses travaux de campagne.

QUATRIÈME OBSERVATION.

Un jeune homme s'étant cassé une jambe, la réduction fut faite et les parties contenues par un appareil convenable; puis je lui administrai, comme au précédent malade, une goutte d'*arnica* II.

Le membre se gonfla et une forte ecchymose se manifesta sur le tibia, à l'endroit de la fracture. On humecta, à diverses reprises, les linges de l'appareil avec un liquide composé de demi-livre d'eau distillée, autant d'alcool, et vingt-quatre gouttes d'*arnica* exactement mélangées.

Il ne se manifesta point de fièvre; le gonflement et l'ecchymose disparurent dans l'espace de 10 à 12 jours, et la guérison fut prompte, quoique le malade ne se soignât pas convenablement. Une seconde dose d'*arnica*, semblable à la première, fut donnée le douzième jour après cet accident.

CINQUIÈME OBSERVATION.

Un homme fort âgé s'étant fait à la partie postérieure de la jambe, avec le soc d'une charrue, une plaie de trois pouces de large avec section presque totale du tendon d'achille, je lui administrai une goutte d'*arnica* II, et huit jours après, trois globules saccharins d'*arnica* $\frac{iii}{ii}$. Je fis panser la plaie avec l'alcool aqueux, préparé comme pour le cas précédent, et

cette plaie par déchirement fut guérie en 15 jours, sans apparence de fièvre ni d'inflammation.

SIXIÈME OBSERVATION.

Un homme âgé se cassa une cuisse ; j'en fis la réduction et appliquai un appareil ; puis je lui fis prendre *arnica* $\frac{\text{m}}{\text{II}}$, et huit jours après, encore *arnica* $\frac{\text{m}}{\text{II}}$. Il n'y eut ni fièvre, ni douleur, ni symptôme anormal.

SEPTIÈME OBSERVATION.

Un valet d'écurie, adonné à la boisson, tomba sous les roues d'un char, qui lui emporta la peau et les muscles de la moitié du front, et lui fendit la paupière supérieure ; l'os jugal était fortement contus ; une fente profonde se voyait à la racine du nez.

Il reçut *arnica* II intérieurement, et les pansements furent faits avec l'alcool aqueux et la teinture d'*arnica* ; il fut totalement guéri dans trois semaines, sans fièvre ni inflammation.

HUITIÈME OBSERVATION.

Le docteur Tietze s'exprime encore ainsi : Je traite actuellement, depuis trois semaines, une femme de 72 ans, qui s'est cassé un bras près de l'articulation scapulaire ; le pouls n'a jamais indiqué de fièvre, ni d'état inflammatoire ; les os commencent à adhérer, et la malade, naturellement faible et émaciée, est aussi bien que son état le permet.

Elle a pris l'*arnica* tous les huit jours, et il a été

fait des applications avec l'alcool aqueux et la teinture d'*arnica* pendant les huit premiers.

Il est à regretter que le docteur Tietze, en nous donnant ses observations, se soit restreint dans un laconisme qui peut donner lieu à des objections ou observations; mais pour l'homme impartial qui voudra examiner les faits avec bonne foi, pour celui qui ne voudra que la vérité, et qui aura à cœur de ne pas laisser passer inaperçue une assertion dont les conséquences sont si précieuses pour l'humanité, ne sont-elles pas suffisantes?

Le chirurgien sage qui aura le désir de rendre fructueuse une belle opération en prévenant la fièvre et les maux qu'elle entraîne, pourra-t-il ne pas s'estimer heureux de trouver de tels antécédens, des données aussi précieuses?

La puissance spéciale, particulière jusqu'ici à l'*arnica* d'être homœopathique aux effets des violences extérieures, suffirait seule pour rendre ce médicament un des plus précieux (1); mais, comme nous l'avons vu, elle n'est qu'une partie de sa puissance générale, et, autant qu'aucun autre, il justifie la qualification de polychreste.

Après avoir fait ressortir les cas de maladie dans lesquels le praticien peut user utilement de l'*arnica*, il nous reste à lui montrer ceux où elle peut nuire.

(1) Le *conium maculatum* est quelquefois homœopathique aux effets des violences extérieures sur certains organes glanduleux, les testicules, les seins.

La faculté qu'elle a de produire du froid, des frissons et tremblemens, des horripilations, et cette astriction particulière à la peau qu'on nomme chair de poule, rend ce médicament nuisible lorsque l'état opposé se présente, lorsqu'il y a inflammation et chaleur forte à la peau. D'où il résulte que s'il est précieux pour prévenir l'état inflammatoire, il ne doit plus être administré lorsque celui-ci est développé.

Son action, même à des doses passablement fortes, ne dure pas au-delà de six à sept jours, et malgré cela il est souvent un intermédiaire utile à placer entre deux antipsoriques dans les maladies chroniques.

On emploie de préférence la teinture de la racine, et on la porte à la neuvième ou douzième dilution, III^e ou IV^e puissance (1).

P. D.

TABLEAU COMPARATIF

DES

SYMPTOMES ODONTALGIQUES DES SUBSTANCES
APSORIQUES.

Le tableau suivant est fait sur le plan du *Répertoire des médicamens antipsoriques*, du docteur de Bönningshausen, dont l'ordonnance nous a paru excellente pour faciliter aux praticiens la recherche des

(1) Hahnemann prescrit maintenant de ne se servir que de la dose d'*arnica* $\frac{\dots\dots}{X}$.

symptômes. Il est borné spécialement aux affections des dents, et il nous a paru devoir être de quelque utilité pour les praticiens qui désireraient faire des expériences sur l'homœopathie, soit parce que les douleurs odontalgiques se présentent très-fréquemment, soit parce que leur nature permet d'expérimenter sans inconvénient pour le malade, ce qui n'est pas toujours le cas dans les autres affections. Les symptômes sont classés sous quatre chefs principaux : 1^o suivant la nature de la douleur ou de l'affection ; 2^o suivant les causes d'exacerbation et de rémission ; 3^o suivant les symptômes concomitans ; 4^o enfin, suivant le moment de leur apparition. — Les substances indiquées en lettres italiques produisent tel ou tel symptôme d'une manière plus marquée, plus caractéristique.

Il ne faut pas croire toutefois que ce tableau puisse remplacer entièrement la matière médicale pour le choix d'un remède. Il ne doit être considéré que comme un indicateur, un répertoire, et le praticien consciencieux devra toujours, après y avoir puisé ses indications pour un cas spécial, prendre en main la matière médicale pour achever son examen jusque dans les nuances les plus délicates.

Il est difficile qu'un résumé de ce genre soit entièrement exempt d'inexactitudes. Ce n'est qu'à la longue, et en consultant tous les résultats de l'expérience, que l'on pourra donner à cette espèce de répertoire toute la perfection désirable. Tel qu'il est, et comme un premier essai, nous espérons qu'il sera bien venu de nos lecteurs.

TABLEAU COMPARATIF DES SYMPTÔMES ODONTALGIQUES DES
SUBSTANCES APSORIQUES.

§ I. *D'après la nature des sensations.*

ALLONGEMENT DES DENTS. Arnic. (sans douleur); bryon.; camphor. (avec douleur); canthar.; capsic.; chamom.; clemat. (avec douleur); coccul.; laurocer.; magnes. (aimant); ratan.; rheum; rhus; sabin.; staphys.; verat.

— *Dents cariées.* Coccul.; rheum; rhus.

— *Molaires.* Helleb. (infér.); laurocer. (infér.); ratan.; spongia (infér. droite).

— *Incisives.* (Bellad.); coccul.; ratan. (supér. gauche.)

BATTEMENS; PULSATIONS. Angust; arnic.; camphor.; china; datura; magn. arct; paris; platin.; ratan.; sabadil.; spigel.

— *Dents cariées.* Angust; magn. arct; ol. anim.

— *Molaires.* Platina.

— *Incisives.* Camphor.; ratan. (sup. g.).

— *Canines.* Camphor.

BOURDONNEMENT (brummen, sumsen). Hyosc.; menyanth. (supér.).

— *Incisives.* Teucrium.

CARIE DES DENTS. Plumb.; sabad.; staphys.

COULEUR NOIRE DES DENTS. Mercur.; plumb.; staphys.

DOULEUR.

ABCÈS (comme d'un). (Geschwürigkeitsschmerz). Bellad.; euphorb.; nickel (mol. inf. g.).

ECORCHURE (comme d'une). (Wundheitsschmerz). Bellad.; bryon.; cina; colchic.; ignat. (mol.); magnes (incisive inf.); nux; rhus.

BRULANTE. Spongia (mol. sup. g.).

CUISANTE (beissen). Coccul. (mol. sup. et inf.); rhodod. (incisive).

FOUILLANTE (wühlen, graben). Ambra; castoreum (comme un ver); china; ignat.; ledum (infér.); nux; platin.; pulsat.; ratan.; rheum; rhus; ruta; seneg.

— *Dents cariées*. Platin.; rheum.

— *Molaires*. Ambra (inf.); castor. (sup. dr.); china (sup.); gratiol.; laurocer. (inf.); ratan. (inf.); senega (supér. gauche).

— *Incisives*. Ignat.; platin.

LACÉRANTE (reissen). Arnic.; bellad.; bryon.; canthar.; castor.; chamom.; china; colchic. (inf. g.); cyclam.; gratiol.; helleb.; hyosc.; indigo; ipecac.; laurocer.; merc.; nickel; nicotian; nux; oleand.; ol. anim.; phelland.; plumb.; pulsat.; *ratan.*; rhodod.; sabin.; sambuc.; spigel.; staphys.; teucrium; verbascum; viola odor.

— *Dents cariées*. Bellad.; castor.; canthar.; nux; ol. anim.

— *Molaires*. Arnica (sup.); castor. (sup. dr.); chamom. (mâch.); china (sup.); colchic. (sup. et inf.); cyclam.; gratiol.; helleb.; laurocer. (inf. dr.); nicot. (inf. dr.); nickel (inf. dr. et g.); nux (mâch. inf. et sup.); oleand.; phelland.; ratan. (inf. et sup. dr.); rhodod. (inf. et sup. dr.); sambuc. (mâch. inf. et sup.); verbasc. (dr. et g.).

— *Incisives*. Indigo (inf.); teucr. (inf. dr.).

— *Canines*. Castor. (sup. dr.); indigo (inf. dr. et g.); laurocer. (sup.).

PALPITANTE OU VIBRANTE (zucken). Bellad.; bryon.; castor.; clemat.; hyosc.; laurocer. (inf.); merc.; *nux*; plumb.; pulsat.; ratan.; rhus; sabin.; spigel.; thuja.

— *Dents cariées*. Hyosc.; rhus; sabin.; thuja.

— *Molaires*. Bryon. (sup. et inf.); castor. (inf. dr.); plumb. (inf.); pulsat.; ratan.

— *Canines*. Rhus.

- PERÇANTE** (bohren). Castor. (dr.); gratiol.; laurocer.; nickel;
nux.
- *Molaires*. Gratiol.; laurocer. (inf.); nickel (inf. dr.).
- *Canines*. Castor. (sup. dr.).
- PIQUANTE**. Acon.; ambra; bellad.; bryon.; canthar.; china;
clemat.; cofea; cyclam.; drosera; euphorb.; euphras.;
gratiol.; helleb.; indigo (sup. g.); ledum; merc.; ni-
cotian.; nux; ol. anim.; phelland.; pulsat.; rhodod.;
rhus; sabad.; sambuc.; squilla; staphys.; thuja; valer.
- *Dents cariées*. Ambra; bellad.; cyclam.; nicot.
- *Molaires*. China (sup. dr.); clemat. (sup. g.); euphorb.
(sup. et inf. g.); gratiol. (sup.); helleb. (sup. et inf.
dr.); ol. anim. (sup.); phelland.; rhodod. (g.); sa-
bad. (inf. dr. et g.); staphys. (inf. dr.).
- *Incisives*. China; nux (sup.); rhodod.; spong. (sup.).
- *Canines*. Rhus; squilla (sup.).
- PRESSION** (comme de). Acon.; ambra; bismuth.; china;
colchic.; euphorb.; guaiac.; (ledum); magnes; rho-
dod.; rhus; staphys.; verat.
- *Molaires*. Acon. (sup. g.); ambra (inf.); bismuth.;
china (sup. et inf. dr.); colchic. (inf. g.); euphorb.
(sup. g.); rhodod. (sup.); rhus (inf.); verat. (sup.).
- *Incisives*. (Ledum) (sup. et inf. g.); magn. artc. (sup.
dr.); staphys.; taraxac.
- RONGEANTE** (nagen, fressen). Castor (mol. inf. dr.); can-
thar.; indigo (mol. sup. dr. et g.); laurocer. (inf. dr.);
nickel (mol. inf. dr.); thuja (dent cariée).
- SOURDE**. Chelidon. (mol. inf. g.); clemat.; hyosc. (mol.
sup.); platina (mol. inf. g.).
- TIRAILLANTE** (ziehen). Ambra; angust.; bellad.; bryon.;
caladium; canthar.; capsic.; chamom.; china; cle-
mat.; cofea; colch.; hepar.; hyosc.; magn. arct. et
austral.; mercur.; nicotian.; nux; oleand.; ol. anim.;
ol. terebinth.; paris; platina; pulsat.; rhodod.; sa-
bad.; sabina; spigel.; staphys.; teucrium; thuja; va-
lerian.

- *Dents cariées*. Hepar.; magn. act.; paris; platin.; sabin.; spigel.; staphys.
- *Molaires*. Ambra; angust. (sup.); bellad. (sup. dr.); bryon. (sup.); calad. (g.); china (sup.); (cofea, sup. g.); oleand.; platin.; plumb. (inf.); rhodod.; inf. dr.); teucr. (g. et dr.).
- *Incisives*. Angust. (sup.); china; colchie.; magn. arct.; mercur.

TRANCHANTE. (schneiden) bellad.; camphor. (incis. et canin.); rhus.

EBRANLEMENT DES DENTS. Arnic. (sans douleur); bryon.; camphor. (avec douleur); chamom. (sans douleur); chelidon.; china; coccul.; (drosera); hepar; hyosc.; ignat.; magn. arct.; mercur.; nux; *oleand.* (sensation); plumb.; pulsat.; rheum; rhus; staphys.; verat.

— *Dents cariées*. Coccul.; hepar.; rheum; rhus.

— *Molaires*. Chelid. (inf. g.); rhus.

— *Incisives*. Ignat. (avec douleur sourde); *rhus*.

FOURMILLEMENT (kriebeln). Chamom. (sup.); castor. (inf. g.); indigo (incis. inf. dr.); rhus.

FROID (sensation de). Asar. (incis. sup.); droser. (incis.); gratioli. (mol. et incis.); ol. anim.; ratan (mol.); rheum (mol. g.; incis.); spigel (sup.).

GRINCEMENT DE DENTS. Bellad.; cicuta; datura; mercur.; veratr.

PESANTEUR (sensation de). Coccul. (incis.); sabina (dent cariée); veratr. (mol. sup. g.).

PRURIT. Clemat.; indigo (incis. inf.); paris; phelland.; spong. (sup. et inf.); staphys. (mol. inf. dr.).

PUANTEUR DES DENTS. Plumb. (cariées).

SAIGNEMENT. Ambra; bellad. (dents cariées); tarax.

SENSATIONS DIVERSES.

Comme si on *arrachait* la dent. Bryon.; cyclam.; euphorb.; ipecac.; magn. arct.; nickel.

Comme si on *brisait* la dent. Ignat. (mol.); sabina.

Comme de dents *émoussées*. Capsic. ; mercur. ; spong. ;
staphys. ; taraxac.

Comme si on *enfonçait* les dents dans leurs alvéoles.
Rhus.

Comme d'un corps *étranger* entre les dents. Ranuncul. (mol. inf. dr.) ; spongia.

Comme si la dent était très-grosse. Nickel.

Comme si on *râclait* les racines de la dent avec un
couteau. Arnica.

SENSIBILITÉ DES DENTS. Colchic. (digit. incis.) ; oleand. (mol.) ;
senega (incis. inf.).

SERREMENT (sensation de). (Klamm.) magn. arct. (mol.
inf. dr.) ; platin. ; spigel. (mol. sup.).

§ II. *D'après les circonstances.*

a) Exacerbation.

AIR (froid) DANS LA BOUCHE. *Bellad.* ; bryon. ; cina ; hyosc. ;
magn. ; magn. arct. ; mercur. ; *nux* ; phelland. ; pul-
sat. ; sabin ; seneg. ; spigel ; staphys.

AIR FROID SUR LA JOUE. China ; pulsat.

AIR LIBRE (à l'). Ambra ; bellad. ; castor. ; chamom. ; *nux* ;
sabina (en marchant) ; *staphys* (en marchant même
la bouche fermée).

APPLICATION FROIDE SUR LA JOUE. Pulsat.

ASSIS (en étant). Magn. arct.

BAISSANT (en se). Magn.

BOISSON CHAUDE. Bryon. ; *chamom.* ; droser. (après) ; magn.
arct. et aust. ; mercur. ; *nux* ; pulsat. ; rhus.

BOISSON FROIDE. Bryon. ; castor. ; chamom. ; cina ; magn. ;
mercur. ; *nux* ; paris ; pulsat. ; rhus ; *spigel.* ; *staphys.*

BUVANT (en). *Chamom.* ; sabin. ; scilla.

BU (après avoir). *Chamom.*

CAFÉ. Chamom.

CARIE DES DENTS (par la). Ambra; hepar.; magn.; nux; rhus; sabin.; spigel.; *staphys*.

CHALEUR EN GÉNÉRAL. Ambra; paris; pulsat.

— de la chambre. Hepar.; nux; rhodod.

— du lit. Pulsat.; sabin.

CHALEUR ET FROID INDIFFÉREMMENT. Helleb.; scilla.

CONTACT DES ALIMENS. *Bellad.*

— des miettes dans la dent. Castor.; clemat.; *nux*; *staphys*.

CONTACT DE LA LANGUE. Castor.; ignat.; nux; phelland.; rhus.

COUCHÉ (en étant). *Clemat.*; magn. arct.

— du côté non douloureux. *Bryon.*

— sur le côté droit. Spigel.

FROID EN GÉNÉRAL. Castor.; paris; plumb.

LECTURE (pendant la). Ignat.

LEVANT (en se) DU LIT. Platin.

LIT (au). Ambra.; bryon.; clemat.

MACHOIRE (en ouvrant la). Chamom.

MANGER (pendant le). Arnic.; *bryon.*; canthar.; castor.; coccul.; euphorb.; hepar.; laurocer.; magn. arct.; mercur.; phelland.; pulsat.; ratan.; sabin.; scilla; *staphys*.; thuja.

— (après le). Ambra; *bellad.*; *bryon.*; *chamom.*; ignat.; magn. arct.; mercur.; *nux*; ol. anim.; sabin.; *spigel.*; *staphys*.

MARCHANT (en). Sabad.; sabin.; *staphys*.

MASTICATION. *Bryon.*; *china*; colchic.; euphorb.; hyosc.; ipecac.; magn.; nux; pulsat.; rhus; sabin.; spong.; *staphys*.; taraxac.; teucrium; veratr.

MENSTRUATION. Laurocer. (pendant).

MOUVEMENT. Sabad.; *staphys*.; bryon.

ORAGE (avant). *Rhodod.*

PRESSION SUR LA DENT. (Arnica.); chelidon.; clemat.; euphorb.; nickel; nux; rhodod.; *staphys*.

- DES DENTS SUP. ET INFÉR. Castor.; cofea; colchic.;
guaiac; helleb.; hepar; nicot.; nickel; *staphys*.
REPOS. Bryon.; clemat.
RÉVEIL (au). Nux.
TABAC (fumé). Bryon.; china; clemat.; sabin.; spigel.
THÉ. Thuja.
TRAVAIL D'ESPRIT. Bellad.; nux (voy. *Lecture*).
TOUCHER (voy. *Contact, Pression*). China; pulsat.

b) Rémission des Symptômes.

- AIR (froid) DANS LA BOUCHE. Clemat.; nux.
— Sur la joue. Pulsat.
AIR LIBRE. Bryon. (en marchant); hepar.; magn. arct. (en
marchant).
APPLICATION CHAUDE SUR LA JOUE. Nux.
— froide sur la joue. Angust. (du doigt. palliat.); rhus.
ASSIS (en étant) sur le lit. Merc.; rhus.
BOISSON CHAUDE. *Castor*.
— froide. Bryon. (palliat.); clemat. (dent cariée pal-
liat.); lauroceras.
CAMPÈRE. *Castor*.
COUCHÉ (en étant). Bryon.; indigo; spigel.
— du côté douloureux. Bryon.
FROID EN GÉNÉRAL. Ambra (palliat.);
LEVANT (en se) du lit. *Oleand.*; sabina.
LIT (le soir en se mettant au). Mercur.; nickel.
MANGER (pendant le). Chamom.; bellad.; magn. arct.;
rhodod.
— (après le). Ambra.
MARCHANT (en). Bryon. (à l'air libre); magn. arct.; paris.
MASTICATION. Bryon.
MOUVEMENT (voyez *Marche*).
PRESSION SUR LA DENT. China (palliat.); indigo (id.); laurocer.

— SUR LA JOUE. Clemat (palliat. avec un linge); nico-
tian.; ol. anim.

— DES DENTS SUP. ET INF. China; (cofea); euphorb.;
indigo (palliat.).

REPOS (voyez *Couché*). Bryon.; spigel.

SOMMEIL (pendant le). Merc.; nux.

TABAC FUMÉ. Spigelia (?); mercur.

TOUCHER (voyez *Contact*, *Pression*).

VINAIGRE. Pulsat.

§ III. *D'après les symptômes accompagnans.*

AGITATION (au lit). Clemat.

AMYGDALES (inflamm. des). Veratr.

CHALEUR. Rhus.

— A LA TÊTE. Rhus.

— AU VISAGE. Staphys.

— AUX JOUES. Chamom.; magn. arct.; oleand.

CLAVICULE. Rhus.

COU. Bryon (muscles du); nux (taches rouges extér.).

ENCHIFRÈNEMENT. China.

ENDUIT MUQUEUX DES DENTS. Arnic.; plumb.

FLUXION (de la joue). Bellad.; canthar. (avec inflamm.);
magn. arct. (avec roug. et chal.); staphys.

FAIBLESSE. Clemat. (des membres); veratr.

FRISSON. Euphorb.

FRONT. Rhus (sueur).

GENCIVES (enflure des). Ambra; *chamom.*; magn. arct.;
mercur., nux, pulsat.; staphys.

— (sensation de crampe aux). *Staphys*.

GLANDES DU COU. NUX.

— SOUS-MAXILLAIRES. Camphor.; sadabil.

GOUT (à la bouche). Rhus; spigel.

INSOMNIE. *Bellad.*; nickel; ratan.

JOUES. Bryon.; *chamom.* (roug. et chal.); magn. arct. (id.);

- nux (taches rouges) ; oleand. (chal.) ; rhus ; sambuc ;
taraxac.
- JUGAL (os). Indigo.
- MACHOIRES. Canthar. (inf.) ; chamom. (muscles des) ; lau-
rocer. (angle. inf. g.) ; magn. (muscles) ; spigel. ;
staphys. (muscles).
- OREILLES. Bellad. ; bryon. ; chamom. ; clemat. ; mercur. ;
nux ; ol. anim ; ratan. ; rhodod. ; sabad.
- PENSER (impossibilité de). Clemat.
- SALIVATION. Chamom. ; clemat. (aqueuse).
- SOIF. Chamom.
- SOURCILS. Laurocer. ; taraxac.
- SUEUR. Clemat. ; hyosc.
- AU FRONT. Rhus.
- A LA TÊTE. *Chamom.*
- SYNCOPE. China.
- TEMPES. Clemat. ; hyosc. ; magn. ; magn. arct. ; nux.
- TÊTE. Clemat. (au sommet) ; euphorb. ; gratiol. ; mercur. ;
nux ; rhodod. ; staphys. ; veratr.
- (sang porté à la). Hyosc.
- URINES (fréquentes). Oleand.
- VISAGE. Castor. ; ledum ; staphys. (muscles) ; veratr. (en-
flure et rougeur après l'odontalgie).
- VOMISSEMENT (envie de). Oleand.
- YEUX. Chamom. ; china ; clemat. ; magn. arct. ; magn. austr. ;
nux ; sambuc.

§ IV. *D'après le moment du jour ou de la nuit.*

- MATIN. Antim. ; bryon. ; china ; drosera ; hyosc. ; ignatia ;
mercur. ; nux ; platin. ; plumb. (ranunc.) ; ratan. ;
thuja.
- AVANT MIDI. Paris.
- APRÈS MIDI. Canthar. ; castor. ; indigo ; magn. arct. ; paris ;
(pulsat.) ; spigel.

SOIR. Ambra ; angust. (au lit) ; bellad. ; bryon. ; canthar. (au lit) ; castor. ; helleb. ; hepar. ; ignat. ; indigo ; mercur. ; nickel ; nux ; pulsat. ; ratan. ; rhodod. ; rhus ; sabina.

NUIT. Ambra ; *bellad.* ; bryon. ; castor. ; *chamom.* ; clemat. ; gratiol. ; helleb. ; mercur. ; nickel ; oleand. ; paris ; *rhus* ; sabin. ; spigel. ; *staphys.*

AVANT MINUIT. China ; thuja.

APRÈS MINUIT. Bellad. , bryon. ; chamom. ; mercur. (surtout vers le matin) ; pulsat. ; staphys.

TOUT LE JOUR. Ambra ; mercur. ; nickel.

X.

MATIÈRE MÉDICALE PURE.

SYMPTOMATOLOGIE DES SUBSTANCES NOUVELLES.

Les deux derniers cahiers des *Annales de la clinique homœopathique*, des docteurs Trink et Hartlaub, contiennent une riche moisson d'observations nouvelles. Nous y trouvons les symptômes de plusieurs substances qui n'avaient point encore été éprouvées, et dont quelques-unes paraissent devoir acquérir une haute importance comme médicamens. En voici l'énumération.

Borax, 87 symptômes observés par le docteur Schrèter. Plusieurs homœopathes ont employé cette

substance avec succès contre les aphtes des enfans à la mammelle. Le symptôme 25 confirme cette propriété spécifique du *borax*.

Castoreum, 292 symptômes observés par feu le docteur Caspari, et par un médecin anonyme N-g, qui a déjà fourni de nombreux matériaux à la *Matière médicale* de Trinks et Hartlaub.

Indigofera tinctoria (le suc de la plante), 226 symptômes sans indication du nom de l'observateur.

Acidum sulphuricum, 249 symptômes observés par N-g, forment un complément précieux aux 218 symptômes déjà publiés dans les *Archives* de Stapf. L'acide sulphurique est compté maintenant au nombre des antipsoriques.

Nickel, 446 symptômes observés par N-g. Ce métal n'avait encore été l'objet d'aucune expérience. Ses effets sont très-énergiques et promettent une application étendue dans la pratique médicale.

Sulfate de soude, 112 symptômes observés par le docteur Schrèter. Cette substance est probablement un antipsorique.

Les deux premiers cahiers du tome XII des *Archives* de Stapf, renferment :

Eugenia Iambos, 112 symptômes observés par le docteur Hering, à Paramaribo. C'est un petit arbre dont les noyaux et les racines recèlent une substance très-vénéneuse dont les nègres se servent pour les empoisonnemens. Le docteur Hering a éprouvé séparément le suc des racines et celui des noyaux. Les symptômes publiés ne concernent que ces der-

niers. On a pris pour les essais jusqu'à 30 gouttes de la teinture, mélangées avec de l'eau. Cette substance, dont l'action est très-rapide (24 heures), offre plusieurs analogies avec les effets de l'opium.

Lamium album, plante de la famille des labiées; 104 symptômes observés par Hahnemann, et par les docteurs Franz, Kummer, Langhammer et Stapf. Cette plante était employée depuis long-temps dans la médecine populaire contre la leucorrhée. Les épreuves publiées viennent confirmer la vertu de cette substance sous ce rapport.

Nous devons répéter ici une observation que nous avons faite ailleurs déjà sur les épreuves de pathogénésie, faites par les homœopathistes allemands. Pourquoi les registres de symptômes ne sont-ils en général accompagnés d'aucune indication sur les doses employées, sur l'âge, le tempérament des expérimentateurs, en un mot sur la manière dont les résultats ont été obtenus? Rien n'est plus propre à jeter de la défaveur sur ces observations, que cette absence complète de pièces à l'appui, si l'on peut s'exprimer ainsi; absence qui ôte tout moyen de contrôle et de vérification. Nous avons toute confiance dans la bonne foi et l'exactitude des observateurs, mais en est-il de même de ceux qui commencent à examiner dans un esprit de doute, très-légitime assurément? Si l'on songe à l'immense importance qu'il y a à ce que la matière médicale homœopa-

thique, cette base essentielle de toute la science, soit elle-même fondée d'une manière inébranlable, on ne saurait trop déplorer cette inexplicable négligence à entourer les observations de tout ce qui peut garantir leur authenticité. Puisse notre voix être entendue de nos confrères de l'Allemagne ! Une proposition a été faite à la dernière réunion de Leipzig, par le docteur Rückert, pour que le grand travail de la pathogénésie homœopathique fût entrepris sur un plan uniforme, et par les efforts réunis de toutes les Sociétés homœopathiques, sous la direction d'un comité central. Nous appuyons de toutes nos forces ce projet, et nous croyons que c'est là le moyen le plus efficace de faire avancer l'homœopathie, et de donner une valeur réellement scientifique à cet immense recueil de faits, un peu informe encore, qui compose la matière médicale actuelle. Nous espérons des lumières du comité central, qu'il imprimera à l'ensemble de ce travail un caractère qui réponde à toutes les exigences de la science, et qui ne laisse aucun doute sur la certitude des observations.

Nous désirons d'autant plus voir commencer cet important travail, que, depuis quelque temps, plusieurs médecins homœopathistes allemands (dont nous ne contestons point d'ailleurs le mérite), semblent s'écarter du grand principe de l'épreuve des médicamens sur l'homme sain, principe qui, seul, donne à la science une base sûre, en rattachant immédiatement la pratique à la théorie. Pourquoi le docteur Gross, sur une vague indication fournie

par la médecine populaire, a-t-il employé l'araignée (*aranea diadema*) contre les fièvres intermittentes, sans aucun essai préalable de ses propriétés pathogénétiques? Pourquoi plusieurs médecins (les docteurs Attomyr, Gross, etc.) ont-ils fait usage du virus psorique préparé homœopathiquement sans aucun examen préliminaire de son action sur l'homme sain? Dira-t-on que cette action est déjà suffisamment connue par les maladies psoriques elles-mêmes? Mais qui pourrait affirmer que les hautes atténuations agissent de la même manière que le virus à l'état brut? La probabilité est assurément en faveur de la supposition contraire. Pourquoi aussi trancher *a priori* une question importante, en donnant à ce virus le nom d'*antipsoricum* par excellence? Une demi-douzaine d'observations suffisent-elles pour établir un fait de cette importance? Ce n'est pas ainsi que notre vénérable maître à tous, Hahnemann, a donné l'exemple d'une observation patiente, prolongée, judicieuse. Observez en silence, expérimentez par devers vous comme vous l'entendez; mais, pour Dieu! pas de publications prématurées de faits incomplets! Une telle marche nuit à la science, bien loin de lui profiter. De cette manière, nous vous verrions bientôt ramenés à l'empirisme, à l'emploi des médicamens *ab usu in morbis*, c'est-à-dire à tout ce chaos informe de faits sans principe et sans loi, que Hahnemann est venu éclairer par le flambeau de son génie.

X.

CORRESPONDANCE.

Nous recevons d'un grand nombre de docteurs des pays qui nous avoisinent, et même de contrées fort éloignées, une foule de lettres par lesquelles ces honorables confrères nous demandent des renseignemens sur l'homœopathie, et des instructions sur la manière de l'appliquer dans la pratique de la médecine; il en est d'autres qui se font une joie de nous annoncer que leurs premiers essais ont été heureux, et nous offrent des *observations* pour la suite. Nous acceptons celles-ci, nous réservant de les insérer lorsque le moment nous paraîtra opportun, ou lorsqu'elles seront utiles pour confirmer un point de doctrine, ou pour annoncer un fait de matière médicale nouveau.

Mais dans la première catégorie nous avons distingué la lettre d'un ci-devant allopathe, le D^r Laville de Laplaigne, très-connu par le bel établissement d'eaux minérales qu'il avait fondé à Lyon, et pour lequel il avait obtenu un brevet d'invention. Nous nous faisons un plaisir d'insérer ici le commencement de cette lettre, qui nous paraît singulièrement propre à faire réfléchir les médecins allopathes qui dédaignent, méprisent l'homœopathie, ou même la calomnient. Nos lecteurs tireront eux-mêmes leurs inductions de ce qui suit; c'est M. Laville qui parle :

« Messieurs, j'ai l'avantage de recevoir votre estimable journal sur la médecine homœopathique, méthode nouvelle pour moi, mais qui ne le sera pas long-temps, car je m'en occupe avec tout le zèle d'un vieil écolier qui tient à s'instruire. Ennemi de la médecine et des médecins systématiques, j'ai

pratiqué depuis plus de quinze ans, en louvoyant, pour ainsi dire, à travers des écueils toujours nouveaux; et, comme beaucoup d'autres, j'étais parvenu à me créer un *modus faciendi* qui consiste à user de tous les systèmes dont j'ai pu apprécier l'utilité. Les doctrines étant nulles pour moi, les symptômes des maladies étant mon seul guide, j'ai porté avec moi cette manière de voir dans toutes les écoles que j'ai fréquentées, même après avoir été reçu médecin, et dans toutes les grandes villes où je suis allé pour recevoir des leçons d'hommes à grande réputation.

» Enfin, j'ai fini par me reléguer à la campagne, où j'exerce depuis 4 ans, après l'avoir fait pendant 11 ans dans des grandes villes. Fatigué de perdre du temps par l'observance journalière d'une multitude de bienséances sociales que requiert le séjour des cités, je les ai quittées pour me livrer avec calme à la pratique et au travail; l'isolement m'a réussi, et mes études de cabinet y ont beaucoup gagné, tandis qu'une clientèle nombreuse me fournit l'occasion d'appliquer utilement le fruit de mes veilles.

« Ennemi de la polypharmacie et des grandes doses, je faisais déjà de temps en temps, et franchement sans m'en douter, de l'homœopathie, lorsque votre journal m'a été adressé par l'un de mes amis; j'ai lu, je me suis procuré d'autres ouvrages, j'ai expérimenté, j'ai trouvé du tout nouveau pour moi. Je vois maintenant ouverte à la science une nouvelle et brillante carrière que je crois, pour ainsi dire, sans bornes. Que je rencontre toujours des résultats semblables à ceux que j'ai obtenus, et je deviendrai systématique malgré moi; j'en sens déjà la tendance, et l'homœopathie deviendra, si je puis m'exprimer ainsi, ma religion médicale. »

Ce préambule est suivi de la demande de quelques conseils pour deux cas très-bien décrits par l'auteur.

Une lettre subséquente porte que celui des deux malades qui s'est soumis au traitement s'en est bien trouvé; et le D^r Laville, impatient de pouvoir pratiquer avec quelque cer-

titude, annonce qu'il va se rendre à Genève pour recevoir, des Rédacteurs de la *Bibliothèque homœopathique*, des leçons pratiques que ceux-ci lui donneront avec le plus grand plaisir, ainsi qu'à tous leurs autres honorables confrères qui croiront avoir besoin de ce faible secours.

P. S. Le Dr Laville a exécuté son projet; il a passé plus d'une semaine à Genève, et s'en est allé non moins surpris que convaincu des bienfaits de l'homœopathie.

ANNONCES.

Nos lecteurs apprendront peut-être avec plaisir que l'un de nous, le docteur Peschier, s'occupe de la traduction en français de l'ouvrage du docteur WEBER, conseiller-aulique et médecin privé du prince de Solms, ayant pour titre : *Exposition systématique de l'action médicale pure de tous les agents éprouvés jusqu'à ce jour*, lequel est honoré d'un avant-propos de HAHNEMANN lui-même.

Cet ouvrage pourra, jusqu'à un certain point, suppléer au défaut de traduction en français de la *Matière médicale pure* de Hahnemann et de ses disciples, dont nous avons aussi le projet de nous occuper, si nous n'apprenons point que d'autres la préparent.

L'*Exposition* de Weber paraissant par livraison, la même forme sera donnée à la traduction, afin d'accélérer le moment où les homœopathes pourront l'utiliser pour leur pratique. La première livraison comprendra tous les symptômes relatifs à la tête. Ceux de nos lecteurs qui désireront la recevoir des premiers, voudront bien faire parvenir leurs noms et adresse à l'un de nos libraires.

DES MALADIES CHRONIQUES, de leur nature spéciale et de leur traitement homœopathique, par S. HAHNEMANN, ouvrage traduit de l'allemand et enrichi d'une préface, de notes et d'observations pratiques, par le docteur BIGEL, publié par le comte S. DES GUIDI; suivi d'une INSTRUCTION aussi nécessaire au malade pour consulter le médecin, qu'utile au médecin pour diriger le traitement; et d'un Sommaire du régime homœopathique, par le même.— Lyon, Babeuf; Paris, Crochard; Genève, Cherbuliez. 1 vol. in-8. Prix : 9 fr.

Tel est le titre d'un ouvrage qui vient de paraître, et dont l'attente nous a fait retarder de quelques jours la publication de ce numéro. — Il devait sembler, au premier coup d'œil, que la traduction dont nous sommes redevables à l'infatigable M. JOURDAN, devait dispenser M. DES GUIDI de faire paraître celle que lui avait confiée M. BIGEL. Il en a pensé différemment, et peut-être a-t-il eu raison; plus les éditions d'un bon livre se multiplient, même simultanément; plus il est lu, plus il perce dans le public, plus il remplit l'attente de son auteur; et quel ouvrage, plus que celui-ci, mérita jamais d'être maintes fois édité! Il contient la clé de la majeure partie des infirmités de la race humaine, avec l'indication des moyens d'en arrêter les progrès, et d'en diminuer à l'avenir le nombre.

M. BIGEL, avec juste raison, a considéré comme incomplet le travail qui a pour titre : *Examen théorique et pratique de l'homœopathie*, s'il n'y joignait pas la précieuse production de notre vénérable maître sur les *maladies chroniques*. Il a donc arrangé cette dernière traduction sur le même plan que celle qu'il a donnée de la *Matière médicale pure* dans son

Examen, c'est-à-dire qu'à chaque médicament il a groupé les symptômes sans s'astreindre à copier les répétitions nuancées de l'auteur. En agissant de la sorte, il a atteint le but (important en matière de commerce) de diminuer le prix vénal de son livre, et de le rendre plus portatif, puisque les deux volumes de JOURDAN sont réduits à un seul sous la plume de BIGEL. Sans doute cette double commodité mettra l'édition que nous annonçons plus à la portée d'une foule de praticiens et d'amateurs d'homœopathie; nous doutons néanmoins que les homœopathes consciencieux et savans, ceux qui veulent connaître à fond la science, et posséder le *fac simile* de la main de HAHNEMANN, donnent la préférence à cette espèce de *compendium*, quoique très-bien fait.

Disons toutefois que le savant traducteur, docteur BIGEL, a augmenté le prix et le mérite de ce livre par l'élégante *préface* et par les *notes* qu'il y a ajoutées; on y reconnaît son tact exquis, et ce coup d'œil exercé dont son *Examen* donne tant de preuves. Mais de la part d'un praticien consommé comme lui, du premier Français qui ait adopté l'homœopathie, on aurait pu s'attendre à quelques développemens pratiques qui auraient été singulièrement bien accueillis. M. BIGEL doit avoir eu de fortes raisons pour ne pas vouloir faire profiter ses confrères des fruits de son expérience. Peut-être nous réserve-t-il un volume d'observations, classées dans un ordre qui manque encore à la science, et qui en marquera le développement.

Ce volume contient les symptômes pathogénétiques de l'*ignatia*, qui avaient été omis dans l'*Examen*.

Mais ce qui le rend vraiment précieux, c'est l'excellente *Instruction sommaire* qu'a ajoutée M. DES GUIDI. Le degré de certitude dont jouit l'application de l'homœopathie, permettant, bien plus que ne le fait l'allopathie, les traitemens *par correspondance*, rien ne pouvait être plus utile aux praticiens et aux malades que de posséder un tableau modèle, sur le-

quel ils devaient calquer, les uns leurs questions, les autres leurs réponses ou leurs informations préalables.

Nous ne craignons pas de le dire, cette addition rend la traduction que nous annonçons indispensable à tous les homœopathes; ils y trouveront en peu de pages l'expression de leurs besoins et des moyens de les satisfaire.

ERRATA

DE L'INTRODUCTION DANS LE 5^e CAHIER.

- Page 341 ligne 15, cerneau, *lisez* carreau.
— 351 — 11, la médecine, *lisez* le médecin.
— *Id.* — 18, ajoutez *et*.
— 352 — 1, ligne de velatid, *lisez* la ligue de la.
— 357 — 28, opérée, *lisez* opéré.
— 363 — 19, prétexte, *lisez* précepte.



TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE PREMIER VOLUME.

	Pages.
Coup d'œil historique sur l'homœopathie.	3
Sur la nouvelle thérapeutique médicale, par le D ^r DUFRESNE.	28
Application de l'homœopathie au traitement du choléra asiatique, par le D ^r PESCHIER.	66
Extrait d'une lettre du D ^r SEIDEL sur le même sujet. . .	74
Extrait des observations du D ^r GERSTEL sur le même sujet.	77
Extrait d'une lettre de l'amiral MORDWINOFF sur le même sujet.	81
Préparation, conservation et dispensation des remèdes homœopathiques.	85
De l'étude des effets pathogénétiques des médicamens sur l'homme sain, et de la méthode suivie à cet égard dans les travaux de l'homœopathie.	100
Médicament et médication, par le D ^r DUFRESNE.	118
Rapport sur les succès obtenus dans le traitement du choléra par la méthode homœopathique, par le docteur BAKODI.	137
Traitement homœopathique du choléra, etc., par le docteur SCHMIT.	144
Extrait d'une lettre du docteur S. HAHNEMANN.	149
Addition aux instructions données par le D ^r HAHNEMANN.	150

	Pages.
Extrait d'une lettre du D ^r S....	151
Extrait d'une lettre de M. de MONTBEL.	154
Expériences faites en Autriche, en Russie, en Bavière, sur l'efficacité de la méthode homœopathique.	169 et 250
Tableau comparatif des symptômes qu'a offerts le choléra, et de ceux que produisent les médicamens que leur ont opposé, avec succès, les médecins homœopathes, par le D ^r PESCHIER.	183
Lettre du D ^r GUEYRARD, de Lyon.	194
<i>Artemisia judaïca</i> ; ses effets pathogénétiques; par le D ^r DUFRESNE.	203
Traitement homœopathique du choléra.	219
Traitement du choléra par le froid.	231
Observations sur le traitement homœopathique des fièvres intermittentes, par le D ^r HERRMANN.	255
Les écoles en médecine et l'homœopathie; par le D ^r DU- FRESNE.	267
De la méthode à suivre pour tracer le tableau des mala- dies, par le D ^r HERING.	296
Réunion des médecins homœopathes à Leipzig; extrait d'une lettre du D ^r PESCHIER.	308
Tableau supplémentaire des effets pathogénétiques de la belladone.	319
Rapports de l'homœopathie avec les méthodes qui l'ont précédée, par le D ^r GUEYRARD.	333
Introduction à la thérapeutique des maladies aiguës, par le D ^r GUEYRARD.	345
Expériences officielles sur l'efficacité de la méthode ho- mœopathique.	364
Visite à HAHNEMANN; seconde lettre du D ^r PESCHIER.	378
Traitement homœopathique du choléra. Tableau des gué- risons obtenues en Russie et en Autriche.	397
Symptomatologie.	407 et 477
Thérapeutique; Maladies fébriles, par le D ^r GUEYRARD.	409

TABLE.

191
Pages.

Observations de HAHNEMANN sur la répétition des doses d'un même remède homœopathique.	437
<i>Arnica montana</i> , etc., par le D ^r DUFRESNE.	449
Tableau comparatif des symptômes odontalgiques des sub- stances apsoriques	466

MÉLANGES ET CORRESPONDANCE.

Lettres des D ^{rs} DESSAIX et GUEYRARD.	83
— — — L. DUFRESNE	84
— — — BIGEL.	156
— — — STULLER	158
— — — HAUBOLD	160
— — — PESCHIER	247
— — — LAVIGNE-LAPLAIGNE.	482
Extrait de la Gazette d'Etat de Prusse	161
Observations sur la vertu que possède la belladone de préserver de la scarlatine, par le D ^r JUTMANN.	341
ANNONCES D'OUVRAGES, p. 86, 155, 162, 330, 403, 405, 407, 484, 485.	